

Château-Gaillard

Marie-Noémi Cadiot

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Avant-Propos

J'ai tenté une œuvre audacieuse : j'ai voulu incarner le type de don Juan dans la société moderne.

Je sens d'ailleurs, profondément, combien l'idéal cherché demeure au-dessus de la réalisation obtenue. Néanmoins, je tiens à dire, en livrant ce roman au public, ce que j'ai essayé.

Tout est vrai dans ce livre, types et faits. Qu'on n'y cherche cependant ni portraits ni personnalités. Pour faire une statue, un statuaire fait poser divers modèles. Ces modèles servent tous à l'artiste, et pourtant son œuvre n'est la copie d'aucun.

Qu'on cherche encore moins des intentions politiques dans cette étude de mœurs contemporaines. Elle était entièrement conçue et en partie écrite avant 1870. Alors comme aujourd'hui, aujourd'hui comme alors, j'ai mis l'art au-dessus des intérêts et des passions des partis.

CLAUDE VIGNON.

Prologue

Nous sommes au faubourg Saint-Honoré, dans un hôtel de grande mine.

Madame, bien que souffrante et gardant le lit depuis plusieurs mois, reçoit la cour et la ville. Elle est d'ailleurs assez haut placée

par sa fortune, son élégance, sa beauté, sa notoriété mondaine et le rang de son mari, pour se permettre de « tenir une ruelle » comme on disait encore.

Traversons le vestibule, où bâillent discrètement deux ou trois valets poudrés et galonnés ; montons l'escalier garni d'hortensias en fleurs, traversons l'antichambre, où vient vous recevoir une gentille soubrette de dix-huit ans en robe de guingamp rose et en tablier de percale festonné à dents de loup ; puis le salon tendu de point des Gobelins, meublé de consoles d'acajou à pilastres enrichis de cuivres ciselés par Gouttières, de fauteuils assortis et de tabourets à l'X ; et, entrons dans le sanctuaire.

Madame, les cheveux noués à l'antique sur le sommet de la tête, est languissamment couchée dans un lit de Jacob en forme de gondole, posé sur quatre cygnes, drapé de soie bleue et négligemment recouvert d'un cachemire orange, en guise de courtepointe.

Àportée de sa main, sur un somno, sont des journaux ; l'Almanach des modes, quelques numéros de l'Hermite de la chaussée d'Antin ; au fond du lit une glace à demi enveloppée par des draperies ; au pied, une vaste jardinière remplie de fleurs rares ; dans un coin, une harpe ; entre les fenêtres un piano chargé de sonates et de romances ; ailleurs, une psyché, une commode, une table à ouvrage ; à terre un frais tapis de la Savonnerie à rosaces ; çà et là, des siéges en bois doré recouverts de soie brochée ; sur les murs, des tentures de même soie plissées en tuyaux d'orgues, et attachées par des patères dorées à une frise de stuc ; sur la cheminée une pendule de Ravrio entre des vases de Sèvres peints par Dagoty ; et à l'entour de la glace, des portraits de Boilly et des miniatures d'Isabey…

C'est assez, n'est-ce pas, lecteur ? et vous savez que la femme chez qui je vous introduis est une des reines de Paris, qu'elle y donne le ton, qu'elle est coquette, qu'elle est aimée, et qu'elle a un mari qui la gâte et lui laisse faire ses quatre volontés.

M. Hérouard avait surgi sous les dernières années de la République ; de simple commis chez un banquier il était promptement devenu l'associé, puis le gendre et le successeur de son patron. Ses rares capacités financières lui valurent bientôt une place à part dans la haute banque parisienne ; il sut se rendre utile au moment du blocus continental et obtint, en récompense, un poste élevé en Amérique comme agent diplomatique Français ; quelque chose comme un consulat général qui avait l'importance d'une ambassade.

J'ai dit que madame Hérouard était souffrante ; mais qu'avait-elle au juste ? On ne le savait pas ; c'étaient les nerfs sans doute ; ou bien le chagrin du veuvage, car monsieur était absent depuis plus de quinze mois. Que si vous me demandez pourquoi madame ne l'avait pas suivi en Amérique, je vous répondrai que le docteur Alibert l'avait défendu, madame étant délicate, et la traversée rude et longue.

Ce même docteur Alibert venait tous les jours voir la malade, conseillait le repos et la distraction, et parfois permettait une promenade le soir, en voiture.

Aussi avait-on aperçu, — c'était l'été — le gracieux visage de madame Hérouard, au fond d'un coupé, à la porte de Tortoni. Un beau jeune homme prenait soin d'elle ; ajustant l'ample schall qui la couvrait ; relevant ou abaissant, à propos, les glaces du coupé.

Ce jeune homme, d'ailleurs, était bien connu dans l'entourage de l'intéressante malade. On le trouvait assidu, chaque jour, à aller prendre de ses nouvelles et lui conter les bruits de la ville. Il jouait avec les enfants, et quelquefois reconduisait le docteur Alibert, à travers le salon, jusqu'à l'escalier.

Visiteurs et visiteuses lui faisaient fête : car Lucien Mériot n'était pas seulement un élégant renommé au manège Sourdis et au jeu de paume Charrier ; portant à ravir le frac vert saule, la culotte de tricot et les bottes de Sakowsky. C'était encore, c'était surtout un poëte déjà célèbre et promis, disait-on, à de hautes destinées ; et, en attendant, auditeur au conseil d'État.

Voulait-elle confondre son ami dans le nombre, ou l'encadrer ? le perdre, ou le mettre en valeur ? je ne sais. Mais madame Hérouard avait ouvert sa maison au monde littéraire de son temps. On y rencontrait à la fois les célébrités faites et les réputations futures : Étienne, Jouy, Delille, Baour-Lormian, y coudoyaient Lebrun, Ducis, Piis, Dupaty, Boïeldieu, Dalvimare, sans parler d'un jeune statuaire, élève de Lemot, — Pradier ; d'Auber, alors au début de ses succès de salon qui précédèrent ses succès de théâtre ; d'Auber, gai, spirituel, aimable ; et d'un tout jeune homme, aux traits purs, à la taille élancée, que sa triple qualité de dandy, de collaborateur de Jouy et de secrétaire-rédacteur au cabinet de l'empereur, désignait dès alors à l'attention, et qui, après avoir fait partie de la rédaction du Nain Jaune et du Journal des Débats sous la Restauration, devait devenir un des sénateurs les plus connus du second Empire.

Mais n'énumérons pas, un à un, les artistes et les lettrés qui se mêlaient dans le salon ou la ruelle de madame Hérouard aux brillants officiers presque partout alors tenant le haut du pavé, et

aux hommes politiques pressentant déjà qu'aux triomphes bruyants des capitaines succéderait, à un moment donné, la suprématie des diplomates et des avocats ; nous aurions trop à faire, car parmi cette élite de la société parisienne d'alors, se trouvaient bien des individualités qui, à des titres divers, devaient appartenir à l'histoire.

Qu'il suffise de savoir que là se rencontraient les hommes les plus marquants et les femmes les plus élégantes ; et que, si les hommes enviaient secrètement la faveur dont Lucien paraissait jouir auprès de la belle dolente, les femmes n'avaient l'air de remarquer ni ses assiduités, ni ses privilèges.

Heureuse et puissante madame Hérouard ! les poëtes venaient lui lire leurs vers frais éclos ; les musiciens lui dédiaient leurs romances ; les diplomates et les militaires ébauchaient chaque jour, en marivaudant autour d'elle, une carte d'Europe nouvelle ; les couturières en vogue venaient prendre son avis avant de lancer telle ou telle mode, les bijoutiers lui présenter leurs parures les plus belles ; son mari lui avait fait venir d'Asie un des premiers cachemires…

Et les jeunes femmes ne la déchiraient pas, et les vieilles semblaient par un tacite accord couvrir d'une aimable indulgence les égarements d'un trop long veuvage !…

Oui, heureuse madame Hérouard !… et heureuse surtout quand les indifférents partis, ses enfants éloignés et les portes closes à tous, sauf à sa femme de chambre confidente, elle attirait, vers elle, Lucien enivré, pour lui murmurer doucement à l'oreille :

— Tu vois ! personne ne se doute de rien… et pourtant, quelques jours encore et tu seras père… Ah ! comme il te ressemblera ! Mais tu le soigneras bien, au moins !

Et qu'un baiser passionné scellait sur ses lèvres la réponse de son amant.

Mais soudain, un jour, en décachetant une lettre, dont déjà la suscription l'avait fait pâlir, madame Hérouard jeta un cri :

— Nous sommes perdus !

— Quoi ? s'écria Lucien, plus pâle encore que sa maîtresse : il revient ?

— Il arrive !… il est arrivé, peut-être… mon Dieu ! Tiens, lis… calcule…

Et tous deux, tandis que la femme de chambre gardait la porte, émue elle-même, frissonnant et comprenant toute la gravité de la situation, se jetèrent éperdus dans les bras l'un de l'autre ; ce furent des cris étouffés d'abord ; puis des sanglots ; puis des baisers entrecoupés d'exclamations sinistres.

— C'est la honte ! le scandale, la vengeance… Je ne l'attendrai pas !

— Eh bien, il me tuera… ou je le tuerai…

— Tais-toi ! et mourons ensemble avant son arrivée !…

— Fuyons plutôt !

— Et comment ? — Où ? — Dans mon état ? quand chaque jour j'attends ma délivrance ?

— Je t'en conjure ; calme-toi ; attends.

— Quoi ! n'as-tu pas compris ? Parti de New York le 12 avril, il a dû aborder au Havre peu de jours après cette lettre venue par voie anglaise et, par conséquent, retardée… Compte donc ! Qui sait ? à l'heure présente, il est en chaise de poste peut-être, et accourt du Havre à Paris. Attendre ? rester là ?… et d'heure en heure je puis redouter sa présence !

Lucien pressait en silence sa belle amie sur son cœur, mais il ne savait que lui répondre. Les vagues rassurances n'étaient pas de saison ; et, d'autre part, le coup était encore trop récent pour que les idées de salut eussent le temps de naître. Pendant une heure, à peu près, il demeura comme abasourdi, les yeux atones, le visage morne, cherchant à apaiser sa maîtresse avec des caresses, comme on apaise un enfant qui pleure parce qu'il a du mal.

Mais c'était un homme. Sans savoir encore ce qu'il allait faire, il comprit qu'il fallait agir, défendre cette femme, la sauver.

Quand donc il eut rassemblé quelques idées, l'expression accablée de son visage s'effaça pour faire place à une expression grave et ferme. Sa parole prit un ton d'autorité. Il maintint doucement la malade dans son lit, enjoignit à la femme de chambre de faire défendre la porte, de ne pas quitter sa maîtresse ; puis :

— Ma bien chère Éléonore, votre mari, quelque rapide qu'ait été son voyage, et quelque diligence qu'il fasse du Havre à Paris, ne peut arriver avant quatre ou cinq jours. Rassurez-vous donc. D'ici ce temps j'aurai pourvu à votre sûreté — et même à votre honneur. Comment ? Je n'en sais rien encore, mais cela sera. Ayez confiance. Vous m'avez livré votre honneur, j'en suis res-

ponsable. Je vous quitte pendant quelques heures ; attendez-moi en paix. Jusque-là ne recevez personne. Le trouble qui vous agite pourrait se lire sur votre visage. Ayez la migraine pour tout le monde, et cependant assurez en même temps votre santé, vos forces, et votre courage. Quoi que je puisse vous proposer, vous aurez besoin de l'énergie morale, et du ressort physique. Et puis songez à cet enfant adoré qui va naître et qui est le nôtre… auquel je veux consacrer ma vie entière et qui sera notre doux lien à travers les années.

Quand il revint, le soir, Lucien avait un plan. D'un signe il éloigna la femme de chambre, qui emmena les enfants ; et, toutes portes closes, il dit à Éléonore :

— Il faut d'abord que votre mari ne vous trouve pas ici ; il faut ensuite que votre absence s'explique naturellement et ne donne pas de prise aux soupçons : je me suis surtout préoccupé de ces deux points. Il faut ensuite songer à votre salut et à celui de notre enfant. Je n'ai trouvé qu'un moyen. Vous allez me répondre qu'il est absurde et vous aurez raison. Mais il n'y a que l'impossible qui réussit. Et puis nous n'avons pas le choix des moyens.

— Je le sais. Sauvez-moi donc à tout prix et fallût-il risquer ma vie…

— Peut-être…

— Eh bien, dites !

— Voici mon projet : demain, vous recevrez comme à l'ordinaire, et vous paraîtrez particulièrement gaie et bien portante. Vous annoncerez à votre cercle l'arrivée de M. Hérouard, et vous manifesterez l'intention d'aller au-devant de lui…

— Moi ? qui garde le lit depuis quatre mois !…

— Que voulez-vous ? Il faut se résigner à cette invraisemblance ; on dira que vous faites une folie. Eh bien ! qu'importe ? Si après on vous voit revenir avec votre mari, nul ne s'étonnera de vous trouver un peu souffrante…

— Avec mon mari ?…

— Je vous ai dit que mon plan était insensé. Ce désir d'aller au-devant de votre mari, vous ne l'annonceriez d'ailleurs qu'en manière de projet en l'air ; de façon enfin qu'on le prenne pour une rêverie de malade demain, et qu'après-demain, en vous trouvant réellement partie, le monde ne soit pas surpris comme par un coup de foudre. Après-demain vous partez en chaise de poste, au vu et au su de tous vos gens, emmenant votre femme de chambre, n'emportant que le bagage qui convient à une course de huit à dix jours, recommandant bien vos enfants à la gouvernante. Remarquez que, par ce beau mois de septembre, vous n'avez point de parents à Paris auxquels vous deviez faire part de vos intentions, et qui puissent à cet égard vous faire des remontrances. La saison vous autorise aussi à partir chaudement vêtue, car les nuits peuvent devenir fraîches. Vous vous envelopperez donc bien. Vos gens d'ailleurs ne prendront pas garde à ces détails, parce qu'ils ne se doutent de rien…

— Qui sait ?

— En partant vous multiplierez les recommandations, minutieusement, et vous promettrez à tous et à chacun bonne récompense si au retour vous trouvez les choses selon vos ordres. Et, en effet, au retour vous serez généreuse.

— Reviendrai-je ? fit-elle avec mélancolie.

— Il y a un Dieu pour les amants !

— Et vous me conduirez ?

— Voilà ou vous allez me prendre pour un fou ! Je vous conduirai au Havre.

Les yeux seuls de madame Hérouard, cette fois, interrogèrent Lucien.

— Écoutez, dit-il, je pourrais sans doute vous conduire en cent endroits qui sembleraient mieux lieu d'asile ; mais, vers quel but pouvons-nous aller avec plus de sûreté ? En quelque lieu que vous vous cachiez, si vous vous cachez, il faudra prendre un faux nom et faire une déclaration de naissance illégitime ; laisser voir à un certain nombre de gens, à des mercenaires, que vous êtes dans une situation inavouable. Votre charmant visage est bien connu à Paris. Tant de gens, dont vous ne soupçonnez pas l'existence, vous ont admirée à Longchamps dans votre équipage, ou bien dans votre loge à l'Opéra ! Par simple curiosité ces gens chercheraient à savoir votre secret. Et pourquoi pas par intérêt ? Plus tard bien des complications pourraient se produire, en supposant que, dès demain, vos traces ne soient pas suivies et que vous ne vous trouviez pas prise en votre retraite comme en un traquenard.

Elle frissonna.

— Sauvez-moi de cela surtout ! s'écria-t-elle.

— Dans notre chaise de poste, et avec votre passeport légitime, vous êtes chez vous ; pas de curiosités éveillées, pas de cupidités

à l'affût. Enfin… ma bien-aimée, pardonnez-moi, mais j'ose prévoir les éventualités les plus épouvantables et, vous connaissant comme je vous connais, je sais que, même dans la mort, vous ne voudriez pas emporter le déshonneur.

Les yeux d'Éléonore s'éclairèrent d'un jet de flamme.

— Ah ! s'écria-t-elle, tu me devines bien, toi ! Oui… avant tout que l'honneur soit sauf… Si je vis, que ce soit pour garder mon nom, mon rang, ma fortune… ma royauté tout entière ! Si je meurs… eh bien, que ce soit pour être pleurée… de mes enfants… de mon mari !

Et haute, fière, orgueilleuse, elle se souleva sur son lit avec une énergie souveraine. Il y a des natures à qui la honte est impossible, et qui ne sauraient courber le front, ni pour avouer ni pour mentir. Peut-être est-ce là tout ce qui sépare quelquefois des déclassées les reines de ce monde.

— Voilà pourquoi j'ai imaginé un coup d'audace qui peut tout sauver, reprit Lucien. — Écoute :

— La chaise de poste dans laquelle tu partiras d'ici seule avec Annette te conduira jusqu'à Mantes. Là tu me trouveras à l'hôtel du Grand-Cerf qui est l'hôtel achalandé de la ville, celui où tous les voyageurs de ton rang s'arrêtent…

— Mais alors ?…

— Tu vas m'objecter que ton mari aussi peut s'arrêter dans cet hôtel : c'est peu probable. Il y a deux routes pour aller de Paris à Rouen ; celle d'en haut, et celle d'en bas. La première, plus courte, part de Saint-Denis et, de Pontoise, va droit à Rouen par Magny et quelques petites villes insignifiantes ; c'est celle des

voyageurs pressés, des gens d'affaires : la seconde suit à peu près le cours de la Seine par Meulan, Mantes, Vernon, Louviers, Pont-de-l'Arche : c'est celle des touristes. M. Hérouard évidemment arrivera par la route d'en haut. Mais rien que de naturel à ce qu'une femme délicate et souffrante prenne celle d'en bas, qui est pourvue de bons gîtes.

— Ainsi de Paris à Rouen pas de rencontre à redouter ?

— Non, à moins de complications impossibles à prévoir.

— Et de Rouen au Havre ?

— De Rouen au Havre la manœuvre est plus difficile ; mais irons-nous bien jusqu'au Havre ? Le tout d'abord est de partir et d'arriver à Mantes. Tu m'y trouveras, hôtel du Grand-Cerf : je serai en compagnie d'une femme que je nommerai ma mère, et qui semblera aussi un peu souffrante. — Ah ! il est convenu que tu voyages à petites journées !... Nous aussi. Je m'arrangerai pour que nous dînions ensemble. Tout en causant tu te plaindras de ta chaise de poste, qui sera, selon toi, incommode et mal suspendue : j'en prendrai occasion pour faire l'éloge de la nôtre, qui sera vaste et admirablement installée. Bref, nous nous arrangerons pour continuer la route de compagnie, et tu renverras ta chaise à Paris.

» La conversation qui rendra cette combinaison naturelle et plausible, tu l'imagines. Allant tous au Havre et voyageant du même train, rien de plus simple que notre arrangement. Mais en même temps, la gentille Annette dînant à la cuisine devra causer. Elle dira ton nom, et te donnera une maladie quelconque ; racontera que tu cours au-devant de ton mari, et que c'est une grande folie dans l'état de ta santé.

— Je comprends. Si M. Hérouard, arrivant à Paris et ne m'y trouvant pas, se prenait à suivre mes traces…

— Justement ; le témoignage de l'hôtesse serait un commencement d'explication à la suite des choses.

— De Mantes nous partons ensemble, ma mère et toi dans le fond de la voiture, Annette et moi sur le devant. Cette chaise de poste, ma bien-aimée, sera ta maison, ta chambre, jusqu'à l'heure de la délivrance. Il va sans dire que la femme qui m'accompagnera sera une habile sage-femme. Eh bien, l'enfant que tu comptais mettre au monde ici, seule entre Annette et moi, nous l'attendrons sur une grande route en chaise de poste. Tu auras du courage, moi je tâcherai d'avoir de la présence d'esprit, et les postillons eux-mêmes pourront ne se douter de rien.

— Bien. Et, l'enfant né ?

— Je descendrai au premier relai ; je l'emporterai roulé dans mon manteau. Tu continueras la route seule avec Annette et la sage-femme, jusqu'à un endroit convenu, où tu t'arrêteras et où je devrai vous retrouver.

— Je ne m'arrêterai pas un jour, pas une heure ! Je ferai tourner bride et reviendrai chez moi.

— Tu sauveras ta vie d'abord ; car une fois l'enfant et moi partis, l'honneur sera sauf, et tout peut s'expliquer au besoin… J'exige que tu te conformes aux prescriptions de la matrone.

— J'obéirai donc. Et maintenant, l'enfant ?

— J'en aurai soin… comme du mien ; Éléonore, ne crains rien.

— Mais encore ?

— Eh ! bien ! je gagnerai une bourgade assez éloignée. Là, je ferai la déclaration de naissance, et chercherai une bonne nourrice à laquelle je laisserai notre cher petit.

— La déclaration de naissance sera ?

— Père et mère inconnus. C'est la meilleure en pareil cas, parce qu'elle réserve tout. En même temps, d'ailleurs, je me chargerai d'élever l'enfant.

— Et… on acceptera ?… Comment ?

— Que répondre à un homme qui vient présenter un enfant devant l'officier de l'état civil, en disant : « Voilà un enfant que je viens de trouver, au coin d'un chemin, je l'ai ramassé, je l'apporte, il m'intéresse ; j'ai quelque fortune ; ma position sociale est honorable, je me charge de pourvoir à ses besoins ? »

— Rien, en effet, il me semble.

— Cette promesse faite par devant le juge de paix constitue ce que le Code Napoléon appelle la tutelle officieuse, qui est un acheminement à l'adoption.

— Ce que tu feras sera bien fait, mon ami. Au demeurant, je t'aime et tu es son père.

— Sois tranquille, et repose-t'en sur moi, Éléonore.

— Eh bien, mon honneur, ma vie, la sienne et sa destinée, je remets tout entre tes mains… Que cette suprême confiance, au moins, soit mon excuse pour m'être abandonnée.

— Chère !

— Ah ! Je ne trompe pas ma conscience, mon ami, dit elle, avec l'accent d'une profonde mélancolie, je sais que je suis coupable… J'ai honte de ce mensonge et de cette comédie que je vais jouer au plus digne, au plus noble des hommes… — Je la jouerai pourtant, — et de mon mieux ! reprit-elle avec une fermeté soudaine, car c'est le seul parti que nous ayons à prendre ; et l'heure du danger n'est pas celle du repentir. À demain donc la préparation du monde ; à après-demain matin le départ ; au soir du même jour la rencontre à Mantes… Et, à l'avenir, l'expiation.

Sous presque toutes ces Parisiennes frêles, délicates, petites-maîtresses, en cherchant bien, on trouve une héroïne.

Peu de jours après, Lucien Mériot se présentait à la mairie des Andelys et y déclarait un enfant du sexe masculin, qu'il venait de trouver, disait-il, dans les ruines du Château-Gaillard.

Il lui donna les noms de Jean-Victor-Eugène de Château-Gaillard, en assuma la charge, donna au maire son nom et son adresse à Paris, choisit la plus belle nourrice du pays, la paya grassement et lui annonça qu'il viendrait une fois le mois savoir des nouvelles du poupon.

Et quand maire, juge de paix, et nourrice eurent regardé, en souriant à demi, le nouveau Saint-Vincent de Paule, tout fut dit.

Vers le même temps, madame Hérouard rentrait à Paris ; — fatiguée de son voyage, disait sa jeune soubrette, et un peu plus souffrante qu'avant son départ.

Tout précisément, M. Hérouard était arrivé de la veille et s'apprêtait à repartir pour rejoindre sa femme.

On s'était croisé ; pendant que madame suivait le cours de la Seine, monsieur arrivait par les hauteurs. Monsieur ne trouva pas de paroles pour remercier madame de cette preuve d'amour, et quand madame, qui prit le lit au débarqué, fut un peu reposée, elle serra tendrement les mains de son mari et exprima plusieurs fois son plaisir de se voir au milieu des siens.

Jamais famille plus charmante et plus unie ne s'était vue ; c'était à qui le dirait, dans le monde, à Paris ; et à qui vanterait aussi les cadeaux magnifiques rapportés par M. Hérouard à sa femme.

L'hiver suivant, les salons de l'hôtel du faubourg Saint Honoré s'ouvrirent à deux battants. Il y eut des fêtes brillantes et l'on y retrouva parmi la foule des désœuvrés et des élégantes les amis plus intimes que la gracieuse hôtesse avait choisis dans le monde des lettres et des arts.

Lucien y parut à son tour, juste assez pour que les commensaux ordinaires du logis ne remarquassent pas qu'il se faisait rare, et pour que M. Hérouard ne trouvât pas qu'il était assidu.

Au reste M. Hérouard l'aima fort, avant peu de temps ; et le poëte-auditeur devint, le plus naturellement du monde, un des meilleurs amis de la maison.

1 • 1

La table est dressée fort proprement, ma foi ! chez Pinson, rue de l'Ancienne Comédie, le bon restaurant du quartier latin vers 1832. Des huîtres, du vin de Sauterne, des rognons brochettes, un

pâté de gibier. Quoi encore ? des biftecks aux pommes et un homard écarlate.

Aussi, c'est le cas de bien faire les choses. Marius Lehallier vient d'obtenir son diplôme d'avocat, et avant de retourner à Lyon recevoir les ovations de sa famille, il offre à ses amis un déjeuner de garçon pour prendre congé.

Autour de la table huit étudiants, qui ne sont ni muets ni manchots, s'escriment contre les vivres et d'estoc et de taille, et parlent d'abondance de leurs professeurs et des ministres, de la pièce en vogue et de leurs maîtresses.

Parmi ces huit, il en est un qui n'est pas l'amphitryon, et qui pourtant semble le maître : on l'écoute, quand il parle, avec une attention que n'obtiennent pas les autres ; son avis a du poids, soit qu'il s'agisse de politique, de littérature ou de femmes. Ce n'est pourtant qu'un étudiant de première année, un blanc-bec de vingt ans à la lèvre encore féminine ; et quant à sa famille, bien qu'il se fasse appeler « Jehan de Château-Gaillard » ma foi !... — la justice informe !

Au demeurant, il passe pour le fils naturel de Mériot l'académicien, aimable poëte auquel le Théâtre-Français doit une demi-douzaine de jolies comédies, dont deux sont restées au répertoire.

Mais à son âge il s'est déjà fait deux duels : l'un, pour je ne sais plus quelle héroïne de je ne sais plus quel drame de Victor Hugo ; l'autre, à propos de son nom que l'on trouvait un peu bien ronflant à l'École. Un mauvais plaisant avait osé dire, je crois, que sur l'écusson des sires de Château-Gaillard, la barre était si large, qu'on ne lisait pas bien les armoiries !

Deux duels ! à vingt ans ! Et puis, habits de Pomadère, gants frais et bottes fines ; des succès au Prado et l'accès des premiers salons de Paris. — En fallait-il davantage pour mettre hors de pair un joli garçon ?

Car il avait une tête faite pour affoler les femmes : des yeux d'un vert de mer où l'infini semblait avoir mis son reflet ; une bouche d'un dessin à la fois pur et voluptueux, sur laquelle on voyait à peine une ombre brune dénoncer la moustache naissante ; un ovale à la Byron qu'encadraient d'abondants cheveux d'un blond fauve ; un teint mat que mettaient en valeur la ligne correcte des sourcils et le pourpre des lèvres. Mais c'étaient les yeux surtout : tantôt fascinateurs à corrompre une vierge, tantôt froids à glacer un homme, tantôt caressants à enjoler un diplomate.

Et avec cela si aimable ! et si bon enfant ! Pas de morgue du tout : une facilité de cœur et de caractère vraiment séduisante ; de l'esprit, des talents…

Mon Dieu ! chacun a ses faiblesses, et c'était bien innocent, après tout, en ce temps où le moyen âge était à la mode, de signer « Jehan » pour « Jean. » Maintenant pourquoi pas « Château-Gaillard ? » Le protégé de Mériot avait ses raisons sans doute, et quelques droits, puisqu'il avait tué son homme pour le prouver.

Du premier coup d'œil il s'enlevait en lumière sur le groupe des autres convives. Il y a comme cela de ces distinctions innées, de ces dons de nature qui créent, pour ainsi dire, la supériorité de ceux qui les possèdent, qui proclament leur royauté. On sent qu'ils deviendront « quelque chose » et que dans ce monde ils

tiendront, quoi qu'il arrive, une plus grande place que le commun des hommes.

Quand on eut épuisé la politique et traîné aux gémonies le gouvernement de Juillet qui commençait alors à déplaire aux étudiants, quand la question « des femmes » vint sur le tapis, — au dessert, en un mot, chacun conta quelque prouesse.

L'un avait enlevé à un rival de neuvième année la première valseuse de la Chaumière ; l'autre avait été admis dans la loge d'une actrice de l'Odéon ; celui-ci était amoureux de Mademoiselle Mars, et croyait être sûr de recueillir chaque soir une œillade ; celui-là avait été « distingué » par une grande dame de province et lui écrivait « poste restante », etc…

— Moi, dit Jehan, j'ai eu Sarah Bertin.

Il y eut un silence, et les sept auditeurs se regardèrent.

Il faut savoir que « Sarah Bertin » était alors une des courtisanes les plus vantées de Paris ; et, disait-on, la plus chère. En ce temps-là, tout le monde ne connaissait pas de vue les impures célèbres et leurs prix n'étaient pas cotés comme aujourd'hui. — Mais, parmi les jeunes gens, on était au fait de ces choses.

Àpropos de Sarah Bertin précisément, on racontait une anecdote qui faisait rêver les cerveaux des pauvres étudiants.

Un grand seigneur de vingt ans, beau et aimable, avait désiré, paraît-il, lui être présenté. On lui demanda dix mille francs, et il obtint une soirée.

Àl'aurore, quittant la belle, il s'était penché vers ses lèvres, et dans un baiser d'adieu plein de reconnaissance et de tendresse, il

avait murmuré :

— À ce soir ?...

Et Sarah Bertin, cambrant son beau corps dans son peignoir de dentelle, renversant sa tête alanguie, tandis que ses cheveux se déroulaient sur son épaule blanche, avait répondu :

— Tu es donc bien riche ?

— Sarah Bertin ! s'écrièrent ensemble les étudiants, après le premier moment d'étonnement.

Et puis :

— Tu es assez beau garçon pour lui avoir plu, dit Marius à Jehan.

— Peuh !... le duc de *** était beau garçon aussi.

— Mais... Tu n'as pas sans doute déposé ès mains de sa duègne les dix mille francs de rigueur ?

— Plus souvent ! J'ai usé d'adresse ; et, au fait, le tour est joli. Écoutez :

» Un jour que j'étais allé serrer la main d'un ami, — Baudrillet, vous savez, qui est clerc du fameux avoué Bordier, — je vois traversant l'étude une femme... ah ! lumineuse, radieuse ! Mon ami surprend le coup d'œil que je lance vers elle.

» — Joli morceau, hein ? me dit-il ; c'est Sarah Bertin.

» — Bah ! je ne l'avais pas reconnue d'abord... elle est plus belle encore de près que de loin.

» — Oui, mais « ils sont trop verts !... »

» — Elle a des procès ?

» — Elle est aux abois, mon cher ; son luxe dépasse… ses recettes : — saisie-arrêt sur sa voiture — sur son mobilier.

» — Bah ! Elle a donc beaucoup de créanciers ?

» — Une douzaine — qui ont chargé de leurs intérêts Villardier, le terrible homme d'affaires. — Et elle vient demander à mon patron de la tirer de ses griffes.

» — Ah ! oui-da ! Villardier… il a un fils, ce Villardier, qui a été au collége avec moi.

» — Possible. — Mais le fils n'est pour rien dans l'affaire.

» — Hum !

» Je ne sais quelle idée, vague comme une lueur à travers le brouillard, me passa par l'esprit.

» Sarah Bertin sortit du cabinet de l'avoué et je la revis. Dieu ! qu'elle était belle, animée par la colère !… Et puis… je ne la voyais plus avec les mêmes yeux… non !… Avant, elle m'était apparue comme une étoile… brillante… mais placée si haut, si loin qu'il était inutile à mon imagination même de souhaiter l'atteindre ; maintenant il me semblait qu'en me haussant et en étendant le bras, peut-être… — Enfin n'avez-vous jamais senti de différence entre l'admiration désintéressée qu'on éprouve pour ce qui est hors de votre portée, et la convoitise qui s'allume pour ce qui est difficile à conquérir, mais possible ?… — Avant, pour moi, Sarah Bertin était statue ; tout à coup elle venait de devenir femme.

» Quand je sortis de l'étude sordide qu'elle venait de traverser sans me voir, l'ardent désir brûlait en moi. Je marchais vite, la

poitrine haletante ; il me semblait qu'au bout de ma course, par delà cette rue, puis cette autre, je voyais s'entr'ouvrir ces boudoirs capitonnés de soie dont le clerc de Bordier m'avait parlé en m'expliquant le luxe qui coûtait si cher et laissait la courtisane pauvre, malgré les flots d'or versés entre ses doigts.

» Je me remémorais l'anecdote du duc, et le « tu es donc bien riche » me semblait moins effrayant. Il me donnait bien le vertige, mais il ne me faisait plus peur…

» — Voyez-vous ça ! interrompit Marius Lehallier, en souriant, eh ! eh ! petit loup de six mois, tu vas bien ! — Un peu de Champagne, tiens, puisque le vertige ne te fait pas peur…

» — Volontiers, vieux requin. Non ! le vertige, au contraire, a des charmes d'une toute-puissance qu'on n'oublie plus dès qu'on les a sentis. Le vertige ! n'est-ce pas là le but suprême de nos efforts en ce monde ? Que cherchons-nous pour prix de labeurs incessants, de luttes désespérées ? des tentatives de l'audace et des palinodies de la lâcheté ? Quoi ? toujours la même chose ! — le vertige. Ah ! rien ne coûte assez pour payer cela ! car c'est la fin de l'excès… le « par delà » des forces et des plaisirs humains. C'est la conscience perdue, la vie dépassée, l'aspiration de toute notre puissance et de tous nos appétits, de nos rêves et de nos fantaisies, un instant touchée, sentie… réalisée, malgré les défenses de l'impossible.

Et tandis qu'il parlait, ses yeux avaient des lueurs phosphorescentes et des reflets intenses et changeants que regardaient avec étonnement les convives ; ses lèvres frémissantes, des courbes d'une volupté avide que rien ne semblait devoir assouvir. Il était beau et redoutable.

Mais tout à coup il s'arrêta, surprenant les regards de ses camarades, sans doute ; et, trouvant qu'il était monté bien haut, soit pour les oreilles qui l'écoutaient, soit pour la bonne fortune d'occasion qu'il racontait, il se prit à éclater de rire, d'un rire large et strident. Et :

— Bref, dit-il, les mystères de l'antre de la Sirène, autant que sa beauté, enfiévrèrent mon imagination. Je voulus cette femme, et naturellement je me dis que je l'aurais.

— Peste !

— En rentrant chez moi je fouillai la coupe où, dans mon antichambre, s'amoncelaient les cartes de mes visiteurs. J'y trouvai bientôt celle de mon ex-condisciple Charles Villardier, et je la mis, sans parti pris très-arrêté encore, dans la poche de mon gilet. Il y avait, dans la même, jusqu'à deux louis qui se choquaient.

» Le lendemain matin, vers onze heures, j'arrive rue du Helder, chez Sarah Bertin. Naturellement la femme de chambre qui m'ouvre la porte me répond que « madame n'est pas visible. »

— Dites-lui, repris-je, que c'est un clerc de l'étude de son avoué.

» L'effet fut magique. On m'introduisit aussitôt dans le plus délicieux boudoir : des glaces partout, perdues dans des draperies de satin cerise. Dans l'embrasure de la fenêtre une jardinière pleine des fleurs aux parfums pénétrants… Mais qu'importe ? je ne vis plus rien dès qu'elle entra, dans un peignoir de cachemire, fraîche, reposée, ses abondants cheveux cendrés mordus par un peigne de corail, le regard perdu sous ses longs cils noirs, le cou nu, les lèvres entr'ouvertes.

J'essayai une phrase de clerc. Ah ! bien oui, j'eus vite jeté mon personnage d'emprunt pour tomber à ses pieds, lui dire en termes ardents, en phrases insensées, l'amour qui me possédait, et mes désirs de jeune homme, pour lui crier que je donnerais ma vie en échange d'une heure d'amour…

— Tu dois bien jouer cette comédie-là, interrompit Marius qui se représentait en imagination le chérubin aux pieds de la courtisane.

— Ah ! comédie et pas comédie !… Il est certain que j'étais venu là pour rouer cette femme, pour lui ravir par adresse ce que je ne pouvais payer ; il est certain encore que je calculais l'effet de mon attaque et jusqu'au désordre de mes paroles ; mais, avec cela, j'étais cependant poussé par une passion diabolique, et je ne sais ce que j'aurais fait pour l'obtenir.

— Eh bien ?

— Elle fut aussi froide et aussi dédaigneuse qu'une duchesse aurait pu l'être, et sans me répondre, elle étendit la main et tira la sonnette.

— Ah !… s'écrièrent en chœur tous les étudiants, avec un accent d'étonnement et de réprobation. Puis chacun à son tour :

— Elle est forte !

Elle n'a pas de cœur !

— Comment faut-il qu'elle ait été trompée !

— À quel âge a-t-elle été vendue ?

— À douze ans, reprit Jehan. Je l'ai su depuis. Et elle en a dix-huit.

— Hélas !

— Reconduisez monsieur, dit-elle à la femme de chambre qui entra.

» Je me levai, mais ayant au cœur une rage folle. En même temps je calculai que le moment de risquer le coup était venu. Je me dirigeai vers la porte, en chancelant, et au moment de la franchir, quand déjà l'inflexible Sarah avait disparu, je poussai un cri étouffé et tombai roide sur le tapis.

» En tombant j'eus soin de chasser hors de la poche de mon gilet la carte de Charles Villardier et mes deux louis.

» On se précipita, cela va sans dire, à mon secours, et au bout de dix minutes, quand elle sut que je ne reprenais pas connaissance, la déesse daigna venir elle-même jeter sur son amoureux inanimé un regard, — dirai-je d'intérêt ? — non, de curiosité.

» Et il me sembla — je voyais un peu à travers mes paupières mi-closes — que demi-intéressée, demi-dédaigneuse, elle se disait :

» — Qu'est-ce que cela peut être que ce garçon-là ?

» Précisément un domestique ramassa la carte ; elle fit un signe, on la lui tendit — cette fois je ne me trompais pas, l'éclair d'une idée passa dans ses yeux. Je n'en attendis pas davantage, et je revins à moi.

» Les domestiques venaient de ramasser aussi les deux louis qui avaient roulé. Ils me les présentèrent en même temps que la

carte, comme j'ouvrais les yeux. Je pris machinalement la carte ; quant aux louis — mes uniques ! et nous étions au milieu du mois, — je les repoussai d'un geste alangui en murmurant : « Gardez !... »

» On m'avait assis sur un fauteuil, entre la porte et la cheminée ; la femme de chambre me faisait respirer des sels ; le laquais attendait qu'on lui donnât quelqu'ordre.

» — Laissez-nous, dit Sarah Bertin après un moment d'incertitude.

» Ses domestiques sortirent, et je demeurai seul avec elle ; moi reprenant mes sens peu à peu, et sans oser faire un mouvement ni dire un mot : attendant tout désormais de son initiative ; elle, accoudée au marbre de la cheminée et dardant sur moi des regards singuliers.

» — Vous m'aimez donc bien ! dit-elle enfin.

» La glace était rompue. J'avais tout à l'heure épuisé les expressions les plus vives de la passion ; cette fois je ne répondis pas et me pris à pleurer.

— Comédien ! dit un des convives.

» — Mais non, je vous assure ; je tirais parti seulement de mon excitation nerveuse — et vraiment j'éprouvais des émotions incroyables ! désir, attente, multipliés dix fois par l'espérance et par la crainte. C'était en même temps l'impatience de l'amant, l'angoisse du joueur, la volonté du capitaine montant à l'assaut d'une redoute ennemie.

» Elle me prit les mains, puis me baisa les yeux… Alors… — Ah ! s'il y avait en moi une partie de comédien, en elle y avait-il une partie de passion ?… Quelle femme !… — Je veux être riche.

Il y eut un silence, pendant lequel les étudiants regardèrent Jehan avec curiosité.

— Et d'une voix délicieusement caressante elle murmura :

» — À présent, Charles, m'aimeras-tu encore ?

» Ce « Charles » me tira de l'extase. — Depuis quelques minutes, — enfant que je suis ! — j'oubliais que je n'étais pas aimé pour mon amour et mes vingt ans, et que c'était à Charles Villardier que Sarah Bertin avait ouvert ses bras. Je me réveillai, l'esprit déjà libre, et je répondis l'éternelle réponse de la politesse :

» — Toujours.

» Nous déjeunâmes ensemble, gaiement, et la belle Sarah, devenue tendre, ne me disputa pas les menus suffrages de l'amour. Je demeurai là jusqu'à deux heures, me laissant aller à la dérive du plaisir. Négligemment elle me dit :

» — Ton père est un Turc, tu sais ? j'ai des créanciers ; il me persécute en leur nom — j'espère bien que tu vas y mettre ordre…

» Pourquoi revins-je chez moi avec l'envie de la déchirer ? N'importe, le lendemain, j'avais grand'soif de la revoir…

» — Et l'as-tu revue ?

» — Diable ! on ne recommence pas deux fois de ces coups-là… Je me figure que depuis elle a dû recevoir quelques papiers

timbrés lancés par le Villardier ; et je vois d'ici le billet de reproches qu'elle aura écrit à mon camarade Charles !…

Et Jehan se prit à rire d'un rire nerveux ; et les étudiants, eux, de rire tout franchement, en faisant cent gorges chaudes.

« Le Sire de Château-Gaillard », comme ils l'appelaient en plaisantant, grandit encore à leurs yeux de quelques coudées. Tudieu ! ce n'était point là un garçon pétri du limon vulgaire : quelle audace ! que de passion et de calcul, d'impudence et de présence d'esprit !

Le seul Marius, homme grave, qui passait pour un puritain, ne riait pas.

— Est-ce que tu ne trouves pas que c'est un bon tour ? lui demanda son voisin.

— Soit, mais j'aime autant ne l'avoir pas fait, répondit-il sotto-voce.

Mais cette note discordante se perdit dans le concert des louanges, des brocards, des exclamations. — On porta la santé de l'infortuné Charles Villardier, de Sarah Bertin, et de l'heureux vainqueur, qui fut salué de cent jeux de mots combinés de son nom et de son prénom, et dont le mieux trouvé fut : « Don Juan de Fameux Gaillard ! »

1 • 2

— Mais comment diable fais-tu ? car enfin te voilà beau, fringant, roulant voiture, semant l'or comme si le Pactole coulait dans ton

gousset… Et, là, soit dit entre nous, comme entre bons amis, ton… tuteur, le vieux Mériot, n'a guère, bon an mal an, et ses quinze cents francs d'académicien comptés, que six pauvres mille livres de rente.

— Si tout autre que toi me faisait une question aussi saugrenue, je lui donnerais d'abord mon stick par la figure ; ensuite… mais toi, tu es un bon garçon qui demande par curiosité et non par impertinence, qui voudrais bien avoir mon secret pour en user, mais non pas pour me trahir.

— Justement.

— Eh bien, je ne te le dirai pas, mais je ne te donne pas mon stick par la figure, remarque bien.

— Voyons : pas de plaisanterie, je m'ennuie, moi, de végéter comme je fais avec les infortunés cinq cents francs par mois que m'octroie ma famille…

— Si j'avais une famille qui me donnât cinq cents francs par mois… reprit en hochant la tête Jean de Château-Gaillard.

— Eh bien ?

— De deux choses l'une : ou je vivrais modestement et je joindrais les deux bouts ; puis je me marierais, et je deviendrais en mon castel du Poitou un bon gentilhomme campagnard, et c'est pour toi ce que tu aurais de mieux à faire…

— Ou ?

— Ou j'en dépenserais cinq mille, je me ferais mettre à Clichy, je ruinerais ma famille et je deviendrais un jour millionnaire.

— Euh ! comprends pas !

— J'en étais sûr.

— Veux-tu un troisième parti ?... Je vivrais avec un louis par semaine, et je jetterais le reste sur un tapis vert... dans l'espoir de le quintupler.

— Les jeux sont supprimés.

— Enfant !

Ce dialogue avait lieu sur le boulevard, par une belle après-midi du mois de mai. Les deux jeunes gens, Paul de Malinvault et Jean de Château-Gaillard, assis devant un guéridon à la porte d'un café, dégustaient un punch à la romaine, en regardant passer les promeneurs.

« Jehan » n'était plus l'étudiant adolescent que nous avons vu trois ans auparavant attablé chez Pinson, et contant à ses camarades ses prouesses galantes. Ses moustaches avaient poussé, et une fine royale faisait ressortir la courbe de sa lèvre inférieure. Sa tenue était d'une superlative élégance ; ses façons, en même temps affables et hautaines, polies et impertinentes.

Qu'on n'aille point se récrier : c'est peut-être toute la science de la plupart des hommes qui s'imposent à leurs égaux, que de mélanger habilement ces contraires ; de les doser avec tact, de les employer tour à tour et à propos.

Àquelques pas, sur la chaussée, un groom tenait les guides de son élégant tilbury.

De temps en temps il recevait des saluts et les rendait : ce n'était rien, la main au chapeau seulement ; et pourtant, pas un

de ces saluts n'avait le même accent. Paul de Malinvault, lui, était un fils de famille comme on dit ; vingt-cinq ans à peu près. Ses parents l'avaient envoyé à Paris pour y faire « ses folies » pendant un an, avant de le marier ; il y en avait déjà deux qu'il les faisait assez chèrement, et comme on l'a vu, ce n'était pas précisément encore l'envie de la retraite qui le tenait.

— Mais, reprit-il, après un court silence, toi qui n'as pas les cinq cents francs par mois de ta famille…

— Ah ! tu y reviens !…

— C'est que…

— C'est que tu es décavé, et que tu ne sais où donner de la tête, n'est-ce pas ?

— Juste : Antonia dépense…

— Veux-tu dix louis ?

— Mais…

— Mais tu me les rendras à ton premier oncle. Va, ne t'en occupe pas quant à présent : les voici. Et n'ouvre pas de grands yeux comme cela. Vois-tu, mon cher, c'est surtout quand on a n'a pas dix louis par mois à soi qu'il vous vient suffisamment de génie pour en trouver cent.

— Mais tu travailles donc ? tu fais des affaires ?…

— Fi !… à mon âge ? Les affaires seront pour plus tard.

— Alors ?

— Ne vas-tu pas t'imaginer que je fais de la fausse monnaie ? Allons ! j'ai terriblement de longanimité avec toi. Mon tuteur, d'abord…

— Mais tu es brouillé avec lui.

— Oui, nous avons eu quelques mots vifs quand j'ai pris mon vol… Dam ! il persiste à demeurer dans son immeuble : — une bicoque sise rue Rousselet ! mais n'importe, il m'envoie une misère ; deux cents francs par mois. Puis… il y a par le monde une fée qui s'intéresse à moi : fée-marraine sans doute, qui de temps en temps fait pleuvoir dans mon gousset une manne bienfaisante…

— Belle, la fée ?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Amour et mystère… Ah ! que n'ai-je moi aussi une fée marraine !…

— Peuh ! cent écus qu'elle joint, en moyenne, aux dix louis de M. Mériot sont pour mes besoins une maigre provende… Heureusement que j'ai le jeu qui paie bien ses redevances.

— Diable ! mais… tu gagnes donc toujours ?

— Souvent.

— Tu as de la corde de pendu alors.

— Non ; une martingale.

— Les martingales, on en parle, mais… c'est comme les fées.

— Hein ?…

— Je dis que les bonnes sont rares.

— La mienne est excellente.

— Non, vrai ? entre nous ? tu as une martingale ?

— Oui.

— Mais… où donc joues-tu ?

— Partout… nulle part. Il manque bien à Paris de tables de trente et quarante ! ou de roulettes clandestines ! Et les salons donc !

— Dans les salons le jeu est modeste.

— Non pas ! chez madame Hérouard, par exemple, j'ai gagné au lansquenet deux mille francs l'autre soir à un banquier anglais.

— Chez madame Hérouard et pour un banquier anglais deux mille francs sont une misère. Mais les salons où l'on peut jouer le gros jeu des Hérouard sont clairsemés à Paris !

— Il est certain que dans le monde il faut se tenir sur la réserve ; tandis que chez les courtisanes on joue toujours gros jeu, et on trouve souvent des occasions… Mais c'est plus dangereux.

— Oui : on peut avoir affaire à des grecs.

— Peuh, les grecs !…

— Fichtre ! mais ils vous détroussent proprement en deux tours de cartes…

Château-Gaillard sourit. Puis :

« C'est vrai, dit-il, et pour toi qui as une famille qui paierait, je comprends que la partie de cartes avec un grec, comme tu dis, t'effraierait… perdre cinquante ou cent mille francs… »

Malinvault fit un bond.

— … Ou même une vingtaine de mille, poursuivit Château-Gaillard ; oui, je comprends, quand on a une mère et des sœurs, et que l'on se dit : « autant de prélevé sur leur douaire et sur leur dot… »

— Et puis, il ne faut pas soi-même entamer trop son patrimoine, reprit Malinvault, qui sous la soif des jouissances parisiennes gardait le fond de la prudence provinciale.

Château-Gaillard regarda Malinvault et l'évalua d'un coup d'œil.

— Ah ! dit-il, certes ce serait gentil ! trouver moyen de s'amuser un brin, sans qu'il en coûtât rien ni à papa ni à maman, ni aux sœurettes ni à soi-même…

— Hai !

— Mais ce serait… embêtant… de laisser une ferme sur le tapis vert de Lolla ou d'Ismérie…

— Voilà.

— Pour moi, c'est différent. Peu me chault des chevaliers d'industrie, car je m'écrie avec Regnard :

Tu peux me faire perdre, ô Fortune ennemie !
Mais, me faire payer, parbleu ! je t'en défie !

— À la bonne heure ! et puis, avec ta martingale, au besoin tu pourrais promptement t'acquitter…

— Ah ! oui, ma martingale ! tu voudrais bien la connaître, hein ?

— Certainement. Par malheur tu n'as pas de raisons pour me la donner. Je suis ton ami, sans doute ; mais il y a vingt jeunes gens qui sont autant tes amis que moi ; et, une fois connue, la martingale… Quoique cela, va ! je suis un homme sûr, et tu me rendrais là un service que je n'oublierais pas.

— Oui-dà ! mais dis-moi un peu si je ne ferais pas mieux de le rendre à quelque pauvre garçon sans ressources qu'à toi… Tu es pourvu de toutes les faveurs du sort et tu veux encore lui forcer la main… corriger la fortune ?

— C'est-à-dire lui tirer quelques poignées d'écus pour payer sans remords quelques folies… Va ! on n'est pas toujours jeune et quelque jour tu trouveras un ami sérieux en moi.

— Sans remords ? Mais dis donc, sais-tu que moi j'ai quelques inquiétudes de conscience ?

— Bah ! pourquoi ça ?

— Eh ! eh !… je me demande, là… au fond… quelle différence il y a entre un joueur qui s'assied à une table de jeu avec une martingale dans la tête, et celui qui s'y met avec un jeu biseauté dans la poche.

Une rougeur légère monta aux joues du jeune baron de Malinvault, et il eut un mouvement comme s'il eût avalé un scrupule. Mais ce fut un éclair.

— Oh ! fit-il.

— Dame ? l'un et l'autre vont à coup sûr, contre un adversaire qui va au hasard.

— Cependant, entre les combinaisons du cerveau et les manœuvres de la filouterie…

— Ah !… quelquefois… Mais après tout, parmi ceux qui réussissent, combien y en a-t-il qui ne jouent pas le grand jeu de la vie avec une martingale ou des cartes marquées ?

— Pas gai, ce que tu dis là.

— Bermann, par exemple, le gros banquier francfortois que j'ai gagné l'autre jour, ne joue-t-il pas à la Bourse à coup sûr lorsqu'il achète ou vend, de la main droite, des valeurs qu'il peut à son gré faire baisser ou monter de la gauche ?

— Sans doute.

— Regarde passer là-bas, au grand trot de ses quatre chevaux le marquis***. Sans un emprunt étranger qu'il a fort proprement escamoté, tu le verrais à pied, parapluie sous le bras, demandant au pavé de Paris le secret des filons aurifères…

— Vraiment ! et quel emprunt ?

— Enfant ! tout Paris sait cela. Cet autre que tu connais bien aussi a fondé une société en commandite. Les actionnaires ont perdu leur argent ; lui, gueux comme Cadet Roussel auparavant, est riche aujourd'hui… Eh bien, chacun soupçonne que quand il a lancé l'affaire des usines de Saint-X., il se doutait un peu que lui seul y gagnerait quelque chose.

— Ah ! le fait est que si l'on voulait remonter à la source de bien des fortunes…

— Mais tiens, sans aller loin, voici Horace de Valdeuil, un de nos camarades, qui vient de passer en nous saluant ; connais-tu ses fermes, ses titres de rentes ?

— Au fait ?

— Il joue aussi et n'a pas de martingale…

— Et… il gagne ?…

— Il perd ; mais mademoiselle Fanny du corps de ballet en sait quelque chose !

— Et tu fais sa partie ?

— Pourquoi pas ?

— Ayant une martingale !

— Mon cher, ne remue jamais le fond du vase quand tu ne voudras pas trouver la lie. Et puis, crois-moi, retourne en Poitou et marie-toi : laisse les Lolla… ne cours pas ici après un tilbury quand tu as en province une bonne berline de famille qui court après toi.

— C'est cela, va t'ennuyer, bonhomme, en tuant au plus vite ta jeunesse… Et cependant, toi, tu restes à Paris, tu gardes ta maîtresse et ta voiture.

— Mon Dieu, je te le répète, c'est peut-être parce que je n'ai pas ce que tu as, qu'il me faut ce que tu n'as pas. À vous, privilégiés de la destinée, la vie uniforme, sans doute, mais facile et toute prête ; les châteaux entourés de fermes aux champs ; les

vieux hôtels en un faubourg de province ; les tablées nombreuses autour de plantureux dîners ; des ouvertures de chasse, les partis de whist le soir à deux sous la fiche… — À nous, déshérités jetés dans la vie sans y avoir de place faite, et avec nos appétits et notre intelligence pour tout apport social, les alternatives de fortune et de misère, les boudoirs dorés et les mansardes, le luxe tout neuf brochant sur la misère secrète ; les ruineux soupers dans les boîtes de carton doré des restaurants du boulevard ; puis, pendant des nuits fiévreuses, les jeux de hasard avec de l'or qui n'est pas à nous ; avec des… martingales… que sais-je ? D'un côté, le Pactole qui ruisselle ; de l'autre, un pistolet chargé… Et pour nous faire oublier, pour nous verser l'ivresse et nous insuffler l'audace, pour faire sauter en l'air cet or que nous avons ramassé dans la boue et que nous y ramasserons encore, et qu'elles feront sauter toujours — des Antonia, des Sarah Bertin, des Lolla…

— Ne mêle pas là-dedans Antonia qui…

— Oui, tu l'aimes ; pardon ! — Mais raison de plus, mon cher, prends la diligence et… vivement en Poitou !

1 · 3

Àquelque temps de là, Château-Gaillard était chez lui, un matin, roulé dans une grande robe de chambre de velours, avalant, à petits coups, une tasse de thé, — et rêveur.

La veille il avait passé la soirée chez madame Hérouard, et, pour la première fois certains indices qu'il rapprochait, certains

souvenirs qu'il rattachait, faisaient naître dans son esprit l'idée que, dans cette maison, il avait d'autres droits que ceux d'un hôte ordinaire.

Dès l'enfance, il avait été admis dans l'intimité de la famille, comme fils adoptif de Mériot, l'ami de M. et madame Hérouard. D'abord il avait partagé les jeux des enfants, ensuite tenu sa place au foyer dans la juste mesure qui convenait à sa situation. J'entends comme le fils d'un ami auquel on s'intéresse, et qui trouvera toujours chez vous protection efficace, mais pas plus.

La fortune de M. Hérouard avait grandi avec le temps, et sa maison était alors une des plus opulentes de la haute banque parisienne. On tenait à bonheur et à honneur d'y être reçu.

Madame Hérouard, dont la beauté jadis avait été célèbre, passait pour une des femmes les plus éminemment distinguées qu'il y eût. Elle ne choisissait pas ses amis parmi le vulgaire, et n'ouvrait son salon qu'aux honnêtes femmes et aux hommes de caractère ou de talent. Elle avait, d'ailleurs, toute autorité pour choisir, car autant l'esprit était apprécié, autant la réputation était inattaquée.

Il y a comme cela de ces personnalités qui ont le privilége de rayonner et d'attirer ; d'être un foyer qui éclaire et réchauffe, un aimant qui groupe les esprits, qui appelle les affinités.

Si au temps de sa jeunesse on avait, dans le monde, soupçonné la charmante femme de quelques égarements, les soupçons s'étaient dissipés avant de prendre corps. Ce qu'on savait, c'est que jamais une infortune ne l'avait trouvée indifférente ; que sa main s'ouvrait facilement à l'aumône, son cœur à la sympathie, son esprit aux idées généreuses.

Et puis, elle avait su vieillir à temps, c'est-à-dire avant le temps. Certes encore, il n'eût tenu qu'à elle de compter parmi les jolies femmes de Paris, car ses traits étaient restés purs, ses dents belles, sa peau fraiche, sa taille élégante ; mais non. À quarante-cinq ans elle avait franchement arboré le rôle des mères nobles ; posant un bonnet sur ses cheveux parmi lesquels brillaient quelques fils d'argent, suivant les modes de loin, et poussant devant elle la génération des jeunes femmes ; abdiquant le trône avant que d'en descendre, en un mot.

On lui en avait su gré : celles de ses contemporaines, qui avaient conservé des prétentions à la jeunesse, volontiers la laissaient passer pour être leur aînée. Les autres, qui avaient vieilli plus vite, lui pardonnaient d'être encore belle, et les jeunes femmes l'aimaient parce qu'elle demeurait leur amie sans être restée leur rivale.

Avoir pour répondant social M. Hérouard, pour protectrice affectueuse madame Hérouard, ce n'était donc pas peu de chose, pour un jeune homme qui entrait dans la vie sans famille et sans fortune.

Jean de Château-Gaillard se l'était dit plus d'une fois déjà ; or, il ménageait ce salon, il s'y faisait bien venir, et s'y gardait une bonne renommée.

Mais voici : M. et madame Hérouard avaient trois enfants : deux fils, qui, bien que plus âgés que Jean de trois ou quatre ans, étaient ses camarades ; une fille, plus jeune, qui avait alors dix-sept ans, et qui était jolie.

Jean, sans y penser peut-être, — ou bien en y pensant, et en caressant un rêve d'avenir, — s'était laissé allé à tourner vers elle

des regards tendres ; à lui dire de ces mots vagues qui troublent pour la première fois les cœurs purs : oh ! rien ! il s'en souvenait à peine ; mais elle, recueillant tout dans son âme vierge, en faisait un poëme d'amour.

Or il arriva qu'un soir, la veille même du jour où nous le trouvons pensif, à son petit lever, il avait ramassé une fleur tombée du bouquet de Julie, et que celle-ci, le voyant faire, avait rougi.

Madame Hérouard, elle, avait pâli, et dit quelques mots à voix basse à son vieil ami l'académicien Mériot. Un coup d'œil venait de l'éclairer ; d'un coup d'œil aussi Jean vit l'étrange pâleur de la mère et son premier mouvement.

Et tandis qu'une terrible angoisse entrait dans l'âme de madame Hérouard, une idée singulière traversait aussi, comme une flèche, le cerveau du pupille de Mériot. Mais il la repoussa d'abord.

— Peuh ! pensa-t-il, elle s'est dit : « est-ce que ma fille, qui a un million de dot, aimerait un aventurier ? » et elle en a pâli de terreur. Rien que de naturel.

Mais il vit, quelques moments après, madame Hérouard appeler d'un signe l'académicien, l'entraîner dans une galerie et lui parler avec animation. — Et celui ci semblait aussi troublé qu'elle.

— Qu'est ceci ? se demanda-t-il alors, entr'ouvrant son esprit à l'idée qu'il en avait chassée. Et il regarda ses amis, les fils Hérouard et la gentille Julie d'un œil dont il ne les avait jamais regardés encore : détaillant leurs traits, interrogeant le jeu de leur

physionomie, puis à son tour, il se regarda au miroir, et compara, chercha…

Et le lendemain matin il en était là encore, pourpensant, rassemblant les probabilités et se mirant plus que, de sa vie, il ne l'avait fait.

— Oui, ce nez grec, ces yeux à l'iris changeant… — Et puis, quels cris du cœur, quelquefois, quand j'étais enfant et qu'en jouant je me faisais du mal !

Et il s'abîma dans une méditation profonde. Sur son front ses pensées se succédaient et semblaient tantôt inquiètes et tantôt rayonnantes : ses lèvres avaient des mouvements qui exprimaient diversement l'angoisse et le triomphe… Il était beau d'une beauté byronienne, d'une beauté d'ange déchu…

— Si c'était vrai, pourtant ? se disait-il.

Mais qu'on n'aille pas croire que le cœur ému, l'âme ouverte à des sentiments nouveaux, il pensât :

— Dieu !… quel bonheur de savoir que, moi aussi, j'ai une mère… de couver des yeux son visage adoré, de presser des lèvres ses chères mains…

Non ! mais il pensait :

— Quel coup de fortune !…

Jean était passionné, mais pas « sentimental, » comme il le disait, en accentuant le mot de façon méprisante. L'élément tendresse manquait dans la combinaison de son être. C'était précisément, sans doute, parce qu'il n'avait pas été bercé par une mère.

Quoi qu'il en fût, cent choses de cœur qui émeuvent le commun des hommes étaient pour lui lettres closes : il ne concevait pas, raisonnant seul avec lui-même, qu'on dût de la reconnaissance à un père parce qu'il vous a engendré, ni à une mère parce qu'elle vous a mis au monde.

— Paternité et filiation, se disait-il, sont lois naturelles que l'homme subit faute de pouvoir s'en affranchir. Et cela est si vrai que la nature a dû y joindre le plus puissant des attraits pour nous forcer à les accomplir ; et cela est si vrai, que la société a dû multiplier les prescriptions et les garanties pour préserver l'enfant, pour assurer son existence.

» Par exemple, elle est rude, la loi, pour les enfants naturels… ou adultérins… — Très-rude !… elle en fait les victimes expiatoires de la société… Si donc les autres, ceux qui arrivent au monde pourvus du biberon, des langes et du bourrelet que les lois leur réservent, doivent si peu à leurs auteurs, que leur devons-nous donc, nous que le code méconnait, ignore ou rejette comme des scories ?

Château-Gaillard passait ainsi bien des choses au creuset de son rationalisme, et volontiers, à la suite, mettait sous ses pieds bon nombre de ces croyances, de ces instincts, de ces aspirations, de ces élans qui sont, pour ainsi dire, tellement traditionnels dans l'humanité qu'ils semblent inhérents à l'âme elle-même.

En philosophie il s'attaquait volontiers aux idées innées, et, plus conséquent que Descartes, il faisait table rase dans son cœur pour donner l'essor à la liberté de son esprit.

On frappa, tandis qu'il songeait toujours, et Mériot entra.

C'était un homme de cinquante ans, aux traits fins, à la figure jeune encore, sous des cheveux blancs. Sa physionomie respirait surtout la bienveillance ; il avait l'air aimable, l'air d'un homme qui a été heureux dans la moyenne de ses aspirations, qui a vécu sa vie. Avec cela de la verdeur et de l'énergie dans l'expression du visage. Ce jour-là même, l'expression de ses traits était sévère. C'est que, depuis deux années à peu près, il était médiocrement content des allures de Jean, qui ne se pressait pas de prendre une carrière, qui avait abandonné son toit pour aller vivre seul, qui menait un train peu en harmonie avec ses ressources connues.

— Quand la montagne ne va pas à Mahomet, Mahomet va à la montagne, dit-il, en s'asseyant en face du jeune homme. Tu es la montagne et je suis Mahomet. Çà, mon cher enfant, nous avons à causer.

— Causons, reprit Jean, dont les regards devinrent soudain froids et impénétrables tandis que ses lèvres souriaient.

— D'abord, j'ai à te répéter avec plus d'insistance ce que je te dis depuis un an : il faut entrer dans la vie, prendre un parti, tu n'es pas fait pour être un oisif et un dandy ; outre que ce sont là de tristes voies pour tous les hommes, c'en est une particulièrement déplorable pour toi qui n'as pas de fortune, et qui dois te faire à toi-même ton nom et ta destinée.

— Peuh !... raison de plus au contraire ! les exceptions sociales n'ayant pas de place dans la vie régulière, se trouvant expulsées en dehors du code, sont par là même en dehors des règles communes.

— Des sophismes ! Toutes les carrières s'ouvrent au-devant de toi, tu n'as qu'à choisir.

— Je choisis donc la diplomatie à Paris, et la haute banque, comme les fils Hérouard.

L'académicien leva les yeux sur Jean et ne lut rien sur son visage gracieux et impassible.

— Il faut pour aborder ces carrières une fortune que je ne puis te donner, reprit Mériot ; mais, en parlant des fils Hérouard, dis-moi donc ? il nous a semblé, hier au soir, à madame Hérouard et à moi, que tu regardais souvent leur sœur Julie ?

— J'en suis amoureux.

— Mais… tu as tort. Un homme de sens ne doit point ouvrir son cœur à un amour… impossible… ni un homme d'honneur laisser deviner cet amour à une jeune fille qu'il ne saurait épouser.

— Et pourquoi donc ne saurais-je l'épouser ? Parce que je n'ai pas de fortune ? Mon Dieu ! il me semble qu'à la place de M. et madame Hérouard cette considération pourrait être secondaire quand il s'agit du fils… adoptif, de leur ami le plus ancien et le plus intime : d'un jeune homme qu'ils ont vu grandir, presque sous leur toit… et… qui, soutenu par un sentiment puissant, pourrait devenir quelque chose.

— Je crois que tel ne serait pas leur avis ; permets-moi de te dire, d'ailleurs, que la vie que tu mènes depuis deux ans n'est pas précisément faite pour inspirer confiance à une famille.

— Avec un peu d'espérance il serait facile d'en changer.

— Changes-en donc d'abord.

— Non ; parce que selon que je serai agréé ou non, je prendrai telle ou telle voie. Parlez donc à M. Hérouard et à madame Hérouard surtout, puisque cette dernière s'est aperçue de… notre amour.

— Notre ?…

— Mais… pourquoi pas ?

— Jean, mon ami, ce mariage ne se fera pas ; j'ai déjà sondé les dispositions des parents. Dès aujourd'hui, renonce donc aux espérances, bien vagues, que tu avais pu concevoir, car, je t'en avertis, l'unique résultat de ta persévérance serait de te faire fermer les portes de la maison.

— Bah !… Voulez-vous me permettre, à moi, de m'adresser à M. Hérouard ? Il m'aime et croit en moi. Et d'ailleurs il n'en arrivera toujours pas pis !

Mériot pâlit.

— Je te le défends, reprit-il d'une voix qui tremblait un peu. Et maintenant, si tu veux suivre la carrière des consulats, par exemple, une occasion se présente. Voilà le baron de Favant, un de nos amis, qui vient d 'être nommé consul général à Bucharest ; il t'emmènerait volontiers comme secrétaire, si ce n'est comme chancelier…

— Oui-dà ? que je m'en aille à Bucharest ? Ce serait un bon débarras, j'en conviens. Mais moi, je ne veux être chancelier qu'à Paris, au faubourg Saint-Germain tout au plus. N'avons-nous pas un consulat de l'autre côté de l'eau ?

— Pas de raillerie. Tu partiras, mon ami.

— Mais non, certes !

— Je le veux, l'heure de la faiblesse est passée.

— Je ne le veux pas, l'heure de la résistance est venue.

Jean de Château-Gaillard n'avait point le ton rogue ni l'allure matamore. C'était nonchalamment étendu dans son fauteuil, les jambes allongées dans son pantalon à pieds, jouant avec un couteau d'ivoire, et le visage placide, qu'il répondait ces paroles inflexibles.

— Alors tu méconnais ma tendresse ou dédaignes mon autorité ?

— À Dieu ne plaise que j'oublie jamais que vous avez protégé mon enfance abandonnée, soutenu ma jeunesse. Et je compte bien plus tard, quand mon tour sera venu, rendre à votre vieillesse les soins que…

— Ah ! merci.

La figure de Jean prit une expression presque roide.

— Pourquoi… « merci ? » — est-ce une offense ?

— Tu es fou, mon enfant.

— Parce que je me reconnais comptable de ce que j'ai reçu ? parce que je ne veux pas faire banqueroute à mon bienfaiteur ?

— Allons ! cessons ce jeu, reprit le père, qui trouva au sourire perpétuel de Jean un pli railleur qui le blessa enfin. Je réclame votre obéissance aujourd'hui, et comme c'est la première fois, j'espère bien que…

— Non.

— Alors…

— Alors vous allez me punir, n'est-ce pas ? me mettre à la ration congrue… m'y faire mettre par… ma bienfaitrice inconnue ? Eh bien, faites ! je ne vous demanderai rien.

1 · 4

Quand Mériot sortit, Jean de Château-Gaillard n'avait plus rien à apprendre sur son origine. Moralement il en était aussi sûr que de la clarté du soleil.

Mais, entre cette certitude morale et des preuves matérielles et irréfragables, il y avait un monde, — et Jean se le disait bien.

« Des preuves ! » il lui en fallait maintenant ; et comment se les procurer ?

Il s'habilla et sortit. Les idées quelquefois viennent en marchant, on les heurte au coin des bornes. Et il fallait plusieurs idées ; car, d'une part, Château-Gaillard voulait des preuves, et, de l'autre, il sentait qu'il allait avoir besoin d'argent ; l'argent, il le savait bien déjà, étant le nerf de toute guerre.

Or comment faire de l'argent ?… — La martingale ?… — Oui ! mais où prendre un nabab quelconque pour adversaire ?…

— Hé ! bien, qu'as-tu donc, que tu ne vois personne ? lui dit Malinvault qui le heurta au coude, rue Laffitte.

— Hein ? fit Château-Gaillard, sans répondre, et en levant sur son interlocuteur des yeux troubles qui regardaient sans voir.

C'est qu'en ce moment même il venait de se dire :

— Madame Hérouard a une femme de chambre dévouée… J'ai entendu dire, bien souvent, qu'Annette était depuis plus de vingt-cinq ans dans la maison… Annette doit savoir bien des choses ! Résisterait-elle à une vingtaine de mille francs qui lui permettraient d'aller s'établir bourgeoise en province ? Hé ?

— Je te demande où tu as l'esprit, répéta Paul.

Tout à coup les yeux mornes de Jean s'éclairèrent comme d'une idée.

— Ah ! c'est toi, mon cher ! Pardieu ! sois le bienvenu.

— Qu'est-ce que c'est ? — Puis-je t'être utile ?

— Mais oui… Non ! Rien. — Tu vas bien, du reste ?

— Aussi bien qu'on peut aller quand on loge le diable en sa bourse.

— Ah ! nous en sommes tous là !

— Pas toi, toujours !

— Hum !

— Enfin avec une martingale…

— Ah ! la martingale… la martingale ! elle te trotte en tête, je vois ça.

— Dame !

— Tu ne veux donc pas t'en aller de cet enfer parisien ?

— Ah ! mon cher ami… Antonia… vois-tu j'en… suis fou !… et je sens auprès d'elle un rival qui est riche comprends-tu ?

Jean avait pris le bras de Paul ; tous deux marchèrent un moment en silence. Arrivés au bout de la rue, devant l'église de Notre-Dame-de-Lorette, que l'on achevait à peine, Château-Gaillard s'arrêta et considéra Paul d'un air singulier. On eût dit un oiseau de proie jetant un regard de pitié sur sa victime avant de fondre sur elle serres ouvertes et bec affamé.

Au fait ? Pourquoi était-ce précisément Paul qui se trouvait là en ce moment ? qui était venu se poser en travers de sa route ? Pauvre diable de bon garçon !

Il y eut comme un regret dans le sourire étrange qui se dessina, peu à peu, sur les lèvres de Jean, tandis qu'un plan semblait se développer dans son cerveau.

Vrai ! il aurait préféré avoir rencontré… tout autre… Mais quoi ! ce scrupule était après tout pur enfantillage… Pas de faiblesse ! Il lui fallait bien prendre cet homme puisqu'il en avait besoin.

Ce fut la conclusion de sa délibération de conscience, la fin de la lutte. Et même y eut-il lutte ? Non : hésitation à peine. Jean de Château-Gaillard n'avait que vingt-deux ans après tout, et sa terrible nature n'était pas encore trempée ! Plus tard…

— Tu le veux donc, dit-il enfin ; eh bien… je ne te dirai pas mon secret ; seulement… je te permettrai pour une fois d'en user.

— Ah ! merci !…

— Mais tu ne feras pas d'imprudences… de maladresses ?

— Sois tranquille.

— Je connais précisément… un Hollandais, riche à millions, un peu épais et très-affamé des plaisirs parisiens. Je puis adroitement le conduire chez Antonia…

Paul devint pâle. Le sang lui refluait au cœur — jalousie sans doute ? ou bien, peut-être, mouvement primesautier d'une nature faible, mais honnête, qui sent percer sous un arrangement d'affaires la pointe d'une infamie.

Jean, tout en parlant, le regardait à fond et semblait lire les pensées derrière son crâne… tâter les pulsations de cette vertu à l'agonie.

Après un court silence, le temps moral laissé au fils de famille pour acquiescer ou protester, Château-Gaillard, ayant pour ainsi dire pris acte du mutisme de Paul, continua :

— Une partie de lansquenet est vite engagée… je te donnerai des jeux et te dirai comment tu dois compter les cartes avant de passer la main. Ne va pas perdre la tête au moins ! Il faut du sang-froid et de la présence d'esprit…

De pâle, Paul de Malinvault devint rouge.

— Mais… balbutia-t-il.

— Mais ?… quoi ? fit Jehan avec un tel regard de hauteur que Paul en demeura glacé.

Car ce regard était clair, et pouvait se traduire ainsi :

— Cela te convient-il dans les termes que tu viens d'entendre ? ou cela ne te convient-il pas ? Si tu veux accepter, fais vite ! car je n'offrirai pas deux fois ; et me prierais-tu à genoux, demain tu me trouverais inexorable. Si tu veux refuser, fais vite encore, parce que ton refus est une injure et que Jean de Château-Gaillard est irascible et pressé de mettre deux pouces de fer dans le ventre de quiconque lui dirait, par sa parole ou son silence, qu'il est un… escamoteur.

— Tu m'expliqueras bien… tout… reprit Paul de Malinvault, fasciné sous ce regard comme un fauve sous celui de son dompteur.

Le malheureux venait d'amener pavillon. Mais sa voix tremblait et il redevenait pâle, tandis qu'un frisson lui courait le long des reins.

— … Tout ce que tu as besoin de savoir, répliqua Château-Gaillard, qui accentua sa réponse de telle sorte que nul n'eût été tenté de lui demander plus longue explication.

Rendez-vous fut pris.

La scène représente le petit salon d'Antonia, bleu et or ; meubles en palissandre, fleurs dans les embrasures. Enfin le luxe d'une actrice de troisième ordre, en 1834.

Trois ou quatre femmes, dont la maîtresse du logis ; sept à huit hommes. Quatre sont assis à une table de jeu : Malinvault, Château-Gaillard, un bonhomme gros, court et lippu, que l'on nomme d'un nom étranger ; puis un ami de Château-Gaillard et de Malinvault, Horace de Valdeuil, celui-là même qui n'a pas de

martingale, mais dont mademoiselle Fanny, danseuse en vogue, paye parfois le jeu.

Malinvault fait la partie de l'étranger, Château-Gaillard celle de Valdeuil.

Malinvault gagne depuis une heure, à tous coups. Le Hollandais se pique. Entre Château-Gaillard et son adversaire, alternative de pertes et de gain.

— Malheureux au jeu, heureux en amour ! dit Château-Gaillard à l'étranger, en manière de consolation.

— Encore si j'étais heureux en amour, dit ce dernier, en tournant vers Antonia de langoureux regards.

Malinvault, lui, était pâle et ne disait rien.

C'était un de ces jeux de hasard, bêtes et abrutissants, qui paralysent les facultés de l'esprit et n'éveillent que les convoitises de l'intérêt. Aussi y avait-il, entre les coups, des intervalles de silence que la verve de Château-Gaillard était impuissante à remplir.

— Je n'y comprends rien mais rien, jamais je n'ai eu pareille déveine ! s'écria tout-à-coup l'étranger. Vingt-mille francs de perdus !

— Oh ! pour vous, c'est une obole !

— Mais c'est la chance de mon adversaire qui m'épouvante… où en irons-nous ? Allons, monsieur, quitte ou double ! Voilà dix fois que vous passez ; à moins que vous n'ayez le diable en votre manche, vous ne passerez pas une onzième !

Antonia se leva du canapé où elle était nonchalamment étendue, et vint s'accouder au fauteuil du Hollandais. Tout le monde se groupa autour de la table de jeu et un silence général se fit.

Paul de Malinvault devint livide. Ses mains tremblaient, et malgré son sang-froid Château-Gaillard se sentit mordre par l'angoisse.

— Si le niais allait se trahir ? se disait-il.

Mais non. Paul, au milieu de l'étourdissement de son cerveau, trouva encore la lucidité nécessaire pour compter ses cartes ou les manipuler. Nul ne vit rien, et Antonia, battant des mains, s'écria :

— Double !

Son cri fut naïf : on eût dit qu'elle se sentait, au fond, l'enjeu de la partie, et qu'elle était heureuse du triomphe de son amant. Mais sans rien comprendre, elle sentit, aussitôt le premier mouvement passé, qu'il fallait couper court à cette chance étonnante.

— Messieurs, dit-elle, le souper est servi. Laissez les cartes !

Il y eut un moment d'émotion générale qui succéda au silence. Les interjections se croisèrent ; puis les réflexions. — Compliments à Paul ; — condoléances au Hollandais.

Puis, tout en passant, dans la salle à manger pour souper, chacun se mit à raconter des histoires de jeu.

Dès qu'il fut debout, Paul devint d'une animation singulière. Autant, tout-à-l'heure, il était contraint et glacé, autant, soudain, il sembla qu'une ivresse lui montait au cerveau. Il parlait vite et

haut ; il avait des mouvements brusques et saccadés. C'était la joie du gain, sans doute.

En passant du petit salon à la salle à manger, il put se pencher à l'oreille de Jean et lui dire :

— Merci.

Àquoi l'autre, sans se retourner, et d'une voix sourde répondit :

— Prends donc garde !

Il est vrai que, quelques secondes après, tandis que tout en causant les convives choisissaient leurs places autour de la table, et casaient les dames, le Hollandais frôla Jean et lui demanda bas, en lançant vers Paul de Malinvault un regard incisif et clair :

— Combien vaut-il ? cent ?

Et que Château-Gaillard, avec une physionomie impassiblement souriante, et le regard tourné vers la jolie Antonia, murmura :

— Non : famille parcimonieuse, pas plus de quatre-vingt.

Pour souper, une galantine froide, un pâté de foie gras, du jambon anglais, des primeurs — le tout arrosé de champagne frappé.

Il était une heure du matin ; en ce temps-là on dinait à cinq heures. Les convives avaient faim, et le champagne était bon ; ils avaient d'autre part l'esprit surexcité par le coup de cartes précédent et les histoires de jeu qu'on se racontait à la ronde.

Paul s'était trouvé assis entre sa maîtresse et Jean. Son animation grandissait de minute en minute et touchait — à l'ivresse. Combien de soupers comme celui-ci et de belles parties de théâtre et de campagne, combien de toilettes éclatantes promenées en calèche ne représentaient pas son gain de la soirée !… Cet or qui tintait dans ses mains, ces billets dont il sentait dans ses poches le soyeux frémissement !

Château-Gaillard lui versait à boire, mais ne négligeait pas de lui répéter de temps à autre :

— Fais donc attention et calme-toi.

En face, le gros Hollandais buvait froidement et ne répondait rien aux quolibets ni aux consolations, si ce n'est qu'il voulait sa revanche après souper.

— Un autre soir plutôt, lui disaient quelques convives, puisqu'aujourd'hui la veine vous est contraire. Et puis, quand nous sortirons de table il fera jour. Au mois de juin, on ne joue pas plus tard que deux heures du matin.

— Ça m'est égal, répliquait le décavé. — Pour ma revanche on tiendra les volets fermés… et je jouerai gros jeu, ce sera vite fait !

Antonia n'osait rien dire, étant chez elle et maîtresse connue du gagnant.

Devant l'insistance du perdant il n'y avait pas moyen de refuser. Antonia donna ordre qu'on renouvelât les bougies mourantes dans leurs bobèches, et, le souper fini, on retourna au salon.

La partie, cette fois, ne s'engagea plus qu'entre le banquier hollandais et Paul de Malinvault. Tous les convives cependant

étaient restés, malgré l'heure avancée, pour voir quelle serait la conclusion de la lutte.

Le gros banquier s'assit carrément, assujettit ses conserves bleues, huma une prise de tabac ; — on prisait alors — et dit :

— Quitte ou double !

— Mais, balbutia Antonia qui, instinctivement, pressentait quelque chose de dangereux ou de malsain dans l'air, n'allez pas si vite ; peu m'importe l'heure, et je vous garderai tant que vous voudrez.

— Quitte ou double ! reprit l'étranger.

Il gagna.

Il y eut un cri :

« Ah ! » qui sortit à la fois de toutes les poitrines, mais avec des accentuations différentes. Ici c'était comme un soulagement ; là, comme une épouvante. En ce moment l'émotion du jeu était partagée par tous les assistants, la fièvre battait dans toutes les artères.

Mais quelqu'un qui semblait abasourdi, et plus abasourdi encore que consterné, c'était Paul de Malinvault.

Quoi ! il perdait ?... Comment ?... « Suis-je ivre ? » se demandait-il ; et ses yeux inquiets, éperdus, cherchaient ceux de Château-Gaillard. Et ceux de ce dernier semblaient répondre :

— Je te l'avais bien dit.

Le Hollandais ramassa l'or et les billets qui lui revinrent, puis :

— Quitte ou double, dit-il encore, sans que sa voix trahît une émotion, sans que sous ses lunettes on pût voir une lumière dans ses yeux…

Le pauvre Malinvault, haletant, ne savait que répondre : ses regards faisaient à Château-Gaillard un appel désespéré ; et celui ci, pour ne pas répondre, pour ne pas prendre peut-être la responsabilité d'un conseil, ou bien soigneux de ne pas se compromettre, détournait la tête.

— Quitte ou double, reprit le Hollandais, toujours impassible, et qui semblait en ce moment, dans son flegme et son immobilité, un des mannequins de cire articulés du musée Tussaud.

— Si je dis non, — j'en ai le droit à présent, ayant perdu ce que j'avais gagné, — je sors d'ici Gros-Jean comme j'y suis venu, se disait Paul au milieu du trouble de l'ivresse et de l'angoisse de la situation ; et me voilà en même temps dans la détresse et dans le déshonneur, car… Si je dis oui…

— Quitte ou double ? redemanda le terrible nabab.

Par un effort de volonté Paul rappela ses sens, ressaisit le fil des calculs indiqués par Château-Gaillard, mania fiévreusement ses cartes, et répondit d'une voix étranglée :

— Allons !

Il perdit encore.

— Ha ! fit-il, avec désespoir, avec égarement comme s'il devenait fou. — Mais… ce n'est pas possible !

— Voulez-vous recommencer ? dit le banquier.

— Non ! murmura-t-il écrasé. C'est-à-dire… Oui… Eh bien ! Non !

— Vous avez raison, car je gagnerais encore, car je gagnerais toujours, comme vous gagniez tout à l'heure ; parce que j'ai pris vos cartes, qu'elles sont biseautées et que vous êtes un voleur !

Et le banquier se leva, jeta les cartes sur la table, et prenant à témoins les assistants, s'écria :

— Voyez, messieurs.

Paul voulut s'élancer sur son adversaire ; on le retint, et il tomba sur le parquet.

Alors Château-Gaillard, plus calme que tout le monde, d'un ton froid, et avec l'accent des hommes qui se sentent nés pour commander aux heures du désarroi, s'avança, et dit :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il y a, répondit l'étranger, que voyant la singulière chance de monsieur, — avant souper, — j'ai soupçonné quelque chose, et qu'ayant pris soin de sortir le dernier, pour passer du salon dans la salle à manger, j'ai, moi aussi, fait un petit tour de prestidigitation, en changeant mes cartes contre les siennes. — Qu'on le fouille !

Il n'avait pas eu le temps d'achever, que déjà trois ou quatre convives se précipitaient sur Malinvault, qui gisait toujours à terre. En un clin d'œil il fut à moitié déshabillé. On trouva deux jeux dans ses poches.

— Allez chercher le commissaire ! disait le Hollandais.

Antonia se tordait, les autres femmes se trouvaient mal. Les hommes parlaient tous à la fois. Le seul Château-Gaillard répétait, en circulant parmi les groupes :

— Allons, messieurs, du calme…

Malinvault râlait et suppliait.

Enfin Château-Gaillard parvint à saisir les mains du banquier hollandais.

— Voyons, puisque vous ne perdez rien, faites grâce : pitié, je vous en supplie… je connais le malheureux ; c'est un fils de famille entraîné par quelque passion fatale ; perverti peut-être par de mauvais conseils… à sa maladresse même, vous devez voir que c'est la première fois…

— Oui… oui… je le jure, répétait Paul qui se sentait mourir… ne déshonorez pas mon père, ma famille, mes sœurs… je ferai tout ce que vous voudrez, je rachèterai au besoin de toute ma fortune…

— Non, répondit le Hollandais : c'est un devoir d'honnête homme que de faire un exemple : je le dois à la société ; je le dois aux pauvres étrangers qui sont, comme moi, dépouillés à Paris par ces fripons.

— Mon Dieu ! n'avez-vous donc ni fils, ni frère ? ne sentez-vous pas qu'ici le châtiment ne sera pas pour le vrai coupable, mais pour des innocents respectables ?… que vous allez tuer un vieillard peut-être, qui ne supportera pas le déshonneur de sa maison… et faire lentement mourir une mère ?… que deux jeunes filles pures et charmantes vont être, par un mot de vous, jetées au

cloitre pour toute leur vie ? En France, nos vieilles familles ne transigent pas avec l'honneur.

— Eh ! que m'importe ! En Hollande, nos honnêtes familles sont ruinées par vos aigrefins.

— Par grâce ! je vous supplie… songez que c'est moi qui vous ai conduit ici, et que, fatalement, je deviens la cause indirecte de tout ceci… que je me sens une responsabilité terrible… que la perte de ce jeune homme, de cet enfant, me pèsera comme un remords…

— Eh !…

— Mais n'y a-t-il donc aucun moyen de réparer, d'expier, de racheter ? Voyons ! en le perdant vous ferez un mal qui ne produira aucun bien. Les escrocs renaissent de leurs cendres, en nos sociétés corrompues et excessives… Si au contraire vous faites grâce… eh bien, vous pouvez imposer au coupable une condition… Vous pouvez par exemple… quoi ?… eh bien, lui faire donner une certaine somme pour vos œuvres de bienfaisance… N'avez-vous pas des pauvres à Amsterdam ?

Le banquier sembla se recueillir un instant ; et flegmatiquement :

— Eh bien, qu'il signe un engagement, des billets en bonne forme… pour une somme de cinquante mille francs, que je remettrai aux hospices d 'Amsterdam et de Leyde.

— Oui… oui… tout ce qu'on voudra ! cria Paul.

— Messieurs, dit Château-Gaillard aux assistants, sur l'honneur engagez-vous à ne rien dire de ce qui vient de se passer. Il

n'est pas besoin de vous assurer, je crois, que le malheureux ne recommencera plus. Eh bien, soyez aussi généreux que son noble adversaire… ne le perdez pas, ce fils de famille, par une indiscrétion, quand monsieur consent à ne pas le perdre par un éclat…

Par hasard le banquier avait sur lui du papier timbré. Paul fut relevé : il se soutenait à peine ! on l'assit et il signa.

Les témoins s'engagèrent d'honneur à ne rien dire.

Antonia se jeta à genoux devant Château-Gaillard, puis devant le Hollandais qui prit les billets, et, en sortant, dit à ce dernier :

— Je pars ce soir ; je ne connais pas bien les lois françaises ; chargez-vous de faire présenter ces billets à la famille et d'obtenir paiement. Vous m'enverrez les fonds par Rothschild. Voici mon adresse à Amsterdam.

1 · 5

Mais la province est dure à la détente, et méfiante en diable.

Quand M. de Malinvault, madame de Malinvault, et toute la famille Malinvault, oncles et cousins, virent ce beau garçon de Paris présenter cinquante mille francs de traites à acquitter, prix débattu de l'honneur de leur consanguin, ils rechignèrent.

— Cinquante mille francs ne sont point une obole, — et dans ce temps-là, cela valait presque autant que cent mille francs aujourd'hui.

» Cinquante mille francs !… quelle brèche à la fortune des parents et des enfants nés et à naître ! se dirent les intéressés.

» Vingt mille francs de moins à la dot de chaque fille.

» Et pour les payer, comment faire !… Il faudrait vendre deux métairies ; et cela se saurait dans le pays ; on se demanderait pourquoi, et on le devinerait peut-être… Et alors à quoi bon s'être ruiné pour cacher la honte ?…

» Mais comment se faisait-il qu'un jeune homme élevé dans les bons principes, par une famille vertueuse et depuis des siècles établie dans l'honneur, ait pu… voler au jeu !… oh !…

» Et qu'est-ce que c'était que ce beau messager, son ami, son défenseur, qui avait pris tant de peine pour empêcher le Hollandais volé de faire un esclandre ?

» Château-Gaillard, voyons ça ! l'annuaire de la noblesse ? — Où prenait-on ces Château-Gaillard ? Avec qui étaient-ils alliés ?… Hum !…

On délibéra sur ces bases, pendant cinq ou six jours ; et, pendant ce temps-là, Château Gaillard, superbe et charmant, logeait à l'hôtel et se disait partout « un ami de Paul. » On le voyait aller chez les Malinvault ; on n'entendait point contredire par la famille la qualité qu'il se donnait, il avait bon air et donnait le ton, au café. Cela passa pour fait acquis.

Et le résultat de la délibération fut : d'abord que madame de Malinvault écrirait à Paul une lettre maternelle qui le rappellerait immédiatement, lui faisant à la fois sentir le désespoir des siens, et pressentir leur pardon ; et que, d'autre part, M. de Malinvault enverrait à Paris un bon notaire qui examinerait la situation, s'in-

formerait des choses et des gens, pousserait enfin jusqu'à Amsterdam, au besoin.

Quant à Château-Gaillard, on le remercia de ses bons soins ; on l'invita à dîner, pour prendre congé, et on lui souhaita un heureux voyage.

Il aurait préféré que les choses prissent un autre tour ; mais qu'y faire ? — Et puis ce notaire de province… jeté dans l'affaire, lui déplaisait. Mais il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Ce notaire était jeune et pas mal tourné. Avec cela quelque usage, ayant l'heur d'avoir sa clientèle dans la noblesse et d'y être reçu ; — et intelligent.

Découvrir que le banquier hollandais n'était à Amsterdam ni banquier, ni hollandais ; acquérir la persuasion qu'il ne pouvait être qu'un compère, fut pour ce notaire l'affaire de peu de jours.

Pendant ce temps-là, madame de Malinvault, en Poitou, obtenait de Paul des aveux complets.

Ainsi donc, d'une part, c'était Jean qui, voyant Paul pris entre ses passions et la gêne, l'avait démoralisé, lui avait parlé martingale… puis lui avait mis en main les jeux préparés… Et de l'autre, c'était le même Jean de Château-Gaillard qui avait conduit chez Antonia le prétendu banquier hollandais, pour y tenir le jeu de Paul.

Or qu'était-ce maintenant que Château-Gaillard ? Un escroc ordinaire ? — Non, car toutes informations prises, on ne trouvait contre lui rien qui ne fût d'un galant homme… Il jouait, mais… à tort ou à raison, jusqu'alors son jeu n'avait fait crier personne. Il

était d'ailleurs reçu dans le monde, et bien que sa naissance fût considérée comme irrégulière, on ne pouvait le mettre sur le pied d'un aventurier, puisque M. Mériot, de l'Académie française, le traitait en fils adoptif.

Il y avait donc dans le coup une escroquerie, mais une escroquerie faite par Paul au profit de Jean. En d'autres termes, si Jean avait été le Méphistophélès, Paul était le Faust. Méphistophélès avait été l'instigateur du mal, mais Faust l'avait commis. Et s'il devenait clair comme le jour que Jean avait conçu et exécuté une infamie, il était non moins vrai que Paul était un grec.

L'affaire restait donc assez compliquée, et fort délicate. Attaquer le compère de Château-Gaillard en escroquerie, c'était faire éclater le scandale. Refuser de payer les billets de Paul, c'était employer un autre moyen pour arriver au même but. Quant à Jean, cheville ouvrière de tout, impossible de l'atteindre derrière son compère et derrière Paul. Où étaient les témoins des conseils donnés ? Qui prouverait qu'il avait fourni ces jeux de cartes ?

Le notaire s'en alla donc, un beau matin, trouver Mériot, et lui exposa le cas.

— Ce n'est pas possible ! s'écria le poëte qui bondit d'indignation. Jean ! mon fils ! ourdir une telle infamie ?...

Mais s'il se révoltait ainsi, c'était plutôt encore sous le coup de la terreur que sous celui de l'injure — car, tout à coup, mille souvenirs lui revenaient qui lui apportaient l'épouvante : des espièglerie d'enfant, des roueries de jeune homme. Non ! cette combinaison n'était pas absolument improbable, et tandis que le père criait :

— Ce n'est pas possible !

L'homme se demandait :

— Serait-ce donc possible ?…

Et des abîmes s'ouvraient au-devant de sa pensée.

— Monsieur, dit le notaire, deux jeunes gens sont en cause : tous deux… coupables à des degrés différents, mais tous deux à leur première faute. Il ne faudrait les perdre ni l'un ni l'autre ; mais vous comprenez aussi qu'une famille ne saurait être dépouillée…

— Certes !

— Unissons donc nos efforts ; faisons à nous deux, sans bruit, l'instruction de cette affaire, et nous tâcherons d'empêcher tout scandale, de nous associer pour combler le désastre…

— Monsieur, je m'associerai d'autant plus volontiers à vos recherches, qu'il m'importe au dernier point de savoir si véritablement M. de Château-Gaillard a une part dans tout ceci — et quelle est cette part. — S'il n'est pas le coupable, il ne saurait assumer la responsabilité de rien, et j'entends qu'il soit lavé même du soupçon. S'il l'est… c'est aux siens de payer… ou à lui d'aller en police correctionnelle.

Huit jours après, Mériot, qui n'avait pas vu son fils depuis l'explication plus haut rapportée, se présenta chez lui. Mais quelle différence ! Cet homme qui avait alors l'air heureux des natures sereines, dont le visage respirait la bienveillance et la bonté, cet aimable homme d'esprit enfin, semblait ce jour-là porter dix ans

de plus. Et puis on ne l'aurait pas reconnu à voir ses traits ravagés et contractés comme s'il avait subi une attaque d'apoplexie.

Pourtant à travers les traces de rudes secousses on aurait pu distinguer l'expression d'une énergie que le coup avait réveillée plutôt que lassée. Le père était frappé au cœur, mais le juge restait debout.

— Où sont les billets de Paul de Malinvault ? demanda-t-il, en entrant, sans autre circonlocution.

— Je ne suis pas escompteur et ne sais ce que vous voulez dire, répondit Jean, qui comprit trop bien, au contraire, que tout était découvert.

— Je ne viens pas ici pour jouer au plus fin avec vous. Pas davantage pour vous rien reprocher. Car, de deux choses l'une : ou vous avez fait cette infamie poussé par je ne sais quel vice et sans en calculer les profondeurs, et vous devez être écrasé de honte et de douleur, et il est inutile de rien ajouter aux reproches de votre conscience ; ou vous l'avez faite tranquillement, et de parti-pris, en homme qui se joue sans scrupule du droit et de la justice ; pour qui la fortune, l'honneur et la vie d'autrui ne sont que fétus ; le bien et le mal que mots vides de sens, et qui n'a d'autre loi que ses passions et ses intérêts. Et, dans ce second cas, le langage que je vous tiendrais, vous ne l'entendriez pas.

— Il y en a un que j'entends ; c'est celui que vous me tenez dans ce moment d'un ton de pédagogue, et je vous demande quels sont vos droits pour me parler ainsi.

— Mes droits ?... mes droits ?... Eh bien, vous l'allez savoir, reprit le père, qui devint pâle, et dont les yeux lancèrent un terrible

éclair… Mes droits, comme tous ceux de ce monde, ont mes devoirs pour corollaires, et mon droit comme mon devoir, en ce moment, c'est de vous dire : « Vous allez vous engager, tout à l'heure, dans un régiment d'Afrique, parce que vous avez besoin d'une leçon et d'un châtiment.»

— Cela m'indique bien vos intentions ; mais…

— Cela vous dit ma volonté.

— Reste la mienne !

— Pardon : les billets extorqués par vous à ce malheureux fils de famille, égaré…

— Parlez-moi donc de fils de famille !

— Sont entre les mains de votre complice, Van Steen, auquel vous les avez remis, après avoir essayé personnellement de les faire payer par la famille Malinvault. Van Steen veut être payé intégralement.

— Il a raison.

— Parce que vous comptez sur votre part du butin ?

— Parce que Van Steen, que vous appelez, je ne sais pourquoi, « mon complice,» était parfaitement dans son droit, soit en déshonorant l'homme qui le volait au jeu, soit en lui faisant racheter son déshonneur ; parce que je n'ai joué, moi, que le rôle, parfaitement honorable, de pacificateur, et que nous devrions, Van Steen et moi, nous associant cette fois, pour tout de bon, en appeler aux témoins de l'affaire, dénoncer Malinvault comme escroc, et attaquer la famille en calomnie.

— Vraiment, monsieur ? Eh bien, comme je crois, moi, que c'est la famille Malinvault qui devrait vous poursuivre tous deux en restitution de titres extorqués dans un guet-apens ; et comme je me tiens pour assuré qu'en ce cas l'opinion et la loi seraient pour elle ; voici le dilemme que je viens vous poser : ou vous vous engagerez sur l'heure, en déclarant à Van Steen que vous renoncez à votre part de prise, et, sur ma modeste fortune, je prélèverai vingt-cinq mille francs pour racheter les billets de Paul de Malinvault ; ou vous refuserez de vous engager, et je ne paierai rien, et laisserai les choses suivre leur cours. Ne vous illusionnez pas. Pour la famille Malinvault ce sera une affaire désagréable, mais pour vous, c'est sûrement le déshonneur ; c'est une estampille d'infamie mise au début de votre carrière, dont rien ne pourra vous laver.

— Savoir !

— C'est certain. Les Malinvault mettront tout au grand jour, et ils feront bien ; je le leur conseillerais ; et devant l'opinion la vérité apparaîtra nette et claire. On verra en Paul le fils de famille faible qui s'est laissé entraîner à une faute unique ; et, en vous, l'aventurier qui tentait sa vertu et exploitait ses passions. Paul rentré dans sa famille, couvert par la protection des siens, menant au fond de sa province la vie d'honnête homme, fils et petit-fils d'une série d'honnêtes gens, aura vite fait oublier une heure d'égarement. Vous, ne tenant à rien…

— Est-ce ma faute ?

— … Gentilhomme d'aventure…

— Merci à ceux qui m'ont fait cette noblesse !

— Je pourrais aujourd'hui, par une adoption, si vous preniez franchement le chemin de l'honneur, si vous me donniez des garanties, enfin, vous faire Jean Mériot…

— Je vous rends grâce.

— Mais soyez tranquille, en voyant vos dispositions, je n'en suis pas pressé.

— Je garderai donc ma gentilhommerie d'aventure. Elle me sied d'ailleurs ; et ce sera mon affaire de lui donner du lustre.

— Eh ! bien, c'est un parti ; soit, que vous vouliez aller gagner la croix sur le champ de bataille, et que vous fassiez un nom de votre étiquette sociale, un nom bien à vous, un nom que vous aurez créé et que d'autres, après vous, porteront en s'en faisant honneur ; soit que vous préfériez vous asseoir sur les bancs de la police correctionnelle… et continuer dans cette voie, car vous n'y compromettrez que vous.

— Très bien ; je prends la responsabilité de ma destinée. Une remarque, cependant : si j'étais de par la loi, votre fils… ou… celui de n'importe qui ? — de M. et madame Hérouard, par exemple, vous paieriez, ou ils paieraient sur-le-champ, et sans conditions. Je ne suis celui de personne et… vous… et l'on… en abuse pour me mettre le marché à la main : chair à canon ou chevalier d'industrie… choisis. Ah ! que c'est bien plus commode de faire des bâtards que des fils légitimes !…

Mériot était devenu pâle comme la mort. Le nom de madame Hérouard jeté là, comme au hasard, par Château-Gaillard, le foudroyait. Savait-il donc, cet indigne ?… mais comment le saurait-il ? un soupçon tout au plus ! Et… grand Dieu ! si jamais elle allait

savoir, elle, la mère, quelle voie prenait, dans la vie, ce fils adoré !...

Cette pensée lui tordit le cœur ; mais n'importe ! il ne fallait pas faiblir... certaines heures sont suprêmes, et celle de dompter Jean, de le frapper, de l'arracher violemment au mal... ou de le laisser aller à la dérive, à l'abîme, avait sonné. À aucun prix il ne fallait consentir à payer sans obtenir l'acte décisif qui devait l'arracher à Paris et aux séductions des milieux délétères.

— Admettons, si vous voulez, que j'abuse de ma situation, reprit-il, peu m'importe ; seulement faites votre choix, car je suis venu le chercher. Van Steen attend mes vingt-cinq mille francs ; le notaire de Malinvault attend les billets de Paul, détenus par Van Steen, et moi, j'attends que vous me suiviez pour venir vous engager.

Jean, de son œil perçant, questionnait, pour ainsi dire, le fond de l'âme de Mériot. Il l'avait vu pâlir et chanceler sous le nom de madame Hérouard, comme sous une balle, et il se disait :

— Pour elle... si ce n'est pour moi, il paiera toujours... il ne voudra pas mon déshonneur... c'est impossible !... absolument impossible...

— Mon choix est fait, dit-il. Je ne m'engagerai pas.

— Bien ! répliqua Mériot avec une vibration d'énergie douloureuse qui surprit Château-Gaillard. Alors les choses auront leur cours, je vous en donne ma parole d'honneur. Adieu.

Et Mériot se leva et sortit sans se retourner.

Quand il fut sur le palier, une sorte d'étourdissement le prit. Il saisit la rampe et attendit un moment que le flot de sang qui venait de lui monter au cœur et au cerveau s'apaisât. Une horrible douleur l'étreignait, quelque chose qui tenait aux racines de son âme se déchirait en lui. Mais une résolution virile le soutenait pourtant.

Pendant ce temps-là :

— Cordieu ! se disait Château-Gaillard, s'il allait pourtant faire comme il dit et me laisser rouler sur les bancs de la police correctionnelle ?... Ah ! mais non !

Était-ce la révolte d'un honneur inné qui gisait encore au fond de sa conscience ? ou le calcul d'un esprit clairvoyant qui se disait :

— Pour se tailler une principauté, dans nos sociétés démocratiques, et s'y faire l'apanage qui convient à un capitaine d'aventure de ma trempe, on peut être brigand, mais on ne doit pas être voleur ?

Quoi qu'il en fût, il réfléchit.

— Mais, pensa-t-il, voyons ? est-ce que c'est moi, Château-Gaillard, qui, pour vingt-cinq mille francs, vais me faire soldat ? Allons donc ! il est d'autres moyens de les avoir... je ne sais pas encore... mais je découvrirai.

» Oui ! mais que je trouve les vingt-cinq mille francs, ou non, je perds à jamais la protection, la paternité du bonhomme Mériot... et en même temps celle de madame Hérouard ; je me prive de mes leviers sociaux ... » Après tout ! la belle affaire que d'être soldat quelques mois ? car ils me rachèteront... et de façon ou

d'autre je me retrouverai triomphant sur les dalles du boulevard dans six mois d'ici… Être soldat d'ailleurs, cela trempe l'homme… et pour la lutte sociale il faut être trempé !

» Allons, soyons un fils obéissant !

Il courut après Mériot, qui, ivre de douleur, descendait, en titubant, les dernières marches de l'escalier.

— Mon ami, cria-t-il, remontez un instant, je vous prie.

— Ah !… dit le père qui fléchit, balbutia, et se prit à pleurer comme un enfant.

Jean lui prit le bras, le soutint pour le ramener jusque dans son petit salon.

Et là, cet homme, si vert et si jeune la veille encore, devenu vieillard, eut une explosion :

— Ah ! mon ami…, mon Jean : tu n'es donc pas perdu… Je me le disais bien : il n'est pas possible que dans ce cœur il n'y ait pas une étincelle d'honneur que je ferai jaillir… un peu de tendresse qui se réveillera !… non, cela ne se peut pas, que cet enfant que j'ai bercé quand il était petit — comme un père et comme une mère aussi, — que mon trésor… que mon amour…, que ce jeune homme à la beauté d'archange n'ait rien d'humain, soit perverti jusqu'à la moelle à vingt ans !… Ah ! tiens !… pour ce moment de repentir, sois pardonné… Tu ne recommenceras plus ?… tu as été entraîné, mon Dieu ! comme Malinvault lui-même… Quelque chose t'a poussé ! peut-être une courtisane avide que tu aimes, n'est-ce pas ? — C'est cela… Eh bien, je veux oublier… j'oublierai cet écart de jeunesse que tu vas réparer… et un jour… je pourrai encore être fier de toi.

— Pourquoi pas ?

— Ah ! cruel qui m'as reproché d'être sans famille ! à moi qui avais placé sur ta tête toutes mes tendresses et voué ma vie entière à ton enfance, à ta jeunesse, à ton avenir ! — As-tu donc été abandonné, malheureux ? Il n'y a pas de fils de prince qui ait été comme toi choyé, gâté, instruit. — Mais je t'aimais comme l'unique enfant de mes espérances. J'avais, pour ainsi dire, abdiqué ma vie en faveur de la tienne… je te passais toutes mes ambitions en te voyant tous les dons : beauté, intelligence, esprit, audace, énergie, force physique et morale, enfin je croyais voir un dieu, et je rêvais pour toi une des royautés de ce monde…

Et le pauvre père tout à coup, heurtant ses rêves au présent, sans doute, eut un sanglot qui lui coupa la voix.

— Tout arrive ! dit Jean.

Devant ce débordement de paternité, il se demandait si peut-être il ne devait pas tâcher de s'échapper hors du dilemme qui l'enfermait entre l'Afrique et la police correctionnelle.

Une scène de sensibilité peut-être ? quelques accusations à la destinée ? des phrases byroniennes… un appel à la mère inconnue…

Mais il regarda Mériot…

Non ! cet homme l'aimait passionnément, mais ne serait pas dupe d'une comédie. — Alors il valait mieux couper court à la scène pathétique. Jean ne s'y sentait point à l'aise.

— Vous me permettrez, dit-il, de prendre quelques informations au ministère de la guerre et de choisir mon régiment ?

Les larmes de Mériot se tarirent ; son visage flétri reprit l'expression d'une austérité triste.

— Allons, dit-il.

Chemin faisant :

— Mais, dit Château-Gaillard, l'État ne fera-t-il pas quelques difficultés, à propos de mon acte de naissance ?

— J'y ai songé, et j'y ai pourvu.

— Ah !... bien... Pour ce qui est de mes camarades, s'ils plaisantent ma noblesse, ce sera comme jadis à l'école de droit... Je répondrai par un soufflet et un coup d'épée...

— Malheureux !

— Eh ! bien, quoi ? faut-il laisser insulter ma mère ?

Jean s'engagea dans un régiment de cavalerie qui n'avait plus que six ou huit mois à faire en Afrique, et dont il sut que le séjour à Paris était prochain.

Et il partit crânement, le sac au dos... Mais auparavant il trouva moyen de faire deviner à madame Hérouard et à sa fille qu'il s'engageait par désespoir d'amour.

Àl'une il laissait un remords ; à l'autre, un souvenir.

1 · 6

Charmante et poétique figure que celle de Julie Hérouard ! Dix-sept ans, une beauté exquise, un cœur angélique, un esprit droit et fin ; candide, comme une enfant élevée dans un milieu pur et ouaté de tendresse ; épanouie comme une fleur née dans une tiède atmosphère ; radieuse comme l'être qui n'a jamais souffert, jamais senti que les caresses de la destinée, que les parfums du bonheur.

Et tandis que, sur le pont d'un vaisseau de l'Etat, le sire de Château-Gaillard gagnait l'Algérie, en pantalon garance et la feuille de route au cou dans son étui de fer-blanc, cette adorable créature mettait les premiers baisers d'amour de ses lèvres sur un bouquet de fleurs desséchées que Jean lui avait donné.

Quels avaient été les projets de ce dernier en lui laissant un amour au cœur ?

Voulait-il l'épouser plus tard ? les scrupules de conscience le gênaient assez peu pour cela. Voulait-il seulement s'en faire un champion au sein de la famille Hérouard ? ou bien torturer la mère avec l'amour de la fille ?

Lui-même n'en savait rien. Instinctivement il se disait qu'un ferment d'amour dans le cœur de cette jeune fille pouvait être, à un moment donné, un atout dans son jeu, et il y jetait ce ferment d'amour.

Que lui importait d'ailleurs que l'enfant souffrît ? Que lui importait l'effroi et le désespoir dans ce jeune cœur ? la flétrissure de cette âme vierge ? Et si la semence en germant étendait ses ravages dans une famille entière, que lui importait encore ?

Lui ! et son intérêt ! Lui ! seul sur le monde, et les autres sa proie : Les autres ? — moëllons d'un piédestal pour son ambition ; instruments au service de sa volonté ; pâture de ses besoins.

Mais il ne s'était pas fait un code sur ces bases ; c'était l'instinct qui le poussait. Il était né ainsi : personnalité formidable, appétits féroces, conscience nulle.

Quand il se trouva seul sous le ciel d'Afrique, avec le désert à l'horizon, la tente pour abri, la gamelle pour provende, des paysans mal dégrossis pour société, des sous-officiers pour maîtres, quand il dut aller à la maraude pour trouver sa vie, faire la besogne de valet d'écurie, la cuisine à son tour et l'exercice tous les matins, pour la première fois il raisonna ses instincts, se demanda où était le but, et quels étaient les moyens ?

Car tous les moyens n'étaient pas bons, et il l' apprenait, en ce moment, à ses dépens. Il fallait donc choisir.

Les hommes, en se constituant en société, avaient combiné un ensemble de conventions auxquelles on donnait le nom de lois. Et, à chaque loi, ils avaient donné une sanction. En outre des lois positives écrites et codifiées, il existait encore une quantité de lois tacites, qui n'avaient d'autre sanction que le blâme d'autrui, mais qu'il fallait éviter d'enfreindre si l'on ne voulait se faire mettre au ban d'une sorte d'élite sociale ; et puis encore, une quantité d'autres convenances qu'il fallait respecter si l'on ne voulait s'en faire tenir à l'écart.

Or, pour parvenir à une certaine situation dans le monde, il était aussi nécessaire d'être de cette élite que d'être né. De là, interdiction absolue de divers moyens pour parvenir. De là, néces-

sité de présenter toujours une surface irréprochable, de côtoyer, en un mot, comme des écueils, lois positives, lois tacites et convenances, de telle sorte qu'on les pût doubler sans se heurter aux arêtes.

« Les lois, — n'est-ce pas Montesquieu qui l'a dit ? — ressemblent à des toiles d'araignées : les grosses mouches les emportent, et les petites passent au travers. »

Il pesa cet aphorisme, et se souvint, d'autre part, qu'en faisant son droit, il avait observé que, sur les pages des codes, tous les articles de loi sont séparés par des blancs…

Et ces blancs prirent pour lui une capitale importance.

Les blancs du code ? de combien de gloses ils sont le thème ? Quelles lacunes précieuses pour servir de refuge ? Quelle inépuisable mine de ressources !

Et comment lui, — l'innocent ! — il avait étudié les noirs !

— Je referai mon droit tout seul, se dit-il.

» Et les blancs du code, n'est-ce pas, d'ailleurs, mon domaine à moi, exception sociale, citoyen hors cadre ?

En même temps il remarqua encore que, dans les sociétés, la latitude de l'individu quant à la satisfaction de ses désirs, l'audace de ses entreprises, l'impunité de ses méfaits, était en raison directe de sa surface sociale.

C'était donc une chose importante que de n'oser pas au-delà de ce qu'on pouvait faire accepter.

Bref, il ne fallait pas brutaliser l'opinion, mais, au contraire, il fallait lui faire d'autant plus de concessions apparentes, qu'au fond, on voulait tenir moins de compte des contrats sociaux.

De là, l'hypocrisie.

Jusque-là, Château-Gaillard n'avait eu que l'instinct de s'imposer : interrogeait-on son origine ? un coup d'épée pour preuve de noblesse. Lui eût-on demandé comment il tenait ses cartes ? encore un coup d'épée. Tout de même si quelqu'un se fût avisé de trouver qu'il en usait mal, soit avec les jeunes filles soit avec les courtisanes.

Désormais, il sentit que si la paire de giffles et le coup d'épée étaient souvent des raisons irréfutables ou des excuses d'une invincible éloquence, c'étaient pourtant des moyens d'exception qu'il ne fallait pas employer à tout bout de champ.

Et que, dans nos sociétés bourgeoises, on se faisait sa place par d'autres errements ; car, il ne s'agissait pas seulement de se défendre, mais aussi, mais surtout, mais d'abord, de conquérir.

Au moyen âge, tel barbare revenant de la guerre s'emparait d'une pointe de rocher, y plantait un donjon, arrondissait un domaine aux alentours, et rançonnait les habitants de la plaine, les voyageurs des vallées, les navigateurs des fleuves. Le voilà seigneur, lui et ses descendants. Il s'imposait, tout était dit.

Du temps de la Renaissance, les capitaines d'aventure s'engageaient en Italie, au service du pape ou de l'empereur, de la France ou de l'Espagne ; et, ils se taillaient une principauté dans le tohu-bohu des batailles, et devenaient ici, les Sforze, et là, les

Castruccio Castracani. Ils enlevaient une souveraineté de haute lutte, s'aidant du poison ou du poignard ; et tout était dit.

Aujourd'hui… sous le règne d'un roi-citoyen, « qui règne et ne gouverne pas » ; dans un pays dominé par deux cent mille épiciers, la force devait se dissimuler sous l'adresse ; le brigandage sous la légalité. Il fallait paraître honnête homme, en un mot, pour être bon corsaire, et parer toujours ses actes d'une surface unie et brillante, comme d'un bouclier de diamants. Il fallait payer ses dettes, vivre d'une fortune ou d'un gain justifiés par des apparences, se marier, n'avoir rien à démêler avec M. le procureur du roi, flatter MM. les électeurs, et même se tenir en bons termes avec son curé.

Il fallait encore savoir d'autant mieux parler qu'on voulait pouvoir plus mal agir.

Mal agir ?… d'ailleurs qu'est-ce que cela voulait dire, au fond ? Qu'est-ce qui était le Bien ? qu'est-ce qui était le Mal ? Ces mots qu'on vous apprenait à répéter, dans l'enfance, étaient plus tard des fadaises qui vous embarrassaient l'esprit et dont il fallait d'abord se défaire.

Le Bien ?… cette idée prenait sa source dans un certain rapport des faits humains, avec un idéal rêvé, par delà les nuages, et qu'on appelait : Dieu.

Le Mal ? dans un rapport de ces faits avec un autre idéal entrevu, par les esprits faibles, de l'autre côté des ténèbres extérieures…

Entre ces deux pôles, du Bien et du Mal, on plaçait le principe de l'immortalité de l'âme !… de l'Âme ?… autre fantoche, conçu

par nos imaginations !

Et avec cela, on menait les hommes à qui, corollairement, on avait fait admettre des idées saugrenues de Droit, de Devoir et de Résignation.

Des mots ! des mots ! des mots !

Et, c'était pour secouer tant de mots aux oreilles des hommes de bonne volonté qu'il fallait tant d'avocats.

Le Bien ? — c'était la puissance sur autrui, la fortune à pleines mains, le plaisir à pleine coupe.

Le Mal ? — la pauvreté, l'abaissement, la privation.

L'Immortalité de l'âme ?… — l'extase d'une heure de plaisir chèrement achetée.

Le Droit ? Tous les moyens mis au service de l'intérêt !

Le Devoir ? — tous ceux propres à éluder les lois.

La Résignation ? — L'excuse des lâches, la provende des niais, l'héritage des moutons de Panurge… — et le narcotique avec lequel les mangeurs de ce monde endorment les mangés.

Et, tandis qu'il chevauchait à la suite de son escadron, par le grand soleil, ou qu'il manœuvrait à la parade, Jean de Château-Gaillard rêvait et raisonnait, cherchant son but, apprêtant ses moyens ; codifiant, pour ainsi dire, en un corps de doctrine, les éléments épars de ses instincts et de sa courte expérience.

Tout-à-coup :

— Cordieu ! n 5, lui criait le sous-officier instructeur, ouvrez donc l'œil ! vous tenez votre sabre comme un cierge !

Château-Gaillard se redressait, « ouvrait l'œil » et faisait, à souhait, l'exercice ou la parade.

Au régiment on lui trouvait l'air « muscadin » et les mains trop blanches ; et, volontiers le maréchal des logis profitait de la supériorité de son grade pour se venger de l'infériorité de son éducation, de sa tournure et de son intelligence.

C'était une consolation pour le sous-officier, fils de bonne mère, qui avait appris à lire au régiment, de pouvoir commander au soldat bâtard qui tranchait du grand seigneur et savait le latin ; de l'employer aux gros ouvrages et de le traiter, pour peu qu'il y fût maladroit, de « s. b. d'imbécile. »

Jean obéissait, dressant les fumiers devant les écuries un jour, écorchant le lendemain pour le cuisinier le gibier pris à la chaparde. Et les gros mots, comme la théorie, lui entraient par une oreille et lui sortaient par l'autre.

D'abord, il se disait que se faire mettre à la salle de police par un manant serait prodigieusement bête ; ensuite, que pour être conséquent avec ses projets, il fallait commencer par avoir de bonnes notes au régiment.

Mais dam ! comme il usait aussi de l'espèce de carte blanche tacitement laissée à nos soldats, par les chefs, quant à leurs rapports avec les indigènes ! — Ah ! les Arabes ! Comme il se faisait la main à leurs dépens ! et comme déjà, pour lui, l'Algérie était un champ de manœuvres, une arène pour l'exercice des forces.

Tout précisément il fut détaché pour le service d'un bureau arabe. Le capitaine, chef de bureau, en fit son secrétaire.

Les mois passèrent, ma foi ! là comme ailleurs, et quand le régiment fut appelé en France, Jean suivit, assez étonné de n'avoir pas trouvé le temps plus long, le service plus rude, la vie trop ennuyeuse, — et ayant d'ailleurs en poche, quelque argent.

Son régiment était dirigé sur Lyon, d'où il devait aller à Paris.

1 · 7

— Non ? ce n'est pas possible ? — Comment ? c'est toi ? toi-même ? disait Marius Lehallier, qui n'en pouvait croire ses yeux, quand il vit entrer chez lui à Lyon le beau Jean de Château-Gaillard en pantalon garance, veste et bonnet de police. — Toi soldat ?

— Moi-même. J'ai hésité d'abord à te venir voir en petite tenue, mais bah ! me suis-je dit, Marius n'a pas de préjugés…

— Je l'espère bien ; d'aussi sots, surtout ! — Mais comment ?

— Désespoir d'amour, mon cher, et voilà le plus surprenant.

— Mais non ; tu es passionné.

— Crois-tu ?… au fait, c'est possible ! Et toi ? te voilà avocat, titulaire d'un cabinet déjà fondé, avec des clients dans ton antichambre. J'ai dû attendre mon tour.

— Oui ! homme établi ! et même homme marié ; et même père de famille…

— Eh ! mon Dieu ! comme le temps passe !… Il me semble que d'hier seulement date notre déjeuner d'adieu, et il y a quatre ans déjà.

— Quatre ans. Et toi, tu ne pensais guère alors à t'en aller chercher la mort, sur de lointains rivages, pour les beaux yeux d'une femme. À propos, ce n'est pas pour Sarah Bertin, j'imagine, que…

— Non, mon ami ; une jeune fille pure, candide, un ange…

— À la bonne heure.

— Ah ! ne dis pas : à la bonne heure, car Sarah Bertin est un de ces démons devant lesquels les anges auraient tort.

— Oh !…

— Vois-tu… c'est que ces démons-là nous prennent par toutes nos fibres, satisfont nos aspirations les plus violentes et les plus tyranniques. Ah !… quelle force de résistance… et quel débordement de passion !…

Et tout-à-coup le visage de Jean s'éclaira de cette flamme que Marius y avait vu passer jadis. Ce fut un éclair, mais superbe.

— Étrange nature… pensa l'avocat.

Puis, tout haut : — Et tu l'as revue ?… tu l'as aimée ?…

— Eh ! non… Si j'avais été assez riche… mais gueux comme un étudiant, pouvais-je affronter sa colère ?… Et puis, d'ailleurs, il y a maintenant trois ans qu'elle a quitté Paris… enlevée, dit-on, par un grand seigneur anglais… Il avait les millions qu'il fallait, celui-là !

— Tiens… tu m'épouvantes.

— Parce que ?

— Parce que ton âme a pour moi des abîmes. Quel homme es-tu donc ? À la fois, tu t'engages par désespoir pour une chaste jeune fille…

— Que j'eusse voulu épouser, et qu'on m'a refusée, parce qu'on me trouve trop pauvre. — Et tu t'emportes au souvenir… au seul souvenir, d'une heure passée, il y a quatre ans, avec une courtisane.

— Eh ! sans doute… L'une pour femme, et l'autre pour maîtresse !

— Oh !…

Jean se ressouvint des résolutions qu'il avait prises, devant cette exclamation de l'honnêteté outragée ; et, rajustant son masque social :

— J'entends, reprit-il, qu'il me fallait l'une ou l'autre : ou l'une, pour me faire à moi aussi une famille, un doux et paisible intérieur, pour être mon bon ange enfin ! ou l'autre, pour m'enivrer à la coupe de l'ivresse, me faire oublier les luttes et les douleurs de ma vie déclassée.

— Pourquoi déclassée ? Nous ne sommes plus à une époque où un homme est déclassé parce que sa valeur personnelle est au-dessus de sa fortune. Tu peux arriver à tout.

— Alors, elle eût allumé mon ambition, stimulé mon courage… mais bah ! n'y pensons plus… ne pensons plus ni à la madone ni à la bacchante… Au vrai, je viens de guerroyer contre les Arabes, de

faire l'exercice, et la soupe à mon tour, et le « Jehan » des anciens jours n'est plus qu'un Jean-Jean… — Et donc, gare aux bonnes d'enfants !

Marius sourit.

Mais Jean, lui, tout-à-coup devint sérieux ; on eût dit qu'une idée d'importance venait de surgir au milieu de la causerie oiseuse.

— Eh !… se disait-il, tourlourou et chambrière !… au besoin si je n'ai pas d'autres ressources ?… Annette… pourquoi pas ?

Haut : — Eh bien, et toi, qui as ton alvéole toute faite dans la grande ruche, es-tu heureux ? Car je suis là depuis une heure, dans ton cabinet, bavardant comme un client de mes propres affaires, salissant tes tapis de mes pieds crottés, accaparant ton temps, retardant ton dîner peut-être.

— Tu me fais le plus grand plaisir du monde ! tu m'apportes comme une bouffée de printemps ou de jeunesse… Ah ! vois-tu, quatre années de province, de plaidoiries et de chicane, de mariage même, si heureux qu'il soit, cela vieillit…

— Bah !… d'un peu plus, on dirait que tu m'envies…

— Non ! car je suis heureux : mais que veux-tu ? la jeunesse, la liberté, ont toujours pour les hommes un prestige fascinateur. Tout me sourit : j'en ai honte ! Ma fortune moyenne s'est améliorée ; ma position au barreau grandit de jour en jour ; j'adore mon gentil petit garnement de deux ans, et j'ai pour femme la meilleure et la plus charmante créature… — Mais tu connaîtras mon intérieur. Ma femme et mon enfant habitent, en ce moment, une petite maison de campagne que nous possédons près d'ici, à

Saint-Symphorien ; j'y vais tous les soirs, j'en reviens tous les matins. — Tiens ! es-tu libre ? et veux-tu tout-à-l'heure y venir dîner avec nous ?

Là, Jean vit ce qu'il ne connaissait point encore : l'intimité d'une famille bourgeoise, l'union de deux jeunes époux au-dessus d'un berceau.

Charlotte Lehallier avait vingt-deux ans, une douce et angélique figure ; quand elle tenait son baby dans ses bras, la tête inclinée et souriante, et que le baby dormait, demi-nu, tenant son peton blanc dans sa main potelée, on pensait aux tableaux de Raphaël.

Quelle paix ! quelle sérénité heureuse, sous ce toit, caché comme un nid dans un pli de montagne, et entre un bouquet d'arbres. Là, point de ces alternatives fièvreuses des boudoirs ou des tapis verts : une vie calme, coulant comme ruisseau entre deux rives fleuries. Rien d'excessif, tout exquis…

Marius chaque soir arrivait de la ville, heureux de revenir ; et, chaque matin, partait plein de courage. Charlotte aimait son mari, tout simplement comme on aime la raison d'être de sa vie. Il était là, c'était le soleil ; il était absent, c'était comme l'intervalle qui sépare deux jours. Sa présence la faisait heureuse ; son absence la faisait non pas triste, mais comme en dormie. Et l'enfant avait parfois de petits cris joyeux qui brodaient un trille éblouissant sur l'andante.

Jean, que Marius avait présenté à sa femme comme un ami de jeunesse poussé à un acte de désespoir par un sentiment romanesque, fut bien accueilli de madame Lehallier. Les femmes ont une sympathie naturelle pour les victimes de l'amour. Et puis le

jeune soldat avait l'air triste. Pour Charlotte c'était une âme souffrante.

— Qu'on est bien ici ! dit-il un jour, il semble que l'on ait une famille.

— Il faudra donc y revenir, répondit Marius.

Il y revint, et ce, d'autant plus volontiers qu'il s'ennuyait fort à la caserne, cette vie de soldat qu'il avait pu supporter en Algérie lui devenant odieuse en garnison.

Marius le comprit. — J'arrangerai cela, lui dit il ; je vois tous les jours ton colonel dans le monde, et je lui parlerai de toi.

Jean devint ainsi secrétaire du colonel, ce qui lui valut une foule de priviléges : celui de porter quelquefois l'habit bourgeois, par exemple ; de pouvoir rentrer à toute heure et sortir quand bon lui semblait, une fois ses écritures terminées.

Alors, il allait prendre Marius à son cabinet, ou montait seul, dans l'après-dîner, à Saint-Symphorien.

Marius était un causeur, qui, par le côté intellectuel au moins, replaçait Jean dans son milieu.

Charlotte était une curiosité.

— Voilà, se disait-il, l'idéal de l'épouse… telle que la famille, la religion, les convenances et l'amour conjugal l'ont formée. Voilà l'Ève de l'Adam social. Être né, comme Marius, de par la permission de la loi, recevoir de ses parents une légitime moyenne et sûre, plus l'accès à une carrière ; — épouser une jeune fille d'un rang égal, d'une éducation en rapport avec ce rang, ayant une dot équivalente ; vierge avant le mariage, chaste après… heureuse et

amoureuse pendant les premières années, résignée ensuite… — avoir des enfants à son tour, tel est le cycle de la vie… le but des efforts réunis de l'homme et de la loi.

» Oui, c'est pour faire cette destinée à quelques privilégiés, au plus grand nombre possible de privilégiés, je le veux bien, que les hommes ont combiné tout l'arsenal des lois et de leurs sanctions pénales.

» Ce tranquille et fragile bonheur que je contemple… — est-ce le bonheur ?… — il est entouré d'une fortification sociale formidable… L'accès en est difficile… L'attaque… — ah ! pour l'attaque, par exemple… quelle dérision !

Et Jean sourit d'un méchant sourire.

Une après-dînée, Château-Gaillard causait avec son ami, en avant de la maisonnette, sous une tonnelle de vigne, de chèvrefeuilles et de glycine entrelacés. Le jour baissait, il faisait frais, et Charlotte, craignant sans doute pour l'enfant, était rentrée au salon. Par la fenêtre ouverte, on la voyait, grâce à la lumière d'une lampe, indiquant au baby ses lettres sur un alphabet.

La lampe avait un abat-jour qui renvoyait la lumière sur la tête de madame Lehallier, et les lueurs mourantes du jour faisaient l'ombre transparente. On eût dit, cette fois, une tête de l'Angelico di Fiesole, suave et immatérielle, à travers laquelle on sentait l'âme rayonnante. Au-dessous, et encore dans le périmètre de la lampe, l'enfant, tête baissée sur le livre, effleurait les pages de son fin profil, ouvrait de grands yeux pour mieux voir, et, de temps en temps, se haussait sur ses petits pieds pour aller tendre son front aux baisers.

Entre les deux hommes, qui regardaient, il se fit un silence. Tous deux devinrent rêveurs. L'un, savourait son bonheur sans doute… et l'autre ?…

— Voilà ce que je n'aurai jamais ! dit enfin Jean, qui indiquait du regard à son ami, le groupe et son cadre : la femme, l'enfant et la maison.

— Eh ! pourquoi ?… Toujours la même chose ! On dirait à t'entendre, que tu es un maudit sur la terre.

— C'est que la destinée ne m'a rien donné de tout fait, et que, s'il s'agit de conquérir… eh ! bien…

— Tu as des ambitions plus vastes. Allons, sois sincère ; est-ce que tu serais heureux, toi, avec ce petit ménage, et dans ce petit coin ?

Château-Gaillard eut un sourire plein de réticences.

— Au fait ? qui sait ?

En effet, il venait de se demander avec bonne foi si — à supposer qu'une fée, en ce moment, sortît d'un bosquet, et vînt lui offrir de le mettre, d'un coup de baguette, à la place de son ami — si donc il accepterait ? Et tout à coup l'horizon étroit qu'il entrevit le révolta. — Quoi ? lui ? cet avenir ? Plaisanterie !…

Et sa veste de soldat, son nom de hasard, sa pauvreté, l'incertitude de sa destinée, lui semblèrent cent fois préférables à cette existence toute faite, mais chiffrée, toisée, enfermée, qui lui apparut.

Que voulait-il donc ? Eh ! il n'en savait rien…

Il voulait toutes les jouissances qui peuvent tenir dans la vie, toutes les puissances auxquelles aspire l'ambition : l'exercice de forces immenses, l'assouvissement de besoins formidables… Quoi encore ? — Plus ! l'inconnu, l'infini, à travers le possible.

Mais la vue de ce tranquille bonheur l'agaçait… C'était quelque chose comme l'envie de jeter une pierre dans une eau limpide pour la troubler…

Non, ce bonheur, il n'en aurait pas voulu… mais… en savoir le goût ?… oh ! cela, peut-être !

1 · 8

D'abord il n'allait à Saint-Symphorien qu'avec Marius, ou quand Marius y était. Peu à peu, il y alla seul, et souvent au milieu du jour. Charlotte le laissa venir : c'était l'ami de son mari ; d'ailleurs il avait tant besoin de distractions ! Avec les petites mines de son baby et les menus suffrages de la vie quotidienne, elle essayait de le faire sourire.

Et lui :

— Vous avez donc pitié du paria ? disait-il. — Un jour il eut des larmes dans les yeux.

Charlotte poussa vers lui le petit Marius par un mouvement d'émotion, en disant :

— Va l'embrasser, donc, et dis-lui qu'on l'aime…

Elle se reprit et ajouta : — Et qu'il a au monde de bons amis qui voudraient le voir heureux !

— Ah ! dit-il, il ne faudrait pas, pour que je fusse heureux, que je portasse cette âme insatiable qui me tue. La source du mal est dans mon cœur ; et contre ses aspirations désordonnées, que peuvent les adoucissements de la froide amitié ?

— Mais pourtant c'est quelque chose, il me semble, que la sympathie. Votre profonde tristesse ne saurait être incurable…

— Ah ! la sympathie ! la pitié ! Misères !… c'est l'aumône. Merci !

— Pauvre cœur blessé… Puis, après un silence : — Elle est donc mariée ?

— Qui ?

— Elle !… celle que vous aimiez… que vous aimez…

— Non !… si… pardon !… oui, elle est mariée, mariée, celle que j'aime maintenant !

Et il se leva comme un fou, et s'en alla par le jardin, marchant vite, heurtant les bordures des allées, repoussant avec une sorte de brusquerie Mario, qui, parfois en courant, s'amusait à lui passer entre les jambes ; puis, tout à coup, au détour d'un bosquet, le saisissant à brassée, le couvrant de baisers.

Charlotte, ce jour-là, demeura songeuse.

. . . . . .

— Voyons ! dit un jour Marius à Château-Gaillard, cela ne peut pourtant pas durer toute la vie. Tu t'es fait soldat en un jour

de désespoir, je comprends cela : tu as été chercher la mort en Afrique, je comprends encore. Mais s'en revenir en France, pour y vivre de la vie de garnison, par désespoir d'amour, voilà où je ne comprends plus.

— Eh ! que faire ?

— Te racheter et retourner à Paris, que diable ! et, si tu crains de l'y revoir, aller partout ailleurs.

— Je n'ai pas d'argent.

— Allons donc ! Toi ? embarrassé pour une misérable somme ? Mais Mériot te rachètera quand tu voudras…

— Il n'est pas riche.

— Comment donc alors t'avait-il mis sur ce pied de suprême élégance ?

— C'est ce qui l'a ruiné : j'ai joué, j'ai perdu, et il a payé.

— Ah !… Eh bien, mais… tu as des amis… Moi, par exemple. Enfin ! sapristi ! un garçon comme toi ne peut pas rester soldat comme un paysan, faute de mille écus…

— Serait-ce sa femme qui l'aurait poussé à me faire cette offre ? se demanda Château-Gaillard.

— Oh ! dit-il, merci, je ne veux pas emprunter, ne sachant comment rendre… Et puis…

— Allons donc, tu as trop conscience de ta valeur pour t'arrêter à ces scrupules.

— Ah ! quant à moi, c'est vrai, je me sens bien de force à hypothéquer un peu mon avenir ; mais il y a Mériot qui est timoré en diable, et qui se demanderait où ? comment ? pourquoi ?… Décidément, non. Et puis, enfin, ce qu'on accepterait volontiers d'un ami garçon, libre de son bien, on ne saurait l'accepter d'un mar… d'un père de famille…

Et Château-Gaillard glissait un regard furtif vers Charlotte qui brodait dans un coin.

Elle rougit, et s'écria avec une vivacité singulière :

— Oh ! pourquoi donc ? Acceptez, cher monsieur, nous vous offrons, Marius et moi, d'un cœur égal !

— Non, reprit-il, merci, merci bien, mes amis, mais je veux rentrer à Paris avec mon uniforme de soldat…

En ce moment Marius se leva pour donner à son fils un jouet qu'il demandait, et Jean profita d'une minute pour dire, à demi-voix, près de Charlotte, de telle sorte qu'elle seule l'entendit :

— … Et je suis résolu à ne quitter Lyon que si on m'en chasse.

Elle leva soudain la tête, lui jeta un regard à la fois interrogateur et sévère, puis, de rouge, devint pâle, en recevant en réplique un regard passionné qui lui fit peur.

Le lendemain, tandis que Marius était au palais et que Mario dormait sa sieste, vers deux heures, elle était au piano, et tantôt faisait rouler sur les touches des gammes furieuses, tantôt s'arrêtait court et demeurait en proie à une obsession inconnue.

C'était comme un poids qui pesait sur son âme, quelque chose qu'elle aurait voulu secouer. Toujours une même pensée ; pensée

inconsciente, involontaire, abstraite et tyrannique ; pensée importune et pourtant fascinatrice.

Il fallait se l'avouer : elle avait inspiré de l'amour à un homme à grandes passions, à un homme dangereux. — Dangereux ?... qui l'avait dit ? — Marius. — Malheureux plutôt ! à un pauvre être déshérité, sans famille, sans fortune, sans assiette sociale, et qu'un premier entraînement avait conduit à faire ce que le monde appelle une folie.

— Ah ! qu'ils sont rares en ce siècle les hommes capables de faire des folies par amour... — Tous ceux qu'elle avait connus, jusqu'alors, étaient, comme Marius, des hommes raisonnables, raisonnant leur vie, n'aimant que la femme qu'ils doivent épouser, et s'informant bien, avant d'aimer, si les avantages sociaux s'accordent avec leur amour. Mais Jean de Château-Gaillard, quelle différence ! Il osait s'attaquer à l'impossible ; soit qu'il élevât ses vœux jusqu'à une jeune fille, qu'il ne pouvait obtenir, soit qu'il osât aimer une femme mariée, une mère, attachée à son mari, à ses devoirs, à son enfant...

Le temps lui semblait long. Elle avait hâte que la journée fût finie et Marius revenu. Sa solitude peuplée de fantômes l'effrayait. Et puis, elle avait comme peur de voir apparaître Jean. Pour rien au monde, Charlotte n'aurait voulu qu'il la surprit dans cette solitude, troublée.

Il ne vint pas.

Il ne vint pas, Mario se réveilla, cinq heures sonnèrent, et Marius arriva, seul pour dîner.

Eh ! bien ! je ne sais quoi, vers le soir, lui laissa au cœur une mélancolie.

Le lendemain… vaguement et sans se l'avouer, elle attendait. À chaque bruit elle tressaillait : — c'était lui sans doute… — non… ah !… Elle respirait, et son élan de soulagement finissait comme un soupir.

Et par moment, elle avait peur, elle asservissait son imagination à sa volonté, et se promettait de chercher le moyen de faire partir Jean, soit en engageant son mari à forcer Château-Gaillard à accepter, en prêt, le prix de son rachat, soit en lui avouant…

Quoi ?

Jean n'avait rien dit, rien fait qui pût servir de base sérieuse à une accusation. Charlotte Lehallier savait d'ailleurs quelle terrible imprudence, parfois, c'est, pour une femme, de risquer le premier mot qui inquiète un mari.

Les jours passaient.

— Il aura senti le danger, il s'impose de ne pas revenir avant d'avoir pris de l'empire sur lui-même. C'est un honnête homme, se dit-elle. Pourquoi dire un mot ?… non ! cela passera.

Elle voulait s'en réjouir et ne sentait, au fond, qu'une grande mélancolie.

— Château-Gaillard ne vient plus, remarqua un jour Marius.

— C'est vrai ? fit-elle en baissant la tête, car elle se sentit rougir.

— Il ne t'a pas fait de visites ces temps-ci, dans la journée ?

— Non pas !… s'écria-t-elle avec un feu singulier, et comme si elle répondait à une accusation.

— Mais, reprit le mari, surpris de l'accent de sa femme, il aurait pu venir en se promenant.

— Il n'est pas venu.

— Je ne l'aperçois pas non plus à Lyon. Il ne serait pas parti, cependant, sans prendre congé ?

— Oh ! ce n'est pas probable… Peut-être, hasarda Charlotte, s'est-il trouvé blessé de notre offre de lui avancer le prix de son rachat.

— J'irai ce soir à sa caserne, dit le bon Marius.

— Pourquoi ? Attendons-le, dit Charlotte.

1 · 9

Le lendemain à l'heure de la sieste de Mario, madame Lehallier était assise au fond de son jardin, sous un berceau de feuillage ; elle brodait, et, tout en tirant son aiguille, s'enorgueillissait d'avoir su répondre à son mari, prêt à aller chercher Jean de Château-Gaillard : « Pourquoi ? Attendons-le. »

Car, je ne sais quelle corde de son cœur avait vibré tout-à-coup à la pensée de revoir cet homme singulier, dont le souvenir la poursuivait sans cesse, avec lequel ses rêveries solitaires causaient du matin au soir ; et il lui avait fallu un effort de conscience pour empêcher une démarche qui l'eût ramené.

Tout-à-coup :

— C'est moi ! dit, à côté d'elle, une voix émue ; pardon : je ne voulais pas revenir, mais…

Elle leva les yeux, rougit, vexée de paraître troublée ; et sentant, du même coup, qu'elle allait subir l'assaut d'un aveu à brûle-pourpoint, elle se hâta de répondre :

— Vous avez vu mon mari ? Je lui avais dit pourtant…

— Quoi donc ?

— Oh !… rien. Il était étonné de ne vous point voir et parlait d'aller vous chercher… Je lui ai dit, reprit-elle d'une voix affermie, de n'en rien faire.

— Ah !

Il y eut un silence, puis :

— Non, je n'ai pas vu Marius. C'est spontanément et ne pouvant plus résister à l'impérieux besoin de vous voir que je suis venu. Mais ne vous alarmez pas. En venant vous dire, vous crier que je vous aime, je viens aussi vous dire adieu.

Aux premières paroles de Jean, Charlotte s'était levée pour le congédier ou s'enfuir. Au mot d'adieu elle s'arrêta, et, toujours debout, cependant :

— Que cette visite, dit-elle, soit alors ce qu'elle doit être : rapide et… respectueuse. Vous m'avez dit un mot de trop ; je l'avais deviné, mais n'aurais pas voulu l'entendre.

— Asseyez-vous, dit Château-Gaillard avec une autorité douce et en lui prenant les mains.

Elle s'assit, dégagea ses mains, voulut répondre, et ne put pas. Son cœur battait. Elle baissa les yeux.

— Oui, reprit-il ; le misérable soldat, le paria que tout repousse va disparaître… vous reprendrez demain votre vie heureuse, douce, recueillie…

Charlotte eut un mouvement de tête, un seul, vite réprimé — mais qui la trahit.

Jean ne perdit pas cet aveu ; un éclair de victoire traversa ses yeux ; rapide aussi, et vite éteint.

— … Vous reprendrez demain votre vie d'hier… Moi… qu'importe ? Mais je veux aujourd'hui pendant une heure, une heure suprême, vous aimer, vous le dire, être aimé de vous.

— Ahl s'écria-t-elle en se relevant d'un mouvement indigné ; c'est assez, c'est trop ! monsieur, laissez-moi.

Il la retenait et fixait sur elle ses yeux étranges, ses yeux fascinateurs et diaboliques :

— Une heure, murmurait-il, une heure !…

Et en lui tenant les mains il lui envoyait dans les veines des effluves de feu, tandis que de ses lèvres frémissantes sortait un souffle ardent qui la paralysait.

— … Ma vie pour une heure…

Elle sentait sa volonté, son courage, sa vertu, sa conscience, se fondre comme sous l'étreinte d'un magnétisme inconnu.

— Je vous dis de partir… votre conduite est indigne ! put-elle murmurer encore par un suprême effort — Marius !… Mario !…

Comme si son cri eût été entendu, la voix fraîche de Mario éclata tout à coup, à travers les branches.

Il courait vers sa mère et criait :

— Voici papa ! voici papa !

Une minute après, il était sur les genoux de Charlotte, et le père apparaissait à l'entrée du bosquet :

— Ah ! s'écria le brave homme, avec un accent de joie, te voilà, Château-Gaillard. Dieux ! quelle terreur tu m'as causée !... mais je te tiens maintenant ; tu ne m'échapperas plus. J'irai, moi-même te conduire à Paris, à M. Mériot, et nous verrons !

— Qu'est-ce ? fit Charlotte, dont Marius n'eut pas le temps de voir ni d'interpréter le trouble.

— Qu'as-tu ? que crains-tu ? dit Jean, fort pâle, mais dont l'émotion, non plus, n'étonna pas Marius.

— Tiens ! voici le fragment de lettre que tu as oublié dans les papiers de ton colonel, et qu'il vient de me rapporter tout à l'heure. Nieras-tu maintenant tes projets de suicide ? Insensé ! Alors, je suis accouru ; car j'ai pensé qu'à nous aussi, tu voudrais dire adieu.

Les yeux de Charlotte s'ouvrirent, pleins à la fois d'étonnement et d'effroi... puis, illuminée d'une vision soudaine, elle s'écria :

— C'est vrai ! et il allait se tuer. Tiens ! fouille-le ! tu devras trouver l'arme...

Jean se défendit, mais Marius, en une minute, eut trouvé, sur lui, un pistolet chargé.

— Tu vois ! s'écria-t-il. — Allons ! viens avec moi faire un tour dans la campagne. — Et toi, Charlotte, fais préparer la chambre du second étage.

Charlotte demeurait immobile, stupéfiée, attérrée, bouleversée. C'était comme un orage soudain, un tourbillon, une trombe qui l'eût saisie, emportée dans un autre univers. Cette vie jusqu'alors si calme, si uniforme, si prévue, venait d'être interrompue par un coup de foudre. La passion avait éclaté. Dans son cœur, seulement troublé auparavant, dans son imagination seulement inquiète, flambaient, à la fois, toutes les ardeurs et toutes les épouvantes.

Après une heure de prostration elle se leva comme un automate, et sans plus prendre garde à Mario qui pleurait, tout consterné de l'étrange visage qu'il voyait à sa mère, elle marcha vers la maison et donna des ordres pour faire préparer cette chambre d'ami que le confiant Marius donnait au séducteur.

Elle allait devant elle, ordonnait, agissait comme une somnambule, sans avoir conscience de ses actes. De temps en temps seulement elle faisait une caresse froide et distraite au petit Mario qui pleurait toujours, averti par cet admirable instinct des enfants, qu'un grand malheur le menaçait.

Les heures s'écoulèrent. Marius et Jean reparurent tard dans la soirée.

— Voici ce fou de Château-Gaillard dûment chapitré par son colonel et moi, dit Marius. Une lettre pour M. Mériot est partie

par le courrier de ce soir ; il sera sûrement là dans quelques jours. Nous allons garder notre ami à vue d'ici là ; je ne le remettrai qu'entre ses mains.

Àl'annonce de la prochaine arrivée de Mériot, qui sans nul doute emmènerait Jean, Charlotte eut un soupir de soulagement ; une larme brillante illumina ses yeux atones : dernier éclair de vertu, d'espoir et d'innocence.

Elle était perdue en effet.

C'était une de ces femmes comme il y en a plus qu'on ne croit : tendre, pure, mais faible, qui, sans une fatale rencontre, une audacieuse poursuite, une attaque imprévue, aurait vécu sereine et chaste toute sa vie, mais que l'emportement de la passion trouvait désarmée.

Et, quelques jours après, quand Mériot arriva, s'il eût emmené Jean, comme il le voulait, il l'eût enlevé aux folles tendresses d'une maîtresse éplorée.

1 • 10

Dans les natures semblables à celles de Charlotte, l'amour envahit bientôt l'âme tout entière ; elles ne légitiment pas leur faute, elles ne bravent rien, mais elles ont un impérieux besoin de s'abîmer dans l'ivresse passionnée pour oublier. Le remords, en elles, décuple l'amour.

Si l'on eût dit à Charlotte, huit jours auparavant, que jamais elle accorderait droit de cité dans son cœur à cet homme qui

l'avait à peine émue, elle se serait révoltée de toute la hauteur de ses sentiments maternels et de sa vertu d'épouse. Et, à l'heure actuelle, son cœur se brisait, elle se tordait dans les larmes à la pensée que Jean pourrait partir. Pour lui, elle eût fait les plus grandes folies. — Quitter son mari ? le suivre ? ce n'eût été rien. Elle aurait, pour voir briller un éclair de joie dans les yeux de son amant, avoué sa folle passion et sa faute devant le monde entier. Une seule chose lui paraissait horrible, épouvantable : en être séparée.

Château-Gaillard, lui, n'aurait pas été fâché de retourner à Paris. Non que l'amour si passionné de Charlotte ne lui fût un charme, mais il n'entrait pas dans ses plans de s'attarder dans une aventure qui pouvait lui nuire si elle était découverte, en lui faisant jouer inutilement un rôle odieux. En voyant le paisible et doux intérieur de son ami, il avait été saisi du besoin de le troubler ; en se trouvant en présence d'une femme chaste et candide, du désir de lui mettre au cœur un amour coupable et de la voler à son mari. Maintenant qu'il avait mordu à ce fruit nouveau, il en trouvait la saveur douceâtre. Et puis il n'avait pas eu assez de peine à le conquérir. Quoi ! une attaque brutale et une ruse grossière avaient suffi ! Il ne se dit pas un seul instant que la pauvre créature était sans expérience et sans défense ; il ne remarqua pas que cette femme, foncièrement honnête, n'avait été séduite et vaincue que par des sentiments nobles et généreux. Non ! elle avait cédé, c'était assez pour ne valoir pas plus que toute autre ; elle s'était laissée abuser, cela suffisait pour qu'il la méprisât comme on méprise tout ce dont on se joue.

Donc Jean n'aurait pas été fâché de repartir. Il refusa, pourtant, de suivre Mériot et résista aux plus vives instances ; d'une

part, persuadant ainsi Charlotte de son amour, de l'autre, montrant à l'académicien une austérité mélancolique, qui ne laissa pas de lui jeter dans l'âme l'inquiétude et le remords.

Tout simplement, depuis qu'une certaine idée était venue à Château-Gaillard, il entrait dans ses plans de revenir à Paris soldat ; et il savait que son régiment ne pouvait tarder à y être appelé.

— Quelles amères pensées doivent hanter l'esprit de Mériot ! se disait-il, et quelles angoisses même torturer son cœur, — s'il croit, et comment pourrait-il en douter ? — que j'ai voulu me suicider par amour pour Julie ! Pour ma sœur ! Madame Hérouard et lui vont faire des prodiges afin d'arranger mon avenir et de m'éloigner de Paris, sans doute ! Ah ! que nenni ! je leur vendrai chèrement ma renonciation… En attendant, si mon intrigue avec Charlotte venait par la suite à se découvrir, je pourrais dire — car il serait important d'en masquer l'odieux :

» — Vous m'avez supplié de vivre… par sa tendre pitié, par ses soins exquis, elle m'y a décidé ; mais comment sentir les plaies de son cœur pansées par un tel ange, sans s'éprendre d'une reconnaissance tendre, exaltée ?… Nous étions jeunes tous les deux ; on nous laissait trop souvent dans un dangereux tête-à-tête… je voulais oublier Julie… — enfin, quoi ! j'aurais cent raisons à donner.

Et pendant ce temps-là :

— Dieu ! je le perdrai ! se disait la pauvre affolée. Un jour… — et elle n'entrevoyait pas le terme, tout en le pressentant avec épouvante, — un jour il partira ; et moi, moi malheureuse, que deviendrai-je ?

Cette pensée qui ne quittait pas madame Lehallier décuplait en elle la passion. Elle avait des ruses diaboliques pour introduire Jean dans sa maison à l'insu des domestiques, pour aller en plein soleil le rejoindre dans la campagne. Il voulut, par désœuvrement, par ennui, par bravade, obtenir d'elle toutes les folies, et il les obtint.

Et plus elle était sa chose, plus elle se prêtait à ses caprices, moins il l'aimait.

Quand l'ordre de départ arriva, Jean sentit un mouvement de délivrance. Et, chevauchant gaillardement, humant à longs traits l'air des grandes routes, fredonnant Béranger, en même temps qu'il pourpensait sa vie prochaine, il allait devant lui, laissant d'ailleurs à chaque bivouac un souvenir de sa vie passée, dont il ne gardait, en croupe, qu'une abstraite expérience.

Charlotte ? Ah ! bon Dieu ! que lui importait ? Une distraction en passant ! Une Ariane qui bientôt oublierait Thésée avec Bacchus ; ou bien qui, tordue par le remords, se jetterait avec Madeleine au pied de la croix ! en d'autres termes, se ferait dévote. — Oui, elle devait se faire dévote. Cette idée lui plaisait.

Mais, même en pensait-il aussi long à propos de la jeune ferme chaste qu'il avait perdue en se jouant ? À vrai parler, il pensait bien peu à madame Lehallier…

Qui, elle, pleurait toutes ses larmes ! qui, tantôt mordait la terre dans des accès de repentir, tantôt ourdissait des combinaisons machiavéliques pour entraîner son mari à Paris ! qui, toujours et toujours, écrivait de longues pages passionnées adressées poste restante, à Paris… où nul ne devait les aller chercher.

1 • 11

Jean de Château-Gaillard s'installa crânement à la caserne, étrilla son cheval, le mena boire comme le premier des conscrits venus, et reprit l'uniforme.

Mériot voulut le racheter. Il s'y refusa :

— Je ne vous ai déjà que trop coûté, dit-il. Plus de dépenses inutiles. Et puis… vous m'avez condamné à deux ans de peine : je ferai mon temps.

Mériot n'était qu'à demi rassuré par cette résignation. Il avait vu, jadis, des abîmes dans l'âme de son fils, et, si tantôt il s'accusait d'une sévérité barbare, si tantôt il se réjouissait de l'attitude soumise de Jean, comme du retour de l'enfant prodigue — parfois il se demandait aussi quels projets pouvaient couver sous ce front marmoréen, et à quelles surprises il fallait s'attendre.

La plus forte qu'il eut… mais n'anticipons pas.

Au fond du cœur de l'académicien, d'ailleurs, comme au fond du cour de madame Hérouard, il y avait une terreur qui dominait toutes les autres : celle que l'amour de Jean pour Julie n'osât toutes les entreprises ; et que l'inclination de Julie pour Jean, réveillée par quelques démarches du jeune homme, ne devînt assez puissante pour décider la jeune fille à tenter de s'adresser à son père. On ne prévoyait pas, en effet, que M. Hérouard, vivement pressé par sa fille, lui refusât le mari de son choix.

Pendant l'absence de Jean, madame Hérouard avait employé toutes les ressources de la diplomatie maternelle pour distraire le cœur de Julie, mais sans succès ; — du moins plusieurs partis

s'étaient présentés, tous avantageux, tous protégés par la mère, et tous avaient été évincés. Que faire donc dans le cas où, Julie déclarant son attachement à M. Hérouard, le suppliant de la marier « à un ami d'enfance, » celui-ci consentirait ?

L'angoisse qui résultait de cet état de choses avait empêché Mériot et madame Hérouard de prendre un parti, avant le retour de Jean, relativement à l'accueil qu'on lui ferait. Tous paraissaient également dangereux. — Lui rouvrirait-on la maison, comme par le passé ? — c'était introduire le loup dans la bergerie et donner toutes facilités à ses entreprises. — Le laisserait-on à l'écart ? — mais n'en serait-il pas blessé ? ne penserait-il pas qu'on rougissait de sa veste de troupier ? ou bien que Mériot pouvait l'avoir déshonoré aux yeux de madame Hérouard et de Julie, en racontant la honteuse affaire qui avait amené son engagement ?...

De fait Mériot n'avait rien dit : il y a de ces douleurs paternelles que l'on enfouit au plus profond de soi même. Et quel aveu d'ailleurs à faire ! Et à qui ? Pourquoi jeter ce mortel poison dans le cœur de la mère ?

La première idée qui était venue à tous deux avait été de racheter Jean et de lui donner de l'argent pour voyager en Italie, en Allemagne, en Orient, n'importe où. Mais Jean ne voulait ni être racheté, ni voyager.

Le résultat de l'absence de parti-pris fut de laisser à Jean l'initiative de ses actes. Il ne parut pas dans la maison Hérouard, et ce fut d'abord un grand soulagement pour Mériot.

Mais, un soir que l'académicien arrivait un peu plus tôt que de coutume chez ses amis, il crut voir un uniforme, et un uniforme

qui ressemblait terriblement à celui de Jean tourner un des angles de l'hôtel. Son front se plissa, et il avait le visage assez sévère lorsqu'il entra dans le salon.

Dans le salon, aspect ordinaire : une table de jeu dressée ; M. Hérouard lisant les journaux ; Julie brodant, les yeux baissés, le visage placide, et madame Hérouard causant avec eux, en attendant un ou deux partenaires pour le whist.

Rien, nul déplacement de siége, nul fragment de causerie n'indiquait la récente visite de Jean. Un domestique vint desservir le café. Mériot jeta un rapide regard sur le plateau. Il n'y avait que les trois tasses habituelles. Adroitement il questionna. Tout le convainquit que le soldat n'avait point paru. — « C'est étrange, se dit-il. Après tout, peut-être me serai-je trompé. »

Mais en sortant, ses souvenirs se précisèrent. Pour sûr, il avait vu sortir de l'hôtel un uniforme militaire, un uniforme de cavalerie ; — pour sûr, cet uniforme s'adaptait à un personnage qui avait la tournure de Jean ; — et le personnage devait venir des dépendances de l'hôtel, si ce n'était des salons.

Il n'osait former de conjectures. Il avait peur de ses pensées. Jean serait-il capable d'une infamie ? Essayerait-il de voir Julie en secret ? — Mériot ne put endurer l'incertitude, et, le lendemain, il questionna directement Annette, la femme de chambre dévouée de madame Hérouard, celle qui lui était toujours restée fidèle depuis les jours de la jeunesse et de la folie ; celle qui avait accompagné sa maîtresse dans l'étrange voyage qui commence ce récit, en un mot.

Annette était alors une fille de quarante ans, un peu forte, brune, avec des cheveux noirs mélangés de fils d'argent, gardant

de la gentillesse passée quelques rondeurs de fruit mûr, des appas rebondissants et l'œil vif.

Àen croire les cancans de l'antichambre, elle n'avait pas précisément droit à la couronne de rosière.

Mais elle était dévouée corps et âme à madame, et ce dévouement, comme son excellent service, avaient bien pu compenser quelques peccadilles.

— Annette, lui demanda, ex abrupto, l'académicien, M. de Château-Gaillard est-il venu voir ces dames depuis quelques jours ?

Annette devint pourpre et répondit :

— Non, monsieur.

— C'est bizarre, reprit Mériot plus étonné et plus inquiet qu'auparavant, mais en dissimulant ses craintes sous un accent d'indifférence ; il m'avait semblé, hier, sur les huit heures du soir, le voir sortir d'ici.

— M. de Château-Gaillard, balbutia la soubrette, singulièrement interloquée, est venu prendre des nouvelles de ces dames, mais n'a pas demandé à les voir.

Mériot s'en alla plus perplexe qu'il n'était venu.

Cette fille serait-elle capable de prêter les mains à une odieuse machination contre l'honneur de sa jeune maîtresse ? Il n'osait le penser ; mais ne serait-elle pas capable de servir, sans en connaître le but, les projets de Jean qu'elle avait vu naître, dont elle avait secrètement bercé l'enfance sur ses genoux ?

Il résolut de le savoir et de ne s'en rapporter qu'à lui-même.

En conséquence, le lendemain soir, il se mit bravement en observation devant la caserne. Il en vit sortir Jean ; il le suivit… et il arriva jusqu'à l'hôtel Hérouard.

Jean, le bonnet de police sur l'oreille, entra dans la cour, et, après avoir jeté un coup d'œil sur une des fenêtres des combles qui s'était éclairée, gravit prestement un escalier de service.

Mériot à son tour regarda la fenêtre. C'était celle de la chambre d'Annette, précisément située au-dessus de la chambre de Julie.

Des ombres — y en avait-il deux ? y en avait-il trois ? se profilèrent entre la lumière et les rideaux blancs. D'un pas aussi leste que jadis — il se souvenait d'avoir parfois gravi cet escalier à la nuit close ! — il s'élança sur les traces de Jean, arriva jusqu'à la porte, et l'ouvrit brusquement ; — s'il n'avait pu l'ouvrir il l'eût enfoncée.

Ce fut là qu'il se trouva, face à face, avec la plus forte surprise… Jean de Château-Gaillard, le dandy, le viveur, le roué, le mauvais sujet, le terrible… chiffonnait la collerette de la camériste quadragénaire.

— Comment ?

— Eh bien, quoi ? répliqua Château-Gaillard sans se déconcerter : tourlourou et chambrière, c'est dans l'ordre ; de quoi vous plaignez-vous ?

— Une femme qui pourrait être votre mère !

— Si vous n'aviez trouvé mieux.

— Et vous, Annette, à votre âge ! vieille folle ! vieille…

— Monsieur n'aime que les jeunes ? répliqua-t-elle, rouge de colère et prête à l'insolence.

Mériot sentit la fausseté de sa situation. Il sortit et s'en retourna, révolté de la dépravation de Jean, las, dégoûté, triste jusqu'au fond de l'âme, et se disant pourtant qu'il avait redouté plus grand malheur.

Chemin faisant, il fut rejoint par Château-Gaillard.

— Eh bien, lui dit le soldat, qui n'avait plus avec Mériot le ton de bravade des anciens jours, que par instants et quand il était pris à l'improviste, vous voilà bien fâché pour une peccadille !…

— Laissez-moi ; j'avais cru vous arracher au vice ; je vous vois tomber dans l'avilissement.

— Oh ! oh ! que de grands mots ! vous devriez vous réjouir au contraire.

— Parce que ?

— Parce qu'en badinant, comme Faublas, dans les antichambres, j'ai appris des choses qu'il m'était utile de savoir.

— Ah ! quoi ? par exemple ?

— Que, par mégarde, j'aurais pu épouser ma sœur.

Mériot poussa un cri, chancela et faillit tomber. Jean le retint.

— Eh bien, quoi ? Je me résignerai, j'imposerai silence à mon cœur… et je ne me brûlerai pas la cervelle.

— Cette fille a menti… Je la ferai chasser, murmura le pauvre père, anéanti, éperdu, brisé…

— Alors je puis aimer Julie ?

— Misérable !

Mériot venait de recevoir un coup de plus, un de ces coups qui vieillissent de dix ans leur homme.

C'était le second que lui assénait la main de Jean. Une attaque d'apoplexie ne l'eût pas frappé plus rudement.

Quant à Jean, il rentra triomphant à sa caserne. La démarche de Mériot avait achevé sa victoire ; car sous le coup de la colère, et au dernier moment seulement, Annette l'avait armé de preuves décisives ; désormais le monde était à lui.

— Et quand on pense, se disait-il, que j'ai fait, pour acheter ce secret de cette fille, la sotte affaire qui m'a conduit en Algérie, et qui aurait pu me mener en police correctionnelle ! me perdre à jamais !…

Il demeura un moment songeur :

— Le métier de soldat, poursuivit-il mentalement, a du bon. Il force l'homme à trouver toutes ses ressources en lui-même…

Un sourire passa sur ses lèvres ; il lança une bouffée de fumée et secoua les cendres de sa pipe.

— … Eh… peuh !… que m'en a-t-il coûté ?… Au bivouac, en Algérie, j'ai dû me contenter de pis !

» Maintenant, concluait-il, comment vais-je profiter de ma victoire, et user de ma situation de fils de famille ?

1 • 12

Peu de jours après, Jean de Château-Gaillard avait obtenu un congé de semestre qui devait le conduire jusqu'au terme de son engagement ; il était installé dans un appartement de garçon fort convenable, boulevard des Capucines, et avait renoué avec la plupart de ses anciennes connaissances.

— C'est Horace de Valdeuil qui m'a prêté trois mille francs, m'a fait habiller par son tailleur et meubler par son tapissier, dit-il à Mériot.

— Mais M. de Valdeuil n'a pas de fortune, que je sache.

— Il gagne de l'argent.

— Au jeu ?

— À la Bourse.

— Il court sur la source de ses revenus des bruits…

— Mensongers.

— Fort bien ; mais vous voilà avec une forte dette, eu égard à vos ressources.

— Je la paierai…

— Et… comment ?

— Comme paient leurs dettes tous les gens qui en ont !

— Cela dépend ; il y en a qui ne les paient pas.

— Oh ! des sauteurs, des chevaliers d'industrie, des…

— J'aime à voir que vous comprenez l'ignominie de certains genres de vie, au moins !

— En doutiez-vous ?

— Mais… le passé…

— J'étais un enfant ; je suis un homme.

— Allons, tant mieux, mon fils, dit Mériot dans le regard duquel un éclair passa, et qui d'un mouvement spontané tendit les mains à Jean.

Celui-ci mit ses mains dans celles du vieillard qui, en les serrant, les trouva froides et sèches. Il leva les yeux et fut stupéfait de la physionomie à la fois séduisante et impénétrable du beau visage de Château-Gaillard.

Ce n'était plus alors l'Apollon, l'Antinoüs qui racontait aux étudiants réunis chez Pinson l'épisode de Sarah Bertin, ni le joueur élégant et mauvais sujet qui tenait les cartes chez les Antonia…

Toujours beau, il avait pris une beauté plus mâle ; toujours élégant, une élégance plus grave ; son teint s'était légèrement bistré au soleil d'Afrique ; sa moustache, aux tons fauves, était moins soyeuse, mais plus fournie ; son front avait des plans plus fermes ; son nez et ses sourcils se dessinaient par des lignes pures sans dureté, régulières et mobiles en même temps ; sa bouche avait le modelé, gras et fin, des bouches éloquentes. Avec cela toujours les mêmes yeux, bien enchassés dans leur orbite à l'iris changeant, tantôt vert de mer, tantôt bleu d'acier. Mais ces yeux n'avaient pas d'éclair ; ils étaient profonds et pleins de pen-

sées ; seulement entre ces pensées et l'extérieur, semblait s'interposer, comme un voile, le trouble de la volupté.

Ainsi fait, cet homme devait être irrésistible aux hommes comme aux femmes : séduire et persuader les uns, fasciner les autres.

Mériot le comprit et sentit à la fois de la terreur et de l'orgueil.

De l'orgueil : il était le père, lui, de ce chef-d'œuvre humain.

De la terreur : il ne pouvait savoir, deviner, pressentir quelle volonté se cachait sous ce front de marbre, quelles passions bouillonnaient dans cette âme insaisissable.

— Donc, que comptez-vous faire ? demanda Mériot à Château-Gaillard.

— Des affaires.

— Et si vous ne réussissez pas ?

— Je réussirai.

Il n'y avait rien à objecter à ce parti-pris, rien à opposer à ces répliques péremptoires. Cependant l'académicien n'était pas satisfait, et Jean, fidèle toujours au caractère factice qu'il avait, par la réflexion, imposé à sa nature, ne voulait pas le laisser partir sans lui avoir donné, avec une explication plausible du présent, un aperçu plus ou moins vague de ses projets.

Il avait observé que rien ne blesse les hommes comme de rester en échec, et qu'il faut, avant tout, donner une pâture au besoin qu'ils ont de savoir, cette pâture fût-elle un mensonge et dussent-ils même ne pas gober le mensonge. Prendre la peine

pour eux d'ourdir une fable, ou de débiter des maximes hypocrites, n'est-ce pas toujours leur rendre hommage ? Rien de plus dangereux au contraire que de leur dire — en ne disant rien — qu'on se moque de leur opinion.

— Puisque j'ai pris le parti de survivre à la fausseté de ma situation et au deuil de mon cœur, reprit-il, il me faut les vertiges de l'ambition pour éviter l'étourdissement de la débauche. Je regarde sur l'océan parisien voguer les navires, et je cherche d'où vient le vent qui enfle leurs voiles. Une transformation complète s'opère dans l'assiette de la fortune publique. Avec la découverte et l'application de la vapeur, avec les progrès des sciences et le développement de l'industrie, tout un monde financier et industriel nouveau est né, va se développer, grandir, dominer les sociétés modernes. De ce monde-là je veux être, et non pas le dernier ; et une fois qu'on a entrevu le but et deviné la route, que faut-il pour parvenir ? — de l'audace, de la volonté, de l'adresse et du courage.

— Mais encore… balbutia le père.

— Les poëtes, reprit Jean, pour couper court, n'entendent rien à tout cela. Qu'il vous suffise de savoir, qu'au bout de ce mouvement est la transformation politique et économique du monde, l'avènement de la démocratie qui entraînera bien vite, à la dérive, notre petit libéralisme de 1830 ; un développement extraordinaire des intérêts matériels, la destruction fatale des traités de 1815 et de bien d'autres conventions internationales que nous regardons aujourd'hui comme la base de l'équilibre européen ; l'abaissement des frontières, l'abolition des douanes, et tant et tant de choses encore, qu'on ose à peine entrevoir.

— Allons ! la femme-libre aussi, et vous voilà saint-simonien.

— Un peu, peut-être.

— Je ne désespère pas de vous voir aller vous enrôler à Ménilmontant.

— Non. Je suis de robe courte, et ne veux pas prendre l'habit. Assez d'uniforme comme cela.

Château-Gaillard reparut dans la maison Hérouard en gentleman et sans plus s'arrêter dans l'antichambre. Il s'y montra, aux yeux de madame Hérouard et de Julie, mélancolique, respectueux, tendre et résigné ; aux yeux de M. Hérouard « homme sérieux. » Et quant à Annette, il prit soin de ne la point blesser, car il savait qu'il n'y a point de petit ennemi. Mais après avoir été surpris près d'elle par Mériot, il pouvait lui faire entendre qu'il avait dû l'engager par serment à respecter la maison. Annette, d'ailleurs, qui était fille d'esprit, n'avait jamais compté sur la perpétuité de cette bizarre liaison. Elle était contente d'avoir eu son heure, et se tenait pour satisfaite avec cette parole, que lui jeta un jour le beau vainqueur de sa peu farouche vertu :

— Va, sois tranquille ! j'aurai promptement un hôtel, des chevaux, une grande existence, et il ne tiendra qu'à toi de devenir ma gouvernante.

Par ainsi, la position de Jean dans la maison Hérouard se trouva ce qu'elle était auparavant, et plutôt fortifiée.

Son attitude résignée soulagea madame Hérouard de la plus horrible terreur. Elle lui savait un gré infini, dans son cœur, de ce renoncement dont elle ignorait la cause. En même temps elle était fière de le voir si beau, si intelligent ; elle l'adorait, comme

les mères, dans la vieillesse, adorent les enfants de l'amour, quand elles ne les haïssent pas.

Lorsqu'elle l'entendait causer d'affaires avec M. Hérouard, ou bien causant avec d'autres, de politique, de littérature ou de théâtre, et semant sa conversation d'aperçus justes et larges, elle buvait ses paroles. Ah ! comme elle concevait bien que Julie l'aimât !

La jeune fille semblait partager la résignation de Jean et sa mélancolie. Le renoncement du jeune homme ne commandait-il pas le sien ? En même temps, l'admiration qu'elle devinait à sa mère entraînait son enthousiasme. Il n'était pas jusqu'aux paroles échappées à Annette qui ne l'entretinssent dans l'idée que Jean était un être supérieur. À ses yeux, enfin, il paraissait comme un archange ; et, sur la terre autour de lui, il ne restait plus que des hommes.

Au fond, elle pensait que Château-Gaillard avait demandé sa main, et que ses parents l'avaient refusée pour des motifs qu'il croyait devoir respecter. De temps en temps, elle parlait d'entrer au couvent, tout en n'éloignant pas, d'un ton aussi décidé cependant, les projets de mariage dont on l'entretenait.

Jean se complaisait dans cette situation, et respirait l'encens qui montait à lui de ces deux cœurs : la mère et la fille. Lui, le débauché, l'ignoble calculateur, qui s'était fait l'amant d'une vieille femme de chambre dans un but infâme, l'escroc, l'hypocrite, le brigand social, il se roulait dans la volupté d'être pris pour un être pur, chevaleresque, généreux. C'était un plaisir nouveau, inconnu, qu'il ne retrouverait pas peut-être…

En effet, ces deux femmes ne voyaient, n'avaient vu que le dessus de sa vie. Mériot n'avait jamais parlé. Il n'avait avoué à madame Hérouard ni l'affaire Malinvault, qui l'eût fait mourir de honte, ni l'affaire de la tentative de suicide, qui l'eût fait mourir de remords, ni la vilaine intrigue avec Annette, qui lui eût soulevé le cœur de dégoût et rempli l'esprit de terreur.

Mais aussi que de soubresauts et d'angoisses il dévorait dans la solitude et le silence, le pauvre père ! Il ne plongeait pas jusqu'au fond de cette âme terrible, mais il sentait l'abîme ; il admirait et il méprisait ; il ne savait rien et redoutait tout.

Parfois il ne voulait voir en son fils qu'un jeune homme ardent, que le besoin de luxe avait poussé jadis à un mauvais coup, comme depuis l'amour avait failli le conduire au suicide ; qu'une nature exquise déjà ramenée par l'âge et la raison dans une meilleure voie, dans la voie de l'honnêteté extérieure, si ce n'est dans celle du devoir ; qui, de par des dons et des passions, en dehors de la mesure commune, ferait peut-être de grandes choses.

Mais je ne sais quel instinct l'empêchait de se reposer sur ces pensées, et entretenait en lui le soupçon comme un ver rongeur ; quelle barrière morale semblait se dresser entre lui et Jean, et chaque jour grandir ; quelle voix mystérieuse : l'avertissait que, sous une apparence sereine, d'épouvantables malheurs couvaient.

Il vieillissait et dépérissait à vue d'oeil.

Il n'était que trop vrai. C'était Horace de Valdeuil qui fournissait à Jean de Château-Gaillard les moyens de fouler le pavé parisien en tenue de dandy, et de « vivre noblement, » comme on dit, pour traduire : « bien vivre à ne rien faire. »

Horace de Valdeuil, nous l'avons vu plus haut, était un des héros du monde de la galanterie. Élégant, bien fait et robuste, les femmes de théâtre se l'enviaient et se le disputaient. De bonne famille, mais de médiocre fortune, il avait commencé par manger au jeu son mince patrimoine ; puis, on ne savait comment il était devenu riche, ou du moins il avait vécu largement sans avoir de créanciers. Il jouait beaucoup et ne volait pas. Quand il gagnait, c'était merveille ; quand il perdait, une danseuse richement entretenue par un diplomate étranger payait ses dettes. Cela ne l'empêchait pas de traverser les salons ; et comme il était l'homme de Paris le plus au courant de la chronique secrète qu'on se conte sous l'éventail et dans les embrasures, on n'osait pas gloser tout haut sur son compte.

Si un curieux demandait :

— Que fait ce jeune homme ?

On répondait généralement :

— Il est dans la diplomatie.

Entre Jean et lui, natures de même espèce, une sorte de traité, un pacte d'immoralité avait été conclu.

Jean avait dit à Horace :

— Me voici. J'arrive du régiment, nu comme un ver, et n'ayant, pour tout capital social, que mon corps bien pourvu de tous ses membres, et mon cerveau pourvu de quelques idées et de beaucoup de réflexions ; pour levier, qu'une volonté indomptable, et pour point d'appui, qu'un secret. Le capital social ; à vous de l'évaluer ; la volonté, devinez-la ; le secret, il sera ma fortune, et celle de l'associé qui osera risquer une première mise de fonds.

— Voilà quelques billets de banque, et les adresses de fournisseurs que j'ai toujours bien payés, avait répondu Horace à Jean. Avec cela, votre couvert mis chez ma maîtresse où vous ne manquerez pas de trouver bientôt des amis et des amies ; c'est le pied à l'étrier et une fois en selle…

— Je saurai donner de l'éperon et faire goûter le mors. En retour, je vous fournirai l'enjeu d'une partie avec laquelle on peut gagner, non une somme, mais une fortune, et je vous tendrai l'étrier, moi aussi, pour sauter d'un cheval de louage sur un cheval de courses.

En sus des crédits ouverts par Valdeuil, Jean trouva quelques subsides dans la bourse d'un ami d'autrefois, d'un camarade de l'École de droit, Baudrillet, le clerc d'avoué, lequel pauvre diable avait fait un petit héritage ce qui ne l'empêchait pas de suer sang et eau pour gagner dix-huit cents francs par an.

À Baudrillet, comme à Valdeuil, il avait promis mieux que la restitution pure et simple d'un prêt ; or, Jean qui s'était toujours tiré d'affaire, qui avait de hautes relations sociales, inspirait confiance aux maltraités de la fortune.

D'ailleurs, qu'attendait Valdeuil, gentilhomme de proie, pour sortir d'une situation fausse qui bientôt allait devenir une situation honteuse ? Un terne à la loterie sociale.

Et qu'attendait Baudrillet pour cesser d'être un misérable cuistre et devenir un bourgeois comme un autre, ayant une femme, des enfants, un chez lui, et un pot-au-feu, cuit à point, tous les jours ? — Un terne aussi à la loterie sociale.

Eh bien ! placer sur l'avenir de Château-Gaillard, c'était peut être placer sur un bon numéro !

Grâce aux quelques milliers de francs de Baudrillet et aux crédits ouverts chez les fournisseurs de Valdeuil, grâce à une pension qu'il reçut à nouveau de madame Hérouard, Château-Gaillard put faire une figure suffisante pour entrer dans le monde des actrices en vogue.

C'était une région supérieure où jusqu'alors il n'avait point eu d'amis et dont, bien vite, il comprit la puissante influence.

Jadis nous l'avons vu glissant du monde des étudiants dans celui des lorettes, des fils de famille qui se ruinent, et des grecs. Mais quelle distance, de ce milieu où se croisent les pigeons et les escrocs, à l'empyrée où se rencontrent les sommités des arts, des lettres, de la finance et de la politique ! Oui, Valdeuil ne l'avait point trompé en lui disant : « C'est le pied à l'étrier. »

Et un pied dans la maison Hérouard, l'autre chez la maîtresse de Valdeuil, il était, en effet « bien en selle. »

Depuis six mois que Château-Gaillard était revenu à Paris à la suite de son régiment, déjà il avait trouvé moyen de se faire commensal de toutes les reines de théâtre, d'avoir l'entrée de tous les

foyers et de toutes les coulisses, et d'y traiter d'égal à égal les grands seigneurs et les millionnaires. Il payait d'esprit et d'audace, peut-être aussi de sa personne. On dit, d'ailleurs, qu'il ne lui fallut pas de trop grands frais pour régner tour à tour dans quelques boudoirs.

Jamais Valdeuil, qui était pourtant beau garçon, et que n'embarrassaient pas non plus les scrupules, n'avait eu cette maëstria. Aimait-il véritablement sa danseuse ? Craignait-il de perdre une protection nécessaire ? Se laissait-il enfin dominer par cette vie à grandes guides que dominait Jean ? était-il avant tout et surtout joueur comme on le disait ? Quoi qu'il en fût, depuis six ans, il était sujet dans ce monde où, en six mois, Château-Gaillard avait su devenir roi.

Jean qui était de la race des Alcibiades devait régner chez les Aspasies. De tous ceux qui s'agitaient autour d'elles, il était à la fois le plus froid et le plus passionné. Il avait des audaces et des fougues imprévues qui affolaient ces femmes tant accoutumées à entendre dire de la même façon la même chose ; il entreprenait l'impossible ; il réussissait des folies ; il leur donnait des émotions enfin, tandis que souvent il semblait de marbre devant leurs avances les plus marquées. Il savait, en un mot, les faire passer de l'excès de l'ivresse à l'excès du désespoir ; c'était savoir s'en faire un sérail.

Mais lui-même s'enivrait à la coupe qu'il préparait pour autrui. Il avait des jouissances inconnues à flageller ces reines qui flagellaient des grands seigneurs. Faire mettre pour une nuit attendue, désirée, un prince ou un millionnaire à la porte, puis manquer le rendez-vous qu'il avait donné, et s'en aller rouler dans la fange des plaisirs numérotés ; — ou bien, tenir en face de

lui l'homme qu'il trompait, à une table de jeu, et laisser attendre et se morfondre l'amante éperdue qui avait risqué pour lui sa fortune ; — ou bien, raconter dans l'alcôve, à une déesse amoureuse, les plaisirs goûtés avec sa rivale — c'était pour lui des jeux olympiens, des orgies souveraines, des débauches d'une incomparable saveur.

Dieux ! que lui semblaient peu de chose, à côté de cela, les joies ordinaires de l'amour tel que le conçoivent la plupart des hommes ! À peine le souvenir de Charlotte Lehallier traversait-il sa mémoire, et la seule volupté qu'il trouvât, en dehors des jouissances excessives de sa vie, était l'adoration muette de Julie Hérouard.

Quelquefois encore il quittait brusquement une maîtresse pour aller faire un tour dans le salon Hérouard et saisir au passage un regard de la jeune fille.

Regard de résignation — et de fidélité pourtant !...

— Quand vous vous marierez... lui dit-il un jour.

Elle eut un soubresaut.

— Qui sait, répondit-elle, si je me marierai jamais ? Il me semble que j'ai la vocation religieuse.

— Si vous entriez au couvent, cela ferait grand'peine à votre mère...

— Et à mon père surtout ! je le sais bien. C'est pour cela que je... que j'essaie de voir si je pourrai... vaincre la vocation qui me pousse.

Pauvre créature ! Elle avait les larmes si près des yeux...

Jean les buvait.

Et tout en les savourant, il se demandait s'il devait ou non jeter cette créature, qui était à lui, dans le cloître, ou bien la maintenir dans le monde ?

Il se sentait si bien le maître de cette destinée ! Un mot de lui, et c'était assez : un bandeau de lin ceignait pour jamais ce front charmant.

Par moment il caressait cette idée. Dans son sérail idéal, cette amante cloîtrée lui plaisait. Il se la représentait s'immolant à lui, et toute la vie, toujours, couvant son souvenir sous la cendre du renoncement, et exhalant l'amour avec la prière…

D'autre part, Julie, dans le monde, pouvait, le long de sa vie, lui être utile…

Mais pour elle d'ailleurs, pas même de pitié. Un jour il se disait en la quittant pour aller dans un « enfer » : « Si je la mariais avec Valdeuil ? »

Au demeurant, si âpre qu'il fût au plaisir et avec quelque ardeur qu'il s'y jetât, il n'oubliait pas un instant son rôle de conquérant social. En ce moment son inaction apparente sur le turf parisien était une manière de stage : il voulait bien engager la partie, et, pour cela, il se donnait le temps de comprendre ce qu'on pouvait oser, ce qu'on devait tenter dans la société moderne.

1 · 14

Bientôt il comprit que le vrai dominateur du temps, le vrai souverain du règne était le député. Quiconque était député était tout ; quiconque n'était pas électeur, rien. Et jusqu'alors il n'était pas même électeur.

Pour devenir député que fallait-il ? Payer le cens d'abord, c'est-à-dire être riche effectivement ou fictivement ; puis, grouper autour de soi un certain nombre d'intérêts ou de passions politiques.

Déjà, nous le savons, il avait entrevu le grand mouvement du capital, du travail et du crédit autour de l'industrie ; l'industrie lui sembla donc le véhicule qui devait alors conduire à la fortune et à l'influence. Mais, en même temps et corollairement, la puissance de la Presse lui apparut : de la Presse qu'on appelait : « le quatrième pouvoir de l'État. »

— Il me faut, se dit-il, avoir un journal à moi d'abord ; lancer une grande entreprise industrielle ensuite ; et je deviendrai naturellement député après.

» Pour faire un journal, j'ai besoin de gens d'esprit qui soient bêtes ; c'est-à-dire qui ne voient dans leur plume que l'instrument du pain quotidien et de la gloriole viagère : — Paris en foisonne. Pour lancer une grande entreprise industrielle, d'actionnaires niais et confiants : — la France en pullule. Et, pour devenir député, 250 boutiquiers et bourgeois que je gagnerai ou paierai avec mon crédit ou mon journal. — Ça se trouvera.

Il fit son échiquier :

D'abord Valdeuil ; ce serait son second, son compère, celui avec lequel il faudrait quelquefois partager la part du lion ; ensuite la maîtresse de Valdeuil, la danseuse Fanny, dont le salon serait la pépinière de ses recrues et le centre de ses opérations ; — Baudrillet, qui pouvait selon les cas être utile de bien des façons, et qui se contenterait d'un gain modeste ; — puis, divers comparses : actrices en vogue et camarades de jeunesse ; Charles Villardier ; qui était architecte attaché au cabinet du fameux Le Sourd, le grand entrepreneur de travaux publics ; Paul de Malinvault, qui n'avait jamais trop bien compris l'affaire du coup de cartes, pour lequel Château-Gaillard conservait un prestige fascinateur, et qui était l'éternel type du parfait actionnaire ; enfin, la famille Hérouard tout entière, qu'il l'exploitât de façon ou d'autre.

Et quand il eut massé son jeu, il s'ouvrit à Valdeuil.

— La vie que nous menons, mon bon ami, lui dit-il, c'est très-bien pendant quelque temps et quand on a vingt-cinq ans. Mais il s'agit non-seulement de s'amuser maintenant, mais encore de s'amuser toujours. En conséquence il faut devenir riches : riches et puissants. La richesse aujourd'hui pour les gens habiles s'improvise à la Bourse ; la puissance s'étaie sur l'opinion. J'ai donc résolu de fonder un journal et de lancer une entreprise industrielle.

« J'aurai des fonds et du crédit, répondit-il à un regard douteux et interrogateur d'Horace.

— Mais alors ?...

L'ambition n'avait pas encore mordu Valdeuil, auquel avaient suffi, jusqu'alors, les vertigineuses alternatives du jeu, et la coupe

pleine des plaisirs faciles. « Mais alors, allait-il dire, si tu as sous la main de l'argent et devant toi du crédit, à quoi bon paperasser et se fatiguer ? »

— Deux ou trois cent mille francs ne sont pas une fortune, dit Jean ; et tel peut avoir un million de crédit pour une affaire, qui ne trouverait pas mille francs à emprunter sur parole. Mais ne t'occupe pas de mes moyens. C'est mon affaire. J'aurai ma mise au grand jeu. Voilà. Avec cette mise je veux nous gagner les quelques millions qu'il nous faut pour vivre… selon nos appétits.

— On vivrait, même à moins…

— Peuh !… appelles-tu vivre aller à pied, loger à loyer, aller au théâtre dans la loge d'autrui, manger au café et courtiser la maîtresse d'un vieillard ? — allons donc ! Vivre, c'est avoir à Paris un hôtel, des laquais et des équipages ; à la campagne, un ou deux châteaux ; manger chez soi, avec des parasites spirituels, des dîners fins ; payer les courtisanes que l'on souhaite ; acheter les femmes qui ne se vendent que peu ou point… Vivre, enfin, c'est être le premier partout, le maître toujours, et dieu, si c'est possible. — Crois-moi, il faut être riche.

— Mais c'est bien mon avis ; tu prêches un converti ; seulement je n'y avais pas encore songé.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-six ans.

— Cordieu ! mon cher, tu as perdu un an. C'est terrible à l'école de la vie. Il faut rattraper cela. Heureusement, tu sais, je me suis chargé de ton avenir ; mais il faut t'aider toi-même, et m'aider aussi.

— Volontiers.

— Primo, trouve-moi pour composer le conseil de surveillance, des hommes bien posés, des noms retentissants. C'est nécessaire. Choisis-les, besogneux et, — soit dit en passant, — que cela t'apprenne à ne jamais être besogneux. Dans ces situations-là, vois-tu, on fait ce qu'on ne devrait pas faire, et pour quelques billets de mille francs, on charge souvent son avenir d'une terrible hypothèque…

— Oui : je sais… on s'engage avec Fanny, par exemple… mais je l'aime.

— Bien. Toutefois ne trouverais-tu pas plus agréable de l'aimer l'ayant payée… et libre d'en aimer une autre ? d'être monsieur l'ambassadeur enfin…

— Merci ! et d'avoir cinquante ans, la goutte…

— Non ; trente-cinq et bon pied, bon œil. Voilà ton avenir, mon cher. En attendant, revenons au présent : trie-moi parmi les sommités parisiennes un bon conseil de surveillance. Il y aura des actions, bien entendu, pour lesquelles on ne versera rien et qui seront primées…

— Le tout est de savoir comment proposer… — Mais à quoi donc me servirait mon stage diplomatique si je ne le savais pas ? reprit Valdeuil dont l'esprit s'ouvrait. — En Angleterre, c'est bien facile : le tarif des noms des lords est connu : donnant, donnant. Mais ici, il y faut encore des façons. Bah ! je m'adresserai à leurs maîtresses…

— Justement ; et intéresse-les dans l'affaire ; ah ! j'oubliais : parmi nos hommes il peut y avoir des niais : alors…

— Alors inutile de les acheter ; on peut les avoir par la vanité, l'exemple, la sollicitation, que sais-je ?…

— Tu te formeras.

— Mais…

— Tu es même tout formé, et je le sais bien ; seulement tu t'endormais dans les délices de Capoue.

— Et finalement, pour quelle exploitation industrielle, vas-tu fonder une compagnie…

— Peu m'importe… des mines, je crois. Mais il faut d'abord m'occuper du journal. J'ai mon titre : l'Opinion publique ; et un plan qui, je l'espère, me donnera bientôt le premier rang dans la presse parisienne. Enfin, pour rédacteur en chef, j'ai avisé X. le premier polémiste de Paris…

— Et toi ?

— Plaisanterie ! on fait écrire dans les journaux, mais on n'écrit pas soi-même. Tenir les ficelles des pantins, c'est notre affaire ; cabrioler, celle de nos agents. Donc j'ai avisé X. du Courrier Français.

— Alors nous ferons de l'opposition ?

— Allons donc !… je te dis que je prendrai X. et tu as l'air de croire que c'est lui qui me prendra ? On lui donne, je crois, 500 francs par mois ; je lui en donnerai 800 pour faire ce que je voudrai…

— Mais c'est un talent.

— Sans cela je ne le prendrais pas.

— Et, dit-on, une conscience…

— Que j'évalue.

— Et cet homme de talent qui a une position dans la presse parisienne…

— Est un besogneux, mon ami ; ah ! les besogneux !… Tu vois : X. est marié au treizième arrondissement, amoureux de sa femme, et père de trois ou quatre enfants.

— Et pour rédacteurs secondaires qui prendras-tu ?

— Je choisirai dans la troupe du Charivari et du Corsaire. Ils doivent avoir de l'esprit d'abord, de l'audace ensuite.

— R… serait une fameuse recrue…

— R…, jamais de la vie ! C'est un garçon qui porte des gants, s'habille chez ton tailleur et va dans les salons…

— Eh bien, tant mieux !

— Tant mieux ? point du tout. Il marcherait bientôt de pair à compagnon avec nous, et il faudrait, en maintes circonstances, faire part à trois. Non, je ne veux que des barbes incultes, des fumeurs du divan Le Peletier. C'est un système.

— Au fait, tu as raison ; quand on veut rester maître de la maison et ne pas laisser les comparses voir dans son jeu…

— Quand on veut avec le journal faire mousser la compagnie ; avec la compagnie payer le journal ; tenir sa bourse d'une main, son arme de l'autre… et te faire préfet dans un an…

— Préfet ? Tout à l'heure je devais être ambassadeur.

— Qui veut la fin veut les moyens.

— Et pour parvenir dans la diplomatie, il faut entrer dans l'administration ! Mon cher, cela m'ennuierait à la mort d'être préfet, je t'en avertis.

— Bah ! pour un temps !... vois donc Romieu. Quand tu seras préfet, tu m'aideras à devenir député ; et une fois député... je me charge de te faire ministre plénipotentiaire, puis ambassadeur. Et peut-être d'abord te marierai-je.

— Comme tu y vas ! mais, mon ami, le mariage est un lest qui donne bien du poids à un homme pour qu'il s'élève...

— Quand la femme est riche, jolie et bien apparentée...

— C'est beau, disait Valdeuil, séduit, mais non convaincu, assez mou de nature, d'ailleurs, et fortement englué dans les plaisirs parisiens.

— Beau ? — n'est-ce pas l'avenir qu'il te faut, et à moi aussi ?

— Sans doute ; mais...

— Eh ! donc, prenons-le s'il nous agrée. — Tout homme qui doute de lui-même, et qui ne sait pas avoir la femme qu'il désire, et se faire, en ce monde, la place et la fortune qu'il veut, n'est pas un homme. — Ce n'est qu'une espèce, auraient dit nos grand'mères ; un actionnaire, devraient dire nos contemporains.

1 · 15

— C'est une dame, vint lui dire un matin son valet de chambre, une dame qui insiste pour voir monsieur.

Une dame ? Cela n'avait rien, en soi, d'invraisemblable : mais quelle dame ?

— Jolie ?

— Mais… oui, monsieur.

— Faites entrer.

En reconnaissant Charlotte Lehallier, il fit un soubresaut.

D'abord elle se jeta dans ses bras. Et ensuite :

— Eh ! quoi, lui dit-elle, depuis six mois, pas une lettre, pas une réponse ! Est-ce vrai ? m'avez-vous — non, cela n'est pas possible ! — aussi complétement méprisée, ou bien mon mari a-t-il surpris vos lettres ? Alors comment aurait-il attendu six mois pour éclater ?

Pendant cette rapide explosion, Jean avait repris ses sens, compris la situation et pris un parti. Pas un mouvement de pitié ne lui vint pour la femme qu'il avait perdue ; mais, en revanche, un mouvement de colère lui passa dans les veines : « Au diable les honnêtes femmes ! se disait-il, elles vous font de ces coups… » Ilse contint pourtant avec cette pensée : « Je ne veux pas, en ce moment, de scandale… et il faut mener les choses avec précaution. »

— Asseyez-vous, chère madame, s'écria-t-il en s'empressant cérémonieusement autour de la pauvre créature, vous paraissez souffrante… fatiguée…

— Souffrante ? fatiguée ? Ah ! Jean, m'aimez-vous encore ou ne m'aimez-vous plus ? c'est là tout.

Il sonna.

— Félix, à l'instant, un verre d'eau sucrée, de la fleur d'oranger. — Madame, je vous en prie, étendez-vous sur cette chaise longue, vous serez mieux. — Félix, une bûche au feu ! et cherchez, dans ce tiroir, un flacon de sels.

Tout en parlant et en maintenant son domestique à portée de la voix, Jean réfléchissait, examinait, en dessous, Charlotte, se donnait du temps.

— Monsieur votre mari est à Paris aussi, sans doute ? poursuivit-il.

Elle se dressa d'un bond, sur ses pieds, toute pâle et sans plus prendre garde au valet de chambre qu'à un meuble :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Ne me reconnaissez-vous plus, seulement ?

Il s'avança, lui prit la main, et d'un ton tendre et à voix basse :

— Oublie-t-on jamais une des plus charmantes créatures… que l'on ait aimées ? Mais… je n'aurais pas voulu vous perdre… et désespérer Marius.

Elle retomba de son haut sur la chaise longue, et cette fois éclata en sanglots, puis versa un déluge de larmes.

Jean se promenait à grands pas dans la chambre et laissait passer l'orage.

— Vous me savez tout dévoué, dit-il enfin ; que puis-je pour vous rendre service ?

Elle ne répondit pas ; aux sanglots et aux larmes succédait la prostration stupide.

— Voyons ! voyons… que puis-je pour votre service ?

— Oh ! mon Dieu !… mon Dieu !… Malheureuse ! balbutia Charlotte, à l'agonie.

En ce moment on frappa :

— Qui est là ? demanda Jean.

— Moi, Horace, parbleu !

— Ah ! bien ; entre. — Mille pardons ! chère madame ; c'est un ami auquel j'avais donné rendez-vous. Un second moi-même. — Madame Lehallier, femme d'un de mes meilleurs amis, eut l'audace de dire Château-Gaillard, en présentant Charlotte à Valdeuil.

De ce coup, la pauvre femme s'évanouit tout à fait, tandis que Jean se disait : « Maintenant, elle ne peut plus faire autrement que de retourner chez son mari ; si elle a fait quelque folie, elle s'arrangera ! »

Valdeuil avait trop d'usage pour paraitre comprendre la situation, il s'inclina, s'assit et prit un journal, tandis que Jean faisait respirer des sels à la malade.

En une seconde, les deux hommes eurent échangé un regard :

— Je te gêne ? veux-tu que je m'en aille ? disait celui d'Horace.

— Non, certes ! c'est la Providence qui t'envoie, répliquait celui de Jean.

Charlotte revint à elle, répara le désordre de sa toilette et réunit ses forces.

— Adieu, dit-elle. Et chancelante, elle se dirige vers la porte.

— Laissez-moi du moins votre adresse, que j'aille vous rendre votre visite, me mettre à vos ordres, réparer s'il se peut, nos folies…

Jean se réservait ainsi de s'informer indirectement de la situation et se ménageait du temps pour prendre un parti décisif.

— Mon adresse ? mon adresse ? balbutia la malheureuse, en s'appuyant au chambranle pour ne pas tomber. — Est-ce que j'ai une adresse ? J'avais jadis celle de mon mari — aujourd'hui, chassée comme une adultère, je croyais avoir celle de mon amant…

Elle éclata de nouveau, mais ce ne fut qu'une minute. Tout à coup, un feu sombre remplaça les larmes dans ses yeux ; elle se redressa, lâcha la porte, et descendit l'escalier d'un pas pressé.

Jean rentra dans sa chambre, le front plissé et en fureur.

— Sacredié ! que va-t-elle faire ?

— Veux-tu que je la suive ? demanda Valdeuil.

— Oui… va voir… va…

Déjà Horace était dans l'escalier.

Jean courut après lui. Tout à coup, une idée lui était venue :

— Tâche donc, dit-il, de savoir comment l'éclat est arrivé,… et viens me le dire ! — si je pouvais trouver moyen de la renvoyer !

Rentré dans sa chambre, il alluma un cigare, fuma quelques bouffées, puis le jeta avec humeur dans le foyer.

Cette arrivée soudaine de Charlotte, la situation nouvelle qui peut-être allait en résulter, tombaient mal à propos dans les affaires de Jean. Il n'aimait pas cette femme, il ne l'avait jamais aimée, et en ce moment, il aurait voulu la secouer et la jeter, comme il venait de secouer et de jeter son cigare. Un frisson de colère, même, lui parcourut les nerfs. Quoi ! il n'y avait pas là, près de lui, à sa portée, quelque oubliette béante, où il pouvait d'un geste précipiter la femme, le mari, et même le souvenir ?

Horace fut bientôt de retour.

— Ah ! les femmes ! s'écria-t-il, toutes les mêmes ! pas moyen de s'y fier ! Cette dame, mon ami, a eu un bel accès de repentir, pendant une maladie aiguë de son enfant. Elle s'est écriée que le ciel la punissait, que la mort de son fils serait l'expiation de son crime… Que sais-je ? Alors le mari…

La porte était entr'ouverte. Soudain elle fut poussée avec violence, et un homme — Marius — désespéré, furieux, hors de lui, sauta à la gorge de Château-Gaillard.

D'abord il y eut un silence. Marius suffoquait — Château-Gaillard voyait en face le duel, le scandale, la mort peut-être, et en tout cas, un coup de la destinée auquel il n'avait point pensé.

Puis, ce furent des vociférations, des injures de Lehallier. Horace entendit de la pièce précédente les éclats de voix, appela le valet de chambre, et tous deux séparèrent les deux hommes.

Marius hurlait comme une bête fauve, et de temps en temps, par un nerveux soubresaut, voulait s'élancer sur Jean. Celui-ci les dents serrées, les lèvres pâles, répétait par saccades : « Je suis à vos ordres… Je suis à vos ordres ! » et rien plus.

— Messieurs, ne prolongez pas cette scène cruelle, disait Horace de Valdeuil ; si un duel est nécessaire ! eh bien, laissez à vos témoins le soin de le régler.

— Un duel ! un duel ! put enfin crier Marius. Eh ! que m'importe un duel ? Si je suis tué, je laisse le misérable vivre triomphant avec ma femme… et mon enfant est orphelin… Si je le tue… que me sera la vie ?

— Pourquoi m'avez-vous arraché le pistolet qui devait me faire sauter la cervelle ? demanda Jean, dès qu'il put croire que Marius l'entendait. J'allais mourir plutôt que de trahir l'amitié… vous vous êtes jeté au travers de mon suicide, et m'avez enfermé sous votre toit, près de votre femme.

Enfin, Valdeuil parvint à les séparer et à emmener Marius Lehallier.

— Avez-vous des témoins ? des amis à Paris ? lui demanda-t-il.

— J'en trouverai — oui — merci ! balbutia le malheureux mari brisé, et dont le désespoir maintenant éteignait la fureur.

La situation faisait d'Horace de Valdeuil le témoin de Château-Gaillard. Il revint donc sur ses pas, et trouva Jean comme il l'avait laissé, les pieds dans ses pantoufles, l'air impassible, étendu dans un fauteuil et fumant.

— Eh bien ? lui dit-il.

— Eh bien ?

— Te voilà avec un duel sur les bras.

— Oui, cela me dérange en ce moment ; je ne voulais pas de scandale… Mais peuh ! qui sait ? les choses n'en tourneront peut-être pas plus mal… Alors, il faut casser les vitres. Aie-moi le marquis du H… pour second témoin, et, en avant les journaux !

— Jolie femme, d'ailleurs.

— Allons donc !… — ridicule ! Rien de sot, comme ces honnêtes femmes, quand elles se mettent à devenir amoureuses. Et, chose stupide ! cela leur prend toujours quand nous n'en voulons plus. Crois-moi, Horace, et retiens bien ce principe : Fuis, comme le feu, les honnêtes femmes.

— Sauf en mariage pourtant…

— Ma foi !…

— Ah ! tu ne voudrais pas être… j'imagine ?…

— Je ne voudrais pas être marié, d'abord ; et rien de plus facile que de ne se marier point.

— Enfin, il faut croire que tu as été amoureux de celle-ci toujours, sans quoi…

— Amoureux ? — Je vais te dire, mon ami ; et tu vas comprendre : j'étais soldat, j'arrivais d'Afrique…

— C'est une excuse.

— Mais non. Laisse-moi dire ; je ne m'excuse pas, je t'explique. En arrivant à Lyon, je vais voir Marius, mon camarade d'enfance, mon ami de l'École de droit ; il me reçoit à bras ouverts, et — comme on dit vulgairement, le cœur sur la main, tout comme si je lui étais apparu avec un train de prince. Je lui conte que je me suis engagé par désespoir d'amour… Il me dit qu'il s'est marié et me conduit à sa femme, fait des démarches auprès de mon colonel, pour m'obtenir une foule de faveurs ; entre autres, m'enlève de dessus le dos ma pelure de soldat, et m'emmène deux fois par semaine dîner en tiers, dans son ménage, à la campagne.

» Tu vois cela d'ici. La petite femme avait ce qu'elle doit avoir encore d'ailleurs, ce qu'elle aura toujours, devint-elle la plus enragée des bacchantes. Une tête de vierge, d'une candeur provoquante. Et elle aimait son mari pour de bon ; et elle avait un bébé de trois ans, toujours pendu à ses jupes. Enfin, quoi ! c' était : le type de la famille : le mari, la femme, l'enfant. Il ne manquait qu'un aïeul en cheveux blancs sur le seuil. — Le moyen de ne pas avoir envie de faire changer d'expression ce placide visage ? de se passer la royale orgie d'absorber tout cela en une heure de plaisir ? Ce n'était pas la femme, mon ami, que je voulais : non, ma foi ! c'était l'ivresse de cet instant suprême. Après, va ! j'en avais assez. — Ne trouves-tu pas que c'est la chose la plus saugrenue du monde, une chose à faire mourir de rire, que de donner pour base à la famille, à la société tout entière, cette autre chose puérile et niaise qu'on appelle la vertu d'une femme ?

— Hum !... murmura Valdeuil sans répondre et levant sur Jean un regard de curiosité, qui ressemblait à une interrogation posée, non devant un fait, mais devant une idée.

— La sotte, répliqua Château-Gaillard, aura fait je ne sais quelle imprudence... elle m'a écrit, paraît-il ; son mari aura surpris ses lettres ; — de cette affaire quelqu'un au moins les aura lues !... — Mais, à propos, qu'as-tu fait de mon adorée ? Car me voilà une femme sur les bras, c'est certain ; et puisqu'il y a un duel et que l'histoire va devenir publique, il y faut mettre du décorum.

— Mais elle est là. Ton domestique et moi l'avons transportée dans une pièce voisine, cinq minutes avant l'arrivée du mari.

— Il ne l'a pas rencontrée ?

— Non.

— Si j'avais su !

— Justement il y avait sur ton carré un appartement à louer ; nous y avons porté ta chaise longue, un oreiller, un guéridon, le verre d'eau sucrée préparé... Mais, ton domestique ne te l'a-t-il pas dit ?

— Mon domestique n'entre jamais chez moi que je ne le sonne. D'ailleurs je te remercie : c'est fait, donc c'est parfait. Va voir le marquis, arrange tout, le choix des armes à Lehallier bien entendu. Ah ! tu serais la grâce même de louer pour moi, ce soir, une première loge à l'Opéra. Je me dois à ma maîtresse, tu comprends ?

La pauvre Charlotte était restée là pantelante, brisée de douleur, stupéfiée. Elle ne se rendait compte ni du temps ni de rien ; elle attendait sans savoir quoi. Quand elle eut crié tout ce qu'elle avait de sanglots et pleuré tout ce qu'elle avait de larmes, elle demeura, immobile et l'œil sec et fixe.

Château-Gaillard entra ; s'avança vers elle, lui prit la main et lui dit :

— Eh bien, avez-vous vu cet appartement, et vous convient-il ?

— Quoi ? dit-elle, sans comprendre.

— Cet appartement est à louer, tout à côté du mien ; voulez-vous vous y établir ?

— Est-ce un rêve ? se demandait-elle.

Une lueur passa dans les yeux atones de Charlotte.

— Serait-il vrai… mon Dieu !… si c'est une folie… qu'elle dure !… — Mais… mais, balbutiait la pauvre créature.

Jean s'avança et lui baisa les lèvres.

— Ah ! dit-elle, cette fois prête à s'évanouir de bonheur… puisque tu m'aimes, alors… pourquoi… pas une lettre ?… rien… et cet accueil !

— J'ai espéré que moi parti, et vous semblant infidèle, vous m'oublieriez et vous reprendriez votre vie régulière… Je n'avais à vous offrir que le partage de la vie d'un aventurier, je ne voulais pas vous entrainer dans l'infernal tourbillon de mon existence… Mais vous l'avez voulu, la situation est changée ; maintenant

l'éclat est fait, vous voici liée à moi, je me conduirai en galant homme.

— Oh ! Jean ! Jean !... quelles étranges et froides paroles !

— ... Je me conduirai en galant homme. On va pour aujourd'hui vous dresser ici un lit à la hâte. Mon domestique vous servira. Avez-vous quelque part une malle ? des effets ? on ira les chercher. Habillez-vous, faites-vous belle : vers huit heures je viendrai vous prendre en voiture.

Pendant le reste de la journée, Château-Gaillard se montra sur les boulevards, s'assura que par les soins de Valdeuil l'histoire de son duel était déjà connue, vit ses témoins, sut que l'arme choisie était le pistolet, et qu'il se battait le lendemain au bois de Boulogne à huit heures. Puis il alla faire visite aux dames Hérouard et se montra singulièrement affectueux pour toutes deux. Il alla enfin chez Mériot, mais à l'heure où il savait ne le point trouver au logis et y remit sa carte.

Vers sept heures, un coiffeur et une couturière se présentaient chez Charlotte avec le valet de chambre de Château-Gaillard. Ils apportaient l'un, une couronne de fleurs, et l'autre, une robe.

— Monsieur a pensé que madame n'avait peut-être pas de toilette préparée, dit le domestique, et a cru devoir envoyer ce qu'il fallait.

Charlotte se laissa faire. Elle n'avait plus sa raison. Jamais d'ailleurs elle ne s'était vue ainsi entre les mains du premier coiffeur de Paris, et d'une des plus habiles couturières. En quelques instants, elle fut comme transfigurée. La couronne était de reines-marguerites blanches, la robe de gaze blanche, vaporeuse

comme un nuage ; madame Lehallier s'étonna bien de la voir décolletée, mais n'osa rien dire… Elle vivait depuis quelques heures comme dans un autre monde, sans penser, végétativement pour ainsi dire, et puis elle se trouvait belle, elle savait que son amant allait paraître, une vague souvenance de la terrible épreuve du matin se mêlait au ravissement de se sentir encore aimée ; et tandis que le cerveau s'obscurcissait, un flot de passion lui montait au cœur.

Elle descendit, appuyée au bras de Château-Gaillard, enivrée de s'entendre dire par lui qu'elle était belle, et comme une somnambule guidée par son magnétiseur.

— Où sommes-nous ? dit-elle enfin, en entrant dans une salle éblouissante de lumières, de dorures, de femmes couronnées de diamants.

— À l'Opéra.

— Comment ? moi !… aujourd'hui ?…

— Laisse donc ; c'est notre première fête… ce sera peut-être la dernière.

— Comment ?

— Qui sait ?… ton mari…

Elle regarda Jean avec des yeux agrandis par la terreur.

— Est-ce qu'il m'aurait suivie ? est-ce que tu l'aurais vu ?

— Chut… écoute.

Et durant toute la représentation, Jean se montra auprès d'elle empressé, galant, tendre, épris. Charlotte était ivre, la mu-

sique achevait de la transporter dans un monde inconnu, et elle ne prenait pas garde qu'elle devenait le point de mire de tous les regards. Elle s'occupait bien des autres ! elle voyait bien quelque chose dans la réalité !

Ce soir là, en effet, elle fut aimée pour la dernière fois. Château-Gaillard, en voyant le succès de beauté de la maîtresse qu'il affichait avec cynisme, sentit pour elle comme un regain de désir. Il lui fallait d'ailleurs des plaisirs assaisonnés de difficultés, d'étrangetés, de douleurs, pour ainsi dire. — Et quelle merveilleuse rencontre était celle-ci : le « tout Paris » de la loge infernale pour témoin, une femme indignement traitée le matin, folle d'amour le soir, pour proie ; un coup d'épée à échanger le lendemain pour stimulant.

Mais la mort en perspective ? dira-t-on. — La mort ? Qu'importe à qui ne croit pas à l'autre vie ? Et puis Jean n'avait pas un seul instant de doute ; il était sûr de lui, comme si un démon eût animé son corps ; il sentait bien que ce serait lui qui tuerait l'autre.

En effet, le lendemain matin à neuf heures, deux témoins et un médecin ramenaient un cadavre dans un fiacre, du bois de Boulogne dans un hôtel à Paris.

Le soir du même jour, Château-Gaillard, conduit par ses témoins, le marquis du H. et Valdeuil, partait pour la Belgique, et Charlotte donnait des ordres à un tapissier pour s'installer dans l'appartement voisin de celui de Jean .

Que si l'on me demande comment une telle chose est possible, comment une femme peut s'installer le soir sous le toit de l'amant qui a tué son mari le matin, je dirai : La passion est ca-

pable de tout… Madame Lehallier d'ailleurs ignorait encore le duel et son résultat. Enfin quoi ! de ces natures molles et fascinées on obtient l'incroyable ; et ces femmes à la fois fragiles, candides et tendres, élevées à l'ombre du foyer, nées pour être toute la vie des enfants en tutelle, ont, quand une fois elles sont sorties du droit chemin, des faiblesses et des oublis d'elles-mêmes dont les plus effrontées se défendraient.

1 · 16

Cet événement changeait les arrangements de Jean. Désormais l'espèce de décorum social qui couvrait sa vie était déchiré. Il y avait éclat ; c'était flagrant ; un de ces éclats que le monde ne tolère pas, mais qui dans les cercles infernaux de la vie parisienne grandissent leur héros.

Désormais, entre l'hypocrisie et le scandale il n'avait pas le choix. Et par la force des choses il se trouva poussé à braver d'autant plus l'opinion, qu'il ne pouvait se la concilier.

Il alla au Bois, au concert, aux courses avec madame Lehallier ; il en fit, chez lui, les honneurs à ses amis.

Mériot, qui vivait de plus en plus dans la retraite, apprit l'événement par la voix publique. Il ne se montra pas, ne dit ni n'écrivit rien. C'est qu'il ne s'étonnait plus, lui, s'il s'indignait encore. Et puis peut-être était-il las de son rôle de Tiberge, ou bien encore peut-être, en lui, le grand ressort de la volonté et de l'énergie avait-il été brisé par la douleur.

Mais Jean reçut une lettre de madame Hérouard :

« Permettez-moi, mon cher enfant, lui disait cette dernière, de vous rappeler que je vous ai vu naître pour ainsi dire ; que vous avez été élevé près de mes fils ; que j'ai contracté pour vous, dès longtemps, une affection qui me donne des droits. Voulez-vous bien me considérer un moment comme une vieille tante dont vous seriez le neveu aimé ? J'ai une morale à vous faire, et une morale sérieuse, si ce que l'on m'a dit est vrai. On m'a dit, et je ne puis le croire sans peine, que vous aviez enlevé une femme à son mari, une mère à ses enfants ; que vous aviez tué en duel ce mari, un de vos amis de jeunesse, un quasi-frère, et que vous viviez scandaleusement avec cette égarée. Tout cela est-il possible ? Vous êtes, je le sais, dans l'âge des passions, et les passions peuvent conduire à d'incroyables folies. Pourtant on devrait s'arrêter au crime ; et si tout cela est vrai, vous en êtes au crime…

» Dieu me garde d'être impitoyable… non, je vous rappelle à vous-même et ne vous maudis pas ; je prie pour votre complice, mais je ne la déshonorerais pas, en révélant son nom, si je le savais. Et même si j'espérais pouvoir la ramener au repentir, j'oserais aller jusqu'à elle et lui tendre la main. Car toute femme qui en est à sa première faute, si grande que soit cette faute, n'est pas perdue sans ressource.

» Cependant n'oubliez pas trop que vous avez en ce monde des amis, presque des parents, qui sont, affligés ; qui pensent avec douleur à la situation où votre folie vous place, et n'ont, pour vous en retirer, que la prière. Ces amis voudraient tant être fiers de vous ! Ils sont si tristes de mettre en vos mains une main refroidie ! »

En lisant cette lettre, Château-Gaillard eut un mauvais sourire ; il y eut un pli d'ironie à la lèvre et une menace dans les

yeux.

— Hum ! dit-il ; des amis ? presque des parents… Allons tant mieux… madame se compromet… Peut-être récompenserait-elle bien le sacrifice de Charlotte ?

» Peuh ! fit-il, un moment après, ce ne serait jamais qu'une goutte d'eau dans la mer…

Et ce fut pour lui l'occasion d'un retour sur l'état de ses affaires.

— J'ai des dettes, se dit-il, et je ne fais rien de sérieux.

» Il faut agir. »

— Ce jour-là il y avait bal chez la maîtresse de Valdeuil, la célèbre danseuse. Jean s'y montra sur les onze heures. Il avait l'air distrait et las qui convient aux héros de la fashion : provoquant les agaceries des femmes sans les chercher, liant conversation avec les hommes puissants et célèbres sans avoir l'air de mettre du prix à leur entretien.

On voyait là Gentz et Talleyrand, Henri Beyle, Auber, Pradier, Alfred de Musset, lord Palmerston, alors de passage à Paris ; le marquis d'Hertfort, Émile de Girardin, Véron, Aimé Siret, le fils du jurisconsulte qui devait quelques années plus tard trouver la mort dans le boudoir de Catinka Hennefetter ; Rolle, le feuilletonniste, Pellaprat qui depuis… ; Le Sourd, un des principaux entrepreneurs de travaux publics, devenu millionnaire. Qui encore ? cent hommes appartenant à la haute fashion à divers titres. — Et en femmes, toutes les actrices renommées d'alors : Mars encore radieuse ; Rachel parée du fameux bracelet rapporté de Londres « Victoria à Rachel » ; Anaïs, mignonne et

spirituelle ; l'opulente et corpulente mademoiselle Mante, madame Doche dans tout l'éclat de ses vingt ans ; made moiselle Denain, Marie Dorval, Cornélie Falcon, Malibran, madame Pradher, Augustine Brohan, toute pétillante de verve et de jeunesse.

Tout à coup, au milieu de cette élite, apparut un couple inattendu sans doute, car les hommes échangèrent un fin coup d'œil, et les femmes prirent toutes une mine froide et allongée, se détournant des arrivants, et questionnant du regard la maîtresse de la maison.

Pourtant l'homme qu'on annonça portait un des noms les plus connus et les mieux sonnants de l'aristocratie russe, et la femme, qu'on n'annonça pas, était belle de cette beauté triomphante que les Italiens ont nommé « belta folgorante, belta stupenda. »

Mais à quoi bon l'annoncer ! Elle était connue, bien connue sans doute, car son nom fut chuchoté de bouche à oreille par tous les hommes ; et les dames, agitant leurs éventails d'un petit coup sec, murmurèrent presque toute : « cette créature ! »

« Cette créature » avait des cheveux châtain-blonds d'une nuance délicieuse qui, frisés en neige, à la Sévigné, faisaient à sa tête comme une auréole de nuées ; des yeux de velours noir dont l'iris, par moments, s'irradiait de paillettes d'or ; un teint mat et pur ; des lèvres d'un dessin charmant et d'un pourpre éclatant, qui, s'entr'ouvrant pour sourire, laissaient voir deux rangs de perles. Ces lèvres-là eussent fait damner saint Antoine. La nuque blanche rejoignait les cheveux par une courbe d'une exquise élégance ; les épaules avaient des fossettes ; la taille était souple ; les bras avaient des rondeurs et des finesses à faire rêver un sta-

tuaire, et les mains dont l'une était sortie du gant, des lignes et des mollesses délicieuses.

Dans ses cheveux des diamants montés en étoiles sur tige tremblante, au cou une rivière éblouissante. Pour toilette une robe de satin blanc recouverte de tulle constellé de paillettes d'or ; çà et là des diamants de prix ; au bras un simple cercle d'or.

Àsa vue Jean pâlit. Tout à coup, quelque chose de plus fort que tous les mobiles qui gouvernaient sa vie fit sursauter son cœur, et parcourut ses sens. Jamais il n'avait senti cela qu'une fois, une seule et encore, était-ce aussi fort ?

Il balbutia lui aussi, un nom… mais avec quel accent ?

— Sarah Bertin !

La courtisane était plus belle que jamais. Au premier coup d'œil le désir et la passion s'éveillèrent. L'aiguillon du plaisir et l'aiguillon de l'angoisse piquèrent à la fois Château-Gaillard.

Du plaisir ? — il se ressouvint de cette matinée volée qui était le souvenir le plus enivrant de sa jeunesse, et dont les voluptés lui réapparurent avec une soudaineté qui le fit frissonner de la tête aux pieds. De l'angoisse ? — il se ressouvint du tour indigne et déloyal auquel il avait dû les faveurs de la courtisane, et se demanda de quel besoin de vengeance elle devait être altérée.

Mais, en même temps, il vit l'effet de son entrée dans le salon, et le demi-sourire des hommes, et la figure scandalisée des femmes, et l'embarras de l'amie de Valdeuil.

Et, vivement, il s'avança vers Sarah, lui offrit le bras, lança vers Horace un impérieux regard qui voulait dire :

— Tu es le maître ici ; arrange-toi pour qu'elle y soit bien reçue.

Et, comme s'il eût été chargé de faire les honneurs du bal, il conduisit Sarah Bertin à Fanny, avec quelques détours, pour laisser à Valdeuil le temps de prévenir sa maîtresse. Là, s'inclinant :

— Madame Bertin, dit-il à la danseuse ; une des femmes les plus belles — vous le voyez — et des plus spirituelles, — je vous l'affirme — que j'aie eu le bonheur de connaître.

Fanny rendit le salut, et ajouta, d'un ton contraint, un compliment de bienvenue.

Ceci réglé, Jean fit faire à Sarah le tour des salons, l'assit à côté d'une célébrité théâtrale sur laquelle il avait tout pouvoir, renouvela sa présentation, installa Valdeuil sur une chaise à main devant sa protégée, et revint se mêler parmi les hommes, ayant imposé la courtisane aux reines de théâtre couronnées, et ne s'étant pas trop compromis, pourtant.

Plus tard, quand le bal fut dans toute son animation et l'incident un peu oublié, Château-Gaillard, dont le sang bouillait, trouva moyen de rejoindre Sarah et de l'emmener dans un boudoir garni de fleurs.

— Me reconnaissez-vous ? lui dit-il.

— M. Charles Villardier, je crois ? répondit-elle, d'un ton qui prouvait assez qu'elle se souvenait.

Il la regarda de ce regard ardent et fascinateur qui domptait les plus rebelles. Elle lui rendit regard pour regard, et ce fut lui qui baissa les yeux.

— Laissons Charles Viḷlardier… Voici Château-Gaillard fou d'amour, qui pour vous obtenir…

— Prendrait tous les moyens, n'est-ce pas ?

— Prendra ceux que vous indiquerez, quels qu'ils soient.

— Vous avez fait fortune ?

— J'ai conquis du moins l'influence qu'il faut pour vous donner le bras ici.

— Faites-le donc valoir !

— Pardon, mais que voulez-vous, Sarah ? dites-le ; et croyez-moi, ici, parmi tous ces hommes qui sont ṛiches, qui sont célèbres, vieux ou jeunes, je suis le seul qui vous vaille… — Que voulez-vous ?

— Ce que vous n'avez pas.

— Je l'aurai. Dites.

Leurs yeux encore une fois se rencontrèrent, provoquants et inflexibles. Ceux de Jean chargés de passion et de prière impérieuse ; ceux de Sarah à la fois limpides, profonds et muets. Elle renversa un peu la tête en arrière, entr'ouvrit ses lèvres par un de ces mouvements dont elle savait trop la puissance, et murmura :

— Je chercherai.

Puis elle s'éloigna avec lenteur, mais décision, d'un pas bien facile à suivre et d'un air impossible à braver. On eût dit une reine quittant un grand disgracié, n'eussent été les plis savants que les ondulations de son corps imprimaient à sa robe et qui décelaient la prêtresse de Vénus.

Jean demeura un instant seul dans le boudoir, cherchant à redevenir maître de lui-même : tout lui semblait tourner autour de lui, comme s'il avait été ivre.

Quand il se sentit plus assuré, il revint dans les salons. Sarah Bertin y était encore, mais non plus tolérée : entourée, cette fois, entourée d'hommes, s'entend ; et tous avaient le désir dans les yeux.

Jean sentit une chaleur lui monter au diaphragme ; aussitôt toutes les grandeurs, toutes les puissances, toutes les richesses de ces hommes flamboyèrent devant ses yeux. Il les envia en masse. Sarah répondait à tous gracieusement. Je ne sais quelle colère monta en lui et bientôt y domina jusqu'à l'envie.

Il s'éloigna un peu pour ne pas avoir l'humiliation, étant du cercle de la courtisane, de ne pas être au premier rang ; et, en s'éloignant il distingua mieux, par l'effet de la perspective, l'expression des physionomies.

Une le frappa surtout : celle de Le Sourd, l'entrepreneur.

C'était un homme trapu, chevelu, à tête carrée, à mains épaisses, qui semblait la personnification vivante de l'industrie encore à l'état rudimentaire, et déjà vigoureuse et toute puissante. Cet homme regardait Sarah Bertin avec des yeux où Jean lut l'expression d'une ardeur concentrée, qui ressemblait plus à une passion naissante qu'à un désir spontané. Je ne sais pourquoi, cependant, il lui inspira moins de jalousie que les autres. Ce qui l'irritait surtout, c'était l'insolence du désir de ces autres, qui tous semblaient plus près que lui du succès. Quant à Le Sourd il se tenait à l'écart : timide sans doute.

Comme Château-Gaillard regardait, un coup d'éventail lui heurta doucement l'épaule.

— Ah çà ! lui dit Fanny, qu'est-ce qui m'a valu l'injonction d'Horace quant à cette femme que vous m'imposez, et à cause de laquelle je vais avoir cent histoires avec mes bonnes petites camarades ? Voulez-vous, l'un ou l'autre, emprunter cent mille francs à son Russe, ou bien…

— C'est « ou bien » interrompit Château-Gaillard, et cet « ou bien » ne concerne que moi, ma chère. Valdeuil m'a rendu un service d'ami. Vous aussi.

— Vous êtes amoureux alors. — Eh bien, mais il me semble que votre donzelle n'est pas d'un abord si impossible qu'il faille, pour l'avoir, lui donner droit de cité dans mon salon. Vous m'avez fait faire, mon cher, quelque chose d'énorme : — une fille tarifée !…

— Non…

— Allons donc ! une courtisane avérée, connue sur toutes les places de l'Europe…

— Croyez-moi, Fanny, vous ne regretterez pas d'avoir la première donné la main à cette femme. Elle deviendra quelque chose, vous verrez. Avec sa beauté et son caractère, elle s'imposera à plus d'un et à plus d'une.

— Il n'empêche qu'en attendant il va falloir que j'invente une histoire pour expliquer auprès de ces dames sa présence ici.

— Bah !… vous direz que vous n'avez pas voulu faire d'affront au prince D… que Sarah va paraître sur la scène dans un rôle de

grande coquette… que sais-je ?… En tous cas je vous aiderai. Et, merci toujours.

Il sortit ne voulant pas laisser voir le trouble qui l'agitait ; et, avant de rentrer, fit à pied de longues allées et venues dans les rues de Paris.

Il faisait un froid sec : Jean battait le pavé d'un pas fiévreux, enragé contre tous ces hommes qui papillonnaient autour de Sarah, enragé contre Sarah, enragé plus encore contre lui-même de se sentir en proie à une passion qui le dominait tyranniquement.

Il rentra enfin chez lui. Charlotte veillait en l'attendant.

Pourquoi, en la rencontrant là, sur le seuil, tendre et sans un reproche dans les yeux, lui prit-il un accès de colère ? Qu'importe ? il la brusqua ; et même, en voyant les larmes lui venir aux yeux, il la brutalisa.

Aucune figure en ce moment ne pouvait lui être plus désagréable, plus irritante, plus agaçante à voir que celle de Charlotte.

Hélas ! la pauvre créature n'était cependant pas même un obstacle : mais quoi ? Elle l'aimait ; elle l'attendait lèvres tendues et bras ouverts, et c'était Sarah qu'il aurait voulu là, rebelle, furieuse, froide… mais en son pouvoir.

Il s'enferma dans sa chambre et tâcha de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Impossible. Alors, malgré le froid, il ouvrit la fenêtre et se promena de long en large, en attendant que le calme vint.

Charlotte vivait à peu près dans l'isolement. Les amis les plus intimes de Château-Gaillard, du moins, étaient les seuls visages

étrangers qu'elle vit. D'une part, elle ne pouvait se créer de relations féminines, placée comme elle l'était entre tous les mondes ; de l'autre, Jean la maintenait à l'écart dans la crainte, soit qu'on ne l'avertît du rôle odieux qu'elle jouait, soit qu'elle ne prît une situation dans son entourage.

Pourtant la jeune femme ne fut pas sans entrevoir, par éclaircies, la vie que menait son amant. Elle surprit des lettres, des visites, des paroles qui le lui montrèrent l'un des favoris du monde de la débauche, et en sut assez pour construire en imagination tout un enfer, pendant ses longues heures de solitude. Loin d'éteindre sa passion, ces éclairs qui illuminaient son ombre de rayons de vérité l'avivaient au contraire. Aimé par d'autres, par des courtisanes, par des actrices, dont en sa province le seul nom la faisait se signer, il lui en parut plus grand, plus beau, plus désirable. Chaque parole était une préférence, chaque caresse une conquête. Elle acheva de s'éprendre au point d'en perdre la raison. Peut-être aussi toute pensée étrangère, lui apportant un remords, devenait-elle un supplice. Elle s'étourdit ; elle vécut comme dans un état d'ivresse perpétuel, attendant quand il n'était pas là, ravie en extase dès qu'il paraissait.

Cette passion, parfois, agaçait Jean au-delà du possible ; il ne la supportait que pour pouvoir la montrer, s'en parer pour ainsi dire, s'en servir comme d'un moxa qui surexcitait les autres.

Mais jamais il n'avait ressenti d'impatience comme cette nuit-là. Tout en se promenant agité dans sa chambre, il se promettait de se défaire de Charlotte, n'importe comment.

Pourtant au petit jour, vers six heures du matin, il entra chez sa maîtresse qui pleurait encore. Et…

Et elle ouvrit ses bras, croyant au repentir ; se disant : « Il a joué, perdu ; il était hors de lui en rentrant ; mais au fond il m'aime… »

Ôavilissement !

Pour lui, en sortant de la chambre de Charlotte, il la méprisait, d'un mépris haineux, et il aurait voulu la battre.

1 • 17

Le lendemain, ou plutôt ce jour même, vers onze heures, après avoir dormi, pris un bain et rassemblé ses idées et ses projets, Jean de Château-Gaillard se fit annoncer chez M. Hérouard.

C'était l'heure où, après son déjeûner, le banquier recevait à son cabinet les personnes qui venaient lui parler pour affaires.

Mais il faut se représenter M. Hérouard : calme, placide, heureux, bien assis dans sa prospérité, à l'abri de tous les coups de la destinée, homme de soixante-dix ans, à la vie remplie ; père de famille ayant accompli son œuvre ; M. Hérouard enfin, dont le pèlerinage terrestre avait cheminé le long d'une grande route unie et abritée, et qui se reposait dans la considération sociale, la famille, la fortune, le bien-être, la bonne conscience — cet ensemble de choses qui représentent l'idéal humain du soir de la vie.

Àla vue de Jean, sa figure s'éclaira d'un bienveillant sourire ; il aimait ce jeune homme, fils d'un vieil ami, commensal de sa maison, camarade de ses enfants, beau d'ailleurs, intelligent et

pauvre. Volontiers il l'eût aidé à traverser le pas difficile du début de la vie. Il avait bien entendu parler de quelques folies de jeunesse, de dépenses exagérées, de femme enlevée, mais ces bruits lui étaient arrivés par sa femme et par Mériot, c'est-à-dire enveloppés d'excuses.

— Peuh ! s'était-il dit : la jeunesse !

En ce moment il pensait :

— Voilà un garçon qui se sera mis quelques dettes sur les bras et qui vient m'emprunter de l'argent, ou bien me demander de répondre pour lui : — à moins que, devenu raisonnable, il ne veuille obtenir une place dans mes bureaux.

— Bien cher monsieur, lui dit Château-Gaillard, pouvez-vous, aujourd'hui, m'accorder un moment d'entretien… pour parler de choses sérieuses ?

— Allons ! se dit le brave Hérouard, il a quelque projet en tête : voyons ça. — Mais oui, vraiment, mon jeune ami. De quoi s'agit-il ?

— D'une affaire grave, à traiter entre nous.

— Ah !

— Certaines affaires, de nature essentiellement délicate, demandent à être abordées et résolues entre hommes et entre les seuls intéressés. Dans ces cas-là, tous les tiers sont de trop, tous les négociateurs maladroits. Et puis, quand des secrets de famille ont été bien cachés aux indiscrets, il serait absurde, après vingt-cinq ou trente ans, de les donner en pâture à la malignité pu-

blique. Si vous savez ce dont il s'agit, vous m'avez déjà compris ; et si vous l'ignorez…

— Je ne sais rien du tout, et ne vous comprends pas le moins du monde, répliqua le banquier, qui commençait à trouver le préambule singulier et un peu ambitieux.

— Tant pis, car j'aurai le rôle pénible de vous instruire. Il est vrai, que selon les heures de la vie, les choses changent de proportions…

— Que voulez-vous dire ? demanda M. Hérouard tout-à-fait surpris…

— Nous sommes aujourd'hui deux hommes, l'un devant l'autre, monsieur, que les nécessités de la vie mettent dans une situation difficile… et, il y a vingt-cinq ans, vous étiez déjà un homme, et moi je n'étais qu'un enfant… que dis-je ? un enfant ! j'étais à peine né.

— Eh bien ?

— Je porte un nom de hasard, je n'ai jamais connu ma famille et je suis sans fortune. Croyez-vous que parfois, en prenant des années, et me trouvant face à face avec la vie, je n'aie point cruellement ressenti cette position douloureuse ?

— Vous avez été élevé comme l'enfant le plus heureusement né. Rien ne vous a manqué, ni l'éducation, ni la tendresse ; et M. Mériot…

— J'ai pour M. Mériot la reconnaissance qui convient. — On aurait pu me mettre aux Enfants-trouvés…

— Oh !

— Mon Dieu, on eût mieux fait peut-être, à un certain point de vue.

— Par exemple !

— Je ne serais pas là aujourd'hui.

— Tant pis pour nous tous, qui vous aimons bien.

— Merci. Pourtant, de quelques soins que j'aie été entouré, rien n'a pu m'empêcher de penser à ma naissance, de chercher mon origine. Ces gâteries mêmes, qui ont choyé mon enfance et ma jeunesse, m'ont fait paraître l'avenir plus sombre, — l'avenir pauvre et déshérité.

— Mais avec votre éducation et vos protections, un homme peut aujourd'hui se faire une belle position dans le monde. Eh ! s'inquiète-t-on de la naissance ? On est fils de ses œuvres maintenant et, tels hommes, que chacun désigne, sans naissance avouable, ont su se faire dans la société une situation respectée.

— C'est ce que je me suis dit d'abord ; mais une circonstance s'est présentée : il m'a été donné de voir souvent… une jeune fille charmante… appartenant à une famille riche de l'aimer… de le laisser deviner… Et aussitôt mon père adoptif, M. Mériot, m'a défendu de penser à elle, moi aventurier, moi sans nom et sans fortune. — En vain ai-je dit : « Je serai quelque chose ! je ferai tout pour l'obtenir ; » j'ai trouvé des obstacles insurmontables dans la volonté de M. Mériot, dans la répulsion de la mère de cette jeune fille.

— Et… avez-vous parlé au père ?

— J'ai craint que ce ne fût inutile ; et j'ai cru apercevoir d'ailleurs que M. Mériot et… la mère, ne pouvaient prévoir cette démarche sans effroi.

M. Hérouard devint très-pâle. Puis :

— C'est au sujet de ce projet de mariage que vous voulez me parler ?

— Non ; je n'y pense plus. J'ai fait cent folies pour oublier cet amour. On n'épouse pas sa sœur.

M. Hérouard se leva, ses yeux fixes devinrent effrayants ; il essaya de parler et ne put d'abord faire sortir de sa gorge de sons articulés ; enfin :

— Vous en avez trop dit pour ne pas achever…

— Je suis venu pour cela. Tenez : voici mon acte de naissance : lisez, méditez, rappelez vos souvenirs.

Le banquier tendit une main crispée, saisit le papier, le parcourut des yeux, demeura devant, comme stupide.

Jean le regardait fixement, suivant sur son visage les moindres mouvements, creusant son front, pour ainsi dire, afin d'y fouiller ses pensées.

— Cela ne se peut pas !… cela ne se peut pas !…, balbutia enfin le vieillard : « Père et mère inconnus… trouvé dans les ruines de Château-Gaillard par M. Mériot, qui déclare en prendre la tutelle officieuse… » — Est-ce que ce sont là des preuves ?… — Prenez garde ! car si vieux que je sois, un homme n'aura pas jeté dans mon cœur un tel brandon de désespoir sans le payer de sa vie…

— Rappelez vos souvenirs, vous dis-je ! rapprochez les dates… n'êtes-vous pas allé à cette époque en Amérique… et, à votre retour par le Havre, avez-vous trouvé votre femme au logis ?… Lorsqu'elle est revenue, ayant été, disait-on, à votre avance, n'était-elle pas souffrante ?… — Eh ! d'ailleurs, faites venir mademoiselle Annette camériste de madame Hérouard depuis trente ans, et interrogez-la !

D'un bond, le banquier courut à la sonnette.

— Annette ! et tout de suite ! à l'instant ! dit-il au valet de chambre qui parut.

— Mais, reprit Jean, en se posant devant lui, avant d'éclater devant une domestique, regardez-moi, réfléchissez, et faites-vous une conviction à vous-même.

M. Hérouard leva les yeux et regarda Château-Gaillard.

Dieux !… quelle lumière tout-à-coup… jamais donc, il ne l'avait vu ?… Eh ! quoi ?… cet être s'était élevé à côté de lui ! et il n'avait pas lu sur son visage l'épouvantable vérité ? Mais ces yeux ! cet ovale ! ces traits… et certains jeux de physionomie… Oui ! c'était là, évidemment, le fils de madame Hérouard et de Mériot… Quel besoin du témoignage d'une fille de chambre ? Un aveu ne lui apprendrait rien de plus ; un mensonge ne lui ferait rien oublier…

Jean, d'ailleurs, lui tendait la lettre reçue la veille de madame Hérouard. Cette lettre qui ne disait rien, à qui l'aurait lue sans savoir, et qui disait tout à qui la lisait après avoir entrevu la vérité, à la lueur d'un éclair.

Alors M. Hérouard articula un horrible juron, un juron de crocheteur. Puis, il rugit ; puis, il pleura ; puis, de pâle comme un mort, il devint pourpre, et il suffoqua.

Jean se hâta de lui ôter sa cravate, de peur qu'il n'eût une attaque d'apoplexie.

Annette arriva ; les yeux du banquier lui sortaient de la tête.

— De l'eau fraiche, vite, s'écria Château-Gaillard ; — puis allez-vous-en ! fit-il d'un geste impérieux et rapide. Et ne dites rien.

Après une crise violente M. Hérouard reprit peu à peu possession de lui-même.

— Sortez de ma présence ! cria-t-il dès qu'il eut recouvré la parole. Laissez-moi, en liberté, chercher ma vengeance.

Jean lui prit les mains, malgré ses efforts, et le maintint d'autorité.

— Je vous en conjure, contenez-vous, ne précipitez rien ! Écoutez-moi encore : il ne faut jamais agir sous l'impulsion du premier moment de la colère.

— Eh bien, que voulez-vous ? qu'êtes-vous venu faire ici ? Votre but, en un mot ?

— Je vais vous le dire, repartit froidement Chateau-Gaillard.

Cette froideur voulue, ce ton péremptoire, agirent sur le banquier. Lui aussi sembla sortir de lui-même, pour rentrer dans une gaine de statue.

— Parlez-donc, répondit-il.

Et, debout, calme et glacé en apparence, mais tremblant de colère, il regarda en face Château-Gaillard.

— Pater is est quem nuptiæ demonstrant, répondit Jean sans se déconcerter.

— Oseriez-vous ?...

— Permettez : je vous ai dit ma situation sociale ; les difficultés qu'elle me crée, l'indigence où elle me laisse.

— Et vous prétendez...

— Je prétends que tout se passe entre nous. Deux hommes raisonnables comprennent à la fois les convenances et les intérêts sociaux, et je voudrais qu'aucun éclat ne dépassât la porte de ce cabinet.

— Enfin...

— Vous avez quatre enfants...

— Monsieur !

— Eh ! mon Dieu ! supposez-vous parti pour l'Amérique quelques mois plus tard ou revenu quelques mois plus tôt. J'étais votre fils... et vous m'aimiez comme les autres...

Le banquier rugit.

— Peut-être plus, si j'eusse été plus intelligent et plus beau. Eh ! quoi ? c'eût été tout naturel. — La voix du sang ? Sornette ! — on aime les enfants de sa femme, parce que, de par la loi ils sont siens, parce que toutes les conventions sociales vous en font solidaire. Quant aux autres... ceux que l'on sème au hasard du ca-

price, fussent-ils bien vôtres… on ne les élève, on ne s'en pare, que si la mère flatte votre amour propre.

— Laissons ces théories ! Que me demandez-vous ? Votre but, enfin ?

— Ma part d'enfant, et votre aide et votre protection le long de la vie.

— Moyennant quoi vous ne ferez pas de procès en recherche de maternité ?

— Oh ! un procés ! fi !… Moyennant quoi, je compte sur votre chevalerie, votre sagesse, votre haut sentiment des convenances sociales pour laisser toujours ignorer ma démarche à madame Hérouard.

Le banquier, cette fois, s'avança sur Jean, le bras levé ; celui-ci se détourna, puis, saisit le bras levé et l'abaissa avec force, mais sans brusquerie.

— À quoi, reprit-il, servirait d'en agir autrement ? — Du scandale ? un éclat aussi ridicule que tardif ? la désorganisation de votre famille ? et pourquoi ? À soixante-dix ans existe-t-il donc encore de l'amour et de la jalousie ?… Je vous l'ai dit tout-à-l'heure : nous sommes deux hommes, expliquons-nous et arrangeons-nous entre nous ; que les éclats de cette scène ne dépassent pas le seuil de ce cabinet.

— C'est cela ! payez ! et dévorez votre déshonneur… et continuez de laisser sous votre toit… la femme… la fille, née sans doute aussi de ce commerce… de tendre la main à… M. Mériot.

— Raisonnons…

— Sortez !

— Pardon : encore un mot ; si vous daignez réfléchir vous comprendrez qu'en m'adressant à vous… seul… j'ai pris le parti le plus sage et le plus prudent parmi ceux que la nécessité m'imposait.

— Brigand !

— Je pardonne à votre colère, et j'attends tout de votre justice. Eh ! qui sait ? peut-être un jour, Château-Gaillard ne sera-t-il pas celui de vos fils qui montera le moins haut.

— Quand on ose mettre le pied sur tous les échelons.

— On ose bien des choses quand on se trouve devant la question « être, ou n'être pas. »

Château-Gaillard sortit enfin, ayant assez usé la colère de l'homme pour le laisser accablé de son malheur et fatigué de rugissements.

Resté seul, en effet, M. Hérouard tomba dans son fauteuil, et se prit à pleurer. Il pleura, le malheureux ; il sanglotta. Il se prit la tête à deux mains, comme pour contenir les pensées, les haines et les colères qui s'y heurtaient ; et, abruti de douleur, stupéfié, ivre, fou, il murmura tout seul :

— Mon Dieu !… mais peut-être que tout cela n'est pas vrai ?…

Et soudain, il se répondit à lui-même par un rire strident, épouvantable, plein de tortures, de cris, de désespoir : « c'est vrai !… c'est vrai !… »

Oh ! en quelles lettres flamboyantes l'inexorable clairvoyance écrivait sur les lambris de son cabinet :

« Tu as été trahi… trompé… moqué… Tu as donné, depuis trente ans, ta tendresse et ton respect à une épouse adultère, dont la noble figure est un masque, dont chaque sourire a été une grimace, chaque baiser une prostitution, chaque parole un mensonge. Tous les jours tu ouvres ton foyer à son infâme complice, et… tu baises au front, avec des élans d'ineffable tendresse, une jeune fille dont il est le père. La vie n'a été pour toi qu'une longue ironie. Tout raille en te regardant… et si tu te venges, quelle que soit ta vengeance, parce que tu es vieux, parce que ta femme a les cheveux blancs, tout raillera plus encore. Alors, ce sera comme cent démons ricanant qui danseront autour de toi une sarabande infernale, chacun te jetant au visage une injure, ou une moquerie — Travaille, malheureux ! enferme-toi entre des cartons poudreux, ou bien traverse l'Océan pendant le blocus continental, sous le feu des croisières ennemies : pendant ce temps-là, ta femme fait des bâtards. Allons ! sue, crois et aime, pendant un demi-siècle ; et puis, un matin, voici venir un quidam qui te dit : Ta fortune ? — part à quatre ! Ta foi ? — aux ténèbres extérieures ! Ton amour ? — aux gémonies !

» Et puis, fâche-toi : fais moins bon visage à l'épouse, chasse le corrupteur, cabre-toi devant les prétentions du bâtard ; — et la risée publique est là, toute prête à renvoyer aux échos les éclats de ta honte, de ta duperie et de ton malheur ; à jeter autour de ton désastre les cent mille grelots du ridicule ! »

1 · 18

Dans la journée, Château-Gaillard tint chez Fanny une réunion préparatoire au lancement de sa fameuse compagnie industrielle.

Il s'agissait d'acheter des mines de houille dans le bassin de la Somme, un prix assez minime, la position des précédents exploitants n'étant pas brillante ; de les mettre en actions à un capital considérable et… d'en tirer ensuite… des dividendes fabuleux ; — pour les actionnaires… si c'était possible ; et, en tout cas, d'en faire un coup de fortune pour les directeurs.

Ai-je dit que son journal était prêt à paraître ?

Tout cela s'était organisé, sans bruit, depuis quelque temps.

Et pour faire paraître le journal et lancer les mines d'Archiennes, que fallait-il ?

Cent mille francs d'une part. — Un journal se faisait alors, à meilleur compte qu'aujourd'hui. — Cent mille francs de l'autre à verser comptant, és-mains des propriétaires sortants ; non à titre de paiement, — ils devaient être payés en actions, — mais à titre d'indemnité, pour certaines complaisances. — Un banquier pour émettre les actions de la compagnie ; un directeur ; un ingénieur pour faire, sur les mines, le rapport destiné à séduire l'actionnaire ; et un conseil de surveillance établi pour rassurer sa confiance.

Château-Gaillard se faisait fort d'apporter les deux cent mille francs et le banquier. Valdeuil apportait le conseil de surveillance ; il avait aussi découvert l'ingénieur et traité avec les propriétaires sortants.

Moyennant quoi, Château-Gaillard devait être fait directeur de la compagnie avec un traitement fixe de quarante mille francs et une part de dix mille actions ; rester propriétaire du journal, qui avait pour gérant responsable Baudrillet.

Et Valdeuil, sous-directeur, avec un traitement fixe de douze mille francs, une prime de mille actions, et un intérêt dans le journal. Par un arrangement spécial et sous-seing privé, les vendeurs devaient en outre, sur les cent mille francs qu'ils recevraient comptant, remettre vingt mille francs à Valdeuil, en manière de commission et pour le payer de ses bons offices.

Ces vingt mille francs représentaient entre Château-Gaillard et Valdeuil, un boni dont Horace gardait les deux tiers pour se payer de la dette contractée envers, lui par Jean au retour du régiment, et dont le troisième tiers soldait, avec intérêts, la dette de Jean à Baudrillet.

Mille actions des mines d'Archiennes étaient en outre réservées pour reconnaitre les soins de quelques intermédiaires ; de ces dames, par exemple, qui avaient décidé leurs protecteurs à faire partie du conseil de surveillance.

Tout en achevant de débattre et d'arrêter ces arrangements, Château-Gaillard, parfois, frémissait. — Au souvenir de la scène du matin ? — Non ! de celle de la nuit, dans ces mêmes salons avec Sarah Bertin.

L'appartement de Fanny, en effet, n'avait pas encore repris son aspect ordinaire ; les vestiges de la nuit de fête étaient partout. Par la porte battante du salon, l'œil de Jean apercevait le boudoir garni de fleurs où pendant quelques minutes il avait tenu la courtisane, et, plus d'une fois, au milieu des discussions d'af-

faires, passa comme un mirage devant ses yeux, le souvenir de l'indescriptible ondulation de la jupe de Sarah, s'éloignant sans réponse, sans promesse enivrante comme une bacchante, décevante comme un follet.

Il quitta la réunion pour aller aux informations. — Où logeait-elle ? Comment la rejoindre ?... Mais ce fut l'affaire de rien de savoir cela. — Elle logeait rue de l'Arcade, au premier, dans un magnifique appartement meublé, non loin du prince qui était alors son fastueux protecteur. Il l'avait ramenée de Londres et projetait de l'emmener à Florence.

Maintenant, comment la rencontrer ? c'était simple, elle recevait de deux heures à quatre ; mais, pour Château-Gaillard ce devait être plus compliqué, il ne put parvenir jusqu'à elle. Sans doute elle l'avait consigné.

Cependant il sut qu'elle devait aller à l'Opéra le soir.

Probablement le prince l'accompagnerait. — Qu'importe ? il se promit bien de trouver l'occasion de lui parler.

Il tua le temps, jusqu'à sept heures, dîna au restaurant et ne rentra chez lui que pour s'habiller à la hâte.

— « Madame,» lui dit son valet de chambre, avait à lui parler.

Il répondit brusquement qu'on le laissât en paix, et s'échappa.

Sarah, ce soir-là, avait une robe de velours noir, qui faisait ressortir merveilleusement sa beauté. Dans les cheveux un simple camélia rose ; au cou, un collier de perles inestimables. Quand elle entra dans sa loge, seule, elle y trouva Château-Gaillard installé dans l'ombre.

— Quoi ? ici ? et comment ? mais le prince va venir.

— C'est justement pourquoi me voici, avant qu'il ne soit venu.

— Mais…

— Şarah, je vous veux ; Sarah, je vous aime ; Sarah, vous êtes la seule femme que j'aie jamais désirée avec une impétuosité qui domine toutes mes autres préoccupations.

— Des fadaises ! ne savez-vous rien de mieux à me dire ?

— Vous semblez me garder rancune du passé ! Et quelle preuve plus évidente de passion, de la part d'un jeune homme amoureux et pauvre…

— Que de voler à une fille deux heures de plaisir ?

— Si vous le prenez ainsi, combien voulez-vous pour le passé ? Et combien pour l'avenir ?

— D'abord, je ne veux pas perdre le prince D., et allez vous-en.

— Pas sans une réponse.

— Eh bien, après-demain nous allons aux Bouffes ; et le prince arrive toujours un peu après moi…

— Merci !

En rentrant chez lui, cette fois, Château-Gaillard apprit les nouvelles :

M. Mériot avait succombé dans la journée à une attaque d'apoplexie, après une visite de M. Hérouard.

M. Hérouard, sa fille et sa femme de chambre, avaient été mises précipitamment dans une chaise de poste et envoyées dans une terre éloignée.

La porte de l'hôtel Hérouard était défendue pour tout le monde.

Son domestique, qui lui apprit tout cela, ajouta que : « madame attendait monsieur, et avait beaucoup pleuré. »

— F..., s'écria-t-il, qu'elle aille au diable et vous aussi !

Et il s'enferma dans sa chambre, alluma un cigare, puis un autre, puis un troisième, en attendant le jour.

Au jour, il se coucha et s'endormit. Puis, vers les dix heures il s'éveilla, demanda une tasse de thé, s'habilla, prit un cabriolet, et se fit conduire chez Mériot.

Le vieil académicien habitait, seul avec une gouvernante de cinquante-cinq ans, une maisonnette dont il était propriétaire, située dans une rue solitaire du faubourg Saint-Germain, vers le boulevard des Invalides.

En apercevant Château-Gaillard, la femme de charge qui pleurait à sanglots son maître, jeta feu et flammes. Elle ne savait rien de positif sur la scène qui avait été suivie de l'attaque d'apoplexie et de la mort de Mériot, mais quelques paroles échappées à l'agonie du pauvre père, lui avaient fait pressentir que le coup venait du fils naturel.

Jean ne prit garde ni à la douleur ni aux reproches de la vieille servante. D'un geste et d'un froncement de sourcils il lui imposa

silence ; puis, il monta jusqu'à la chambre mortuaire, se découvrit et s'agenouilla près du corps, avec l'air accablé qui convenait.

Un religieux était là qui priait ; il lui demanda de lui indiquer les prières à lire, les lut avec un recueillement édifiant ; ne se pressa pas ; jeta de l'eau bénite, en croix, sur le corps ; puis redescendit et s'enquit d'un ton bref, auprès de la gouvernante, des démarches qui étaient faites, de celles qui restaient à faire.

Il fallait commander les lettres de faire part, acheter le terrain, s'entendre avec l'administration des pompes funèbres, commander le service à l'église, etc.

Àtrois heures tout était prêt ; les lettres furent envoyées au nom des collatéraux éloignés du défunt, et de M. de Château-Gaillard son fils adoptif ; la concession de terrain fut acquise à perpétuité ; le convoi dignement ordonné ; le service religieux commandé avec grand'messe, accompagnement d'orgue et abondance de tentures et de cierges.

Chemin faisant, Jean avait déjeûné à Tortoni, montrant à qui voulait sa figure de circonstance ; et avait griffonné, sur la table du café, quelques billets particuliers annonçant son malheur et le dégageant de quelques parties.

Vers quatre heures il reparut auprès du corps, reprit le livre de prières et le rameau de buis, et, après une demi-heure d'oraison, s'assit en face de la religieuse, devant le bureau du mort, et se mit à écrire à M. Hérouard.

« Ah ! monsieur, que deviennent donc les passions humaines, devant un cadavre ? Voici la fin de tout ; folies de l'ardente jeunesse ; intérêts de l'âge mûr ; haines, vengeances, remords… Car,

par de là, lorsque nous revivrons, il ne restera plus que le repentir.

» Pourquoi faut-il que notre chemin ici-bas soit tracé par la fatalité, le destin ou la providence à travers les obstacles ? et que l'impulsion qui nous pousse, nous heurte les uns aux autres, nous blesse et nous déchire ? Pourquoi faut-il que, fatalement, celui-ci devienne le jouet ou le martyr de celui-là ? Que tel ne puisse subsister si tel autre subsiste ? Que, pour faire sa place au soleil et conquérir sa part de pain, un homme doive pousser l'autre, réclamer, revendiquer, arracher sa proie, comme la bête sauvage dans les bois ?

» Pardon, de vous jeter ces pensées mélancoliques et amères, et de vous charger ainsi d'une partie de mon fardeau ; mais je veille auprès d'un mort qui me fut cher, et dont la face convulsée redit encore les dernières douleurs ; j'écris à l'homme qui est mon second protecteur, mon meilleur ami maintenant, et je laisse aller ma plume aux impressions de mon âme.

« Élevons nos cœurs, » lisais-je tout à l'heure dans un livre de prières, et j'ai été frappé de cette idée si simple, si grande et si belle. « Élevons nos cœurs » et, d'en haut, nous pardonnerons beaucoup, parce que nous verrons de plus loin.

» Pas une amertume ne me reste contre ceux qui m'ont imposé le fardeau de la vie dans des conditions difficiles. Dieu fasse paix à leurs âmes. Mais, en revanche, je sens de l'admiration et presque un culte pour vous, qui, d'une si paternelle mansuétude m'avez ouvert votre maison, votre famille, votre crédit.

» Puisque nous touchons aux choses de ce monde, je voudrais vous dire où j'en suis des affaires pour lesquelles j'ai besoin de

vous. Justement au moment du malheur qui me frappe, elles étaient prêtes et pressantes ; mais, je ne me sens guère aujourd'hui en état de vous les expliquer par le menu. — Permettez-moi d'accréditer auprès de vous mon ami et mon associé, M. Horace de Valdeuil, une des plus brillantes recrues de notre jeune diplomatie. Il vous dira comment, pour fonder une entreprise excellente, et qui je l'espère fera ma fortune, il me faudrait l'appui de votre maison, sur laquelle j'ai compté pour émettre mes actions ; il vous montrera d'ailleurs le rapport de notre célèbre ingénieur, et vous soumettra les noms des personnages qui ont bien voulu consentir à former notre conseil de surveillance. Vous serez très-content, je pense, de M. de Valdeuil, futur préfet, futur ambassadeur.

» D'après ces explications, vous comprendrez facilement quelle somme d'argent me serait nécessaire pour faire face aux engagements de diverses sortes que je vais prendre ; mais j'aurai l'honneur de vous voir à ce sujet.

» Recevez, en attendant, la respectueuse expression de ma reconnaissance et de mon dévouement, et veuillez vous faire l'interprète de mes sentiments auprès de ces dames.

» Château-Gaillard. »

Il descendit et jeta cette lettre dans la première boîte. Sur ces entrefaites les lettres de faire part étaient arrivées. Il envoya chercher l'almanach des vingt-cinq mille adresses, choisit quelques chapitres, fit plier les lettres par les femmes et écrivit les suscriptions. Il en lança beaucoup.

De temps en temps, la religieuse marmottait une prière et aspergeait le mort.

Vers le soir, on apporta la bière. Jean aida la religieuse et la servante à y arranger le corps ; porta la main à son front en lançant un regard vers le ciel, essuya deux larmes, posa une croix sur la poitrine du mort ; sembla s'absorber un moment dans une dernière prière, puis dit aux deux femmes :

— À demain onze heures.

Et sortit.

D'abord il alla devant lui, secouant à chaque pas et jetant au coin de chaque borne les préoccupations et les lourds ennuis qui l'avaient accablé tout le jour.

Puis il respira fort et pressa le pas ; enfin il entra dans un café, soupa, et rentra chez lui.

Charlotte l'attendait. Non jamais, jamais présence ne lui fut plus insupportable : Charlotte pleurait, tenait les mains de Jean, lui parlait avec attendrissement de Mériot. Il l'aurait battue.

Enfin il s'en défit et put s'enfermer dans sa chambre ; et bientôt ses pensées retrouvèrent leur voie.

— M. Hérouard, se dit-il, aura ma lettre demain matin ; après qu'un jour aura passé sur ma révélation, sa colère, la mort de Mériot, et le départ de sa femme et de sa fille. De tels coups simultanés ne frappent pas un homme de son âge sans l'abattre. Il ne m'étranglera pas.

» Sans doute déjà une secrète voix lui aura dit : « Demain peut-être tu rejoindras dans la tombe ton ennemi Mériot, et, dans un autre monde, tu te trouveras face à face avec lui… »

» Il faut compter avec la faiblesse humaine et compter aussi sur les marottes qu'elle se forge. Si Hérouard est bon et chrétien, ma lettre fera son chemin dans son esprit ; s'il est esprit fort, elle lui inspirera l'idée qu'il serait bien sot de donner maintenant ses malheurs conjugaux en spectacle au monde ; enfin elle lui fera comprendre, étant écrite visiblement sur le corps encore chaud de Mériot, qu'à esprit-fort, esprit-fort et demi, et qu'il a affaire à un parfait gentleman, lequel serait, au besoin, un créancier inexorable…

» D'ailleurs je lui enverrai Valdeuil. Vis-à-vis d'Horace il lui faudra bien contenir les éclats de sa rage, s'ils ne sont pas encore domptés ; et il sera placé dans la situation ou de tout trahir, ou de bien recevoir cet intermédiaire, ce tampon…

» D'autre part, je parlerai à Valdeuil, je lui expliquerai comment il devra s'arranger pour plaire et inspirer confiance, tant en lui qu'en l'entreprise. En lui… parce que peut-être… — eh ?… qui sait ? — Hérouard sera pressé de se défaire de Julie… En l'affaire, parce qu'il faut… oui ! il faut que, non-seulement, Hérouard fasse de sa fortune part à quatre, mais encore qu'il me regarde non comme un exploiteur de bas étage, mais comme un corsaire de première volée ! »

Le lendemain il vint assez de monde à l'enterrement. Jean de Château-Gaillard prit la conduite du deuil et fut admirable de tenue au départ, à l'église et au cimetière. Il sema libéralement les pourboires, répondit à cent compliments de condoléance, eut des larmes dans les yeux en jetant sur la bière la première pelletée de terre.

Et tout fut dit.

1 · 19

Pour le coup, Château-Gaillard plus encore que la veille au soir avait besoin de sortir de cette atmosphère, et de repousser les énervantes étreintes des gens et des choses. Mais une puissante diversion était là, toute prête. Ne devait-il pas, ce soir-là même, revoir un instant, dans l'ombre d'une loge, Sarah Bertin ?

Dès qu'il fut seul, son imagination enfièvrée s'élança vers la courtisane avec plus d'entraînement que jamais. Les fatigues, les grimaces sociales, la longue contrainte, avaient surexcité ses passions au lieu de les calmer. Les désirs en effet sont en raison directe des obstacles ; et, plus encore, en raison directe des démarches inavouables auxquelles ils ont poussé, des victimes qu'ils ont faites, des crimes qu'ils ont causés. Au moral, on a besoin d'étouffer dans l'assouvissement, la honte et le remords ; au physique d' absorber dans l'excès, le fluide nerveux décuplé par les efforts.

Toutefois s'il se sentait plus que jamais possédé par le souvenir et la pensée de Sarah Bertin, il était gêné par l'idée d'aller au théâtre ce soir là, à cause des convenances. Ah ! s'il avait pu la rejoindre dans un coin solitaire, l'y posséder à lui ? mais non ! il lui fallait aller chercher une parole, peut-être décevante, derrière un fauteuil, dans la pénombre, redoutant l'arrivée d'un homme qui pouvait le chasser.

L'heure arriva pourtant ; et l'heure était précise. Jean errait, comme un esprit en peine, dans les ruelles qui avoisinaient le théâtre. Tout-à-coup il prit sa résolution, s'élança par la porte des acteurs, glissa dans les couloirs, chapeau rabattu et collet relevé,

sut d'une ouvreuse quelle était la loge du prince et s'en fit ouvrir la porte.

Sarah était installée ; d'un coup d'œil, elle sembla dire comme Louis XIV « j'ai failli attendre. »

Jean s'excusa. Ce soir là, elle était en moins grande toilette que l'avant-veille ; mais, pour avoir une robe plus montante, elle n'en était pas moins provoquante. De larges manches de dentelle faisaient sabot, autour de ses bras blancs, et sa poitrine apparaissait, à travers son corsage entr'ouvert ; sa bouche avait des courbes amoureuses, ses yeux des regards alanguis.

Et puis, elle ne persiflait plus. Jean put saisir un instant sa main, lui dire quelques mots passionnés, qu'elle lui laissa dire. Même, elle était comme attendrie.

— Vous souvenez-vous, lui dit-elle, à brûle pourpoint, du petit salon cerise, où…

Aussitôt un mirage passa devant les yeux de Jean. Le présent disparut comme un rideau qu'on tire, et il se revit, à vingt ans, affrontant la courtisane avec la carte de Charles Villardier et deux louis pour talisman, frémissant à la fois de désir et de crainte.

— Oh ! dit-il, si je m'en souviens ?… Sarah !… mais… tu t'en souviens donc aussi ?… Oh ! que vous étiez belle… et… pour moi… redoutable. Dieux ! que d'ivresse quand l'œil entr'ouvert, je t'ai entrevue, te penchant vers moi…

— Oui, reprit-elle ; j'ai gardé aussi mémoire de cette matinée ; l'emportement de votre attaque et la passion que je sentais en vous, m'ont surprise… Et vous aussi, vous étiez beau !

Leurs regards se rencontrèrent ; une flamme y passa. Jean allait s'écrier enivré, éperdu, quand, tout à coup, elle regarda sa montre et :

— Neuf heures ! dit-elle, le prince arrive, s'il n'est arrivé, s'il ne monte l'escalier ; vite ! vite ! disparaissez !

— Où, et quand ? demanda Château-Gaillard en se levant…

Elle sourit, laissa glisser sous ses paupières un regard plein de promesses et murmura :

— Dans le salon cerişe ; et… quand vous voudrez.

Il n'en fallait pas davantage pour que, dès le lendemain, tout à coup, brusquement, Charlotte fut avertie qu'on allait déménager ; Jean ne pouvant par suite de ses affaires, et d'une grande position qu'il allait prendre, conserver un ménage scandaleux.

D'ailleurs il avait trouvé dans un faubourg une petite maison charmante : un nid. Charlotte y logerait, et Jean irait la voir.

En quarante-huit heures, madame Lehallier fut déportée et claquemurée dans la propre maison où Mériot était mort, trois jours auparavant.

La dite maisonnette appartenait à Château-Gaillard, unique héritier de Mériot. Elle se composait de trois petites pièces à rez-de-chaussée : salon, salle à manger, cuisine ; et de deux chambres à coucher avec cabinets de toilette, au premier, sous le toit. Un jardinet de vingt mètres carrés complétait l'ensemble de l'immeuble. Le tout pouvait valoir une douzaine de mille francs.

Jean ne songea pas à vendre. Pour le moment la maisonnette était une case toute trouvée pour Charlotte ; et, plus tard… qui

sait ?… cela pouvait servir soit de petite maison, soit de retraite, d'abri, contre les revers possibles de la destinée.

En même temps, il se mettait en campagne pour louer l'ancien appartement de Sarah Bertin, rue du Helder. Malheureusement l'appartement était occupé. Qu'importe ! il le lui fallait : à coup d'argent il ferait déguerpir le locataire.

La question d'argent ne l'arrêtait pas, sûr qu'il était, d'en faire, de manière ou d'autre : il y avait le jeu, l'emprunt, les usuriers : chez Mériot il avait trouvé quelques économies ; enfin M. Hérouard n'était-il pas là ?

Mais la question d'argent n'est pas tout. La famille qui habitait l'appartement ne se souciait pas de déménager. Il fallut des pourparlers d'abord ; puis du temps ensuite ; le temps, pour cette famille de trouver un local et de s'y transporter ; le temps, pour Château-Gaillard, de reconstruire par le souvenir la décoration de l'appartement, de s'entendre avec un architecte, puis avec un tapissier. Trois semaines s'écoulèrent.

Pour tromper son impatience, il trouva moyen d'aller quelquefois chez la courtisane à l'heure des visites. Et alors il lui glissait un jour :

— Je loue l'appartement de la rue du Helder.

Et l'autre :

— Je l'ai loué ; j'y vais mettre les tapissiers ; nous y retrouverons le salon cerise…

Et elle souriait d'un air d'intelligence ; et, avec la science impitoyable de ces femmes, elle se plaisait à lui donner le vertige.

Pendant ce temps, Valdeuil avait rempli sa mission chez le banquier — avec plein succès ! Hérouard s'était soumis. Et que faire autre chose ? Les deux cent mille francs, même, étaient venus, comme tout seuls sur le bureau de Château-Gaillard. Le malheureux Hérouard ne discuta seulement pas ; et il aima mieux s'exécuter d'avance que d'affronter un nouvel assaut.

En effet, la mort subite de Mériot, la solitude, le désarroi de sa vie à lui l'avaient accablé. À soixante-dix ans, on n'a plus le ressort de certaines haines, et de certaines vengeances ; et puis, quoi ? il y a les habitudes… les habitudes lentement prises : habitudes de sentiment et autres ; on est vivant certes, et déjà comme enveloppé dans une sorte de suaire par l'opinion du monde ; cette opinion a fait votre épitaphe, et il n'est plus temps de rien recommencer. Et un malheur immense, infini, inguérissable peut fondre sur un homme ; il n'a plus d'autre droit… d'autre devoir que la résignation.

Valdeuil, d'ailleurs, ne savait rien du fond des choses entre Château-Gaillard et le banquier ; celui-ci le sentit tout de suite, et aima mieux traiter avec cet inconnu et rester dans le rôle de bienfaiteur, que d'accepter devant Château-Gaillard celui de dupe et de victime.

Voilà comment, dix jours environ après la mort de Mériot, fut lancé sur le turf parisien un nouveau journal, qui, pour un prix minime, promettait aux abonnés monts et merveilles, donnait des feuilletons d'Eugène Sue, de Frédéric Soulié et d'Alexandre Dumas, et annonçait à sa quatrième page, avec un fracas dont on n'avait pas encore eu d'exemple, la Société des mines d'Archiennes, fondée au capital de trois millions, patronnée par des

pairs de France, des hommes titrés et des ambassadeurs, et devant rapporter, à ses actionnaires, de fabuleux dividendes.

Àla troisième page du journal, figurait le rapport affriolant de l'ingénieur ; et, à la première, des entrefilets qui célébraient à divers titres tous les patrons de l'affaire.

Quant à la politique de la nouvelle feuille, elle était centre gauche, une opinion élastique, grâce à laquelle on pouvait, tour à tour, et selon les cas et les intérêts, rendre service au gouvernement et lui jouer de mauvais tours.

Quelques nouvelles à la main achevaient de donner de la saveur à L'Opinion publique, qui réunit très-vite bon nombre d'abonnés.

Il va sans dire que le feuilleton théâtral chantait les louanges des femmes de théâtre dont les protecteurs étaient attachés, peu ou prou, soit au journal, soit à la commandite ; et que Fanny, surtout, avait là-dessus une souveraine influence.

Il fallait l'apaiser d'ailleurs, car elle avait assez mal pris d'abord une nouvelle qui circulait dans le monde depuis quelques jours, et qui, saisie au vol par une de ses bonnes amies, lui avait été glissée dans l'oreille par la même : savoir, que son amant Horace de Valdeuil allait épouser mademoiselle Hérouard.

Eh ! mon Dieu oui ! les choses s'étaient arrangées comme cela… Mis en rapport avec M. Hérouard pour l'affaire des mines d'Archiennes, avait plu au banquier ; puis à la jeune fille… C'était du moins ce que l'on disait dans les salons.

Et avec cela les commentaires :

— Mademoiselle Hérouard aura un million de dot…

— Oui !… ces filles de banquier, sont toutes les mêmes : elles veulent être anoblies, titrées…

— M. de Valdeuil a un nom bien à lui, et honorablement classé par d'Hozier ; il peut, sans qu'on le lui reproche, s'attribuer un marquisat… et puis, joli garçon, attaché d'ambassade, en disponibilité, c'est vrai…

— Et protégé par une danseuse…

— Chut ! ce sont des cancans… Quel jeune homme n'a pas dans son passé quelques fredaines ? Horace de Valdeuil est intelligent ; il a des relations dans le monde : il peut aller loin, etc.

Au fond, depuis la fatale révélation de Château-Gaillard, M. Hérouard ne pensait plus qu'à une chose : se débarrasser de l'enfant et de la mère ; se dégager de ses devoirs sociaux et des considérations de respect humain qui les imposent. Il ne pouvait pas chasser de sa famille cette jeune fille, que la loi faisait sa fille ; il n'osait pas l'enfouir dans un couvent, mais il la jetait au premier épouseur venu.

Peu à peu, la danseuse qui avait d'abord été furieuse se calma ; elle aimait Horace, et comprenait qu'une pareille dot ne se trouve pas deux fois à portée de la main d'un gentilhomme d'aventure ; d'ailleurs elle comptait bien ne pas perdre pour cela son amant.

Tandis que Valdeuil faisait sa cour, Jean de Château-Gaillard se montrait partout, superbe et victorieux, organisait toute l'affaire des mines d'Archiennes, plaçait des actions, faisait monter le cours, à la bourse, et vendait, avec prime, celles qu'il s'était attribuées à titre gratuit.

Ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper de son journal, et d'y faire paraître un article qui mit en émoi le ministère ; ni de presser les tapissiers, d'aller deux fois par jour voir l'appartement de la rue du Helder, et de chercher la rencontre de Sarah Bertin, toutes les fois qu'il le pouvait faire sans risquer de la mettre en colère.

Il acheta une voiture, prit un groom et une cuisinière habile à combiner de petits dîners fins, monta sa maison de cent choses, et fit sertir de diamants deux louis pour les poser, en manière de bouclettes, sur de mignonnes pantoufles qu'il destinait à la courtisane.

Enfin le jour vint où, triomphant, il put aller chez elle, et lui dire : « c'est prêt. »

— Prêt ? vraiment ? dit Sarah avec un de ces regards et de ces sourires qui éveillaient en Château-Gaillard d'inextinguibles ardeurs. Prêt ?... vous vous êtes souvenu ? et vous avez eu la galanterie de rétablir tout cela ?

— Ç'a été pour moi un bonheur indicible... chaque détail me rappelait une joie... joie si rapide, que c'est comme un rêve dont j'attends maintenant la réalité. Hélas ! qui sera rapide encore, si vous devez partir avec le prince... Mais ne pensons pas au départ. Quand viendras-tu, Sarah ?

Elle se fit prier, elle énuméra les obstacles et prévit les empêchements.

— Le prince ne la quittait pas plus que son ombre ; il regardait Château-Gaillard d'un œil soupçonneux... Cependant elle tâcherait... voyons ? quand ? — le mercredi suivant vers trois heures

peut-être… elle pourrait profiter de son heure de réception et partir comme pour une promenade au bois de Boulogne. Et le prince, ce jour-là, devait dîner à l'ambassade.

On était au samedi. Pendant ces quatre jours Jean ne vécut pas de la vie présente, mais d'une seule espérance avivée par toutes les fantasmagories de l'imagination. Justement, Sarah Bertin lui avait défendu de paraître chez elle durant cet intervalle.

Il reçut dans son nouvel appartement la visite de Valdeuil. Valdeuil arrivait de la campagne où, avant son mariage, il avait été invité à passer quelques jours auprès de Julie Hérouard et de sa mère.

— Eh ! bien ! dit-il, nous voici tous les deux dans la situation sociale qui nous convient. Tu avais raison, et je m'applaudis d'avoir suivi tes conseils. Ma future est ravissante ; j'en suis amoureux tout comme si… Et quant à Fanny, elle se résigne tant bien que mal ; enfin elle ne me fera pas d'esclandre.

— Et tu te maries, quand ?

— Mercredi.

— Déjà ?

— Le père paraît aussi pressé que moi, ma foi !

— Et la mère ?

— Oh ! mon cher ! quelle femme ennuyeuse ! une borne, une statue, un mannequin ! — Mon mari vous agrée, monsieur ? ma fille vous accepte ? C'est bien. Et pas un mot de plus. Mais, par moments, un air de mater dolorosa qui me donne sur les nerfs.

— Et après le mariage, vous comptez ?…

— Justement, c'est de cela qu'il s'agit. Me fais-tu toujours préfet ?

— Plus que jamais.

— Mais tu m'accorderas bien trois mois, pour faire avec ma petite femme le traditionnel voyage d'Italie…

— Euh !… Allons ! trois mois, pas plus.

— Ah ! j'en aurai besoin, vois-tu, car j'étouffe dans ce vieux château, où l'on va, je ne sais pourquoi nous faire signer le contrat et nous donner la bénédiction nuptiale dans la solitude et le silence. Nous partirons, après la messe, mercredi matin. Ainsi je te fais mes adieux, car j'ai peur que tu n'aies pas le courage de faire soixante lieues pour entendre une messe basse et t'en revenir aussitôt. Mais comment, au fait, n'es-tu pas invité par la famille ?…

— Grâce au ciel ! mon ami… J'ai ici cent choses à faire de la plus haute importance. Sans parler d'un rendez-vous d'amour pour ce même mercredi.

— À propos d'amour, qu'as-tu fait de madame Lehallier, en venant, ici, t'installer dans ce palais ? car c'est splendide, sais-tu ?

— J'ai caché Charlotte dans une maisonnette ignorée, où j'irai la voir.

— Est-ce d'elle, que tu as, mercredi, un rendez-vous ?

— Allons donc ! mauvais plaisant !… — Mais parlons d'autre chose. Combien recevras-tu de dot ?

— Deux cent mille francs seulement ; mais plus tard…

— Oui : oh ! ce sera toujours un beau mariage.

— Je suis étonné, pourtant, que M. Hérouard mette, à la fois, dans tout ceci, tant de précipitation et si peu de faste. Il semble vouloir bâcler et étouffer ce mariage…

— Que t'importe ? C'est peut-être parce que je lui ai fourni des raisons de marier sa fille qu'il te l'a donnée tout de suite et sans hésitation… ni informations…

— Ces raisons touchent la jeune persomme ?

— Nullement ! Le père seul. Et je ne t'en dirai pas davantage… Julie t'aime-t-elle ?

— Elle m'accepte. Maintenant, si je tiens à être aimé d'elle… — je vais voir cela, pendant la première quinzaine de la lune de miel, — ce sera mon affaire !

— As-tu vendu tes actions ?

— Oui ; et touché ma prime. Nos vendeurs des mines d'Archiennes sont aux anges.

— Je le crois bien ! on leur a payé leur méchante houillère, au triple de sa valeur.

— Mais alors ?

— Alors quoi ? Serais-tu niais ? Prends garde ! tu finiras actionnaire. Qu'importe d'ailleurs ce que vaut l'objet de la spéculation, pourvu que la spéculation soit bonne ? Ne demande pas combien valent les mines ? mais, combien les actions font de prime ?

— Très-bien ; seulement un jour viendra, où…

— Certes ! mais en attendant nous avons le versement des actionnaires pour payer leurs dividendes… Tant qu'il y aura de beaux dividendes les actions monteront… et nous ne devons laisser venir le jour de la baisse que quand nous n'aurons plus ni actions, ni responsabilité… Sois tranquille, je t'avertirai.

Valdeuil devait rester deux jours à Paris pour régler diverses affaires et acheter la corbeille que, grâce à ses bénéfices dans l'affaire des mines, il pouvait offrir à sa fiancée. Ce fut fortune pour Château-Gaillard, dont l'impatience cérébrale et nerveuse atteignait le paroxysme, et qui ne savait comment tuer le temps, pendant les quatre mortels jours d'attente que la courtisane lui avait imposés. Il fut entraîné partout par Horace ; il choisit les étoffes ; il s'entremit auprès de Fanny, négocia la séparation des intérêts et mit du baume sur la blessure du cœur.

Et tout cela ne l'empêchait pas d'aller deux fois par jour surveiller la confection d'un certain déshabillé qu'il avait commandé pour Sarah. Enfin quoi ! il fit tout pendant ces quatre jours : des affaires, des folies, des orgies, tout, sauf pourtant qu'il n'alla pas voir Charlotte, dans l'ermitage où la pauvre créature attendait, d'heure en heure, pleurant et se roulant de désespoir.

Ce mercredi, dès deux heures, il était au rendez-vous, arrangeant les fleurs, respirant leurs parfums enivrants, caressant le peignoir qui était de cachemire comme l'autre, mais du plus beau, du plus souple cachemire de l'Inde, relevé de broderies féeriques ; contemplant les bouclettes qui, dans le nœud des pantoufles, brillaient comme une escarboucle, regardant sa montre,

et se regardant lui-même au miroir… avec doute… en se disant, lui l'Apollon, le don Juan, le Brummel de Paris :

— N'ai-je pas bien changé depuis mes vingt ans ? me trouvera-t-elle toujours beau ?

Dieux ! que cette heure fut longue… — Une, deux, trois… elle sonna pourtant ! Château-Gaillard se précipita dans l'antichambre, pour renouveler à son groom des instructions déjà dix fois redites.

Une, deux, trois !… Personne. « Mais quoi ! une femme peut elle donc toujours être exacte ? Elle aura été retenue par une visite, une couturière… qui sait ? par le prince peut-être ? Ou bien, elle se complaît, la coquette ! à décupler mon impatience… Ah ! comme je lui ferai payer… »

Et, cette fois, immobile, muet, l'œil sec, il comptait les minutes qui tombaient, lentes et sourdes, dans le clepsydre du temps.

Qui l'eut pensé ? qui l'eut pu croire parmi ses compagnons d'affaires ou de plaisir ? Château-Gaillard faisant le rôle d'amoureux transi ? attendant une femme avec des trépidations de nerfs et l'angoisse au cœur ? possédé par une passion ou un désir à ce point, qu'en ce moment rien n'eut pu le distraire, l'arracher de là, lui donner le change. Et quelle femme encore ? Une hétaïre qu'avaient eue tous les hommes assez riches pour aller à Corinthe ; une courtisane aussi connue sur le turf des villes d'eaux qu'à Paris et à Londres !

Et pourtant c'était vrai ; et pourtant il était là tremblant et haletant, cet homme dont tout l'amour de Charlotte Lehallier n'avait pu émouvoir le cœur.

Parfois… — oh ! si on l'eut surpris !… il baisait la pantoufle à la bouclette étincelante ; parfois il passait sa main dans la doublure soyeuse du peignoir avec un frémissement comme si le beau corps de la femme attendue était là.

Quatre heures sonnèrent pourtant.

Quatre heures ! n'aurait-elle pas pu s'échapper ? ne viendra-t-elle pas ?

Quatre heures un quart.

— Elle ne viendra pas !…

Alors Château-Gaillard sentit à la fois du désespoir et de la colère.

— Cette fille ! se dit-il, cette misérable fille ! je la battrai !… après !

Tout-à-coup un coup de sonnette retentit :

— Ah !… la divine créature !…

— Monsieur, vint dire le groom, c'est un commissionnaire qui apporte ceci.

« Ceci » était une lettre et un cadre.

Il fit sauter le cachet, vit la signature : « Sarah, » tomba sur un siége, et lut :

« Combien je suis peinée, mon aimable ami, de vous donner une déception ! mais l'inconstante fortune vient, tout inopinément, de disposer de ma destinée. Je pars dans un quart d'heure. Quand vous lirez cette lettre, vers trois heures, je suppose, le ga-

lop d'une chaise de poste m'entraînera loin de Paris. Mais les destins sont changeants et divers, nous nous retrouverons quelque jour, j'en ai l'idée.

» Vous aviez raison de me dire, l'autre nuit, au milieu de ce bal chez Fanny : « parmi tous ces hommes qui sont riches, qui sont célèbres, je suis le seul qui vous vaille… » En effet, je crois que nous sommes de même race, n'est-ce pas ?

» En attendant ce revoir souhaité, voici mon portrait. J'ai voulu vous venir, au moins en effigie ; d'ailleurs il était, ce portrait, — vous en souvenez-vous ? dans ce petit salon cerise dont nous avons, tous deux, gardé si bon souvenir. En cherchant bien peut-être, retrouverez-vous dans la muraille le clou qui le portait. Remettez-le à sa place, et regardez-le quelque fois, en pensant aux jours de la vingtième année.

» SARAH. »

Dire le bouillonnement de colère, l'épouvantable rage qui montèrent au cerveau de Château-Gaillard est impossible. Un moment il resta sans mouvement et sans voix. Puis, il eut peur de lui-même. Tout briser autour de lui, tout fouler aux pieds, ne lui eût pas suffi. Ce n'étaient pas des objets inanimés qu'il fallait à sa fureur : c'était un être humain, une femme, Sarah qu'il voulait déchirer et anéantir.

Mais elle était partie !

Était-elle bien partie ? Ne saurait-il la rejoindre ? Il avait de l'or ; il ne savait ce que c'était que de compter avec le mot : « impossible. »

D'un bond il s'élança dehors pour courir chez la courtisane.

Sans s'arrêter aux cris du concierge, il monta jusqu'à l'appartement. Là, personne ; des débris jonchant le sol ; les portes et les fenêtres ouvertes.

— Où est-elle ? demanda-t-il alors, tout effaré, au portier qui l'avait suivi.

— Eh ! je ne sais pas, monsieur ; madame est partie ce matin, à dix heures, avec M. Le Sourd... qui est si riche. — Monsieur connaît ?

— Avec... Le Sourd ?... et le prince G... ?

— J'ai fait porter une lettre au prince, aussi...

— Aussi ? — Ainsi c'est vous qui...

— Madame m'a dit, comme cela, en partant, et me remettant la lettre de monsieur... — Car je suppose, que monsieur est bien M. de Château-Gaillard ? — « Pour celle-ci, vous la ferez remettre sur le coup de quatre heures... pas avant... pas après. » Le prince avait été servi le premier, et, dès onze heures, il était ici... comme voilà monsieur.

Jean avait envie de se jeter sur l'homme pour l'étrangler. Mais il se sentit ridicule, et, sans répondre ni questionner davantage, il quitta la place.

Sur sa rage, venait de tomber comme une douche d'eau glacée.

— Où la chercher ? se dit-il. Sept heures d'avance ! Et l'or de Le Sourd, pour payer les guides des postillons...

Mais :

— Oh ! oui ! nous nous reverrons, Sarah, ajoutait-il en marchant devant lui, d'un pas fiévreux et saccadé. Oh ! oui ! un jour quelconque, et n'importe où ! Et ce jour-là, je ne serai plus mordu par un désir insensé… Tu ne me posséderas plus, et je me vengerai !

« Savoir ! » semblait lui siffler à l'oreille une voix railleuse.

1 · 20

Deux ans après, Château-Gaillard était député.

Il avait d'abord vendu son journal au ministère, moyennant la préfecture de *** pour Valdeuil, devenu le mari de Julie Hérouard. C'était celle du département où étaient situées les fameuses mines.

Puis, par les efforts combinés de ses créatures, les employés de la compagnie des mines, de son journal qui n'était pas si complètement vendu qu'il ne conservât de l'influence, et du préfet Valdeuil qui ne songeait qu'à vite en finir avec son rôle, pour passer de l'administration dans la diplomatie, il avait été élu par les deux cent cinquante électeurs d'un arrondissement.

Il avait trente ans, et touchait le sommet de ses espérances… Un beau mariage, et il était maître de se tailler le royaume qu'il voulait, au milieu de la société française…

Quant à madame Hérouard, une fois Julie mariée, elle était allée s'enfouir dans un couvent ; et là, elle n'avait pas tardé à succomber aux étreintes de son désespoir. Ses fils aînés, douloureu-

sement frappés par la soudaine dislocation de la famille, et ne sachant pour qui prendre parti, s'en étaient allés, l'un en Amérique, comme agent diplomatique ; l'autre en Angleterre comme correspondant de la maison de banque parisienne. Julie, par son mariage, avait été séparée de sa mère. Le monde, sans rien deviner, avait promptement oublié madame Hérouard. Elle était morte dans d'épouvantables tortures. La seule Julie, mandée à la hâte, avait assisté à son agonie ... Et au milieu de la suprême lutte, la mère avait pu lui crier :

— Surtout ne revois jamais Jean... c'est un misérable... sépare ton mari de cet homme, à tout prix... je le maudis Julie... je le maudis... souviens t'en bien... »

Naturellement, par testament, madame Hérouard avait avantagé Julie de tout son pouvoir. Celle-ci se trouvait donc riche d'une soixantaine de mille livres de rente... et avait encore à attendre l'héritage de M. Hérouard.

Dans ces conjonctures, elle n'eut pas de peine à persuader à son mari de donner sa démission. Horace s'ennuyait à périr à *** et ne demandait qu'à s'en aller. Instinctivement aussi, il se sentait menacé par son alliance avec Château-Gaillard. Devenu riche, pourvu d'une situation honorable dans le monde, il se souciait peu de rester exposé aux aventures. Sa situation, dans l'affaire des mines, le gênait. Il n'avait qu'un minime intérêt à la conserver, et il redoutait toujours cette échéance, dont il avait été question avec Jean, et dont il fallait être averti à propos.

Il réclama donc la promesse de Château-Gaillard, dès que ce dernier fut député, fit agir ses influences personnelles, et obtint d'être nommé ministre dans une principauté d'Allemagne. Et

avant de partir, il liquida sa situation avec la société des mines d'Archiennes.

Château-Gaillard fut légèrement contrarié de ce départ et de cette sorte de défection, qui lui laissait tous les embarras sur les bras. Mais il ne s'en préoccupa pas outre mesure, se croyant de force à tout porter, et en situation de tout conjurer.

M. Hérouard, désormais seul dans sa maison de banque, s'y enfermait comme un vieux loup-cervier, et continuait les affaires avec une sorte de rage maladive. Jamais, disaient les gens de bourse, on ne l'avait vu si âpre et si audacieux. Voulait-il s'enrichir ? cherchait-il un coup de dé qui le ruinât ? essayait-il seulement de s'étourdir ?...

Pour Charlotte... ah ! bon Dieu ! qui pensait à Charlotte ? ce n'était pas Château-Gaillard toujours !

Charlotte Lehallier lasse d'abandon, de honte, de misère, — car Jean oubliait souvent pendant des mois entiers de pourvoir à ses besoins, — s'était prise à penser, dans sa solitude. Tant qu'elle avait pu garder une illusion, elle s'était étourdie pour étouffer l'angoisse et le repentir. Le résultat du duel de Château-Gaillard avec son mari, elle avait voulu l'ignorer... tant elle était follement éprise. Le sort de son fils, elle ne s'en était point informée non plus. Abîme de démoralisation ! elle avait cessé même d'être mère, et n'avait vécu que pour attendre Château-Gaillard, en être rudoyée, humiliée, méprisée...

« Viendra-t-il aujourd'hui ? Viendra-t-il cette semaine ? Viendra-t-il ce mois-ci ? » Telle avait été l'unique préoccupation de sa vie depuis trois ans.

Mais enfin sous la torsion de la douleur, la conscience se révolta. Un immense repentir la saisit, sa faute lui fit horreur, et elle se trouva et elle se sentit la plus impardonnable des créatures. Toute une vie d'expiation ne lui parut pas suffisante à racheter le mal qu'elle avait causé. Un jour, elle alla se traîner sur les marches d'une église ; le lendemain, au seuil d'un couvent. Après quelques semaines de démarches elle se fit admettre, comme sœur converse, chez les Carmélites.

En quittant la petite maison de Château-Gaillard, elle lui écrivit un mot pour l'informer de sa résolution, pour le prier de l'oublier. Ah ! pauvre Madeleine, ce n'était pas la peine.

« Bon débarras, » se dit Jean, auquel le personnage de Charlotte n'était pas sans apparaître quelquefois comme une gêne.

En effet, la présence dans une maison lui appartenant, de cette femme jadis enlevée, de cette femme au mari tué en duel, pouvait entraver un beau mariage. On se souvient que l'aventure avait fait du scandale ; et, si fort dans l'ombre qu'il eût depuis tenu Charlotte, ses amis ne laissaient point que de lui en demander des nouvelles. Il répondait alors qu'il l'avait établie aux environs de Paris, dans un cottage. Quand il la sut au couvent, un beau soir, à souper, entre hommes, il plaça le récit d'une aventure arrivée à un de ses amis.

Il s'agissait d'une femme aimée, cachée par son amant dans un délicieux oasis de fleurs et de verdure. Un soir, l'amant arrivait sans être attendu et trouvait la belle en joyeuse compagnie… Une vibration émue passa dans la voix de Château-Gaillard, qui interrompit l'anecdote et tendit son verre en s'écriant : « Bah ! messieurs ! buvons frais ! »

De ce jour tout fut dit. On ne douta point que l'histoire ne fut celle de Jean et de Charlotte… et le silence se fit sur le souvenir de cette dernière, comme sur la tombe d'un voyageur qu'un même jour aurait vu passer et mourir.

Pour Jean, il ressentit un soulagement complet. Désormais, table rase. Nulle gêne, nulle entrave. Il ne s'agissait plus que de s'installer dans cet empyrée social où il n'était encore entré qu'en conquérant heureux.

Mais il fallait s'établir ; car, en allant au fond des choses, sa position ne s'étayait sur rien de solide. Se faire de larges revenus dans une entreprise dont le fond social payait les dividendes, ce n'était pas la fortune ; un journal, auquel le succès ou l'insuccès d'un roman donnait ou prenait des milliers de lecteurs, pouvait compter comme un instrument, mais non comme une forteresse. Quant à la députation, c'était assurément la plus belle situation que pût avoir un homme qui voulait parvenir ; mais, à la condition de savoir s'en servir. Il fallait donc au plus vite… se bien marier.

Premier point : la fille devait être riche et avoir sa dot en terres ou maisons au soleil. Second point : elle devait être bien apparentée, d'abord parce que Jean était dépourvu du côté de la famille ; ensuite parce qu'il avait besoin de l'honorabilité incontestée de toute une famille pour couvrir son passé ; enfin, parce que les familles bien placées dans le monde apportent avec elles tout un cortège de relations sociales, qui valent bien une seconde dot. Troisième point : elle devait être jolie et élégante, parce que, toute femme sans charme et sans grâce est un paquet qui embarrasse la vie d'un homme. Et, quatrième point : elle devait avoir

assez « d'esprit » pour être formée, ou assez peu, pour être exploitable.

Une telle compagne n'était pas facile à trouver. Et puis, encore, fallait-il donner à la famille des garanties ; par exemple, s'être fait à la chambre une situation qui rendit la réélection probable, et montrât, à l'horizon, le ministère possible.

Jean y songeait et cherchait son chemin dans les allées sinueuses de la politique. Il aurait voulu faire quelque discours qui le posât et ne l'engageât pas. Malheureusement la parole ne lui était pas encore familière, et les choses d'État ne lui étaient que très imparfaitement connues.

Il en était là vers 1846, guettant le moment et l'heure du dernier triomphe ; fouillant de ses investigations l'aristocratie et la finance, pour y découvrir la femme de son choix. Beau toujours, j'allais dire plus que jamais ; recherché, envié, en passe d'escalader toutes les cimes !

Les amis du passé avaient oublié les fredaines de la jeunesse ; Paul de Malinvault, qui n'avait pas manqué de prendre des actions des mines d'Archiennes, était au mieux avec Jean ; il le menait dans sa famille et lui cherchait une femme.

Mais que parlé-je donc des amis de la jeunesse ? Il ne restait plus, sauf Paul et le vieux Hérouard, que ceux qui avaient connu Jean, à la surface, seulement. Mort, Marius Lehallier ; mort Mériot, le pauvre père, qui, lui, avait horriblement vu ; morte la mère qui n'avait reçu qu'un coup, mais le coup suprême… et au couvent, enterrée vivante, Charlotte.

Leurs spectres, d'ailleurs, ne hantaient point le sommeil de Jean. Il n'y a point de spectres pour qui n'a pas de conscience. Et si parfois une ombre passait dans ses pensées, c'était l'ombre de Sarah Bertin, belle, invincible et décevante. Le souvenir de la courtisane l'irritait. C'était un mécompte, une déconvenue en même temps qu'un désir inassouvi. Il avait été roué, par elle, et ce seul fait la lui rendait plus désirable…

— Mais comment, se demandait-il, a-t-elle quitté pour ce gros Le Sourd, le prince qui est bien aussi riche, et qui lui faisait une autre situation dans le monde de la galanterie ? Comment pouvait-elle s'exiler, depuis plusieurs années, pour tenir compagnie à l'entrepreneur qui surveillait en Autriche l'exécution d'importants travaux publics ?

Un jour il posait cette question devant Paul, et ce dernier, pour peu clairvoyant qu'il fût, lui répondit :

— Peut-être bien qu'elle espère se faire épouser ?

Et cette explication laissa Jean songeur.

1 • 21

Cependant, à Pézenas, Corniquet se pourpensait.

Corniquet, jadis colporteur, aujourd'hui ayant fait fortune et possesseur d'une jolie maisonnette entre cour et jardin, dans un faubourg de Pézenas, était un vieux garçon de quarante-cinq ans, ayant bon pied, bon œil, plus d'idées que ses voisins, parce qu'il

avait davantage vu le monde et souvent roué ses pratiques ; — et de l'activité à en revendre.

Il s'était dit jadis, en prenant la balle, qu'il se retirerait des affaires, et achèterait une jolie campagne aux portes de Pézenas, quand il aurait réuni vingt mille francs vaillants, et il s'était tenu parole. Certes s'il avait voulu prendre femme, les partis ne lui auraient pas manqué. Mais, tout roulant et piétinant, il avait contracté des habitudes voyageuses. Bref, c'était un luron, vous m'entendez bien. Et, dans sa jolie maison, entre un cellier bien garni et une bonne pipe, il menait joyeusement la vie, en se frottant les mains !

Il n'empêche que les journées et les veillées, pour passer sans paraître longues, avaient besoin d'être remplies. Corniquet lisait donc les journaux ; il les lisait comme on lit quand on tue le temps, depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur, et encore se promenait, par certaines heures, dans son domaine, comme les lions du jardin des plantes dans leur cage. Que ne reprit-il sa balle et son bâton dans le but de gagner vingt autres mille francs ? mais non !

Dans les journaux il trouva le magnifique éloge des mines d'Archiennes, et des promesses, en veux-tu et en voilà, à l'adresse des actionnaires.

— Sacredié ! se dit-il, en pensant qu'il avait dans un coin cinq cents francs d'économies, si je pouvais, tout de même, m'en faire soixante francs de rente ? —

Il prit une action.

D'abord beau dividende, puis appel de fonds. Bref, à la fin de la seconde année, ayant augmenté sa mise de deux cent cinquante francs, et touché vingt cinq francs seulement, il se demandait si ces mines d'Archiennes étaient bien un des plus riches gisements houillers de France ? Si elles étaient bien gérées ? Si les gérants de l'entreprise étaient, comme l'affirmait le prospectus, les plus honnêtes gens du monde ?

J'ai dit qu'il n'avait rien à faire, et que c'était une nature active. Ces questions une fois posées l'obsédèrent. Serait-il donc bien possible qu'on l'eût dupé, lui, Corniquet ? C'était invraisemblable ; néanmoins il partit pour Paris, à pied, afin de s'en informer.

Vous vous imaginez bien que, quand Corniquet, d'informations en informations, fut parvenu à savoir que « le baron de Château-Gaillard » était le véritable chef de l'entreprise, il s'en alla tout droit chez lui, pour lui demander des comptes. Un valet de chambre en habit noir et cravate blanche, rasé de frais et plus gourmé qu'un « milord » lui répondit que « monsieur le baron n'y était pas. »

Corniquet revint le lendemain dans la matinée. « Monsieur le baron reposait. »

Àmidi : « Monsieur le baron donnait ses audiences : — avait-il une lettre d'audience ? »

Dans la journée : « Monsieur le baron était à la chambre. »

Vers cinq heures : « Monsieur le baron était au bois. »

Àsix heures : « Monsieur le baron dinait en ville. »

Le soir, naturellement : « Monsieur le baron était au spectacle. »

« Ouais ! m'est avis que ce baron de Château-Gaillard se fait la vie assez douce avec mes cinq cents francs, qui d'ailleurs sont devenus sept cent cinquante francs, se dit Corniquet furieux. Mais nous allons bien voir ! »

Corniquet en homme qui avait fait sa fortune, et qui était venu de Pézenas à Paris à pied, ne doutait de rien. Ce fut cette disposition d'esprit, autant que les indices fournis par les commencements de l'entreprise, et autant que « le doigt de la Providence » sans doute, qui le conduisirent directement chez le vieux banquier Hérouard. Là, il fut reçu à son tour, bien qu'il n'eut pas de lettres d'audience et, sans ambages, conta son cas.

Pauvre vieux Hérouard !... Il ne vivait plus que dans ses bureaux, à l'heure des affaires. De dix heures à quatre, soutenu par une sorte de fièvre quotidienne, il donnait des ordres, combinait des plans, allait et venait d'un commis à l'autre, recevait les visiteurs. Le reste du temps, cassé, l'œil morne, le masque stupide, les mouvements automatiques, il se traînait comme une ombre dans la vie. Qui pourrait dire l'angoisse qu'il sentait tous les jours, au coup de quatre heures, quand la caisse faite et les affaires de la Bourse du jour réglées, il voyait ses commis, un à un, fermer leurs pupitres et gagner la porte ? Il se promenait alors de long en large dans ses bureaux déserts, comme une âme en peine, jusqu'à ce qu'un domestique vînt le prendre pour l'habiller, le faire dîner, le conduire au théâtre, et lui faire gagner ainsi l'heure du sommeil.

« Il a une permission de dix heures du Père Lachaise » disaient entr'eux ses employés. Tous les jours pendant la bourse il revient ; et toutes les nuits il retourne à son caveau de famille.

Hélas !... peut-être !

Certes, si M. Hérouard avait voulu se venger de Château-Gaillard, le ruiner et le déshonorer cent fois il l'aurait pu. Mais jamais cette idée n'était venue au malheureux. Le coup reçu avait été trop soudain, et trop terrible. La victime était restée étourdie. Et puis à quoi bon ? Quelle vengeance eût égalé le mal ? Quelle vengeance eût vengé ? Il n'y en avait point. Des efforts de Titan n'eussent pas produit une revanche équivalente à la catastrophe accomplie, en une heure, par Château-Gaillard, dans la maison Hérouard.

Mais cette fois la vengeance venait s'offrir ; elle se faisait solliciteuse. Il aurait fallu résister à ses prières...

— Combien avez-vous d'actions des mines d'Archiennes ? demanda-t-il à Corniquet.

— Une.

— Hum ! cela ne vous donne pas seulement droit d'entrée à l'assemblée générale ! Il vous faudrait une soixantaine d'actions.

Corniquet bondit. — Aïe ! dit-il, tout mon bien y passerait, et plus encore ! S'il faut se ruiner pour n'être point volé je ne m'étonne plus...

— Que tant de gens mènent grande vie aux dépens des gogos ? — Mais un homme actif, entreprenant, pourrait se les procurer sans bourse délier ces soixante actions là.

— Et comment ? Ma foi ! s'il ne faut payer que de sa peine…

— Allons ! moi je vous y aiderai, reprit Hérouard. Sachez d'abord l'époque de l'assemblée générale…

— Dans vingt jours.

— Vous n'avez que le temps de vous mettre en règle ; car il faut déposer vos actions, quinze jours avant l'assemblée, au siége de la société. Maintenant une fois ayant voix au chapitre, ce sera affaire à vous de voir les livres… et de vous demander s'il y a lieu d'engager d'autres actionnaires dans votre parti…

— Suffit ! Corniquet saura faire valoir ses droits, et montrera un peu, à M. le baron, s'il est fait pour être berné ! s'écria le méridional, d'un ton qui ne laissait de doute ni sur sa résolution, ni sur l'âpreté qu'il mettrait à faire la besogne.

Et voilà comment un mois après, Château-Gaillard, en pleine prospérité, fut atteint par un procès désastreux qui devait le précipiter du Capitole à la roche Tarpéienne.

En assemblée générale, Corniquet avait réclamé l'examen des livres, et dénoncé un inventaire frauduleux et des dividendes fictifs. On apprenait, d'ailleurs, que les mines d'Archiennes rendaient peu ou point ; et que l'exploitation en serait plus coûteuse que profitable. De là, procès intenté par les principaux actionnaires — et débâcle financière.

Château-Gaillard n'avait pas commis la faute de rester directeur apparent de l'entreprise. Depuis longtemps, il avait placé au poste de la responsabilité son ami Baudrillet. Le nom de Château-Gaillard ne retentit donc pas dans tous les journaux de France, n'intervint donc pas dans des débats qui furent un des

scandales de l'époque. Mais, sur l'asphalte du boulevard, il n'y avait pas un passant qui ne sût que Baudrillet était l'homme de paille de Château-Gaillard.

Celui-ci d'abord essaya de payer d'audace ; mais on n'était pas alors, comme on l'a été depuis, accoutumé à certaines impudences. Un mot, jeté par des collègues dans son oreille, au détour d'un couloir, lui fit entendre que sa démission était impérieusement exigée par l'opinion… Dans les salons officiels on lui tourna le dos ; les amis qui le tutoyaient, la veille, ne le reconnaissaient plus quand ils le rencontraient. Bref, pris sans vert par ce Corniquet imprévu, il se sentit rouler au fond de l'abîme, sans pouvoir se prendre à rien pour se retenir.

La partie, quelque bien engagée qu'elle eût été, se trouvait perdue.

Alors, toute cette brillante existence fut comme un château de cartes qui s'écroula. Il n'y eut plus ni appartement somptueux, ni laquais ni voiture…

Mais peuh ! qu'était-ce que tout cela ! Il y eut en revanche, impossibilité de se montrer, soit à la Bourse, soit chez Tortoni, soit au club, soit dans les théâtres fashionables ; nulle part, enfin, où fréquentait le « tout Paris » dont Château-Gaillard faisait auparavant partie. Il fallut descendre de deux ou trois milieux sociaux, dans ce Paris où tant de cercles superposés coexistent sans se mêler, où tant de « mondes » divers ont leurs usages, leur code tacitement accepté, leurs cafés, leurs restaurants, leurs théâtres…

Et puis, autant il était facile de se procurer dix mille francs auparavant, autant il devenait difficile de se procurer deux cents francs maintenant.

Le journal, placé aussi sous la raison sociale Baudrillet et C avait été vendu, par suite de la faillite générale, et pour donner satisfaction aux pauvres actionnaires, que l'issue du procès laissait en même temps triomphants et ruinés.

Cette époque de la vie de Château-Gaillard est restée assez obscure. Quelques-uns ont prétendu que Valdeuil, tout en cessant des relations ostensibles, lui envoyait quelque argent. D'autres, que de concert avec son ex-gérant responsable, il usa successivement de tous les procédés connus et inconnus, dont usent à Paris, pour vivre, les gens qui n'ont pas de moyens d'existence avouables : du crédit, de l'emprunt, de l'usure, de la lettre de change, du billet de complaisance… du jeu !…

Mais Château-Gaillard savait, par expérience, le danger de ce dernier moyen. Il ne voulait, à aucun prix d'ailleurs, tomber dans la bohême… ni se faire des compagnons de misère et d'intrigue de bas étage, qu'il aurait fallu plus tard remorquer… car il commençait à savoir la vie, et n'ignorait pas de quel poids est le lest de certains passés et de certains entourages. Il se disait, aussi, que le procès des mines d'Archiennes, bien qu'il eut fait grande esclandre, serait oublié dans un temps donné, ou du moins que les faits s'estomperaient par la perspective, en s'éloignant, et en laissant le premier plan à d'autres scandales. Il comptait bien enfin reprendre sa place dans l'empyrée parisien.

C'est pourquoi il cachait sa vie en attendant l'occasion de remonter en selle.

Il sentit alors de quelle utilité pouvait être la petite maison du faubourg Saint-Germain, et regretta Charlotte, qui, si humble et

si inconnue dans cette retraite, pouvait lui faire une femme de charge accomplie.

Avant de l'aller reprendre à son couvent — il ne doutait pas, hélas ! d'y réussir au premier appel, — pourtant, il hésita. C'était toujours embarrasser son avenir de quelque chose... si peu que fut Charlotte ! Toutefois, comme il en avait un besoin actuel, et que l' embarras n'était que pour l'avenir, il alla reparler d'amour à la sœur converse.

D'amour ?... Elle eut pourtant la clairvoyance de ne pas se laisser prendre à cette comédie, ou le courage de résister. Un pressentiment peut-être l'avertissait qu'elle devait rester à l'humble port où elle trouvait la paix, et puis, le mortel amour qu'elle avait ressenti pour l'homme funeste qui la rappelait s'éteignait, sans doute, étouffé enfin par le remords.

Cette résistance inattendue étonna Jean, puis l'irrita. Eh ! quoi ? cette femme n'était donc pas sa chose ? Il ne pouvait donc pas, à son gré, en user et en abuser ? Il faisait un signe, et elle ne laissait pas là, immédiatement, sa coiffe de chanvre et sa robe de serge noire ?

La douleur, la solitude, le service dur du couvent avaient bien changé Charlotte. Ah ! que loin il y avait de la nonne au visage flétri, à la taille lourde et aux mains noueuses, à la jeune mère de Mario Lehallier, assise sous les berceaux de roses de Saint-Symphorien !

Toute jeune encore par les années, elle était vieillie par la souffrance et par cet abandon d'elle-même qui saisit les femmes de province, dès qu'elles n'ont plus dans la vie un intérêt d'amour. Donc, elle n'était plus séduisante. Pourtant, par cela

seul qu'elle ne répondait pas au premier appel, Château-Gaillard eut pour elle un regain de désir.

Cette cornette de toile, il eut envie de la jeter au vent, et de dérouler, d'une main hardie, les cheveux enroulés dedans ; cette robe de serge, il pensa la déchirer pour voir si, dessous, le cœur frémissant de sa maîtresse ne battait plus.

Charlotte pâlit sous un certain regard qui la traversa, de part en part, comme un trait. Pourtant elle répondit :

— Laissez-moi, Jean, je ne veux pas vous suivre !

Et, pour l'entraîner, il fallut que le séducteur descendit jusqu'à dire :

— Charlotte, je suis malheureux, et j'ai besoin de vous !

Alors elle quitta le toit protecteur qui l'abritait, l'humble costume qui jetait, sur sa coupable vie, comme un voile d'oubli et de respect, et dit : — Allons !

Quelques jours après, elle avait réinstallé, dans la maisonnette de la rue Rousselet Saint-Germain, le ménage interlope des années précédentes. Comprenant la gêne de Jean, elle se fit sa gouvernante, et, moyennant la plus modique dépense, organisa une existence possible dans une retraite sûre.

Château-Gaillard, bien entendu, avait réservé toute sa liberté, et ne disait rien de sa vie extérieure.

Selon ses convenances, il rentrait ou ne rentrait pas au logis. Pour Charlotte, il avait « des affaires ; » pour les connaissances qu'il rencontrait, çà et là, « il demeurait à la campagne » et ne se trouvait à Paris que par occasion. Et, par ainsi, il demeurait dans

une indépendance absolue et à l'abri de toutes les investigations de la curiosité.

1 • 22

Une année s'écoula, dure et longue ! une seconde commença, plus pénible encore. Quelquefois Jean paraissait se trouver dans une aisance relative ; par d'autres périodes il semblait besogneux et ennuyé. Que faisait-il ? Je le répète, on ne pouvait guère former que des conjectures. À Paris, d'ailleurs, qui donc s'occupe des gens qui veulent disparaître ?

C'était encore dans le monde de la galanterie que Jean de Château-Gaillard faisait, de temps en temps, des apparitions depuis ses revers. On le vit même assez souvent, en compagnie d'une lorette alors assez en évidence, parce qu'elle passait pour moins bête et plus corrompue que ses pareilles. Château-Gaillard acheva sa réputation et la lança définitivement.

Elle se faisait appeler madame de Saint-Didier, n'était point jolie, partait de fort bas s'il fallait en croire ceux qui l'avaient vue, décoiffant à Mabille, son danseur du bout de sa bottine, et tirait toute sa valeur d'une certaine façon impertinente, qu'elle avait, de porter les modes. Quand on vit Château-Gaillard, toujours élégant malgré la misère, attaché au char de la Saint-Didier, elle en prit une sorte de valeur, et quand, un peu plus tard, on se fut raconté, à l'oreille, une aventure singulière qui mit le monde des cercles en émoi, et jeta la consternation dans celui des salons, elle se trouva célèbre, d'une célébrité qui a survécu à la jeunesse et duré jusqu'à nos jours.

Je crois avoir dit que Château-Gaillard songeait au mariage, alors que de Pézenas un désastre imprévu fondit sur lui. En vue, comme il était, il ne devait donc point se permettre d'éclatantes amours. Sa situation de député, ses ambitions d'homme politique, lui commandaient d'autre part d'être dandy. De là une vie d'homme à bonnes fortunes, en même temps cachée et connue. On ne prononçait point de noms ; mais on savait, j'entends, on tenait pour possible, et même probable, que, parmi les belles et les enviées, il trouvait peu de cruelles.

En effet, Jean, qui savait d'ailleurs combien sont utiles, à l'homme qui veut parvenir, les relations de femmes, avait été aimable pour deux ou trois belles dames, mariées, et mises en vedette, autant par la position de leurs maris, que par leur beauté. L'une était comtesse, de bon aloi. L'autre, femme d'un collègue à la chambre ; une troisième tenait à la cour.

Eh ! bien, on raconta, vers le printemps de 1847, que ces dames, depuis longtemps tranquillisées sur les suites d'une liaison assez ignorée en son temps, avaient successivement reçu de la Saint-Didier, une sommation d'avoir à racheter, entre ses mains, leurs lettres, pour une somme fort ronde…

Les maris ne surent rien, les amis et amies nièrent, les indifférents ajoutèrent une demi-douzaine de noms à ceux qu'avait véritablement compromis la Saint-Didier… et toutes les femmes du monde, qui avaient laissé de doux billets aux mains de brillants jeunes gens, furent en proie à une angoisse mortelle.

— Faut-il que ce Château-Gaillard soit fou, pour laisser la clé sur son secrétaire, quand il reçoit des créatures de cette espèce ! s'écrièrent les uns.

— Faut-il qu'il ait été amoureux… disaient les autres. Il n'y a que ces filles pour faire tourner la tête aux hommes !

— C'est peut-être la Saint-Didier qui aura été amoureuse de Château-Gaillard, murmura un jour le vieux Hérouard ; à moins que tous deux ne se soient associés pour l'affaire…

Mais le vieux Hérouard radotait. Aussi ne prenait-on pas garde à ce qu'il disait.

Il mourut, d'ailleurs, à peu de temps de là.

Quand l'hiver de 1847 arriva, Jean ne savait plus de quel bois faire flèche. Il avait épuisé toutes ses ressources, et se trouvait sous le coup de lettres de change exigibles. D'autre part, il commençait à perdre patience et à être dévoré de la rage de sortir de sa situation interlope, et d'en finir avec la gêne et les expédients.

Pour comble de malheur, l'affaire Teste, Cubières et Pellaprat qui éclata vers cette époque, loin de faire oublier l'affaire des mines d'Archiennes la remit en mémoire, et toute entreprise quelconque restait impossible au faiseur. Au milieu de l'hiver, la crise en vint à son comble : les gardes du commerce furent mis au trousses de Château-Gaillard, qui dut tenir, assidument, compagnie à Charlotte pendant le jour, ne pouvant plus sortir, avec sécurité, qu'après soleil couché.

Château-Gaillard eut bien volontiers quitté Paris ; mais c'était encore là que les décavés du grand jeu social avaient le plus de chance de trouver des gisements aurifères. Tant bien que mal, enfin, depuis deux ans passés, Jean y avait vécu sans moyens d'existence. — Et comment eut-il fait en province ou à l'étranger ?

Il sortait donc le soir ; et pour prendre sa revanche du calme de ses journées, passait les nuits dans les cafés, entre le jeu, les femmes de mauvaise vie, les hommes de débauche ; ou bien chez la Saint-Didier, où commençaient à se rencontrer quelques boursiers de haute volée, et quelques coupe-jarrets politiques.

Ce fut là, qu'il entendit se croiser les appréciations, les avis et les prédictions à propos de l'agitation parlementaire des mois de janvier et de février 1848.

Ceux-ci ne voulant voir dans la formule du jour : « réforme électorale » qu'un mot destiné aux échos de la presse, et, dans les banquets réformistes, qu'une machine de guerre contre le ministère Guizot, lequel, depuis sept ans, avait triomphé de bien d'autres ; ces autres, sentant là-dessous les premières oscillations des tremblements de terre qui renversent les monarchies.

Jean aspirait à un rôle politique ; mais, jusqu'alors, il ne connaissait, réellement, ni le jeu ni les hommes. Autant il était versé dans la bohême dorée, les coulisses de la galanterie et celles de la bourse, autant il était neuf dans celles de la politique, malgré son stage à la chambre.

La science de Machiavel, sous le gouvernement de juillet, lui paraissait d'ailleurs si simple, qu'en vérité, il avait peine à y appliquer son intelligence : Le pays légal à satisfaire, ce n'était pas la mer à boire. Les électeurs à deux cents francs vendaient leur vote au candidat, qui, pour une bourse au collège donnée à leur fils ; qui, pour une place de substitut donnée à leur neveu ; qui, pour un chemin vicinal tracé selon leur gré ; le député, à son tour, vendait le sien au ministère moyennant le total des bourses, places et chemins qu'il avait promis, et son bénéfice en sus. Un

roi citoyen régnait sur tout cela, et la nation, désintéressée, regardait le jeu. Tout aussi peu digne de souci, lui semblait le mécanisme parlementaire. Rester au ministère était l'unique préoccupation des uns ; le renverser pour s'y mettre à leur place, l'unique travail des autres. M. Guizot chef des « satisfaits » d'une part ; M. Thiers chef des « impatients » de l'autre ; derrière, M. Odilon Barrot chef actuel des mécontents, peut-être chef futur d'un ministère de l'avenir ; — et c'était tout.

Car les figures isolées de Berryer et de Lamartine, la figure révolutionnaire de Ledru Rollin n'étaient pas parties dans la comédie, et, par conséquent, pour Château-Gaillard ne comptaient pas.

Au demeurant une assemblée d'actionnaires lui faisait l'effet d'être plus difficile à manier que « le pays légal» parce que les intérêts étaient plus directs et plus immédiats ; et, quant aux finesses de la fiction représentative et du jeu constitutionnel, il s'en souciait comme un poisson d'une pomme.

S'il avait jadis voulu être député, c'est que le député était l'homme puissant de la société ; et si député, il avait pensé à se faire une place individuelle à l'assemblée, c'est qu'il avait bien vu que, parmi les puissants, ceux-là qui se faisaient craindre étaient des tout-puissants ; c'est enfin qu'il chiffrait la dot et mesurait l'envergure sociale que valait la situation.

Mais quand, sortant du domaine des faits pour s'élever à celui de la spéculation, il considérait un roi qui n'était pas le maître et qui subissait son ministère ; des ministres qui se donnaient la peine de faire des députés, à l'aide d'une armée de fonctionnaires, et en se débattant dans un inextricable réseau de lois libé-

rales, puis, d'acheter ensuite ces mêmes députés pour se maintenir au ministère, — il haussait les épaules. Cette politique n'était point son fait.

La grosse machine de guerre contre le ministère Guizot, en janvier et février 1848, était l'accusation très motivée, de corruption électorale : au cours des dernières sessions, plusieurs élections avaient été cassées : celle de M. Grandin, celle de M. Boutmy. Enfin, on se répétait avec scandale le mot de M. Guizot aux électeurs de Lisieux : « Vous sentez-vous corrompus ? »

Quant à Château-Gaillard, ce n'était que depuis le discours de Lisieux qu'il se sentait quelque estime pour M. Guizot.

Quelle devait être la réforme ? abaisserait-on le cens de cinquante francs ? ou de cent ?

— C'est une question de budget, répondit Jean. Vous avez un budget de 1200 millions ; si vous abaissez le cens à 150 francs, c'est une augmentation d'un quart au budget ; si vous le réduisez de moitié, c'est une augmentation du double. S'il y a de vrais amis du peuple, ils ne doivent donc pas vouloir l'accroissement du pays légal, puisque le résultat serait un accroissement de charges pour la masse.

— Mais la nation n'est pas représentée !...

— Sottise !

— Mais l'impôt n'est pas voté par ceux qui le paient.

— Fadaise !... est-ce que ce n'est pas toujours et partout Jacques Bonhomme qui paie, et est-ce que c'est, quelque part, Jacques Bonhomme qui vote ?

Les radicaux d'alors demandaient « le suffrage universel ». Mais cela semblait si-énorme, si révolutionnaire, si absolument impraticable qu'on haussait les épaules à ce mot-là. Odilon Barrot lui-même bondissait, quand on parlait de suffrage universel. Autant vaudrait, disaient les plus flegmatiques, parler d'organiser le phalanstère.

— Il n'y a pourtant que cela, s'il y a quelque chose, reprenait Jean : une nation ne pouvant s'acheter elle-même… Et puis cela seulement donnerait un réel intérêt à la question gouvernementale. Quel coup pour l'ignoble et mesquine bourgeoisie !… Quand je pense que, pour être éligible, j'ai dû faire, par devant notaire, deux ou trois acquisitions simulées avec contre-lettres et… C'est pitoyable ! avec le suffrage universel nous cesserions d'être une nation d'épiciers.

— Nous tomberions dans la république, et bientôt les hommes de 93…

— Peuh !… jusqu'à ce qu'un Bonaparte…

— Allons donc ! le prince Louis, peut-être ?

— Qui parle de ce pauvre garçon ? Les Bonapartes, comme les Césars jadis, n'ont pas de dynastie !

— Point tant pauvre garçon, dit un financier décavé qui avait connu le prétendant à Londres.

Ces discussions platoniques, et peu platoniciennes, retenaient quelquefois Château-Gaillard, assez avant dans la nuit, chez la Saint-Didier. Quand il faisait une petite gelée sèche, il les continuait sur le boulevard. Tout son intérêt du moment semblait être

de tuer le temps, et de ne retourner qu'au premier blanchissement de l'aube, rue Rousselet Saint-Germain.

Mais on ne parlait pas toujours politique chez la Saint-Didier. Château-Gaillard y apprit, un soir, le retour de Sarah Bertin avec son protecteur Le Sourd.

Ils venaient à Paris pour deux ou trois mois seulement. Lui, pour régler quelques affaires ; elle, pour se remettre au niveau des modes et se montrer au bois, en calèche, côte à côte avec le millionnaire. En effet, Le Sourd promenait publiquement Sarah et l'avait installée dans la même maison que lui, au même étage. À peine gardait-il le décorum d'avoir un appartement séparé. Encore recevait-il chez sa maîtresse les trois quarts du temps, et y traitait-il les affaires les plus importantes.

Àla nouvelle du retour de Sarah, un bouillonnement de sang chaud monta au cerveau de Jean, avec une telle violence qu'il eut peur de lui-même. Ce n'était plus, comme jadis, lors de la rencontre de la courtisane chez Fanny, un envahissement général de l'être par le désir ; c'était un de ces mouvements terribles de la nature, d'où sortent les crimes soudains qui épouvantent et consternent les natures sereines.

Il lui fallut toute sa volonté, toute sa présence d'esprit, tout son empire sur lui-même pour ne pas courir jusque chez Le Sourd, pénétrer chez Sarah, la saisir comme une proie.

Mais il sentait trop bien, avec une clairvoyance impitoyable, que la courtisane le ferait jeter à la porte, avec esclandre, par ses laquais, et saisirait cette occasion d'offrir un holocauste à son protecteur.

D'autre part, se présenter devant Sarah, humblement, en amoureux discret, mendiant la pitié… — d'abord, cela était impossible à sa nature ; ensuite, il connaissait assez celle de la courtisane pour savoir que, ce serait un moyen certain, de s'en faire mépriser.

Non ! désormais, il ne devait plus paraître devant elle qu'en maître, ou, du moins, en homme puissant, dont l'alliance ou la haine ne sont pas à dédaigner.

Et qu'il était loin, alors, d'une telle situation !… Aussi lui fallait-il renoncer à voir Sarah Bertin, pendant ce séjour et savoir attendre !

Mais qui l'aurait pu croire ? lui-même se révoltait contre lui-même… et pourtant, le soir, en s'échappant de la maisonnette de la rue Rousselet, il courait sous les arcades de la rue de Rivoli, pour regarder de loi… sa porte ! (Elle demeurait rue du 29 Juillet.) Il regardait pendant des heures, malgré la pluie, malgré la bise, la lumière à travers les persiennes de ses fenêtres !

Et bien souvent, sortant d'un enfer, revenant à des heures indues de chez la Saint-Didier, il passait et repassait encore, vingt fois, cent fois, dans la rue déserte, en proie à une fièvre intense et à des transports alternés de passion, de jalousie, de haine.

Oui, ce fol amour était fait de haine, et voilà ce qui le rendait brûlant et corrosif comme une tunique de Nessus !

La situation dans laquelle il se débattait en vain, et qui devenait de jour en jour plus pressante ; l'ardeur inassouvie de ses nuits, le mortel ennui de ses journées, surexcitaient en ce moment Château-Gaillard, au-delà de toute expression. Il rêvait des

entreprises impossibles, il lançait des imprécations vers le Ciel, la Fortune ou l'Enfer, qui ne faisaient point de miracle en sa faveur, qui ne broyaient pas les hommes, qui ne retournaient pas la face de la terre, à son profit.

Arrivèrent les 22 et 23 février ; l'interdiction des banquets réformistes, les protestations des députés, les résistances, puis les concessions du roi.

Jean, qui d'abord avait regardé toutes choses comme une de ces comédies, sans grand intérêt, qu'on écoute et regarde en songeant à autre chose, se réveilla tout à coup, quand il entrevit que ces prodromes pourraient amener des événements sérieux ; qu'ils entraîneraient sans doute un bouleversement quelconque. Tout changement, tout écroulement, tout cataclysme même, devaient être pour lui comme la perche tendue au naufragé. Quoi qu'il advînt, les événements ne pouvaient lui apporter rien de pire que sa situation présente… Et de combien d'occasions ne seraient-ils pas gros, peut-être !

Il attendit donc avec angoisse, et suivit pas à pas la marche de la crise.

Mais comment, pendant de telles heures, rester claquemuré rue Rousselet ? Il coupa sa moustache et sa royale, se ternit un peu le teint avec du café, salit ses cheveux, chargea Charlotte de lui procurer une casquette et une blouse, et se lança par la ville et les faubourgs.

En ce temps-là, il y avait encore des faubourgs à Paris. Et l'on se demandait : « Les faubourgs descendront-ils ? ne descendront-ils pas ? »

C'est qu'en effet, toute la question était là ; les faubourgs ne descendant pas, ce n'était qu'une échauffourée ; les faubourgs descendant, c'était une révolution.

Et, pendant toute la journée du 23, les faubourgs restèrent en expectative. Quelques zélés essayaient bien des barricades au coin des rues ; mais il n'y avait, derrière, rien de sérieux pour les défendre. C'est une parade, disaient les sceptiques des quartiers élégants qui regardaient, puis se détournaient et continuaient leur promenade.

Mais, quelques vieux loups de mer qui se souvenaient de 1830, et d'Audry de Puyraveau, faisant la révolution à lui tout seul, hochaient la tête. Ils savaient bien, qu'à Paris, une révolution ne se fait pas en trois jours, mais en trois heures. Les trois jours sont la période d'incubation.

Le soir, vers huit ou neuf heures, on apprit le changement de ministère, et, de toutes parts, dans la bonne bourgeoisie, on s'écria : « Tout est fini, tout est arrangé ; Odilon Barrot arrive aux affaires… »

Mais, si cela contentait, par à peu près, le Parisien bénévole, cela ne contentait pas les partis ; cela contentait, moins encore, Jean de Château-Gaillard et divers autres chevaliers de sa catégorie, qui ne voyaient pas bien comment, ce changement de ministère en apporterait un dans leur situation.

Enragé, battant le pavé d'un pied fiévreux, impuissant à tout, par sa position absolument nulle dans le monde de la politique, absolument compromise dans celui des affaires, Jean aurait voulu qu'il y eût, en ce moment, dans une des anfractuosités quelconques des dessous parisiens, une soute aux poudres. Avec

quelle joie il y eût jeté, lui inconnu, lui perdu dans la foule, l'allumette enflammée qui aurait fait sauter la ville, dussent sauter avec, non-seulement une dynastie, mais une société, une nation, un monde !

Que lui importait ? Que pouvait détruire le cataclysme à quoi il tînt ? Mais, sur les débris fumants ne pouvait-il pas, en revanche, se trouver debout ? et, dans les décombres, ne pouvait-il pas ramasser des trésors ?

Pourtant Jean de Château-Gaillard n'était pas socialiste. Il ignorait le nom de Cabet et faisait peu de ças de celui de Proudhon. Quant au phalanstère, il le considérait comme une des plus colossales cocasseries qu'eût inventées la folie humaine.

Mais il n'y avait pas jusqu'à son sarrau de voyou, qui ne lui fût tunique de Nessus.

Ses pas le portèrent rue du 29 Juillet, et tandis qu'il levait les yeux vers les fenêtres de Sarah Bertin, les souvenirs attachés au nom de la rue l'obsédaient. Un mélange d'effluves passionnées et d'effervescences révolutionnaires lui courait dans les veines.

Pas de lumière aux fenêtres. Sarah était sortie. « Où pouvait-elle être allée par cette soirée tumultueuse ? » Il attendit et, protégé par son déguisement, osa se ranger presque sous la porte de la maison meublée qu'elle habitait.

Vers dix heures, une voiture à deux chevaux arriva : la sienne. Il la connaissait bien. Il ouvrit la portière, comme un vagabond, qui, passant là, par hasard, aurait saisi l'occasion de gagner deux sous.

Le gros Le Sourd descendit le premier. Du fond de la voiture, Sarah tendit, à Le Sourd, divers paquets. L'un d'eux affectait une forme particulière, qui frappa l'entrepreneur :

— Eh ! qu'est-ce que c'est que cela, Sarah ? dit-il.

— C'est un pistolet américain, que j'ai acheté pour vous. — Qui sait ce qui va arriver ? Vous avez de l'argent, et pas une arme pour vous défendre si…

Elle n'acheva pas. Une main vigoureuse, qui n'était pas celle de Le Sourd, lui arracha l'arme des mains, et l'homme qui avait ouvert la portière, prit la fuite dans la direction de la rue Saint-Honoré.

— Au voleur ! s'écria-t-elle.

Le Sourd essaya de courir ; le concierge s'élança. Mais ce soir-là, on n'arrêtait pas ceux qui prenaient des armes. Ils s'en souvinrent à temps, et restèrent court, tandis que, brandissant le pistolet au coin de la rue du 29 Juillet et de la rue Saint-Honoré, l'homme s'écriait d'une voix retentissante :

— Citoyens !… la Patrie est en danger !

1 · 23

Qu'allait-il faire ? Il n'en savait rien et ne formait pas de projets. Pourquoi avait-il pris cette arme ? — Par inspiration, par tentation, par folie ?… Il n'aurait pu le dire : une impulsion soudaine et spontanée avait conduit sa main. Mais, quoi qu'il en fût, de-

puis qu'il tenait ce pistolet, sa position lui semblait changée. Tel, un homme à cheval, n'est pas le même qu'un homme à pied.

Après avoir ouvert la boîte et contemplé sa proie, il marcha devant lui, suivant la foule peut-être. Le courant le conduisit au boulevard. Là, devant le ministère des affaires étrangères, situé alors boulevard des Capucines, stationnait un immense rassemblement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à ses voisins.

— C'est une charrette, chargée de cadavres ramassés sur les barricades, qu'on promène.

— Comment ? il y en a beaucoup ?

— Il n'y en a qu'un. Cette mise en scène a été organisée aux bureaux de la Réforme, et le cortége, parti de la rue Jean-Jacques Rousseau, d'abord très peu nombreux, s'est grossi le long du chemin. À présent, vous voyez, il y a beaucoup plus de curieux que de meneurs…

Et le fait est, qu'en quelques minutes, la foule s'était assez augmentée autour de Château-Gaillard pour qu'il s'y trouvât pris. D'ailleurs, il restait là volontiers.

— Nous voulons Guizot ! disait un homme à côté de lui. — Guizot, Guizot ! l'assassin du peuple, le patron de tous les satisfaits, le bourreau de Buzançais !

Il s'élève des foules une fermentation capiteuse. Bien des gens venus là « pour voir » sentaient une sorte de communication électrique, s'établir entre eux et les autres ; et d'aucuns, qui seraient sans doute rentrés tranquillement chez eux, s'ils ne

s'étaient trouvés englobés dans le rassemblement, se prenaient à crier : « Guizot ! Guizot ! la Réforme ! la Réforme ! »

La nouvelle qu'un régiment arrivait pour charger, augmenta les dispositions hostiles des badauds qui, agglomérés, se sentaient devenir peuple.

Quelques uniformes brillaient sur les terrasses du ministère ; quelques alarmistes répandaient le bruit que le roi venait de mettre Paris en état de siége, et de donner le commandement des troupes à Bugeaud.

La foule grossissait toujours et frémissait de plus en plus.

Jean écoutait les propos d'une oreille avide, et, de temps en temps, avivait les colères d'un mot froid et acerbe. Ses yeux profonds et troubles regardaient partout, comme pour embrasser l'ensemble de la scène, et saisir l'instant où le plus léger choc devrait faire jaillir l'étincelle. Sur ses lèvres errait un mauvais sourire.

Enfin un officier parut, en avant du régiment de cavalerie qui s'avançait pour faire les sommations d'usage. Un sourd grondement lui répondit.

Jean 'avait le pistolet dans sa poche, et le palpait d'une main impatiente.

L'officier commanda la charge ; le premier rang des soldats s'élança. La foule fit, en rugissant, un mouvement de recul…

En même temps un coup de feu retentit.

— On tire sur le peuple ! crièrent à la fois cent voix ; mille voix. Les unes effarées, les autres furieuses.

Alors, ce fut un désordre et un bruit indescriptibles. Tous ceux qui avaient des armes tirèrent ; les autres, en cherchant à s'enfuir, se heurtaient à la charrette qui promenait le mort. Quelques soldats, entendant des coups de feu partis du sein du rassemblement, tirèrent à leur tour. En un instant, le boulevard fut plein de clameurs. Les officiers n'avaient pas d'ordres ; les soldats se débandaient ; les badauds cherchaient des issues, les meneurs ralliaient les fuyards et les appelaient aux barricades.

Tandis que, du boulevard, se précipitaient des bandes furieuses vers les rues adjacentes, débouchaient, de ces mêmes rues, des cohortes de curieux et d'inquiets. La garde nationale se mêlait à tout cela, s'interposant entre les exaltés qui appelaient aux armes et l'armée, démoralisée par l'incertitude et l'inaction.

En un instant, la masse humaine qui stationnait tout à l'heure sur le boulevard, se trouva divisée en une multitude de courants qui, emportant avec eux l'électricité révolutionnaire, se répandirent sur Paris comme autant de torrents de lave…

Et, au petit jour, tandis que dormaient, dans les quartiers retirés, les bonnes gens qui s'étaient couchés le soir sur cette conviction que « tout était arrangé », les faubourgs descendaient. Ils trouvaient çà et là, partout, des barricades élevées ou ébauchées…

On sait le reste. À midi, Louis-Philippe quittait les Tuileries ; la révolution était faite. À deux heures, la régence ne conservait plus d'espérance. Le soir, la République était proclamée, et le lendemain elle décrétait le suffrage universel.

2 • 1

Quinze jours après la révolution de Février, Château-Gaillard installait, dans un superbe appartement de la Chaussée-d'Antin, les bureaux du Nouvelliste.

Le Nouvelliste était né, simple canard, imprimé en têtes de clous sur une feuille volante, le 26 Février. Présentement, il en était à son douzième numéro et occupait déjà une légion d'employés et de rédacteurs ; et il avait son imprimerie à lui, ses porteurs, ses correspondants… que sais-je ?…

Château-Gaillard, en se couchant le 24 février, s'était d'abord senti débarrassé des gardes du commerce et des créanciers, pour un laps de temps plus ou moins long, et en avait éprouvé un premier soulagement. Puis, il s'était dit que la révolution, en faisant table rase, ouvrait à son activité un champ sans limites. Enfin, il avait compris que le premier point d'appui, la première base d'opération, en temps révolutionnaire, était le journalisme.

Il n'avait pas le sou. Et cette expression triviale doit être prise, ici, à la lettre. Outre que ses ressources diverses étaient arrivées à épuisement pendant les semaines précédentes, il avait été tellement surexcité, qu'il en avait oublié les nécessités les plus urgentes de la vie. Pas le sou, donc. — Et, pour imprimer son premier numéro, il vendit le fameux pistolet arraché aux mains de Sarah Bertin, et qui avait tiré le coup de feu du boulevard des Capucines.

Il s'agissait donc de vendre ce numéro… pour payer le second.

Aussi, en outre des décrets de l'Hôtel de Ville parus et à paraître, le Nouvelliste contenait-il les nouvelles à sensation les

plus extraordinaires. « Résurrection du duc de Praslin. » « Trahison manifeste de Guizot-Duchâtel et Hébert. » « Les ministres du tyran mis en accusation. » « Découverte d'une nouvelle armoire de fer aux Tuileries. » « Réouverture du club des Jacobins. » « Complicité de Louis-Philippe et de madame de Feuchères. » « Nouvelle émigration des aristocrates, etc., etc… »

Ce sommaire, à faire dresser les oreilles et à tirer deux sous des poches les plus récalcitrantes, était crié, à tous les coins de rue, par de pauvres diables que Château-Gaillard avait recrutés lui-même, dans les manifestations qui partaient de tous les coins de Paris, pour converger vers l'Hôtel de Ville, et auxquels il avait promis 25 p. 0/0 de bénéfice.

Le premier numéro du Nouvelliste se vendit à 50 mille exemplaires. Autant le second, autant le troisième. Dès le quatrième, Château-Gaillard comprit qu'il ne s'agissait plus de servir aux badauds des contes à dormir debout, qu'il ne s'agissait pas encore d'agir sur l'opinion par des articles de fond, mais qu'il fallait donner, à tous, des informations. Il se multiplia ; il s'adjoignit trois ou quatre bons coureurs, qui assistèrent à l'ouverture de tous les clubs, se procurèrent, avant personne, toutes les propositions étranges, toutes les adhésions inattendues qui tombaient, dru comme grêle, sur l'Hôtel de Ville. Et dès son sixième numéro, le Nouvelliste fut la feuille la plus lue de Paris.

Alors tout devenait facile, et Château-Gaillard trouva, d'emblée, un imprimeur qui risquait cent mille francs ; un agent d'annonces, qui affermait fort cher la quatrième page ; un propriétaire, qui fut heureux de lui louer un appartement vacant ; un tapissier, qui meubla des salons de rédaction, une chambre à coucher, un cabinet de travail et un fumoir pour le rédacteur en chef.

Château-Gaillard, en ne visant qu'aux informations rapides, avait tout simplement découvert une nouvelle source de fortune et de puissance pour la presse. Il n'avait songé d'abord qu'à se faire lire, sans s' engager dans une voie politique quelconque, avant que les choses fussent assez dessinées, pour qu'il vit quelle voie serait la plus favorable à son ambition. Mais, il ne tarda pas à pressentir le parti qu'on pouvait tirer d'un véhicule de publicité très-lu. À son journal quotidien, il joignit bientôt une agence de correspondances autographiées pour les journaux de province. — C'était encore une innovation ; et, d'autant plus heureuse qu'il se trouvait ainsi prendre la suite des affaires du bureau de l'Esprit Public au ministère de l'intérieur, supprimé par la révolution de février. L'agence réussit comme le journal, et, au point de vue matériel, Château-Gaillard se trouva, en peu de semaines, hors d'embarras. Premier point.

Toutefois, pour bien établi qu'il fût, dans un cabinet de travail capitonné, entouré de trois ou quatre valets et d'une centaine de flatteurs, habillé par le bon faiseur, la main largement ouverte pour recevoir l'or et le semer, Jean ne se dissimulait pas qu'il avait trente-six ans, que les cheveux se faisaient rares sur le sommet de sa tête, que s'il avait encore bon pied, bon œil, néanmoins il ne supporterait plus volontiers les fatigues de la vie de soldat en Algérie ; … et que, pourtant, sa carrière était à recommencer, sa position à faire ; et que, pourtant, il était tout juste aussi avancé que le jour où se regardant au miroir, et se souvenant de l'émoi causé la veille, chez madame Hérouard, par ses attentions pour Julie, il avait pour la première fois soupçonné son origine.

Il récapitula sa vie. — D'abord la première période de sa jeunesse : ses appétits dégagés de scrupules, ses audacieuses fre-

daines d'amour… ses imprudentes… « habiletés » au jeu. Puis la seconde période, celle qu'il avait d'avance raisonnée, et qu'inaugurait, pourtant, une folie insigne : la séduction de Charlotte Lehallier. C'était la seule chose qu'il se reprochât. Non certes qu'il se repentît d'avoir volé la femme de son ami, d'avoir tué Marius ;… le remords était un sentiment à jamais inconnu, à jamais impossible pour cette nature ; mais parce que l'ivresse obtenue ne valait pas pour lui l'embarras causé par toute cette affaire ; parce qu'il s'était trouvé englué dans un drame, alors qu'il ne cherchait qu'un passe-temps ; parce qu'enfin, plus il avait usé et abusé de Charlotte, plus il lui en voulait d'être dans sa vie.

Il revit ensuite son intrigue d'un jour avec Annette, et il en sourit encore ; sa foudroyante visite à M. Hérouard, et, à l'entour de cela, ses entreprises et ses plaisirs. Un pli de rage plissa ses lèvres quand l'image hautaine et décevante, invincible et implacable, de Sarah Bertin lui apparut ; et une malédiction lui échappa quand la fatalité lui rit au nez sous la stupide figure du colporteur de Pézenas.

Pourquoi, diable ! cet être grotesque était-il tombé comme un aérolithe sur sa tête ? et que faire contre de tels coups ? Rien !… il n'y avait pas de calculs qui pussent les prévoir. La nécessité de payer le cens électoral, n'avait pas permis à Château-Gaillard de dégager assez vite sa responsabilité dans l'affaire des mines d'Archiennes. Il avait pu échapper à l'application de la loi, mais non pas à la flétrissure morale…

Il resta en échec devant ce souvenir. Ce coup bête de la destinée l'irritait. Il se dit enfin :

« J'ai trop compté sur moi-même, et rien qu'avec moi-même. Ma chûte n'est pas venue d'une faiblesse, ni d'une imprudence que j'eusse pu éviter… elle est venue de mon isolement. Il ne suffit pas à l'homme d'être fort de sa propre force, il lui faut l'être encore d'un certain nombre d'autres forces, venant de l'extérieur. En un mot, il faut des alliances, des amarres sociales. Si j'eusse été l'homme d'une caste ou d'un parti, on m'eût tendu la perche, et je ne me serais pas noyé… Désormais, il ne me faudra pas oublier que je dois surtout étendre ma surface sociale… On a besoin des autres… et non-seulement comme matériaux pour l'édification de sa propre fortune, mais comme associés, que la force des choses condamne, solidairement, aux dépens des procès perdus. »

Mais s'il fallait s'appuyer sur quelque chose, encore fallait-il bien choisir son, ou ses points d'appui. Château-Gaillard ne pouvait s'appuyer sur une caste ; il chercha parmi les partis.

Bien que la république fût proclamée, Jean flaira vite qu'elle n'était pas née viable, et que la réaction l'emporterait. Les doctrines socialistes effrayaient trop les esprits, et elles étaient trop discordantes et trop affolées pour avoir chance de conquérir la partie sensée de la nation ; d'autre part, la république indépendante du socialisme, la république libérale et doctrinaire du National, ne pouvait réunir, çà et là, qu'une poignée d'hommes d'exception.

Il commença par chanter dans son journal les louanges de Lamartine, ce qui était le premier quart de conversion vers la réaction naissante ; puis il insinua que le danger venait de Ledru-Rollin et de Louis Blanc. Le 15 mai ouvrit une carrière plus vaste aux diatribes de la presse. Les affaires de juin furent décisives, et le

Nouvelliste cria, plus fort que tout le monde : « Vive Cavaignac ! Cavaignac for ever !... » au lendemain de la répression. Deux ou trois mois après, il était l'organe attitré de la réunion de la rue de Poitiers.

C'en fut assez ; désormais les feuilles démagogiques seules firent allusion de temps en temps aux mines d'Archiennes. Mais il ne fut plus jamais question de cette vieille histoire parmi les « honnêtes gens » défenseurs de l'ordre de la religion, de la famille et de la propriété.

Il va sans dire que le Nouvelliste approuva l'expédition de Rome, et que, vers l'époque de l'élection présidentielle, il se rallia, selon le mot d'ordre de la rue de Poitiers, à la candidature de Louis Napoléon Bonaparte, que tous les partis monarchiques soutenaient alors, dans l'espérance de faire « du prince Louis» un précurseur du rétablissement de la monarchie, un gardien du trône en attendant que « la fusion » fut réalisée.

2 · 2

Pendant sa période de déconfiture, Jean avait perdu ou délaissé la plupart de ses relations. Les unes s'étaient éloignées ; il avait quitté les autres : celles-ci, parce que, n'ayant rien à en espérer dans le malheur, il ne se souciait pas de les rendre témoins de sa déchéance : ces autres, parce que moralement engagés à lui venir en aide, elle redoutaient une mise en demeure.

Tel Valdeuil, auquel son mariage et son poste diplomatique faisaient une situation assurée ; et qui, je l'ai dit plus haut, défé-

rait volontiers aux conseils de sa femme, quand elle le priait de ne pas renouer avec Château-Gaillard.

La prospérité ramena les fuyards, et comme Jean avait compris la puissance des liens sociaux, il les accueillit d'un sourire.

La République menaçait plus ou moins nos agents diplomatiques dans leurs positions. Valdeuil voyant Château-Gaillard à la tête d'un journal important, lui rappela leur ancienne confraternité, et Château-Gaillard, qui, en ce moment là, prônait tous les jours Lamartine, alors ministre des affaires étrangères, n'eut pas de peine à le faire maintenir à son poste. La correspondance entre les deux anciens compagnons de jeunesse devint alors assez active. Jean, interrogé par Horace sur l'état des choses et les probabilités d'avenir, lui répondit un jour :

« Mon cher Horace, en vérité le diable seul sait où nous allons, à supposer qu'il y ait un diable. Quant au bon Dieu, tu sais, je n'y ai jamais cru, et la raison, c'est que si Dieu et sa providence existaient, ils se ficheraient de nous positivement.

» L'Assemblée est une pétaudière. Imagine-toi neuf cents citoyens qui ne savent rien de rien, pour la plupart, veulent tout refaire, et se chamaillent à la journée, tirant celui-ci à « hue » et cet autre à « dia. » Pour les propositions de lois qui s'y produisent, c'est un vrai casse-tête chinois.

» Le Français, né malin, s'est dit : « Il y a comme cela par le monde, un tas de réformateurs qui prétendent refaire les sociétés sur un nouveau modèle, et jurent tous qu'ils ont en main une panacée, grâce à laquelle tout le monde sera beau, bien fait, élégant, bien portant, et pourvu de bonnes rentes à sa naissance. Nom-

mons tous ces gens-là députés, et envoyons les s'expliquer ensemble.

» Voilà comment s'est formée la Babel de carton où se décident nos destinées. Les uns, proposent de désaréer la lune, et de faire un concours général pour la confection des tartelettes ; d'autres, de partager la terre en autant de carrés qu'il y a de créatures à deux pieds, sans plumes, et d'abolir la banque ; ces troisièmes, au contraire, veulent faire de la nature entière une immense banque d'échange. — Tu fais des protocoles diplomatiques ; moi, des articles de journaux ; nous échangeons nos produits, ça forme un immense fonds social de blagues, et, toi et moi, nous vivons de l'échange, qui représente l'intérêt du capital. Je te vois d'ici sourire : Ce trafic nous nourrirait mal ; aussi, me hâtai-je d'ajouter que la science de ce jeu consiste, surtout, à échanger les blagues contre les produits tangibles. Autre banque d'échange : « Château-Gaillard donne « son amour » Sarah Bertin, « ses charmes » et... Mais ne voyageons pas davantage au pays d'Utopie, et, puisque le nom de Sarah est venu sous ma plume, autant te dire les vicissitudes, actuelles, de son existence accidentée. Sarah Bertin vit, depuis trois ans, en Autriche, avec Le Sourd qu'elle a, je crois bien, recruté jadis chez Fanny. Ils ont fait une apparition à Paris, quelques semaines avant la révolution, et sont repartis aussitôt, à tire-d'ailes. On dit que nous pourrions bien un jour la voir légitime épouse du millionnaire... ma foi !... pourquoi pas ? Nous sommes appelés, si j'en crois mes inductions, à voir bien autre chose, qu'une drôlesse chaperonnée par un mari.

» Je te le donne en cent, je te le donne en mille... Qui va devenir président de notre République ? — Cavaignac ! vas-tu me ré-

pondre. — Mon ami, ta candeur m'épouvante… — Lamartine ? — Allons donc ! prends-tu ta patrie pour une succursale du paradis terrestre ? — Ledru-Rollin ? — Et les bourgeois ? tu fais donc abstraction des bourgeois ? Ils ont depuis juin repris une toute-puissance invincible. — Raspail ? — Tu te moques, mon ami ! Tout simplement le citoyen Louis Napoléon Bonaparte, lequel, comme tu le sais, à Strasbourg, puis à Boulogne… Mais, présentement il demeure place Vendôme, hôtel du Rhin, en face la colonne. Ne plaisantons pas.

» Je t'avertis pour que tu ne compromettes pas ton avenir, en faisant du zèle en faveur de notre « grand citoyen » le chef du pouvoir exécutif. Nos fonctionnaires de France n'en feront pas, sois tranquille ! mais, à l'étranger, vous pourriez sentir moins bien de quel côté vient le vent.

» À l'Assemblée, le citoyen Bonaparte ne sonne mot. Tout au plus, quand il est mis en demeure, prononce-t-il quelques phrases embarrassées, que rédige, dit-on, son ancien précepteur, le représentant Vieillard. À l'Hôtel du Rhin, il reçoit tous les hommes, quelconques, qui ont des prétentions à n'importe quoi : réformer le monde, ou arriver au ministère.

» J'y suis allé à mon tour, par curiosité. Le prince a une figure impassible, qu'on dirait sculptée dans du bois. — Son regard est fixe et terne ; et le trait saillant de sa physionomie est une forte moustache aux pointes bien cirées. Il invite les gens à parler et les écoute attentivement ; même il a l'air de comprendre : la reine Hortense, qui était élève de madame Campan, aura enseigné à son fils cette politesse des princes ; donc il hoche la tête et sourit, en manière d'assentiment. Que ce soit Proudhon ou Émile de Girardin, ou Victor Hugo qui parlent, il approuve du bonnet ;

quand c'est M. Thiers il s'incline. Jamais d'ailleurs ne proteste ni ne conteste. En sorte que tous ces messieurs sont, en partant, persuadés qu'ils règneront sous son nom s'il est élu. De là, convergence d'efforts…

» Victor Hugo compte éclipser la gloire politique de Lamartine ; Émile de Girardin saisir enfin le porte-feuille depuis si longtemps rêvé ; enfin, M. Thiers, tout en le patronnant, comme une sorte de roi soliveau qui gardera la place, ne doute pas qu'il ne dispose de la France deux mois après l'installation du prince Louis à la présidence.

» En attendant on a baptisé le héros de l'hôtel du Rhin : « le perroquet mélancolique. »

» Bref, ce chevalier de la triste figure fait en ce moment l'affaire de tout le monde. Il plaît aux ambitions, parce que toutes comptent, sous son règne, se donner carrière ; aux apôtres du socialisme, parce qu'en conséquence des hochements de tête de la poupée de Nuremberg, ils croient l'avoir convertie à leur marotte ; aux orléanistes et aux légitimistes, parce que, malgré les efforts de ces autres idéologues, la branche aînée et la branche cadette ne sont point réconciliées, et, qu'en attendant le prince Louis tiendra l'emploi du soliveau de la fable ; aux jacobins, parce qu'il les débarrassera de Cavaignac ; au « grand parti de l'ordre, » parce qu'il s'appelle Bonaparte.

» Il répond au besoin du moment enfin, chacun se tenant pour bien assuré, qu'au moins, il ne sera jamais difficile de s'en débarrasser.

» Pour moi, il m'a fait l'effet d'un crétin inoffensif assez bien dirigé par des gens d'esprit (Mocquard, Morny et autres com-

mensaux de Fanny sont ses amis). — On lui a surtout recommandé de se taire et de se tenir tranquille. Ce qu'il fait.

» De temps en temps quelques voyous vont crier : Vive l'Empereur ! autour de la colonne, sous ses fenêtres. Il leur jette des louis… fi !… des « napoléons » voulais-je dire. On ajoute qu'il distribue, ou fait distribuer, dans l'armée, de l'argent et des cigares. Possible !

» Il prépare d'ailleurs, ou l'on prépare, son élection » à l'anglaise. Jamais on n'aura vu tel déluge de bulletins de vote, tel feu d'artifice de boniments. On sèmera les bulletins par les bois et les sillons ; on fera les boniments dans les villages les plus reculés. Aux paysans, on dit que c'est l'ancien qui est revenu de Sainte-Hélène ; ou bien que… c'est le fils, le fils authentique du grand homme, sans se soucier autrement de calomnier la vertu de la reine Hortense. — Il est vrai qu'avant d'arriver à la calomnie il y a tant à faire pour la médisance…

» Le clergé, d'autre part, le soutiendra. Il a pris l'engagement, dit-on, de rétablir le pape sur le trône de Saint-Pierre. Et le clergé est encore bien fort chez nous.

» En conséquence de tout ce qui précède… — Tu me reproches toujours d'être trop bref, j'espère que j'ai été prolixe cette fois ? — tu peux, je crois, considérer l'élection du prince Louis comme assurée. On tient néanmoins des paris contre lui, et en faveur de Cavaignac. Mais moi j'ai engagé mes cent louis… — allons donc ! encore ! — mes cent « napoléons » sur sa tête, et j'ai cru parier à coup sûr.

» Te voilà maintenant renseigné aussi bien qu'un Parisien du boulevard ; pour moi, ouf ! je n'en puis plus ? De ma vie je n'en

écrivis si long ! Présente mes respectueux souvenirs à ta femme, et compte toujours sur ton vieil ami

» Jean de C.

» P.-S. — Tu me demandes des nouvelles de Charlotte ? Eh ! qu'est-ce qui te prend ? Ce nom-là revient, sans doute, en Allemagne ? Au fait, cette pauvre femme mérite tout intérêt : cherche-lui donc une place d'institutrice ou de dame de compagnie. »

On a dit que tout l'esprit d'une lettre était dans le post-scriptum. Ce n'est pas assurément le cas de répéter l'aphorisme ; toutefois la vérité est que Château-Gaillard aurait bien voulu se débarrasser, à nouveau, de Charlotte qui ne lui servait plus de rien dans la maisonnette de la rue Rousselet, et qu'il n'eût pas été fâché de l'envoyer à l'étranger. Peut-être même, au cours de la lettre, ne fut-il si causeur avec Valdeuil, que dans le but de glisser à Horace l'invite du post-scriptum.

Quoi qu'il en soit, remarquons que dans ces quelques lignes, les seules qui eussent trait à ses affaires personnelles — Château-Gaillard prit le soin de tourner sa plume avant d'écrire… et de ne confier au papier que les mots qu'il voulait perdre. À l'analyse, c'était même un chef-d'œuvre d'habileté et d'hypocrisie.

Quant au corps de la lettre, il l'avait écrit d'abondance… Et qu'avait-il écrit, d'ailleurs, que chacun, en ce moment, ne pensât dans un certain milieu, et ne dit dans les cafés et sur le boulevard ?

Il cachetait sa lettre quand on frappa.

— Entrez, dit-il.

C'était Baudrillet, l'ancien clerc de Bordier, l'ancien gérant de l'Opinion publique, l'ancien directeur commercial des mines d'Archiennes, l'ami « La Ressource » des jours d'infortune, présentement le rédacteur en chef titulaire du Nouvelliste.

Si la suite des affaires d'Archiennes avait été pesante pour Jean, on peut supposer ce qu'elle avait dû être pour le pauvre diable de gérant flétri par un jugement et condamné à l'amende. Quant à l'amende, la vente de l'Opinion publique l'avait payée ; mais, dépossédé de sa responsabilité dans la société des mines et dans sa gérance du journal, Baudrillet l'avait été, en même temps, de ses appointements. Et il était marié depuis longtemps, et père de plusieurs enfants.

Aussi voulait-il, cette fois, tirer, de la prospérité de son patron, quelque chose d'indépendant des fluctuations de cette prospérité même. Tel était le but de sa démarche.

Après avoir parlé à Château-Gaillard, de choses et d'autres, concernant le journal et la correspondance autographiée, et après avoir constaté l'état de prospérité des deux entreprises : « Cela vous donne, dit-il, une grande influence. Vous êtes bien avec tous les députés puissants… Vous savez que je suis chargé de famille… ma femme, comme fille de militaire décoré, pourrait obtenir un bureau de tabac, si vous le demandiez. »

Château-Gaillard fut surpris de cette ouverture, Baudrillet lui semblait sa chose. Puisque les entre prises réussissaient, de quoi s'inquiétait Baudrillet ? Et s'il s'inquiétait, c'était donc qu'il voulait se constituer une existence indépendante ? Or Baudrillet, dans sa situation actuelle, était utile à Château-Gaillard.

— Un bureau de tabac ! s'écria-t-il, en éclatant de rire, eh ! vous me demandez là, mon cher, quelque chose de plus difficile à obtenir qu'une préfecture.

— Si vous pensez pouvoir obtenir une préfecture, demandez-la pour moi, répondit flegmatiquement Baudrillet.

— Ah ! çà, qu'est-ce qui vous prend ? vous voulez me quitter ?

— Non, mais enfin, vous le savez, nous avons passé de mauvais jours…

— Et vous voudriez vous arranger une existence paisible ?… à l'abri des revers ?

— Oui.

— Mais, mon cher Baudrillet, d'abord, en ce temps-ci, votre position chez moi est encore bien plus solide qu'une préfecture.

— Ça, c'est possible.

— Ensuite, faites-moi le plaisir de me dire… Et Jean accompagna ces paroles d'un certain regard qui parcourait Baudrillet de la tête aux pieds — faites-moi le plaisir de me dire si… dans le cas où une préfecture vous irait… vous iriez à une préfecture ? Et madame Baudrillet, fort honnête et respectable dame, j'en conviens, bonne ménagère qui fait un pot au feu incomparable, sert des rôtis cuits à point, et élève le mieux du monde sa jeune famille, je ne la vois pas bien dans son rôle de préfète ?

Baudrillet sentit le rouge lui monter au visage. Il se mordit les lèvres. Un coup de cravache ne l'eût pas cinglé plus que ces paroles de Château-Gaillard. Eh ! qu'était donc d'ailleurs Château-Gaillard pour le traiter ainsi ? Un méchant aventurier, pas plus !

Il ne répliqua rien de piquant ni d'amer cependant. L'habitude des rôles secondaires l'avait plié à une sorte de débonnaireté de formes.

— Alors, reprit-il, le bureau de tabac…

— Mon bon ami, tenez-vous tranquille ; croyez bien que je ne vous oublierai pas. Mais patience ! En ce moment, j'ai besoin de toutes mes influences pour moi-même. Croyez-vous donc que, moi aussi, j'en veuille rester là ? La presse est un moyen ; laissez-moi arriver au but. Quand j'y serai, je n'aurai besoin d'aller solliciter personne pour vous. Je vous pourvoirai moi-même, — et bien.

Il n'y avait rien à répondre. La porte s'ouvrait d'ailleurs ; un garçon de bureau, timidement, venait rappeler à M. Baudrillet que « ce monsieur, » qui était venu la veille, avec une lettre de recommandation, attendait toujours, et le priait de parler de lui, à M. de Château-Gaillard.

— Dites-lui que… que nous ne pouvons pas prendre de nouveaux rédacteurs ; — renvoyez-le ! s'écria Baudrillet avec un geste d'impatience.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Château-Gaillard.

— Un quidam qui veut entrer au Nouvelliste, et qui écrit comme un cheval.

— Ah !

Le garçon de bureau sortit, puis revint aussitôt.

— Ce monsieur, dit-il, redemande sa lettre de recommandation.

Baudrillet la tira de sa poche et la tendit au garçon, mais Château-Gaillard la prit et, l'ayant lue :

— Faites attendre le porteur, dit-il.

Et quand l'homme fut sorti :

— À quoi pensez-vous, Baudrillet, de renvoyer un homme qui m'est adressé par M. le curé de*** ?

— Ma foi ! je ne savais pas que vous teniez à plaire au curé de ***, et, quand j'ai vu la prose du candidat… Imaginez-vous qu'il m'apporte depuis huit jours un canard absurde. Il s'agit d'un prêtre, interdit par son évêque, pour avoir dit la messe en français, comme l'abbé Châtel, et qui, en conséquence de l'interdiction, serait rayé des listes électorales.

Château-Gaillard sourit en se caressant la moustache.

— On se roquerait de nous, si nous imprimions cela ! ajouta Baudrillet, et vous voyez d'ici la révolte de tous les journaux libéraux, si nous allions mettre en avant une pareille jurisprudence.

— Engagez l'homme à un prix doux ; et faites passer son fait-divers dans la correspondance provinciale. Les feuilles dévotes des départements le reproduiront ; il se trouvera peut-être quelques curés de village qui le prendront au sérieux, et ça fera plaisir à ceux qui l'envoient.

Sur quoi, Château-Gaillard se leva et prit son chapeau. Apercevant sa lettre à Valdeuil, restée sur le bureau :

— Ah ! tenez, dit-il à Baudrillet, qui tenait encore le bouton de la porte, faites mettre ceci à la poste, je vous prie.

Tandis que Château-Gaillard sortait, Baudrillet revint sur ses pas, car il était rêveur. Jamais encore il n'avait vu, sous cet aspect, Jean, son ancien camarade de l'école, et depuis quelques années son patron social. Jusqu'alors il le prenait pour un décavé, peu scrupuleux sur les moyens de corriger les torts de la fortune, mais voilà tout. Soudain, il voyait apparaître l'égoïsme profond, d'une part, et, de l'autre, l'habileté poussée jusqu'à la ruse.

— Ouais !... se disait-il, c'est un fameux merle !

Et il retournait la lettre en la regardant : « Elle est lourde !... Que dit-il là dedans, à cet autre masque ? »

Et Baudrillet se demandait pourquoi lui, qui avait été élevé comme ces messieurs, qui valait bien l'un, bâtard, et l'autre, gentilhomme de cape et d'épée protégé par le corps de ballet, pourquoi il était socialement leur inférieur ? Était-ce donc l'habit fin et les escarpins vernis qui faisaient l'homme ? Ou bien y avait-il quelque secret, de boudoir ou de salon, qui s'apprenait dans un certain milieu, et tirait pour toujours les gens de la foule ?... Cette lettre...

Il la pesait, la transperçait du regard. Mais l'enveloppe était opaque.

En revanche, le cachet de cire semblait pouvoir facilement se lever avec une lame chaude...

Baudrillet n'était pas coutumier de ces choses. Il avait fait plus d'un billet de complaisance et endossé plus d'une lettre de change véreuse ;... mais ouvrir une lettre cachetée ?...

Malheureusement il remarqua que la cire était restée sur le bureau, à côté du cachet.

Il lut.

Certes, la longue lettre que nous avons vue plus haut l'intéressa ; mais le post-scriptum surtout le jeta dans un océan de réflexions. Il savait à peu près l'histoire de Charlotte, et il voyait quel cas en faisait Jean, et ce qu'elle avait à attendre de lui.

— Quelle leçon ! se dit-il, et comme j'ai bien fait de lire cette lettre…

Au moment de la recacheter, il songea même que ce bavardage politique, alors tout d'actualité, pourrait avoir son intérêt plus tard, et il la garda.

— Bah ! se dit-il, jamais peut-être Château-Gaillard ne saura que Valdeuil n'a pas reçu la lettre… Et puis… le service des postes… à l'étranger… les bureaux d'une chancellerie… — Enfin, ma foi !… ils courront après, s'ils veulent !

2 · 3

Château-Gaillard avait donné des gages au parti de l'ordre ; il pouvait en donner encore ; la rue de Poitiers, alors toute-puissante, pensa qu'il serait bon de se l'attacher. En conséquence, on lui trouva un siége à l'Assemblée législative, quand la Constituante se fut dissoute, à l'invite de la proposition Rateau.

Pour cette fois, Jean était résolu à profiter de la situation, sans retard. Il chercha un parti.

Sa première idée avait été de s'allier à une famille ayant de fortes attaches sociales. Mais en réfléchissant, il se dit que cette

famille ferait à sa femme une situation prépondérante dans le mariage, ou, au moins, inattaquable. Or, il fallait qu'un homme comme lui fût maître absolu de son entourage. C'était par lui-même qu'il devait se faire des alliés sociaux. Une fille bien dotée, mais isolée, ferait donc mieux son affaire…

— Voudrais-tu, lui dit un jour Paul de Malinvault, qui était devenu son collègue à l'Assemblée, grâce au scrutin de liste, et qui restait son ami malgré toutes les vicissitudes, parce qu'il le considérait comme un être supérieur, et professait sans doute que :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux ;

» … voudrais-tu d'une Anglaise de vingt-cinq ans, jolie femme, ayant voyagé, orpheline de père et de mère, et douée de quatre-vingt mille livres de rente ?

— C'est à voir. — Intelligente ou sotte ? et quel caractère ?

— Romanesque.

— Euh ?

— Oui ; mais quatre-vingt mille livres de rentes, en terres… et en Angleterre.

— En Angleterre ? c'est bien loin. Et puis, je ne connais pas les lois anglaises… Quelque majorat peut-être ?… Décidément non.

— Diable ! tu es difficile !… Il y a bien encore la fille du vieux Dydecker, mais…

— Qui est-ce ?

— Le vieux Dydecker, ou sa fille ?

— Tous les deux.

— Le premier, un Juif allemand enrichi dans la banque usuraire, et baronifié depuis peu ; rivé à l'Allemagne par des affaires, d'ailleurs. — La fille, une Viennoise très-éveillée, très-coquette et résolue à se marier à Paris, pour briller au bois, aux courses, à l'Opéra…

— Tout-à-fait mon affaire, cela !

— Bah ?… Tu ne crains pas ?

— Quoi ?… le père sans doute donnera une dot argent comptant ?

— On le croit. Mais si ta femme dépense pour son train, sa toilette…

— Ça, c'est mon affaire. Mon intention est de laisser entièrement à ma femme l'intérêt de sa dot pour son luxe de maison et de toilette.

— Ah !… c'est différent.

Paul de Malinvault n'avait jamais pensé que ce fût là un des principes à poser pour faire ce qu'on appelait en Poitou « une bonne maison. » Mais, néanmoins, il s'inclina. Château-Gaillard avait des manières de compter qui n'appartenaient qu'à lui, mais qui, quelquefois, réussissaient.

— Seulement, hasarda-t-il, permets-moi un avis. Le père Dydecker étant Juif, et donnant la dot, tiendra probablement aux parchemins…

— Je me ferai aimer de la fille, répliqua Jean. — Où la rencontre-t-on ?

Ce fut à Carlsbad que Jean la rencontra. Elle y était la reine de la saison.

Jolie ? — Non, pas précisément : les yeux étaient petits, la bouche grande, le nez incorrect ; mais ces petits yeux étaient vifs et brillants, de longs cils les ombrageaient. Cette bouche trop grande était garnie de belles dents blanches, et bordée de lèvres bien rouges ; ce nez prenait tour à tour les expressions les plus diverses. Avec cela le teint était clair, la tête petite et bien attachée au col ; le corsage maigre mais souple, la tournure élégante, la toilette un peu excessive, un peu excentrique, mais de bon goût, pourtant. Le pied étroit, la main longue ; les cheveux, étrangement ébouriffés, étaient d'un ton chaud ; ni blonds ni bruns : tels que les artifices de la toilette pouvaient les faire, selon la mode ou selon les jours, blonds cendrés, blonds ardents ou châtains. Il y a de ces cheveux-là.

Àla promenade, le long des allées sinueuses qui grimpent parmi les sapins, elle avait une prestesse de démarche, une vivacité d'allures, que nos prudes femmes de province eussent redoutée, sans doute, dans une jeune fille dont elles eussent voulu faire la femme de leur fils, mais qui plaisait aux amateurs.

Le soir, à la Conversation, elle portait la robe basse avec un abandon, un meneho qui semblaient déceler une habitude des salons plus longue que ne le comportait son âge ; son ton était celui d'une Parisienne, femme du monde, et mariée depuis cinq ou six ans.

Quand il l'eut vue, Château-Gaillard la trouva plus à son gré, encore, qu'il ne l'avait rêvée. Est-ce à dire qu'il en devint amoureux ? — Non. Château-Gaillard n'avait jamais été amoureux de sa vie, et ne devait pas l'être. Il avait désiré telle ou telle femme, avec plus ou moins d'intensité ; il était sous l'empire d'une passion pour Sarah Bertin que le temps et les obstacles cristallisaient au lieu de la détruire, mais de l'amour ? Comment un sentiment fait de générosité et de tendresse aurait-il pu naître en cette terrible nature ?

On ne saurait même dire qu'il désirât Minna Dydecker. Elle lui plut : c'était bien la femme faite pour la situation qu'il voulait prendre à Paris ; et il pensa que jamais un million de dot n'avait été mieux placé.

Lui plaire, à elle, s'en faire distinguer parmi les prétendants empressés sur son passage, ce ne fut pas affaire difficile pour Château-Gaillard qui n'avait jamais trouvé de cruelles. Il est douteux, pourtant, que s'il eût offert seulement, avec son cœur, une chaumière poétique, ou même une villa féerique accrochée aux flancs du Pausilippe, il aurait été agréé. Minna s'était dit depuis longtemps déjà, que, pour prix de sa personne et de sa dot, elle voulait un hôtel aux Champs-Elysées, une calèche menée à la Daumont les jours de courses, une loge aux Italiens, et une carte d'entrée dans tous les salons parisiens ; et ses idées sur la vie en général, et le mariage en particulier, ne permettaient pas de supposer qu'un amour romanesque pût, inopinément, naître dans son cœur.

Cela encore plaisait à Jean. « Elle ne me fera pas de coup de tête… elle ne s'affichera jamais comme font les sottes sentimentales, » se dit-il.

Et il en fut plus convaincu encore, après une conversation qui suivit la lecture d'une gazette.

C'était un matin. Dans un cercle de buveurs, assis sur la terrasse, on se passait un numéro de la Chronique de Paris : « Le faubourg Saint-Germain est en émoi, — disait la gazette. — On raconte qu'une de nos plus jolies Parisiennes, Mme o. de L. aurait été rencontrée très-matinalement, par son mari, dans une rue du quartier latin. Explication conjugale. La dame aurait prétexté une visite de charité ; mais monsieur aurait découvert que la charité s'exerçait spécialement envers un jeune poëte, encore plus connu par sa chevelure abondante et soyeuse que par son talent.

» Le résultat final, c'est que madame a quitté le domicile conjugal, partant pour l'Italie avec le poëte, disent les uns ; se jetant dans un couvent, disent les autres. »

Les initiales désignaient, suffisamment, la femme pour les habitués du monde parisien. Chacun glosa. Une jeune fille française, en pareil cas, eût baissé les yeux et gardé une muette réserve. Minna éclata de rire, et dit très-haut, que la noblesse française ferait bien de moins médire des filles de banquiers, qu'elle recherchait d'ailleurs, car, certainement, elle ne connaissait pas de fille de finance capable de telles incongruités.

Le mot était cru.

— Mais si cependant elle est allée au couvent ? répliqua Château-Gaillard.

— Peuh ! l'Italie ou le couvent, le couvent ou l'Italie…

— Cependant…

— Épousez-vous donc une femme pour qu'elle vous fasse la fable des salons, à Paris et en Europe ?

— Non, certes !

Elle se leva délibérément, indiqua d'un signe à Jean qu'elle lui demandait son bras, et, marchant avec lui sous une des allées du parc :

— Je trouve d'abord qu'une femme doit garder son rang et sa situation sociale, dit-elle. Une femme qui s'en va, ici ou là, entraînée ou poussée par des passions, me fait l'effet d'une grisette.

— Vous avez raison.

— D'ailleurs, le mari est aussi sot que la femme, et mérite ce qui lui arrive.

— Ah !

— Qu'est-ce que c'est qu'un homme qui va, piteusement, faire le pied de grue dans une rue pour guetter sa femme ? On appelle cela un gentilhomme ! C'est un bourgeois ridicule !

— La jalousie…

— C'est le fait des petites gens ! Si le mari n'eût pas surveillé sa femme il n'aurait pas découvert l'intrigue, et pas fait de scène ;… sa femme n'eût été ni au couvent comme une repentie, ni en Italie comme une aventurière… La gazette n'aurait pas imprimé l'histoire, et… présentement nous en serions réduits à parler de la pluie et du beau temps. — Que vous semble de la toilette de M de R. que voici venant à nous ?

— Mais… fort jolie, répliqua Jean, distrait par la portée de la réponse de Minna… Non, je me trompe… trop voyante.

— C'est une grande affaire que la toilette !

— Oui ? et il y a des femmes qui s'imaginent qu'avec de l'argent, et en s'adressant à la bonne faiseuse, elles sont sûres de devenir des modèles d'élégance !

— Nous sommes loin du temps où Marie-Antoinette imposait la simplicité à la cour de France, et inaugurait, chez vous, la mode des robes de jaconas ! Cependant il y a encore des femmes qui sont plus élégantes avec de simples robes d'organdi, que d'autres avec des robes de dentelle !

— Par exemple la charmante jeune fille qui me fait en ce moment l'honneur de s'appuyer sur mon bras.

— Oh ! je ne dis pas cela pour m'attirer un compliment. J'essaie d'avoir du goût… et c'est bien difficile, allez ! quand on n'a encore fait qu'entrevoir Paris.

— Il vous a suffi d'y passer…

— C'est la proportion qui fait tout. Il faut avoir l'instinct de la proportion : c'est-à-dire, savoir ne rien porter qui soit, au-dessous, ou au-dessus, de sa fortune et de son rang…

— Oui !

— … Ni au-dessus, ou au-dessous, de sa figure et de sa taille.

— Ah ! cela c'est difficile ! pour y arriver il faut plus que de l'esprit, il faut un tact poussé jusqu'au génie.

— Par exemple : voilà une femme jeune, gentille, mince et ayant une fortune et un rang universellement connus : elle peut coiffer cette toque à plumes et oser ce jupon rouge à bandes de velours noir. — Mais supposez la même, grasse, rondelette et à la tête d'un mari bureaucrate et de dix pauvres mille livres de rentes ?...

— Vous avez un esprit de démon, un tact de reine, et je vous adore !

Cependant, le papa Dydecker écrivit à Paris ; non, par malheur, à ses correspondants en banque ; parce que, sachant d'avance que le baron de Château-Gaillard n'avait pas de fortune acquise, et ne se doutant pas qu'il eut jadis été dans les affaires, il s'inquiétait peu des renseignements financiers ; mais, à des hommes du monde politique, dont Jean faisait partie, à des membres de l'Assemblée législative, ses collègues.

J'ai dit comment l'affaire des mines d'Archiennes, si flétrissante, n'avait atteint Château-Gaillard que dans le milieu parisien où l'on sait le dessous des choses, puisque son nom ne figurait pas dans le dispositif du jugement. — J'ai dit aussi comment « le parti des honnêtes gens » lui était devenu tout acquis depuis la révolution... Les renseignements furent excellents.

Si excellents que, l'engouement de sa fille aidant, M. Dydecker passa légèrement sur l'article du blason.

Il était certain, d'ailleurs, que par la situation politique de son gendre, et par la haute considération qu'avaient pour lui les hommes titrés de l'Assemblée, sa fille appartiendrait au grand monde parisien ; qu'elle était en passe de devenir ministresse ou ambassadrice... Et que fallait-il de plus ?

Il fut convenu que le mariage se ferait à Vienne, un mois après le retour des eaux.

— Connaissez-vous, à Vienne, demanda un jour Château-Gaillard à sa fiancée, un Français qui fait faire, je crois, des ponts, des canaux, des chemins de fer ? Un nommé Le Sourd ?

— Certainement ! il est en relations d'affaires avec mon père… Et même il a une femme bien belle et bien élégante !

— Ah ?… — une femme ?…

— Oui… et à laquelle je dois peut-être une partie du peu de goût que je possède.

— Vous la connaissez ?

— Oh ! de vue seulement. Elle n'est pas de ma société ; mais on se rencontre journellement au Prado et… quand on a des dispositions, il n'y a qu'à regarder pour comprendre !

. . . . . .

« Mon bon ami, » écrivit Jean à Horace, dès qu'il put revenir à Paris pour y préparer son installation, et arranger toutes ses affaires, en vue d'un prochain mariage, « Mon bon ami, je me marie ; j'ai trouvé mon idéal, dans une ravissante Viennoise, élégante, intelligente, spirituelle. Au reste tu en jugeras, car en revenant de Vienne, où j'irai l'épouser dans quinze jours, je compte bien passer par Dresde et la présenter à Julie et à toi. J'espère que nos deux femmes se plairont et se lieront.

» La fortune de ma future est convenable, bien entendu.

» Je viens de louer un petit hôtel, cour donnant sur le faubourg Saint-Honoré, jardin sur l'avenue Gabriel. J'espère bien aussi avoir le plaisir de vous y recevoir quand vous viendrez à Paris.

» Le journal et la correspondance marchent toujours, à souhait. Baudrillet s'en occupe et gouverne très bien le tout.

» Quant à moi, j'ai paru quelques jours à la Chambre et demandé un nouveau congé. Rien de neuf dans la politique ; pourtant il se pourrait bien que les choses se gâtassent entre le Président et l'Assemblée. Le perroquet mélancolique a des velléités d'indépendance ; l'Assemblée, j'entends la majorité dont je fais partie, est peu disposée à le laisser gouverner à sa guise, et trouve, avec raison, qu'il ne doit pas se permettre de prendre ses ministres en dehors d'elle. Si on le laissait aller, en effet, nous verrions quelque jour Ratapoil lui-même aux affaires ; et, de bonne foi, nous n'avons pas nommé le prince Louis pour ça.

» Revenons aux choses sérieuses. Je t'avais parlé dans le temps, ce me semble, car peut-être bien l'intention sera-t-elle restée au bout de ma plume, du désir qu'avait cette pauvre madame Lehallier de trouver à l'étranger une situation d'institutrice ou de dame de compagnie. Dans les circonstances actuelles, tu comprends combien je serais désireux de lui être utile. Occupe-toi donc d'elle sérieusement, et écris-lui directement (rue Rousselet Saint-Germain). Je ne serai pas à Paris ; je ne tiens pas non plus à me donner un rôle vis-à-vis d'elle. Fais mettre une annonce dans l'Indépendance belge : indique les références chez toi ; enfin, fais tout pour le mieux. Je m'en rapporte à toi. »

D'autre part, il avait fait l'effort d'aller rue Rousselet, où, depuis le rétablissement de ses affaires, il n'avait pas mis les pieds, et il y avait trouvé Charlotte devant une corbeille de laines, faisant de la tapisserie. Il oubliait, souvent, de lui envoyer la petite somme mensuelle qui devait pourvoir aux principaux besoins de la vie. Charlotte ne demandait rien et travaillait.

Sa visite fut un grand événement. Je ne dirai pas une fête, car depuis longtemps l'abandon, la souffrance et le remords avaient tué l'amour dans le cœur de Charlotte.

« Pourquoi vient-il ? » se demanda la pauvre créature, qui savait bien que Jean ne pouvait venir sans un but d'intérêt personnel.

Pourtant il parla de choses et d'autres, comme s'il lui faisait une visite d'ami. En prenant congé seulement, il l'avertit que la maisonnette de la rue Rousselet était vendue, et devrait être, prochainement, livrée à ses acquéreurs.

— Ah ! dit-elle, émue, cette maison où… — alors je dois la quitter ?

— Si je me mariais, ajouta-t-il sur le seuil de la porte, vous comprenez combien la possession, dans un quartier éloigné, de cette maisonnette habitée par une femme, pourrait me mettre dans une situation délicate…

Il disparut, cette flèche de Parthe lancée. Et la pauvre Charlotte retomba brisée sur son fauteuil, oubliant sa tapisserie cette fois, pendant que deux grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Ah ! je croyais que je ne pouvais plus souffrir ! se dit-elle ; je m'étais trompée !

Et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine, frappant les échos mornes de la maison vendue.

Avant de partir pour Vienne, Château-Gaillard fit une autre visite. Il alla voir la Saint-Didier, chez laquelle, d'ailleurs, il n'avait pas cessé d'aller de temps en temps finir ses soirées.

— Je me marie, lui dit-il, délibérément. Et tu es la première à savoir la nouvelle.

— Mon compliment, seigneur ! Et il va sans dire que tu épouses gros ?

— Assez. Aussi t'apporté-je un petit cadeau… Tu as été gentille, autrefois, et je te dois bien quelque chose ! Il s'agit d'une gentille maisonnette, au diable Vauvert, c'est vrai ; mais cela peut être arrangé ; il y a un jardinet. Enfin, ma petite, c'est, en bon bien au soleil, tout ce que j'ai vaillant. Or le plus bel homme du monde… c'est comme la plus jolie fille, tu sais.

— Merci toujours, mon petit Jean.

— C'est un abri, une retraite, une cachette, quoi ? ce que tu voudras, selon les cas. Il est bien évident que tu n'habiteras pas cela… Il te faut, au contraire, garder un appartement au premier, dans le centre de Paris. Pour mon compte j'y tiens fort, car je compte toujours bien rester au nombre de tes amis.

— Certainement. Et les affaires ? le journal ?

— Tout va bien.

— Dis donc, dans le feuilleton de théâtre, tu ne pourrais pas me faire recommander…

— Une bonne amie ?…

— Non. Un jeune homme qui débute mardi aux Délassements-Comiques.

— Ah ! très-bien. Si, vraiment ! donne son nom, pour que je le recommande chaudement à Baudrillet, qui le recommandera au feuilletoniste de théâtre… Adieu, mignonne… — Ah !… attends quelques jours avant d'aller visiter, ta maison. — Autre chose : les chemins de fer américains font prime et monteront encore ; achète et revends dans quinzaine.

2 · 4

Sarah Bertin avait, à Vienne, une luxueuse installation, qui lui était commune avec Le Sourd. Naturellement, on disait, en parlant d'elle : « madame Le Sourd. » — L'entrepreneur n'avait jamais protesté. Pour Sarah, elle s'était trouvée trop heureuse de sa situation apparente, pour ne pas s'attacher au nom qu'on lui avait spontanément donné.

Jusques alors l'idée du mariage n'était pas entrée dans l'esprit de la courtisane. Jamais elle n'avait pensé qu'elle pourrait un jour être du vrai monde, avoir un mari, tenir le même rang que telle ou telle femme, riche et fière. Si elle avait dans le temps quitté un prince russe pour le gros entrepreneur Le Sourd, c'était simplement qu'elle sentait, en ce dernier, un amant plus solide. En effet, pour le grand seigneur elle n'était qu'un jouet temporaire ; ce qu'elle avait à attendre, de sa munificence amoureuse, était coté sur le marché de la galanterie européenne. C'était, en

un mot, un amant dont une femme galante pouvait être orgueilleuse ; mais ce n'était pas l'amant qui fait, à jamais, à la femme qu'il protége, une situation indépendante. En Le Sourd, au contraire, elle avait reconnu le parvenu qui a soif des vanités sociales, autant que des jouissances de la vie ; qui serait magnifique, non seulement parce qu'il désirait, en elle, la femme de luxe, mais parce qu'il avait la gloriole de l'enlever à un prince.

Avoir, de lui, un hôtel et des chevaux, tel avait été son premier rêve. L'hôtel avait été acheté avant le départ pour l'Autriche ; les chevaux, traînant une calèche à huit ressorts, devaient être donnés au retour. Les bases du contrat n'allaient pas au-delà.

Mais quand, à Vienne, elle s'entendit appeler « madame Le Sourd » tout un nouvel horizon s'ouvrit à ses espérances. Il s'agit alors, pour elle, de conquérir, à tout jamais, l'entrepreneur. Flatter sa vanité et satisfaire à ses plaisirs n'était plus assez. Il fallait devenir, pour lui, la compagne utile et la femme unique : celle avec qui il pouvait penser tout haut ; et celle qui, seule, serait la dispensatrice des félicités intimes.

Intelligente, rusée, corrompue, elle en vint naturellement à bout. Bientôt elle sut la langue des affaires ; bientôt elle eut enveloppé son amant d'une atmosphère dont il ne devait plus pouvoir sortir.

Mais si le millionnaire était, sans l'avoir senti, devenu la proie de Sarah, encore ne pouvait-on espérer de l'amener au mariage sans bien des efforts, sans l'aide des événements ou la connivence de quelque allié puissant.

Sarah cherchait… et, à Vienne, ne trouvait pas. À Vienne elle vivait fort isolée, fort en dehors de tout. D'abord, elle n'avait pas

su la langue ; et puis, si Le Sourd l'avait laissée porter son nom, il s'était bien gardé de la présenter nulle part. Elle avait étudié, pour passer le temps, et aussi pour se faire une éducation en rapport avec ses ambitions ; d'abord l'allemand, ensuite l'italien, le français qu'elle écrivait jadis incorrectement, l'histoire, la géographie, la musique. Elle avait lu. Que si, en dehors de ses études, elle cherchait des distractions, la facilité des mœurs viennoises ne lui marchandait pas les occasions ; et Le Sourd lui laissait la plus grande liberté.

Pourtant elle avait des heures de solitude, soit à la promenade dans sa voiture opulente, soit chez elle, dans des salons dorés, où Le Sourd n'amenait que quelques hommes d'affaires.

Elle se mettait au piano ; elle prenait un roman ; elle essayait une toilette nouvelle et se promenait devant les glaces. Et puis, après ?

Sarah avait alors trente-cinq ou trente-six ans, Elle était aussi belle que jamais. Sa taille ne s'était point alourdie. L'art de la toilette, se perfectionnant par l'usage, sertissait mieux le caractère de sa physionomie. Elle avait un grand goût. Sa beauté fulgurante, son train, ses parures, éclairaient pour ainsi dire son passage. Aussi, la connaissait-on bien à Vienne, comme l'avait dit à Château-Gaillard, Minna Dydecker.

Que fallait-il pour qu'elle eût un entourage de femmes et un salon ? Bien peu de chose peut-être, l'irrégularité de sa situation actuelle et les chevrons de son passé étant inconnus dans cette nouvelle patrie.

Que devint-elle un soir, quand Le Sourd lui ayant annoncé quelques convives, elle vit apparaître, parmi ceux-ci, Château-

Gaillard ?

Château-Gaillard, avant le départ de Paris, avait eu soin de se renseigner sur les intérêts qu'y avait laissés l'entrepreneur, et de découvrir, parmi les travaux publics projetés, ceux qui pouvaient tenter son ambition.

C'était à lui qu'il voulait aller ; et non comme un indifférent ou un solliciteur, mais comme un homme : utile, un associé possible, une puissance sociale, en un mot, qu'il fallait ménager. C'était par lui qu'il voulait être amené à Sarah Bertin. À Sarah la rebelle, la décevante, l'invincible… — qu'il lui fallait désormais tenir pantelante dans ses serres et sous son regard.

Dès longtemps, il s'était promis de ne reparaître devant elle qu'en maître. Puisqu'il n'avait pu triompher de la passion, au moins fallait-il qu'il triomphât de la femme ; et il comprenait trop la nature de Sarah pour ne pas savoir qu'après sa fugue, à l'heure du rendez-vous, il devait s'en faire craindre, s'il ne voulait en être à jamais méprisé.

Les quelques paroles tombées des lèvres de Minna Dydecker, au hasard de la conversation, lui avaient appris que la fortune lui offrait l'occasion belle.

En effet, comme il la tenait maintenant, la terrible Sarah ! Et même, il la sentait si bien devenue sa proie, qu'il parvenait à n'être point pressé de l'étreindre. C'est ainsi qu'avant de se faire introduire auprès d'elle, par Le Sourd, il avait eu la patience de voir ce dernier trois ou quatre fois ; c'est ainsi qu'il en vint à se faire, pour comparaître devant elle, un visage à la fois aimable et froid ; un masque, dont l'expression indéchiffrable pouvait expri-

mer la haine dissimulée, l'indifférence méprisante, ou la passion discrète.

Elle portait ce soir-là, une robe de velours très longue, d'un rouge intense, comme ces rouges d'Orient qui n'éclatent pas à l'œil, qui ne sont jamais criards, mais qui semblent avoir une profondeur infinie et rehaussent l'éclat des peaux mates. Avec cela, une parure de rubis ; dans les cheveux, un simple nœud assorti. La robe était basse, et laissait voir des épaules et des bras de marbre dont les reflets du velours rasaient les contours. Naturellement pâle ; Sarah pâlit encore à l'aspect de Jean ; mais aux lumières cette pâleur rendait son étrange beauté plus éclatante et plus fascinatrice.

— M. le baron de Château-Gaillard, un de mes amis, lui dit Le Sourd, en lui amenant son nouveau convive. — Mais vous l'aurez peut-être vu dans le monde, à Paris, car, s'il m'en souvient bien, il était l'ami…

— Oui ! d'une de nos amies, interrompit vivement Sarah, qui ne se souciait pas d'entendre nommer, en ce moment, devant les autres convives, la danseuse Fanny, dont la réputation était européenne.

Car si, à Paris, Fanny n'acceptait pas volontiers, dans son salon, la présence de Sarah Bertin, à Vienne, Sarah Bertin n'acceptait pas la situation d'amie de Fanny.

— Alors la connaissance est faite ? Tant mieux ! — Demandez le dîner, ma chère, car ces messieurs et moi, en courant la ville, avons gagné un appétit d'enfer, reprit l'entrepreneur.

Sarah disparut comme pour donner des ordres ; contente de trouver un prétexte pour s'isoler un instant, car la vue de Jean l'avait stupéfiée.

Que venait-il faire ? Se venger ? ou bien la sommer d'une promesse de rendez-vous, qui avait plusieurs années de date ?

Elle secouait la tête : « Non ! non..., il serait venu plus tôt... sans doute sa passion est passée, bien passée... Et alors...

La courtisane pensa que peut-être Château-Gaillard avait besoin de Le Sourd, et voulait profiter, pour exploiter le millionnaire, de la situation que les circonstances lui faisaient vis-à-vis d'elle.

Que ne pouvait-il pas en effet ? un mot de lui, et tout le monde, à Vienne, savait ce qu'était « madame Le Sourd. »

Une préoccupation profonde, la plus tyrannique peut-être qui se fût jamais emparée d'elle, envahit Sarah. Elle rentra au salon, puis se mit à table, dominée par les questions qui l'agitaient. On ne vit rien, pourtant, qu'une maîtresse de maison parfaite, partageant également son attention entre tous les convives. Mais quand elle ne se sentait pas observée, ses yeux laissaient échapper des regards qui trahissaient son anxiété.

Prise à l'improviste par cette présence inattendue, par l'espèce d'intimité qu'elle voyait régner entre Le Sourd et son adversaire, l'habile Sarah Bertin était toute désemparée ; et, malgré ses efforts pour remplir son rôle avec désinvolture, elle ne parvint pas à dissimuler ses angoisses à Château-Gaillard. Il prit alors soin de la troubler davantage, par des mots jetés, çà et là, dans la conversation.

Elle apprit ainsi, successivement, que son adversaire était à Paris dans une situation forte et brillante et qu'il venait à Vienne pour se marier. Le nom de la fiancée, même, ne tarda pas à être prononcé et, en tombant dans la conversation, augmenta la préoccupation de Sarah.

C'était un des beaux partis de Vienne, et on savait les prétentions de mademoiselle Dydecker. Sarah ne douta plus que Château-Gaillard ne fût, tant par sa liaison avec Le Sourd, que par les relations que son mariage lui apportait dans la société viennoise, l'arbitre de sa destinée.

L'aimait-il encore ? Toute la question était là. S'il l'aimait, c'est-à-dire s'il la désirait, elle n'avait rien à craindre ; un peu d'adresse, et elle contiendrait ou dominerait cet homme redoutable, qui pouvait, même, devenir, pour elle, un allié. Mais si le futur de Minna Dydecker était épris de sa fiancée ? s'il ne gardait plus que le souvenir du mécompte infligé, par une fille, à un vertige de passion ?...

Et d'autre part, Château-Gaillard avait-il besoin de Le Sourd, ou bien était-ce Le Sourd qui avait besoin de l'influence de Château-Gaillard à Paris ?

Dix fois, vingt fois ces alternatives se représentèrent à l'esprit de Sarah Bertin pendant le dîner. Et comme elle n'osait trop regarder Château-Gaillard, ses yeux fouillaient le visage de Le Sourd.

Ce dernier était fort gracieux pour son nouveau convive ; et Sarah comprit qu'elle le reverrait au logis.

Alors, à son tour, elle s'efforça d'être aimable. Mais comment aimable ? comme une maîtresse de maison avenante, ou, comme une hétaïre qui se souvient et qui attend ?...

Le visage de Jean était si singulièrement impassible sous d'affables sourires, qu'elle ne savait quoi risquer.

Sarah, la terrible Sarah, était timide... et Jean, qui lisait en elle, savourait l'indicible volupté de la sentir pantelante sous cette pensée : « M'aime-t-il encore ? »

Après dîner, quand on fut rentré au salon, pour y prendre le café, elle s'approcha de lui, tenant la tasse, et, de son bras blanc, effleura la main de cet homme que, jadis, sa seule présence faisait pâlir... Et il crut entendre un battement de cœur... Et il crut deviner qu'elle attendait, avec angoisse, de savoir si ce contact rapide amènerait un frémissement !

Il la regarda d'un regard clair et interrogateur. Elle baissa les yeux.

Plus tard elle revint près de lui, ne le regardant pas, mais essayant de ses ondulations les plus félines, l'enveloppant pour ainsi dire d'un magnétisme voluptueux.

Dieux ! quelle joie de tigre et quelle fébrile surexcitation montaient au cerveau de Jean, tandis qu'à l'extérieur il restait calme, galant, de cette galanterie banale qu'il se pouvait permettre même devant Le Sourd, soit qu'il se posât en ancien amant de la courtisane, soit qu'il feignit de prendre Sarah Bertin pour la vraie femme d'un de ses amis.

L'ivresse était si capiteuse, l'orgie secrète de son cerveau effleurait de si près le vertige, qu'il eut peur, plus d'une fois, de se

trahir, tandis que Sarah, de vingt façons discrètes, semblait lui dire : « Veux-tu ? »

Sur les onze heures, deux ou trois invités disparurent. — Le cercle se trouva réduit, la conversation devint générale. On avait, jusqu'alors, parlé d'affaires par petits groupes de deux ou trois convives ; on parla de choses et d'autres : de l'opéra en vogue, des chanteurs, des plaisirs de Vienne ; des récentes anecdotes, puis des grandes fortunes et des beaux équipages…

Sarah fit ressortir le luxe de Le Sourd, l'étala pour ainsi dire, sans mauvais goût cependant ; elle savait ainsi faire plaisir à l'entrepreneur ; et en même temps, pour Jean cela voulait dire :

— Je suis riche, vous le voyez ; j'ai un des plus beaux hôtels d'une grande capitale ; ma loge à l'Opéra, des chevaux de prix, comme j'ai des diamants, des rubis et des perles ; ce n'est donc pas l'intérêt qui me pousse vers vous… et même, pour vous, je risque tout cela !

— Vous devez ici donner de belles fêtes, dit Jean, sans avoir l'air de prendre garde aux secondes intentions de Sarah. Quelle enfilade de salons superbes !

— N'est-ce pas ? répondit Le Sourd, tout joyeux. Voyez, nous sommes ici dans un salon blanc et or. Quand il est illuminé… — remarquez que les cristaux sont magnifiques, c'est resplendissant.

— Oui ; et le salon suivant ne me semble pas moins beau.

— Il est vert. À la lumière il est moins éclatant, mais voyez les tons émeraude du velours des tentures ? Et puis voyez cette guir-

lande d'appliques en verres de Bohême représentant des bouquets de fleurs multicolores ?

— Comme goût, c'est délicieux ; et cette spirituelle décoration qui forme comme des girandoles de fleurs s'irradiant sur un tapis de gazon anglais doit être unique.

— C'est madame qui l'a fait exécuter, reprit Le Sourd avec orgueil. Le salon suivant est rouge, comme vous voyez. Il est sombre aux lumières, mais décoré de plantes des tropiques, bordé de divans d'Orient, et éclairé par ces nègres aux panaches éclatants qui sont des torchères vénitiennes…

— Les toilettes des femmes y doivent admirablement ressortir ! s'écria Jean. Et je suis sûr que les belles Viennoises se disputent les invitations à vos bals ? N'est-ce pas, madame ?

Sarah fléchit sous ce coup droit, qui la frappait en plein cœur. Ah ! que n'eût-elle pas donné pour recevoir là, dans ce luxe qui était le sien, des femmes, des femmes du monde !

Jean avait bien choisi la place pour enfoncer le fer aigu.

Sarah balbutia, tandis que ses paupières s' abaissaient sur ses yeux et qu'elle tâchait de se ressaisir, devant cette conclusion qui répondait enfin à ses incertitude : « Il vient en ennemi. »

Pour l'entrepreneur, il était absorbé dans ses jouissances de vanité. Ne s'étant point attendu d'ailleurs à recevoir la société viennoise, il n'était point blessé par les mots qui lui rappelaient qu'il ne la recevait pas ; mais, vaguement, cette pensée lui vint, qu'en effet, dans de pareils salons, il faudrait donner un beau bal.

— Voici le boudoir de madame, reprit-il, en ouvrant une porte qui donnait sur un délicieux retiro pompadour, tendu en satin bleu de ciel, parsemé de bouquets de roses.

— Quoi ! et pas de salon cerise ? Le cerise, va délicieusement à madame, dit-il, en se tournant vers Sarah, qui eut un rapide frisson en recevant ce second coup.

— C'est vrai, pourquoi n'avez-vous pas de salon cerise, Sarah ? demanda le millionnaire. Il vous faut un salon cerise : tenez ! avec des applications de guipure de Venise…

— Oui, dit-elle machinalement.

— Mais, reprit Château-Gaillard, ce qu'il faudrait surtout… ce que je voudrais, du moins, moi, ce me semble, si j'étais à la place de madame, ce serait cet hôtel et ces salons à Paris. Il n'y a que Paris après tout ! Et, si gaie que soit la vie viennoise, j'aimerais mieux, pour mon compte, un cinquième étage capitonné, rue de Rivoli, que le plus bel hôtel à trois cents lieues de là.

— Il faut avoir hôtel à Vienne et hôtel à Paris, répondit l'entrepreneur en se rengorgeant. Et si l'affaire dont nous nous occupons réussit, j'aurai, dans un an, l'équivalent de ceci au faubourg Saint-Honoré.

— Nous serions voisins : je vais habiter l'avenue Gabriel.

— Ah ! se dit Sarah, ils ont quelque grosse affaire ensemble… Ainsi Château-Gaillard peut non-seulement me perdre, mais encore me ruiner !… Il peut faire naître dans le cerveau de Le Sourd, cette idée que dans de pareils logis il faut une femme du monde, pour en recevoir d'autres !… Qui sait ? il a un parti, peut-être, à lui proposer ? Quand deux hommes sont associés, il faut

que leurs femmes se voient, et soient comme les doublures de l'association.

Au moment où Château-Gaillard allait prendre congé, Sarah trouva moyen de l'attirer dans un encoignure, et là, courtisane plus que jamais elle ne l'avait été, de murmurer à son oreille :

— Non, je n'ai pas ici de salon cerise, mais à une demi-heure de Vienne, sur la route de Schoenbrun, j'ai une maison de campagne délicieuse… ignorée… une ile enchantée…

— Et vous y allez ?…

— Quand je veux.

— Et vous voudrez ?…

— Quand tu voudras !

2 · 5

Elle se souvenait, la courtisane, de l'empire étrange qu'elle avait eu sur ce Jean de Château-Gaillard, qui passait, dans le monde de la galanterie, pour savoir soumettre et assouplir les plus rebelles : pour avoir trouvé souvent des affolées, jamais d'indomptables ; et, en voyant de quelles armures sociales le paladin revenait couvert, en reconnaissant, en lui, un des maîtres de son époque, elle éprouvait un impérieux besoin de ressaisir cet empire, de posséder cet homme et d'en faire son serviteur. Mais comment le reprendre, alors qu'il avait eu, depuis plusieurs années, tant d'occasions de connaître de nouvelles ivresses ? Alors qu'il allait épouser la jeune fille la plus séduisante de Vienne ?

Toutes les habiletés de son esprit rompu à l'intrigue, toutes les recherches de sa science de courtisane, elle se résolut de les employer pour faire à Jean une fête de royale volupté. De même qu'il avait jadis si longtemps gardé un souvenir brûlant de l'unique matinée de plaisir qu'elle lui eût donnée, de même il fallait qu'à plus de quinze ans de distance, elle lui jetât sur les épaules une tunique de Nessus que nulle rivale désormais ne pourrait plus ôter.

Et puis, il y avait encore, au fond de ses résolutions, l'infernale coquetterie de la femme de plaisir. Eh ! quoi ! faudrait-il donc qu'après tant de désirs, entés sur le souvenir, qu'après cette lutte entre deux champions dignes de se combattre, Jean pût sortir d'un rendez-vous avec elle, en se répétant le terrible mot de Lovelace vainqueur de Clarisse ?

Ah ! si elle avait su quels puissants alliés ses projets rencontraient dans les dispositions de Jean !

Mais elle le comprit et le devina, seulement, dans les transports qu'elle faisait naître.

Aussi, tandis qu'en quittant Sarah pour retourner à Vienne, Jean disait : « Il me la faut, à moi, toujours… » la courtisane d'autre part pensait : « Je le tiens !… désormais chaque rendez-vous sera le prix d'un service rendu ; chacun de ses plaisirs me sera un échelon ! »

Trois jours après, Château-Gaillard rendait à « madame Le Sourd » une visite officielle, entre trois heures et six.

Elle était seule.

— Sarah, lui dit-il, en promenant, autour de lui, un regard circulaire, qui embrassait, en même temps que les objets matériels, tout un ensemble de situation, — il faut « régulariser, » comme on dit à Paris. Traduction : il faut être sérieusement « madame Le Sourd. »

— Oui, dit-elle.

— Le Sourd doit vous aimer assez pour faire tout ce que vous voudrez ?

— Le Sourd ne m'empêchera jamais de me faire appeler, par mes gens, « madame Le Sourd ; » de faire graver mes cartes à son nom. Il me laisse libre de mes allures, comme de mes dépenses ; ne me demande pas, quand je m'absente, où je vais ; quand je reste au logis, qui je reçois. Mais, pour le conduire à la mairie et à l'église, ce n'est pas si facile que vous croyez.

— Pourquoi ?… des scrupules ?

— Euh ! peut-être. Et puis, il faut faire des démarches personnelles, que jamais il ne fera, sans une pression quelconque.

— Mais, cette pression-là, vous pouvez l'exercer.

— J'aurais besoin d'être aidée par les circonstances et par un ami.

— Ah !

Il y eut un silence. Sarah reprit :

— Par exemple, si je me trouvais introduite dans la société viennoise…

— Eh bien ?

— Ce serait un pas dans la voie. Le Sourd ne m'y introduirait jamais, quant à lui ; mais si, d'ailleurs, j'entrais dans le monde, il laisserait faire.

— J'entends.

— Et, à un moment donné, il serait dominé par la situation.

— Et, obligé de « régulariser. »

— Précisément.

— Mais… n'êtes-vous pas d'avis que… c'est à Paris, surtout, qu'il faut être « madame Le Sourd. »

— Sans doute.

— Paris est l'unique capitale faite pour des gens comme nous… Moi, c'est à Paris que je vous vois maîtresse d'un hôtel comme celui-ci, régnant par votre beauté et votre intelligence sur un monde qui ne demande guère aux millionnaires ni des titres de noblesse, ni même des certificats de bonne vie et mœurs,… formant, autour de vous, un cercle d'hommes et de femmes inattaquables, quant aux apparences, et sans préjugés, quant au fond…

— Et gardant mon boudoir toujours ouvert pour Jean de Château-Gaillard ?

— Vous avez de l'esprit comme un démon… Les anges sont bêtes, vous savez ?

Tout en causant, Sarah jouait avec un éventail, et Jean, irrésistiblement, regardait fuir son bras blanc dans sa manche de velours. Quelle ligne onduleuse et attrayante que celle de ce bras en mouvement ! et au bout de ce bras, quelle main !

Cette main était blanche, molle, souple, élégante et agile ; au bout des doigts, en fuseaux, brillaient des ongles roses aux chatoyants reflets.

— Quand ramenez-vous Le Sourd à Paris ? demanda Jean, d'une voix où la courtisane perçut la vibration du désir.

— Dès qu'il aura « régularisé. »

— J'ai, reprit Jean, un ami ministre à Dresde. Vous savez que nos chanceliers à l'étranger, sont à la fois, pour leurs nationaux, notaires et maires… Au besoin, avec une bonne recommandation… il serait possible de se marier au Consulat de Dresde, pour éviter la « régularisation » tardive à Vienne, et pour échapper, à Paris, à la langue et à la plume des nouvellistes… — Mais j'y pense ! Vous le connaissez bien, notre ministre à Dresde : c'est Valdeuil.

— Ah ! votre ami Valdeuil, qui a quitté Fanny pour épouser mademoiselle Hérouard ?

— C'est moi qui ai fait son mariage.

— Alors il vous doit bien quelque chose, et je compte sur vous, auprès de lui, au moment opportun.

— Hâtez-le, Sarah, ce moment-là.

Il prit le bout de ces doigts roses qui le fascinaient, et il lui sembla que de chacun d'eux partait une étincelle électrique.

— Aidez-moi, dit Sarah ; vous pouvez beaucoup sur l'esprit de Le Sourd ; et puis…

En ce moment un coup de cloche annonça une nouvelle visite.

Jean se leva, porta la main de Sarah à ses lèvres qui brûlaient, et murmura :

— Quand… irez-vous encore à votre maison de campagne ?

Et Sarah, qui s'était levée aussi, se pencha vers Jean, l'effleura de ses cheveux et de son souffle, et répondit, lentement, tandis qu'on montait :

— Quand donc votre mariage ?

— Eh !… je ne sais… dans huit jours, peut-être ; mais…

— Eh bien !… dans une quinzaine, après vos visites de noces.

Dans la lutte de ces deux amours, faits de haine, l'avantage était revenu à la courtisane.

Et quinze jours après, en effet, Jean de Château-Gaillard avait payé un second rendez-vous, d'une visite de sa jeune femme à « madame le Sourd. »

Le mariage fut l'occasion de quelques fêtes, dans le monde de la finance, à Vienne. « Madame Le Sourd, » femme d'un ami du baron de Château-Gaillard, et qu'on avait rencontrée chez la jeune baronne, se trouva naturellement invitée.

Le Sourd ne parut pas dans les salons avec sa femme. Mais on ne l'avait jamais vu qu'aux cercles et dans les réunions exclusivement masculines.

Désormais sans l'avoir voulu, sans l'avoir su, peut-être, il était engagé. Et Château-Gaillard aussi était engagé : il fallait que l'un épousât Sarah Bertin, et que l'autre la lui fit épouser.

2 · 6

— Ma femme ?... ma femme est dévote ! répondit Valdeuil à Château-Gaillard, quand celui-ci qui, selon sa promesse, en retournant à Paris avec Minna Dydecker, s'était arrêté à Dresde, lui demanda ce qu'il faisait de Julie Hérouard.

En effet, Julie Hérouard, marquise de Valdeuil, était dévote, s'il faut entendre par cette expression la femme blessée et résignée, la femme qui, trompée dans ses aspirations vers le bonheur, cherche, plus haut que ce monde, son point d'appui.

Ce n'était point une dévote austère ; car elle avait trois enfants charmants qu'elle élevait avec amour ; mais elle donnait à Dieu ce coin du cœur de la femme, auquel la maternité ne suffit pas.

Mariée précipitamment à un homme qu'elle connaissait à peine, en un moment où, sans qu'elle pût deviner d'où venait l'orage, sa vie d'enfant heureuse avait été soudain bouleversée ; jetée brusquement par un père, jadis le plus tendre des pères, à une destinée imprévue, à laquelle sa mère n'avait pu que l'abandonner en pleurant, elle était entrée dans le mariage sous de douloureux auspices.

Le mariage d'ailleurs, on le sait, ne lui apparaissait depuis longtemps déjà, que comme un avenir de mélancolie. Pourtant Valdeuil ne lui déplaisait pas, et peut-être l'eût-elle préféré à un autre, si elle avait eu le temps de choisir. Mais il l'étonnait, et même elle ne quitta pas sa mère, pour le suivre, sans un secret effroi.

Quand madame Hérouard mourante lui recommanda, à travers de terribles réticences, de séparer, à tout prix, son mari de

Château-Gaillard que jadis on lui avait permis d'aimer comme un frère, elle pressentit quelque redoutable mystère, et son cœur en reçut une nouvelle armure de défiance. Il ne s'était pas encore ouvert pour son mari. Instinctivement elle sentit qu'il ne s'ouvrirait jamais.

Valdeuil, d'ailleurs, ne fit aucun effort pour pénétrer dans ce cœur fermé. Il était, pour sa femme, un ami convenable ; rien de plus, rien de moins. Il vivait beaucoup hors du logis, et Julie n'en souffrait pas. Mais l'âme de la jeune femme eut besoin de se prendre à quelque chose.

Moment de crise celui-là ; et moment qui se présente, à une heure donnée, dans presque toutes les existences de femme… Oui, la femme, être flexible, — on l'a souvent comparée à la vigne s'attachant à l'ormeau, et pourquoi craindre cette comparaison, si elle est exacte ? — La femme, parvenue à une certaine altitude de sa vie, cherche son point d'appui : le tronc résistant autour duquel les aspirations de son être peuvent s'enrouler.

Aux unes, il faut l'amour… et malheur si elles entrent dans la carrière ! aux autres, la vanité fiévreuse, insatiable. Il y en a qui deviennent ambitieuses ; il y en a qui, éprises d'un art ou d'une étude, travaillent et s'acharnent à un but. Mais, pour les âmes tendres, pures et blessées qu'y a-t-il autre chose que le « par de là ? »

Dévote donc ! — Non ! c'est pieuse qu'il faut dire. Tel était le mot de la vie de Julie Hérouard, devenue madame de Valdeuil. Elle ne cabalait point pour l'église, elle ne faisait point de la foi une fronde politique, mais, quand elle avait consacré plusieurs heures à ses enfants, institutrice pour les uns, nourrice encore

pour le dernier, elle aimait à chanter au piano un hymne religieux, ou à rêver au crépuscule dans les chapelles, ou à lire une page dans l'Imitation.

Le matin, elle se levait de bonne heure, et jamais ne manquait la première messe. Elle avait aussi ses pauvres, qu'elle visitait et consolait. Pas de bruit d'ailleurs, autour de ses bonnes œuvres ; nulle affectation dans sa mise, qui était celle d'une femme, prenant du monde ce qu'elle en devait prendre, étant donnée la position de son mari.

Elle avait, pour la Vierge, un culte doux et profond, qu'elle enfermait dans l'intimité de sa vie avec une sorte de pudeur. Que si parfois, malgré cela, on surprenait quelques menues pratiques, qui rappelaient davantage la dévotion italienne que la piété française, elle avouait, en baissant les yeux.

— Que voulez-vous, disait-elle, si Marie n'existait pas, il faudrait l'inventer... C'est une amie pour les femmes qui n'ont ni mère ni sœur.

Quand Julie apprit, par son mari, le mariage de Château-Gaillard, elle éprouva comme une satisfaction amère. Souvent, bien souvent, en se ressouvenant des années de la première jeunesse, elle avait laissé échapper des soupirs de vague regret. — Non pas que son premier rêve d'amour eut laissé dans son cœur autre chose qu'une trace fugitive, non pas qu'il en subsistât plus qu'une ombre à demi effacée ; — mais, pour sa délicate conscience, c'était trop encore. Le Jean qui habitait ce passé, pur et doux, n'était certes pas le Château-Gaillard d'aujourd'hui que sa mère avait maudit ; et cependant, en apprenant le mariage du

second, il lui sembla qu'une dernière pelletée de terre fermait la tombe où elle avait enseveli le premier.

Quand, à cette nouvelle, succéda celle de la prochaine visite du baron de Château-Gaillard et de sa jeune femme, un grand trouble s'empara de madame de Valdeuil. Elle voyait, avec déplaisir, le recommencement d'une liaison entre son mari et Jean ; elle se sentait embarrassée de recevoir ce couple auquel il ne fallait faire, ni fête, parce que c'eût été travailler elle-même au rapprochement, ni froid accueil, parce que c'eut été, peut-être, autoriser Jean à la croire jalouse.

Elle se prépara néanmoins à les recevoir, mais non sans inquiétude, sur le résultat de ses efforts. Le caractère primesautier de Minna, heureusement, simplifia les choses en rompant la glace d'emblée, et en plaçant la situation sur un terrain si mondain, que Julie se trouva sauvée de tous les embarras de l'intimité.

D'abord, quand la baronne de Château-Gaillard apparut, ce fut une nouvelle dans la ville ; les journaux annoncèrent sa présence, et peu s'en fallut qu'on ne signalât ses faits et gestes, comme les évolutions d'une comète. Jamais gravure de mode, plus réussie, n'avait attiré les lorgnettes des hommes et les critiques des femmes. Mademoiselle Minna Dydecker avait déjà une notoriété dans le monde des eaux ; on comprenait, à première vue, qu'elle allait en avoir une, à Paris, et serait une des merveilleuses de l'enceinte du pesage.

Valdeuil lui donna une fête, et ce fut un signal dans la ville. Tous les hôtels de la diplomatie s'illuminèrent en son honneur,

et, dans chacun, elle parut avec une toilette imprévue. Sa mise, ses façons, ses mots, servirent de textes à mille commentaires.

Jamais Julie n'avait été emportée dans un tel tourbillon.

Pauvre Julie !...

Elle ne se scandalisait pas, mais elle était comme épouvantée. Ce Château-Gaillard toujours beau, élégant, dominateur, mais dont le tranquille sourire et le caressant regard lui semblaient cacher des abîmes : cette brillante Minna à l'audacieuse désinvolture, à l'insatiable coquetterie, la jetaient dans des inquiétudes étranges. Julie, chez sa mère, avait vu le monde parisien, et même le grand monde ; depuis des années déjà nombreuses, elle voyait, à Dresde, la haute société européenne. Ce n'était donc pas une pensionnaire qui s'ébahissait. Mais, avec ces deux êtres, Jean et Minna, elle voyait apparaître toute une société nouvelle qui n'avait point d'analogue dans le passé français, dont le dix-huitième siècle même ne pouvait donner l'idée.

Ainsi, parfois, elle surprenait, dans les conversations de Jean avec Horace, de ces mots qui la faisaient frissonner par la corruption profonde qu'ils révélaient, par la complète absence de sens moral qu'ils annonçaient, par le féroce égoïsme qu'ils trahissaient, par je ne sais quel mépris souverain du juste et de l'injuste, du droit d'autrui, de la vérité indiscutable qu'ils affichaient ; et, pourtant, elle voyait Jean paraître assidûment le dimanche à la grand'messe, s'y comporter irréprochablement. Elle l'entendait, chaque fois que l'occasion s'en présentait, déplorer les malheurs du pape, soutenir les prétentions de l'église, se targuer d'appartenir « au parti des honnêtes gens. »

Ainsi elle trouvait en Minna, — israélite par le hasard de sa naissance, mais profondément ignorante et dédaigneuse des choses de sa religion, et indifférente en même temps au christianisme, — le type singulier d'une femme sans foi quelconque, comme sans incrédulité raisonnée ; point philosophe non plus ; pas davantage passionnée ; mais uniquement frivole de goûts et indépendante de caractère ; d'une femme, également résolue à prendre sa part de la vie, et à ne pas aller au delà de certaines convenances sociales, dans une société facile. Allant à la messe d'ailleurs à l'occasion, et non moins bien disposée en faveur du pouvoir temporel, que son mari.

Jadis elle avait connu des croyants et des incrédules ; des chrétiens et des voltairiens. Mais ici, qu'était-ce donc ? — des hypocrites ? Pourtant Minna n'était point hypocrite certainement ; et, quant à Jean… s'il l'était, son hypocrisie se donnait peu de peine pour sauvegarder les apparences !

Où allaient donc ces gens-là ? Que cherchaient-ils ? Avaient-ils une âme ?…

Et Julie de Valdeuil, cœur simple, esprit de bonne foi, demeurait en échec devant cette question étrange qu'elle se posait à elle-même.

— Quand vous aurez des enfants… dit-elle un jour à Minna, au cours de la conversation.

— Miséricorde ! ne me portez pas malheur ! répliqua vivement madame de Château-Gaillard.

— Malheur ?… en quoi ?… N'en désirez-vous donc pas ?

— Mais non certes !… Enfin, je me résignerai à en avoir un, s'il le faut… mais vous mettez cela au pluriel, et pour un peu vous m'en souhaiteriez toute une nichée…

— Enfin ?… reprit la candide Julie…

— Ma chère, cela ne se porte plus. Trois enfants, par exemple, c'est six ans de malaise, de privations, que sais-je ? enfin c'est rester six ans à l'état de chenille ou de chrysalide.

— Et vous ne voulez être que papillon ?

— Certes ! tout le temps de ma jeunesse ; — et je la ferai longue ! — D'ailleurs, entre nous, est-il bien nécessaire de perpétuer la race des Château-Gaillard ?

Julie regarda Minna avec stupéfaction. Quoi ! à peine un mois de mariage, et voilà le cas qu'elle faisait de son mari ; de cet homme étrange, qui, fût-il un démon, était au moins un être au-dessus du vulgaire ; de cet homme pour lequel, jeune fille, elle, Julie, avait failli s'ensevelir dans un cloître !

— Pourquoi, demanda-t-elle simplement, l'avez-vous épousé ?

— Parce qu'il m'apportait la position sociale qui me convient.

— Ah !… c'est un mariage de raison alors ? et non pas un mariage d'amour.

— L'amour et le mariage sont deux choses si absolument différentes…

Cette fois Julie ne répondit que du regard, et dans ce regard il y avait un mélange d'épouvante et d'interrogation.

Minna vit bien qu'elle avait scandalisé Julie. Alors, comme pour rassurer la conscience timorée de son amie :

— Je ne sais, reprit-elle, avec une sorte de hauteur, si jamais je me prendrai d'amour, mais, en tout cas, cela n'a rien de commun avec la question qui nous occupe. J'ai mes principes aussi — et, si j'ai des enfants, ils seront, en vérité, ceux de M. de Château-Gaillard.

Encore cette fois Julie ne répondit pas. Elle pensait que l'involontaire sentiment exprimé par sa physionomie avait blessé Minna, et ne voulait pas la blesser.

Et pourtant, plus elle entendait l'incroyable langage de la jeune femme, plus elle s'indignait d'une indignation qu'elle avait peine à contenir, — et qu'elle aurait eu au moins autant de peine à exprimer.

Ce soir là, Julie, au retour du bal, pria plus longtemps que de coutume. Et même, à genoux dans son oratoire, elle pleura.

« L'âme ?... où donc était l'âme, encore une fois, dans tout ceci ? »

2 · 7

Château-Gaillard et sa femme restèrent, de fête en fête, près d'un mois, à Dresde.

Un matin, pendant la dernière semaine de leur séjour, la femme de chambre de Julie vint lui dire qu'une dame française la demandait, et la priait, instamment, de la recevoir en particulier.

— Cette dame, ajouta la femme de chambre, est déjà venue hier ; mais, en apprenant que madame avait de la compagnie, elle est repartie en disant qu'elle ne voulait pas déranger madame, et que, cependant, elle désirait lui parler seule.

— Mais s'il s'agit d'affaires… et si cette dame ne me connaît pas, peut-être ferait-elle mieux d'aller à la Chancellerie.

— C'est ce que j'ai répondu hier, madame ; mais cette dame a dit : « Non, c'est madame de Valdeuil que je voudrais voir. Elle est bonne et pieuse ; j'ai besoin de sa protection ; dites-lui cela seulement. »

— Faites-la entrer dans mon oratoire, dit Julie.

L'oratoire était un peu sombre ; madame de Valdeuil, en invitant l'étrangère à s'asseoir, la regarda comme pour essayer de la reconnaître, ou pour se faire une première impression. Elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais vue ; mais la première impression ne fut pas mauvaise.

Elle se trouvait en présence d'une femme qui lui parut avoir une quarantaine d'années, et être violemment émue ; qui était vêtue modestement, en voyageuse, très-enveloppée d'ailleurs, et qu'il devait être impossible de reconnaître, lorsqu'elle rabattait sur son visage un voile anglais bleu, qu'elle venait, en entrant de jeter sur ses épaules.

— Madame, lui dit l'étrangère, j'ai d'abord mille excuses à vous faire… sans votre réputation de bonté et de charité… sans l'excès de mon malheur, je n'aurais jamais osé cette démarche. Il n'est pas dans mon caractère, ni dans mes habitudes, hélas ! de prendre des témoins de ma honte… ni d'implorer personne pour

des misères que j'ai méritées… Voilà près de quinze ans que je souffre… que j'expie… L'expiation, sans doute, n'est pas encore à la hauteur des fautes !… des crime… — mais… mais… oh ! c'est trop souffrir, madame, et je ne peux plus…

— Parlez, madame, et ce que je pourrai faire pour vous, certainement je le ferai.

— Je ne viens pas seulement à vous comme Française ; je sais qu'alors c'est à monsieur votre mari ou à son chancelier que j'aurais dû m'adresser… et je les fuis… et je m'en cache, pour que ni eux ni vos hôtes ne me reconnaissent… C'est à la femme, à la chrétienne, que j'ai recours ; à la sainte !

— Madame !

— Oh ! c'est que j'ai une confession cruelle et honteuse à vous faire… Madame, j'étais comme vous une femme pure, honnête, issue de bonne famille ; et j'avais moi, pour mari, le meilleur, le plus digne des hommes… Enfin, moi, madame, j'étais heureuse… la vertu m'était facile… je n'avais qu'à marcher droit devant moi, aux côtés d'un noble ami, en serrant dans mes bras un enfant déjà intelligent, déjà tendre autant que beau… Eh bien… un inconcevable vertige m'a jetée aux bras d'un misérable… Oh ! il est beau, riche, triomphant… mais c'est un misérable, entendez-vous… Oui ! oui !… un misérable !

— Cette confession, madame, est-elle nécessaire ?…

— Oui. — Quel philtre m'a fait prendre M. de Château-Gaillard…

Àce nom, Julie sursauta, un frisson parcourut tout son corps. Elle aussi, avait, non pas bu… mais respiré un instant le philtre

empoisonné, et c'était assez pour que cette sombre effluve, en traversant son atmosphère, eut desséché sa jeunesse et flétri son avenir… Et puis, les terribles paroles de sa mère mourante flamboyèrent devant ses yeux… Madame Hérouard aussi à l'heure suprême, où toutes les passions humaines sont éteintes, où la conscience prononce sans être influencée par les ressentiments, lui avait crié : « c'est un misérable !… »

— Quel philtre a fait de moi, en quelques jours, une femme perdue ? la dernière, la plus avilie des créatures ? Je ne sais !… mais la folle passion qu'il avait jetée dans mon cœur et dans mes veines m'a conduite au comble de la honte et du crime… Je ne me suis pas arrêtée au déshonneur secret, j'ai couru au devant du déshonneur public. J'ai quitté mon mari, mon fils, pour aller à Paris, chez mon amant… qui déjà me repoussait du pied !…

» Et, tué en duel par cet homme, mon mari est mort… et… sans mère, laissé à des mains mercenaires, comme une épave du désastre, mon enfant est mort !…

Julie eut une exclamation de douleur… mais, dans son âme, il y avait plus de pitié que d'indignation.

— Eh ! quoi ? poursuivit Charlotte Lehallier, je ne vous fais pas horreur ?… on me l'avait bien dit que vous étiez pleine de miséricorde !

— Et alors ?… demanda Julie, qui pourtant tremblait.

— Alors… — et c'est ici que je mérite plus de mépris encore ! c'est ici que je voudrais pouvoir, moi-même, me fouler aux pieds ! — alors, madame, j'ai vécu avec M. de Château-Gaillard, tant qu'il a voulu de moi !

— Oh !... s'écria Julie... Et cette fois sa voix trahit la révolte de son cœur.

— Tous ses amis m'ont vue sa maîtresse... d'abord étalant avec impudence les toilettes qu'il payait ; puis, attendant, au logis commun, ses mépris, et ses insultes... Quand je l'ai gêné ensuite, quand j'ai été un obstacle ou un ennui, il m'a déportée dans une maisonnette solitaire ;... et là encore je l'ai attendu... j'ai reçu mille coups pour un baiser... Ah ! mais je ne veux pas vous dévoiler jusqu'au bout mon avilissement. Qu'il vous suffise de savoir qu'il a touché les dernières limites...

— Assez !

— Enfin un jour le repentir est venu. Était-ce le repentir ou le désespoir ?... le besoin d'expiation, ou la lassitude de la douleur ?... Bref, j'ai été m'agenouiller aux pieds d'un prêtre, je lui ai demandé protection, et par les soins de femmes pieuses, j'ai pu entrer, comme sœur converse, dans un couvent.

» J'y vivais en repos... oh ! Dieu m'est témoin qu'alors, en vérité, je recouvrais la paix ; que, peu à peu, la lumière rentrait dans mon esprit ; que je détestais le passé ; que je me complaisais à vivre dans la retraite, vouée aux plus humbles travaux... Mais, un jour, cet homme est revenu... il m'a dit : « J'ai besoin d'une ménagère pour cacher ma misère ; d'une esclave dévouée pour me servir. Viens !... » Et j'ai quitté le couvent, j'ai repris mon collier de honte...

» Des années encore se sont écoulées. M. de Château-Gaillard est redevenu riche et heureux. C'est vous dire que j'ai de nouveau été abandonnée, dans la petite maison où il m'avait ramenée... J'y vivais encore il y trois mois, partie de ses aumônes, partie de

mon travail, lorsqu'il m'est venu annoncer son mariage ; et, en même temps, apprendre que sa maison était vendue, et que je devais, sous peu de jours, la livrer à l'acquéreur… — Quel acquéreur !… — Enfin, laissons ; ceci n'a point de rapport avec mon malheur.

» Sur ces entrefaites, je reçus une lettre de mon sieur votre mari — un de ses anciens amis, comme vous savez, qui jadis m'a bien connue, alors que j'étais sa maîtresse avouée. — Dans la lettre de M. de Valdeuil, il y avait une annonce, coupée d'un journal étranger. On demandait à X…, une dame de compagnie française, pour y vivre dans une famille. À l'envoi de cette annonce, M. de Valdeuil ajoutait l'offre de donner les références, dans le cas où la position me conviendrait.

» Je compris bien que M. de Château-Gaillard, voulant se débarrasser de moi, avait prié son ami de l'y aider. D'autre part, que m'importait d'aller là ou là ? Nul intérêt, nulle affection, ne m'attachait à la patrie… Je ne savais pas les amertumes de la terre étrangère ! — Et puis, avais-je le choix ? Que faire ? Retourner au couvent ? Il n'y avait pas apparence qu'on voulût, désormais, me recevoir dans aucun couvent ! D'ailleurs j'étais accablée sous une sorte d'affaissement insurmontable. J'attendais ma destinée ! Elle me poussait là ; j'y allai… Mais, madame, il est vraiment des épreuves que notre faiblesse ne peut endurer.

— Que vous a-t-on fait ?

— J'ai pu être la servante de M. de Château-Gaillard ; j'ai pu, dans une communauté chrétienne, me soumettre avec une résignation, qui même n'était pas sans douceur, à des fonctions serviles. Mais, être traitée brutalement par des maîtres insolents et

durs ; recevoir les mépris de madame et les grossièretés de monsieur ; subir les mille tourments que vous infligent des enfants autorisés par l'exemple de leurs parents ; vivre avec d'autres domestiques… — les femmes vous abreuvant de dégoûts ;… les hommes osant… — oh ! c'est trop !

— Pauvre femme !

— J'ai quitté cette géhenne ; je suis venue jusqu'ici, comme j'ai pu, avec les quelques francs qui me restaient. Je voulais voir M. de Valdeuil, le prier de m'aider à retourner en France ; puis, de vouloir bien écrire dans mon pays, où j'avais une famille, afin de voir s'il ne serait pas possible de recueillir, pour moi quelques ressources. En arrivant, j'ai appris la présence ici de M. de Château-Gaillard et de sa femme… il suffisait pour que je renonçasse à mon projet ; pour que même je dissimulasse ma présence ! Ah ! madame, je ne me défie pas de votre mari ; je veux le croire généreux et bon ; dupe de M. de Château-Gaillard ; mais, sous la domination de ce dernier, il aiderait à tout, contre moi. C'est ma conviction. Heureusement qu'en même temps, madame, j'ai entendu parler de vous. Alors je suis venue… j'ai pensé que vous auriez pitié ; et que vous me feriez partir secrètement.

— Vous ne vous êtes pas trompée. Oui, madame ; votre rapatriement n'est qu'une question d'argent, et il me sera possible de vous donner une petite somme qui vous permettra de retourner en France, et même d'y vivre quelque temps.

— Merci.

Charlotte saisit la main de Julie et la baisa.

— Laissez !... dit celle-ci en se dérobant, qu'est-ce donc qu'un peu d'argent !...

— Ah ! l'argent !... ce n'est pas cela, bien qu'à de certaines heures, l'argent aussi soit un bienfait ! Mais, savez-vous bien, madame, que depuis quinze ans... oui,... il y a quinze ans, que je n'ai entendu une parole de sympathie... que je n'ai vu, sur un doux visage de femme, l'expression de la compassion vraie...

En ce moment quelqu'un frappa.

Julie crut que c'était sa femme de chambre : « Tout à l'heure, Mary, » répondit-elle.

Mais la porte s'entr'ouvrit doucement.

— C'est moi, ma chère Julie, qui viens troubler votre recueillement ; je suis envoyé par Horace, qui... — Tiens ! pardon ! vous n'êtes pas seule !

Château-Gaillard était sur le seuil... Par un mouvement plus prompt que la pensée, Charlotte se retourna, ramena son voile, tomba devant le prie-Dieu, à genoux, et cacha dans ses mains son visage baigné de larmes.

Julie se sentit blessée de l'audace de Château-Gaillard, qui pénétrait, presque malgré elle, dans sa retraite la plus intime, dont la présence, en ce moment, était une sorte de bravade au respect humain, d'insulte à la justice divine. Et puis, bien des sentiments secrets, bien des douleurs refoulées et comprimées, venaient d'être remuées dans l'âme de la placide Julie. Une sorte d'écume de colère bouillonna en elle et, pour se contenir, elle eut besoin de se ressouvenir qu'après tout, Jean de Château-Gaillard était son hôte.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Vous proposer une chevauchée autour des remparts avec votre mari, Minna et moi, par ce beau soleil. Il fait bon vivre, aujourd'hui !

Un sanglot étouffé s'échappa de la poitrine de Charlotte ; des larmes ruisselèrent abondantes, entre ses doigts.

— Jean, dit Julie d'une voix vibrante, et avec un léger tremblement, il ne fait pas bon vivre pour tout le monde ! Il y a des malheureux… et des malheureuses… Il y a, ici-bas, des bourreaux ; et des victimes… des gens pour lesquels, toujours, il fait bon vivre… et d'autres… pour lesquels la providence a la main rude ;… d'autres qui, dès ce monde, sont bien cruellement châtiés de leurs fautes !

Château-Gaillard eut d'abord un regard étonné ; puis un léger froncement de sourcils : « qu'était-ce que cette homélie ? » Bien qu'on fût dans un oratoire, il ne comprenait pas la raison d'être du sermon. Puis, la présence de la femme agenouillée lui parut le commentaire des paroles de Julie. Il crut alors devoir se mettre en diapason et reprit d'un ton composé :

— Sans doute. Mais, faut-il vraiment déplorer le sort de ceux qui expient dès cette vie ? et, ne devons-nous pas considérer les châtiments reçus, dans le temps, comme un gage de miséricorde pour l'éternité ? Bien plus à plaindre, peut-être, l'impie qui promène orgueilleusement de par le monde ses vices impunis, que le pauvre pécheur frappé par les conséquences mêmes de sa faute…

Àson tour, Julie regarda Jean avec étonnement, stupéfaction, stupeur. « Quelle était donc son audace ou son hypocrisie ? »

— Ah ! vous croyez ? dit-elle.

Il y eut un court silence. Julie voulait contenir l'éclat d'une indignation violente, d'une colère soulevée par le souvenir et de la mort de sa mère et de ses douleurs de jeune fille, avivée par l'indignation contre le séducteur de la malheureuse qui agonisait là, pantelante et sacrifiée.

Puis, se retournant vers Château-Gaillard et, le regardant, en face et dans les yeux, avec un regard étincelant :

— Si c'était vrai ? pourtant ?

— Mais c'est vrai, ma bien chère amie, balbutia Jean démonté par l'expression nouvelle et imprévue qui transformait Julie. — La justice du Très-Haut ne perd jamais ses droits…

— Dieu vous entende ! s'écria madame de Valdeuil d'une voix éclatante.

Elle parlait haut, pour que sa voix couvrit les sanglots étouffés de madame Lehallier.

— Oui, poursuivit-elle ; que la justice de Dieu fasse son œuvre ! qu'elle écrase les êtres malfaisants qui sont, parmi les autres, comme des vampires ou des tigres !… que leur insolent bonheur cesse de scandaliser le monde !

Elle était pâle et frémissante. Ses yeux noirs flambaient ; ses cheveux soulevés semblaient parcourus par des lueurs de phosphore : on eut dit un archange, posant le pied sur la tête du dragon.

— Dieux ! que vous êtes belle ! exclama Jean. Julie ! vous seule, seule, vous êtes belle ! et je l'ai toujours pensé !

Soudain, la femme agenouillée bondit, comme poussée par un ressort. Plus vite encore, Julie s'élança entre elle et Château-Gaillard.

Jean regarda un moment les deux femmes : l'une terrible comme une Euménide ; l'autre muette et voilée comme un fantôme. Des pensées complexes et opposées se succédèrent, en lui, et passèrent comme des nuages et des éclairs sur son front et dans ses yeux.

Enfin, le besoin de sortir de cette atmosphère et de cette scène inexplicable l'emporta, sans doute, sur toute autre idée, car il prit un accent contrit pour dire :

— Maintenant, ma chère Julie, en face de ces tristes âmes du Purgatoire qui traînent dès ce monde le poids de leurs fautes, il y a les anges comme vous, et les pauvres humains comme moi. Les anges demandent des prières et des secours ; nous tendons notre bourse, nous offrons nos services… Avez-vous quelque protégé ou protégée pour qui je puisse quelque chose ? Commandez !

Et Château-Gaillard accompagna ses paroles d'un regard d'une suprême grâce ; plein de soumission et de caresses en même temps.

— Allez-vous en ! cria Julie révoltée, hors d'elle-même, en imposant silence, d'un geste suppliant, à Charlotte qui allait éclater ; et, montrant à Jean la porte, d'un geste impérieux :

— Allez-vous en ! répéta-t-elle, quand Château-Gaillard eut repassé le seuil. J'ai ici quelqu'un à consoler, à contenir peut-être… Allez ! et montez à cheval, avec votre femme et mon mari. Cavalcadez au soleil… Pour vous trois il fait bon vivre !

Elle poussa la porte, et ce fut la seule explosion de douleur, le seul mot amer, qui jaillirent jamais hors de son âme close, recueillie, voilée, inconnue de tous.

2 · 8

Comment Julie aurait-elle pu croire son mari capable de livrer à Château-Gaillard le secret de la pauvre Charlotte ? Telle intimité qui existât entre eux, il y a de ces choses qu'on respecte, et le malheur d'une femme abandonnée est de celles-là. Mais, d'ailleurs, madame Lehallier n'avait aucun projet hostile à Château-Gaillard. Elle ne demandait qu'un morceau de pain dans la retraite ; pourquoi Valdeuil aurait-il été, en la nommant, rappeler à son ami, pendant la lune de miel, un souvenir toujours pénible ? N'ayant pas à le mettre en garde, il ne devait pas avoir à le troubler. Et puis, et puis, la candide Julie remua-t-elle toutes ces pensées ? Sans estimer beaucoup Valdeuil, elle ne le mésestimait pas, n'ayant jamais rien su de ce qui pouvait le flétrir. C'est pourquoi, sans plus attendre, elle lui parla de la visite qu'elle avait reçue, et le pria d'écrire secrètement au pays de Charlotte Lehallier, pour savoir ce qu'on pouvait espérer de sa famille.

Horace promit de le faire, et vraisemblablement ne songeait pas alors à parler de cette démarche à Jean. Mais, quand il fut devant son papier, il se demanda « à qui écrire ? » Il ne savait pas même le nom de la famille propre de Charlotte. — Écrire à des maires ? à des juges de paix ? l'information pouvait être longue… et pouvait ébruiter dans le pays des choses que peut-être cette famille avait tenues cachées. N'était-il pas plus simple, puisque

Jean se trouvait là, de lui demander, à lui-même, des renseignements ?

Et puis, sans se l'avouer, Horace avait une certaine crainte de Château-Gaillard, et il n'osait pas intervenir dans n'importe quelle affaire le concernant, de près ou de loin, sans son aveu.

— Tu ne sais pas ? lui dit-il donc un jour, en fumant un cigare, après déjeuner, Charlotte se plaint de sa nouvelle situation ; elle veut retourner en France.

— Ah ! bah ?... il ne faut pas qu'elle y retourne ! Écris-lui de prendre patience ; elle s'accoutumera.

— Mais, c'est qu'elle a quitté sa place de son propre mouvement.

— Charlotte ?

— Oui, qu'elle est même venue ici... qu'elle a vu Julie...

— Ah !... c'est donc elle qui... — Je ne lui croyais pas tant d'audace ! ajouta-t-il avec une rapide contraction des lèvres.

De tout ce que pouvait faire Charlotte, rien ne l'eût atteint comme l'atteignait cette visite à Julie... et, il eut, en songeant au personnage qu'il avait joué entre ces deux femmes, un mouvement de colère intérieure dont les signes fugitifs n'échappèrent point à Horace.

— Ah ! reprit-il, ma femme aurait pu la rencontrer !

— Julie veut que je prenne des informations sur la situation actuelle de sa famille, que je lui obtienne un morceau de pain. Alors j'ai pensé...

— Alors, tiens-toi tranquille ; dis-moi où est Charlotte, et laisse-moi faire. Tout me regarde.

Il y eut un silence.

— Mais que dirai-je à Julie ?

— Que… que tu as reçu cinq cents francs de la famille de Charlotte, pour ses premiers besoins, et qu'on va s'occuper de régler sa situation. Voici les cinq cents francs.

Avant de partir, Château-Gaillard ne négligea pas de jeter dans une autre conversation intime qu'il eut avec Valdeuil :

— Tu ne devinerais jamais qui j'ai trouvé à Vienne, installée dans une situation de femme du monde ? Sarah Bertin !

— Allons donc ! Le Sourd a eu la faiblesse de lui laisser porter son nom ?

— Parfaitement. Et tu comprends si elle a usé de la situation ! Elle passe maintenant, là bas, pour madame Le Sourd.

— Et elle est reçue ?

— Reçue.

— Mais il ne va donc pas un Parisien, à Vienne ?

— Mon cher, voilà tout à l'heure huit ou dix ans qu'elle a quitté Paris.

— C'est vrai, le temps marche !

— Les modes changent… on oublie… enfin, que sais-je ? Le fait est, qu'elle nous a donné un beau bal.

— Tu as mené, ta femme chez Sarah Bertin ?

— Que veux-tu ?… Refuser l'invitation eût été remarqué… dans ma situation vis-à-vis d'elle, ce n'est pas à moi à la décrier…

— Sans doute !… mais tu pouvais t'abstenir… ou, du moins, y aller seul.

— Minna, tu le sais, aime le bal ; elle n'aurait pas compris la privation que je lui aurais imposée… Et puis… n'avait-il pas fallu lui faire notre visite de noce ?

— Par exemple !

— Mon cher… il y a cent femmes dans le monde parisien, — est-ce à moi de te l'apprendre ? — qui ne valent pas mieux que Sarah Bertin.

— Mais elles ne sont pas des filles affichées, tarifées !

— Oh ! oh !… Et puis, j'ai une grande affaire avec… son mari… une affaire colossale… Tiens, tu devrais tâcher d'y entrer… Tu ne connais pas Le Sourd ?

— À peine !

— Tant pis ! si tu trouves une occasion de le connaître, de lui être agréable, profites-en : c'est un conseil d'ami que je te donne. Et tu comprends que si j'avais fait quelque impertinence à Sarah, qui le tient en sa puissance, à un point que tu n'imagines pas… cela pouvait me coûter quelques centaines de mille francs.

— Mais est-il marié ?… Et s'il ne l'est pas, et si quelque jour il renvoie Sarah, quelle position cela te fera-t-il vis-à-vis de ta femme ?

— Minna connaissait « madame Le Sourd » avant notre mariage. Je lui dirai, ma foi !… que je ne savais pas… que je la croyais mariée… Minna d'ailleurs n'est pas bégueule. Et enfin, si Sarah n'est pas mariée, ne crains rien, elle trouvera bien moyen d'attraper un mariage quelque part… C'est une maîtresse femme ; et qui, tu le verras, plantera son pavillon sur le monde parisien ; aura une maison, un salon, une puissance… Je placerais beaucoup, moi, sur la tête de cette femme-là.

— Tu me confonds.

— Et moi tu m'étonnes… — Voilà ce que c'est, mon cher, tu restes trop longtemps éloigné de Paris… tu perds le diapason… Ah ! il se prépare en France, et à Paris, vois-tu, une manière d'orgie du bas-empire qui sera curieuse…

Cette semence jetée en bon terrain, Château-Gaillard partit tranquille sur le résultat des démarches de Sarah, si elle avait besoin de Valdeuil, pour légaliser son mariage, à Dresde.

Il va sans dire que les deux amis avaient beaucoup causé de choses et d'autres pendant ce mois ; et, en particulier, de la situation politique en France, et des probabilités de l'avenir. — Mais les événements avaient marché ; le passé était déjà loin ; nul éclaircissement ne survint, qui remit en mémoire la longue lettre écrite jadis par Château-Gaillard à Valdeuil, et que, par malheur, Baudrillet avait lue un jour qu'il était de mauvaise humeur.

2 · 9

Dès que Château-Gaillard eut installé sa femme à Paris, un de ses premiers soins fut de se faire donner une liste des nombreux établissements religieux qui tiennent à la fois du couvent et de la pension bourgeoise et sont répandus sur Paris et la province. Il prit ensuite des informations sur deux ou trois qui lui parurent appropriés à ses intentions, et où, pour 60 francs par mois, une pensionnaire peut être entretenue.

Peu de temps après, madame Lehallier, qui attendait dans une petite ville frontière de l'Est, des nouvelles des démarches promises par Julie, reçut la lettre suivante, qui contenait une très-modique somme et ne portait pas de signature :

« La famille si cruellement frappée à laquelle appartenait autrefois madame Marius Lehallier apprend, par un intermédiaire, la triste situation de cette dernière. Elle ne croit lui devoir que des exhortations au repentir et à l'expiation et le conseil de se faire oublier ; toutefois elle engage madame Marius Lehallier à se retirer chez les dames servites de Sainte-Anne, à X., département de ***. C'est là qu'on lui fera connaître les résolutions définitives, prises à son égard. »

Que pouvait faire Charlotte ? Ce qu'elle fit. Elle obéit.

Deux mois après, environ, Château-Gaillard, de passage dans la petite ville de X., se présentait chez la « bonnemère » des dames servites de Sainte-Anne.

Il lui fit d'abord des compliments sur la fondation de son œuvre qui était récente, en approuva l'utilité, en vanta les bienfaits…

Cette « bonne mère » était une veuve, moitié paysanne et moitié bourgeoise, dévote, cela va sans dire ; active, entreprenante, travailleuse ; qui avait fondé une communauté pour mériter le Ciel après sa mort et pour occuper l'exubérance de ses forces durant cette vie, laquelle œuvre ayant pour but l'éducation et la moralisation des jeunes filles plus ou moins vagabondes, plus ou moins flétries, que l'on n'aurait pas reçues dans des maisons d'éducation destinées à la jeunesse innocente, et que l'on ne voulait pas, pourtant, envoyer dans une maison de correction. Elle recevait, en même temps, les vieilles femmes pauvres, malades ou repenties ; les libérées des maisons centrales qui, après dix, quinze ou vingt ans de captivité, n'avaient plus qu'à attendre la fin d'une vie brisée, déshonorée, sans avenir.

La mère Saint-Antoine, on le pense bien, fut ravie de l'approbation et des éloges décernés à sa fondation, par un député, dont elle avait entendu citer le nom chez son directeur.

Aux éloges, Château-Gaillard joignit les promesses : « Il s'efforcerait de faire établir une succursale dans son département ; il obtiendrait un chemin de la croix pour la chapelle. Quoi encore ? Il ferait patronner les sœurs servites de Sainte-Anne, par madame de Château-Gaillard, etc… »

Puis :

— Vous avez, dit-il, ma bonne mère, si je ne me trompe, parmi vos pensionnaires, une dame veuve qui arrive d'Allemagne…

— Oui, une nommée madame Lehallier ? bonne personne, que nous perdrons bientôt, je le crains.

— Serait-elle malade ?

— Non pas, mais elle attend, dit-elle, des nouvelles de sa famille qui la rappelleront dans son pays.

— Hum !... cette dame est digne d'intérêt, ma bonne mère, très-digne d'intérêt !

— Et que pourrais-je faire pour elle, monsieur le baron ?

— Mon Dieu ! à vous parler franchement, cette pauvre dame croit avoir une famille, et n'en a plus... Elle croit avoir de quoi vivre, modestement, et n'a rien au monde... Il faudrait donc m'aider à lui éviter des désillusions... Elle est ici, je voudrais, dans son intérêt, qu'elle y restât ; ... qu'elle s'y plût... enfin, qu'elle ne courût pas, dans le monde, au-devant de tristes découvertes... Vos prix sont modestes... — Il faut faire un peu de bien, pécheurs que nous sommes ! pour plaider notre cause devant le Tout-Puissant... — Je paierai donc sa pension, et vous enverrai, bonne mère, une centaine de francs par trimestre, pour menus frais d'entretien, de chauffage, etc...

— Ce sera une charité de votre part, monsieur le baron ! Dieu vous en récompensera !

— La charité viendra de vous, bonne mère, si vous gardez la pauvre dame dans ce pieux asile, et l'empêchez d'apprendre de tristes vérités...

— Mais comment dois-je ?...

— Ah ! c'est bien simple !... vous direz à cette dame, dans quelques jours, que vous avez reçu, par l'intermédiaire d'une chancellerie étrangère, une lettre qui vous annonce qu'une pension alimentaire sera payée entre vos mains, pour madame Le-

hallier ; mais, à la condition qu'on n'entendra jamais parler d'elle… vous ajouterez que les parents qui consentent cette…

— Aumône ?

— Non, pour ne pas l'humilier, dites, « cette rente viagère !… » la considèrent comme morte… et font cette offrande à sa mémoire.

— Bien, monsieur le baron… Je ne voudrais pas faire de questions indiscrètes, mais enfin, cette dame est… une grande coupable ?

— Hélas !

— Si l'on pouvait l'amener au repentir… à l'expiation ?

— Ce serait une bonne œuvre de plus.

— Serait-elle libre d'entrer en religion ?

— Certainement.

— Mais… notre institut est pauvre… et, si elle ne peut espérer une petite dot… — Ah ! si elle voulait entrer en religion, et se faire votre collaboratrice, ma bonne mère, — quand elle en sera devenue digne, — je paierais bien volontiers la dot…

— Une dizaine de mille francs ?…

— C'est une somme !… Pourtant, ma bonne mère, faites pour le mieux ; j'essaierai de ne pas rester trop en arrière de votre zèle, de votre dévouement et de vos efforts !

2 · 10

Moins d'un an après, on citait M. de Château-Gaillard parmi les cinquante députés les plus autorisés de l'Assemblée législative, et madame de Château-Gaillard comme une des élégantes de Paris. En même temps, on signalait le retour du riche capitaliste Le Sourd, qui s'était marié à l'étranger, et allait désormais habiter Paris.

Quelques viveurs reconnaissaient bien la courtisane, malgré des modifications importantes apportées à sa coiffure, à son visage, à ses ajustements : quelques femmes s'indignaient, et entreprenaient de faire fermer les salons au devant de Sarah… mais !

D'ailleurs, en ce moment, l'attention de l'esprit public était tellement absorbée par les incertitudes de la politique, qu'elle s'appesantissait peu sur toutes les choses de la vie privée ; et, ces surprises de salons, ces excentricités de mœurs qui, plus tard, devaient, publiées et commentées par la chronique, occuper l'Europe entière, passaient presque inaperçues.

On était à la fin de 1851 ; on voyait apparaître, à l'horizon prochain, cette échéance de 1852 tant exploitée par les partis ; les pouvoirs présidentiels allaient expirer ; l'Assemblée législative n'inspirait pas confiance. En revanche, sur tous les murs flamboyaient des affiches multicolores, qui proposaient des solutions pour tous les goûts.

De toutes parts, on avait peur. Les uns, de telle restauration monarchique qui leur déplaisait ; les autres, d'une sorte d'anarchie parlementaire qui nuisait à l'essor de la fortune publique ; presque tous, du spectre rouge qu'agitaient les ambitieux. Dans

le monde spécial de la politique, on était attentif aux péripéties de la lutte entre le président et l'assemblée.

Château-Gaillard, qui pourtant « avait du flair » comme on disait dans les bureaux du palais Bourbon, prit parti pour l'Assemblée. Mais personne alors ne prenait parti pour le Président. Quatre années de pouvoir ne lui avaient pas donné, encore, de valeur propre devant l'opinion publique.

On s'en était pris de ses attitudes successives à ses divers ministres, et intrinséquement, il restait le héros de Strasbourg et de Boulogne. Aussi comprenait-on, à la rigueur, que ses ministres, soutenus par quelques députés dissidents de la rue de Poitiers qui voulaient faire échec à l'influence de M. Thiers, maintinssent son drapeau en face de celui de l'Assemblée, pendant un temps donné, mais ne se le figurait-on guère vainqueur, au cas où quelque jour il lui prendrait fantaisie d'entrer dans le Parlement, comme Louis XIV, un fouet à la main, ou comme Bonaparte au 18 brumaire à la tête de deux bataillons.

Et puis, il était de bon ton d'être du parti de l'Assemblée, et de traiter « Monsieur Bonaparte » avec une nuance de dédain. Le parti de l'Assemblée comptait, parmi ses chefs, d'anciennes célébrités parlementaires, des notabilités de la noblesse, tous gens dont la fréquentation était d'autant plus recherchée par Château-Gaillard, qu'il avait un nom moins légitime, un passé plus véreux et une fortune plus récente.

Le coup d'État eut lieu.

On se souvient de l'incertitude qui, pendant les premiers jours, régna parmi les ambitieux. Certes, le prince avait réussi, et

l'on commençait, en conséquence, à lui reconnaître une valeur propre ; mais comment le pays prendrait-il ce succès ?

Dans l'entourage même du triomphateur on n'était pas tranquille ; et, c'était pour rassurer l'étonnement de la province, que le prince s'était hâté de combiner, sous le titre de commission consultative, une liste de députés qui étaient censés adhérer au coup d'État. Cette liste savante contenait en effet des noms d'adhérents, ou, du moins, d'hommes dont on était sûr pour un motif ou pour un autre. Mais elle en contenait d'autres choisis parmi les opposants de la veille. — Plusieurs protestèrent, on s'en souvient. Quelques autres feignirent d'ignorer la présence de leurs noms sur la liste, et se bornèrent à attendre l'événement, pour prendre parti avec éclat. Il y en eut, enfin, qui se tinrent à l'affût pour tirer bon profit de la situation.

De ce nombre fut Château-Gaillard.

Le Président tenait d'autant plus aux hommes, qu'ils lui avaient été plus opposés. C'est pourquoi il mettait surtout le prix aux conversions du lendemain : — ce dont, volontiers, s'ébahissaient les dévouements de la veille. — Ces conversions, en effet, ou lui apportaient une recrue importante qui l'autorisait devant le pays ; ou lui étaient une flatterie de haut goût, d'autant plus savoureuse, après des années de méconnaissance.

Château-Gaillard sut se rallier, à temps, pour sa fortune. Pas sitôt, qu'il risquât quelque chose ; pas si tard, qu'il cessât d'être une conquête enviée.

Le Président appréciait encore cette opportunité. Les hommes qui ne voulaient rien compromettre, n'étaient-ils pas ceux qui avaient une situation politique et sociale ; soit, une dot, qu'ils ap-

portaient au nouvel ordre de choses ? — Et combien ne devaient-ils pas lui être plus utiles que les hommes qui se précipitaient à la curée ? Ceux-ci, associés aidant, par leur apport, à constituer l'avoir commun ; ceux-là, filles entretenues, à la charge, comme à la merci, de tous les pouvoirs triomphants.

Le nom du baron de Château-Gaillard demeura donc sur la liste de la commission consultative, et prit place sur celle des premiers sénateurs, créés en vertu de la constitution du 14 janvier. Pour la première fois ce titre de « baron de Château-Gaillard » lui était reconnu par un document officiel. Quelques semaines après un décret constituait la dotation du Sénat. Du seul fait de son attitude précédente, dans les couloirs de l'Assemblée législative, de son inaction pendant la crise de décembre — et d'une visite à l'Élysée faite au moment propice, Jean se trouva donc en possession d'un titre, et de trente mille livres de rente.

Le titre, il est vrai, avait besoin d'une sanction ; mais Château-Gaillard sut bien vite l'obtenir du Conseil d'État ; — et il eut dix fois moins de peine à se faire baronifier alors, la situation étant acquise par décret, qu'il n'en avait eu jadis à se faire attribuer, comme nom patronymique, sans particule, son nom d'enfant trouvé, quand il s'était agi de prendre place, pour la première fois, à la Chambre des députés.

L'homme, d'autre part, ne tarda pas à être apprécié par le prince, de même que le prince, par le fait du coup d'État, était devenu un génie aux yeux de Château-Gaillard. Ce dernier se reprochait presque de n'avoir pas, plus tôt, deviné ou pressenti le prince Louis. Il en ressentait une sorte d'humiliation, et, pour s'en consoler, avait besoin de se dire qu'après tout, c'était faute de l'avoir pris au sérieux.

Telle est en France l'influence des petits journaux : tant qu'ils prirent le prince Louis pour cible, nul ne chercha le personnage réel sous le fantoche. Mais en tournant en ridicule le neveu de l'Empereur, ils avaient aidé à sa fortune, parce qu'ils empêchèrent l'attention de s'éveiller sur sa valeur.

Au demeurant donc, tandis que Château-Gaillard reconnaissait un nouveau Bonaparte dans le prince président, celui-ci trouvait, en Château-Gaillard, un instrument qui n'était pas à dédaigner. — Le baron fit partie du second ministère du prince, avec le porte-feuille des travaux publics, du commerce ou de l'agriculture, je ne sais plus.

Ci :
Dot de madame.....50 mille livres de rentes.
Dotation du sénat.....30 mille fr.
Indemnité ministérielle.....100 mille fr.

Le journal et la correspondance allaient toujours, dirigés par Baudrillet. Château-Gaillard disait volontiers qu'il les lui avait abandonnés. On ne doutait pas, cependant, qu'il n'en fût et n'en restât le patron politique. Mais, pour la propriété matérielle, on ne savait trop.

Les « on dit » des coulisses politiques parvinrent-ils jusqu'aux oreilles de Baudrillet ? Pensa-t-il tout seul que, parvenu à une assez belle fortune, son ancien camarade aurait pu — ou dû — en lui abandonnant journal et correspondance, lui constituer une position indépendante, et des instruments de travail ? Quoi qu'il en fût, il éprouva un assez vif mécontentement vers cette époque, en voyant qu'il n'avait, pour sa part du succès de Château-

Gaillard, qu'une augmentation d'appointements, et de temps, en temps, quelques actions industrielles.

Poussé par sa femme peut-être, il tenta une démarche auprès du ministre, comme il en avait, autre fois, tenté une auprès du journaliste influent.

— Vous voilà au pouvoir. — Qui nous eût dit, il y a trois ou quatre ans, que votre fortune serait aussi rapide ? Enfin, vous le savez, tout n'est qu'heur et malheur ; il faut profiter d'une situation pendant qu'on la tient !

— Soyez tranquille ; maintenant je suis à l'abri de certains revers…

— Les destins sont changeants ! — et puis il y a vos amis !

— Ah ! vous voudriez que je fisse quelque chose pour vous ?

— Sans doute.

— Eh bien : quoi ?

— Vous disposez — par vous-même aujourd'hui — de bien des places…

— Comment, pauvre garçon, vous voulez « une place ? »

— Eh bien ?

— Mais il faut laisser cela aux mortels déshérités, qui sont nés pour s'incruster en province, et y vivre, eux, leur femme et leurs enfants, avec six mille livres de rente.

— Mais !

— Comparez donc, je vous prie, l'existence que vous auriez là, votre femme n'ayant pas de fortune, avec celle que vous avez à Paris, avec la direction des journaux ? — Douze cents francs par mois, votre voiture payée, sans compter les billets de spectacle, les primes à toucher, quand on lance une affaire, etc., etc.

— Sans doute ; mais tout cela peut, d'un jour à l'autre, disparaître.

— Et votre place ? Supposez un changement de gouvernement ?

— Il y en a d'inamovibles.

— Les recettes générales ou particulières, par exemple ?

— Juste.

— Mais une recette particulière ne vous rapporterait pas l'équivalant de votre position actuelle. Et quant à une recette générale…

— Ce serait mon affaire.

— Il n'y en a en France que 86. Elles sont occupées… et d'avance promises… On ne peut pas tuer les titulaires, et ce n'est pas si facile que vous croyez, même pour un ministre, d'en arracher une.

— Enfin…

— Ce n'est pas là votre affaire ! Ayez donc confiance en moi.

Au fond, Château-Gaillard voulait bien être utile à Baudrillet. Il n'avait pas assez peu de sens pour penser qu'il exploiterait à perpétuité un homme, sans lui faire une part quelconque du gâ-

teau. Mais Baudrillet, à la tête du journal, rendait de véritables services ; et, pour lui faire une position, Château-Gaillard ne voulait pas se mettre dans l'embarras.

— Ce qu'il vous faut, mon cher Baudrillet, reprit-il, c'est de l'argent. Avec de l'argent, voyez-vous, on a toujours une position, et l'on garde sa liberté. Eh bien, vous allez voir les affaires prendre un essor jusqu'alors inconnu ; des institutions de crédit se fonder, des chemins de fer, des exploitations de tout genre, se multiplier. Trouvez quelque bonne concession à me demander ; présentez-moi des capitalistes, et vous aurez moins de peine à empocher un demi-million, qu'à ramer sur les galères administratives, ou même financières, de l'État.

Baudrillet s'en alla, pas content, pas fâché ; il ne remportait pas ce qu'il était venu chercher, mais il remportait des rêves dorés. Comme l'avait fait observer Château-Gaillard, le présent était brillant et facile ; l'avenir plein de promesses. Baudrillet se laissa vivre, et attendit.

De temps en temps, sa femme le stimulait à nouveau, rappelant les revers du passé, faisant tinter la cloche d'alarme à propos de l'avenir. Baudrillet répondait alors, en remontrant combien il serait imprudent d'impatienter de ses obsessions un protecteur aussi sûr que M. de Château-Gaillard, et qui devenait, de jour en jour, plus puissant ; — il ajoutait que d'ailleurs il cherchait « une affaire » mais qu'il la voulait bonne, et ne voyait pas la nécessité de se jeter sur la première venue.

Et il cherchait en effet. Les inventeurs, les inventions, les spéculateurs, les lanceurs d'entreprises ne manquaient pas. Et, pré-

cisément parce que le champ était vaste, Baudrillet réfléchissait sans se décider.

Mais la destinée voulait, par de légers chocs, l'éveiller de sa quiétude.

Château-Gaillard avait assigné à la caisse du journal le paiement de certaines créances, et les papiers, relatifs à celles-ci, passaient naturellement entre les mains de Baudrillet. — Un jour son attention fut arrêtée par la quittance d'une fort modique somme, marquée, à l'angle droit, du chiffre de Jésus et Marie.

« Pour le trimestre de la pension de madame *** 200 fr., » disait la note, qui était acquittée, et portait la signature d'une religieuse.

— Qui a présenté cela ? demanda Baudrillet au caissier.

— Une femme, qui avait l'air d'une béguine quelconque.

Baudrillet se demanda quelle pouvait être madame ***. Tout précisément il avait eu à s'occuper du changement de propriétaire de la maison de la rue Rousselet, et il s'était posé une question touchant la position faite à madame Lehallier. — Baudrillet, compagnon et associé de Château-Gaillard pendant les jours de misère, connaissait bien madame Lehallier. Il trouva intéressant de savoir comment son dévouement avait été récompensé. Le post-scriptum de la lettre adressée à Valdeuil lui revint en mémoire. Bref, armé de la quittance, il se mit en campagne.

« Madame*** ne serait-elle pas la pauvre Charlotte ? Et si, oui, où diable et comment diable Château-Gaillard l'avait-il mise en pension, au prix de 800 fr. par an ? »

Le résultat de ses investigations le fit remonter jusqu'à la maison des dames servites de Sainte-Anne ; et il n'eut pas grande peine à savoir, avec certitude, que la pensionnaire au profit de laquelle il avait soldé les 200 fr. était bien madame Lehallier.

— Ah ! se dit-il ; voilà ce que fait Château-Gaillard des amours, et des dévouements dont il n'a plus besoin ?… Ne nous amusons plus à ses promesses… Et vite, les fers au feu !

2 · 11

Le vieux Dydecker vécut juste assez pour voir sa fille, femme d'un ministre ; brillante, fêtée, heureuse du bonheur qu'elle avait rêvé. En mourant il lui laissa un héritage de trois millions bien nets, bien placés, et rapportant, gaillardement, leurs cent cinquante mille livres de rente.

Donc, Château-Gaillard était désormais assuré contre les revers de la fortune, quelles que fussent les chances de la politique. Toutefois, il voulut avoir des millions à lui. Outre que deux cent mille livres de rente étaient peu pour ses appétits, il voulait être toujours le maître de sa femme ; la fortune de celle-ci devait servir à édifier la sienne, et rien de plus. En conséquence il mit son pouvoir au service de ses intérêts.

Mais, le souvenir des scandales des dernières années du règne de Louis-Philippe, et l'expérience personnelle qu'il avait acquise par ses propres revers, lui inspiraient une défiance et une dextérité singulières. — Tirer parti de sa position, sans doute ! Mais se

faire prendre la main dans le sac, ou, seulement, laisser compromettre son nom dans une affaire : Jamais !

Et d'abord, Château-Gaillard, homme de l'Empire, arrivé avec lui, et par lui, ne croyait pas à l'Empire. Ce n'était pas — est-il besoin de le dire ? — un doctrinaire comme M. de Persigny, qui voyait, dans l'Empire, le compromis naturel et nécessaire entre le principe d'autorité et l'avénement de la démocratie ; pas davantage, comme Romieu, un homme de plaisir qui supposait la France arrivée à l'heure de la décadence, et regardait le césarisme comme le dernier avatar brillant des peuples finis. Ah ! point du tout ! Il n'allait pas chercher aux faits de la politique des causes philosophiques, ni des buts humanitaires. Pour lui, le fatum seulement régnait sur le monde, et, quant aux cas particuliers de succès ou de revers, ils étaient, uniquement, les résultats individuels de la combinaison des habiletés et des tempéraments.

Jadis, les coups de Strasbourg et de Boulogne avaient manqué, parce que Louis Napoléon les avait tentés, mal à propos, et sans moyens d'action suffisants. Récemment, le coup de décembre avait réussi, parce que le tempérament de l'homme avait été soutenu par les forces extérieures qu'il trouvait à son service. Mais, dans la pensée de Château-Gaillard, ces trois tentatives étaient du même ordre. Une conspiration Mallet, un coup de pistolet tiré au coin d'un carrefour, pouvaient, d'un jour à l'autre, renverser tout l'échafaudage impérial.

En vain voyait-il l'enthousiasme du suffrage universel ; en vain, entendait-il les acclamations unanimes des populations, et constatait-il l'essor singulier du crédit public ; pour lui, tout cela était comme une fantasmagorie, comme le cortège éblouissant et rapide de madame la princesse Occasion. Il s'était trouvé sur la

piste : il avait saisi un des cheveux de la belle : son affaire était d'empoigner au passage, de plaisir tout ce qu'il pouvait prendre, d'or tout ce qu'il lui fallait pour acheter du plaisir encore, quand la sarabande aurait passé.

Donc, rien pour rien ! — toute chose accordée était une faveur, et toute faveur avait son prix : jouissance actuelle, ou jouissance future : or, ou volupté.

Ses matinées étaient aux affaires, ses journées aux manœuvres politiques, administratives, financières qui lui semblaient utiles, tant pour la conservation de son pouvoir, que pour la consolidation du gouvernement qui le lui donnait ; ses soirées, au luxe, au monde, au faste ; ses nuits au plaisir.

« À outrance ! »

Telle était la devise que le baron de Château-Gaillard avait fait peindre sur ses voitures, au-dessous de ses armoiries, et graver sur son cachet ; la devise qui résumait la vie, à grandes guides, qu'il menait avec une suprême audace, une maëstria incomparable, un emportement endiablé.

« À outrance ! »

Dans son cabinet, avec le ton d'un grand seigneur, les façons d'un galant homme, des formes d'une courtoisie charmante, il était le Gobseck, il était le Schylock le plus impitoyable. — Avait-il intérêt à faire ce qu'on lui demandait ? Bien. On était sûr d'obtenir. — N'avait-on pour soi que des droits acquis ? que des considérations de mérite, de talent, de circonstances sympathiques ? On était sûr de n'emporter que des paroles et de l'eau bénite de cour.

Mais, avec quelle grâce il la jetait sur la tombe des plus légitimes espérances !

Àla cour, il flattait ; dans le conseil, il préconisait les mesures césariennes : bien plus soucieux de conserver la faveur du maître que de soutenir ses véritables intérêts ; cherchant, non pas à lui dire la vérité, mais à lui dire ce qui pouvait lui plaire davantage. Avec ses collègues, il se faisait tout à tous, pour que chacun désirât le conserver, et nul le renverser ; avec ses inférieurs, il était autoritaire, rogue et hautain, tout en gardant, stéréotypé au visage, un sourire de condescendance.

Chez lui, c'était le mari le plus aimable, le plus galant, le plus facile. Jamais fâcheux, jamais grondeur, jamais jaloux. — Pourquoi l'eût-il été ? Il lui fallait avoir une maison opulente et bien tenue ; une femme élégante pour porter son nom dans les salons, et trôner dans sa calèche armoriée au bois de Boulogne. Minna remplissait le programme, menait comme lui la vie à grandes guides, et ne s'inquiétait jamais de savoir s'il avait des maîtresses.

D'ailleurs, quoi qu'il dût arriver dans l'avenir… n'avait-il pas tout avantage à laisser Minna prendre son essor, à être un mari confiant et gentilhomme ? — S'il voulait toujours bien vivre avec sa femme, soit qu'elle lui fût utile et agréable, soit qu'il eût besoin de sa fortune, il ne fallait, mettre entre eux, aucune gêne, aucune blessure ; et s'il voulait, au contraire, à un moment donné, la rejeter loin de lui, ne trouverait-il pas facilement un prétexte, grâce à la liberté d'allures de la jeune lionne, tout en gardant pour lui le beau rôle, à cause de la confiance qu'il aurait précédemment montrée ?

Mais son véritable intérieur, le centre de sa vie, c'était la maison de Sarah Bertin, désormais devenue légitimement madame Le Sourd.

Là, même luxe que chez lui, avec plus de confort savant. Là, non-seulement une femme élégante, mais une femme attrayante, dont la grâce comme la toilette, et les habitudes comme l'encadrement, révélaient une entente complète de la volupté.

Sarah, sûre de Le Sourd qu'elle possédait absolument, mettait tous ses soins à rester la maîtresse souveraine de Château-Gaillard. Non-seulement parce que, si le premier lui donnait la fortune, le second lui apportait la puissance, mais, parce qu'elle avait un certain orgueil de dominer cette nature indomptable et férocement égoïste ; parce qu'il lui plaisait de faire mordre la poussière, à ce paladin armé de toutes pièces, que nul assaut ne pouvait entamer. Cet amour entre le forban social et la courtisane était un duel : Sarah se sentait la plus forte, et son instinct la poussait à rester maîtresse du terrain.

Aussi faisait-elle « des frais » pour Château-Gaillard. — Château-Gaillard n'était-il pas le type, le chef d'une légion ? et, satisfaire à tous ses appétits conscients et inconscients, n'était-ce pas satisfaire, en même temps, par l'imagination au moins, ceux de tous, les légionnaires ? Sarah avait pour commensaux tous les hommes de plaisir de Paris, et pour tous elle était l'idéal ; elle avait pour amies toutes les femmes qui, sous certains dehors, et dans tel ou tel but, s'étaient faites les prêtresses de Vénus. En même temps elle recevait des hommes d'esprit, des artistes, des journalistes, pour aviver la conversation, et quelques douairières besogneuses, pour donner à son salon un vernis de convenance.

Sa toilette était, chaque jour, celle qui devait le mieux captiver les yeux et charmer les sens de Jean. Sa société, celle qui convenait aux intérêts du ministre, ou celle qui devait le distraire, le changer de milieu. Tout chez elle, et autour d'elle, était asservi au culte du plaisir, à l'enveloppement, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'homme, dans une atmosphère capiteuse et enivrante.

La conversation d'ailleurs, chez elle, tant qu'il y avait des « Philistins » comme on disait, se tenait sur un ton collet-monté. Les propos même, quelquefois, y étaient tellement en désaccord, tant avec le passé de la femme qu'avec le milieu ambiant dans lequel ils étaient tenus, qu'il fallait, aux gens, la grande habitude du monde pour ne pas laisser échapper des marques d'étonnement.

Quelques-uns n'y résistèrent point, en entendant Sarah cingler, d'une parole corrosive comme une lanière empoisonnée, des femmes faibles et déchues et des filles entretenues ; ou bien, prendre parti dans les querelles philosophiques et religieuses, et opiner toujours dans le sens ultramontain.

Ils furent aussitôt bannis sans observations, comme sans appel, pour avoir oublié que la première devise de l'homme du monde est celle-ci : « Nihil mirari » « ne t'ébahis pas. »

Tout autre était la maison de Minna. Partout, et en tout, du brio et de l'étrangeté. Pas un jour où sa toilette, au bois, ne fit événement ; pas une fête, où elle ne donnât le ton. Ses matinées se passaient en audiences données aux modistes, ou en courses chez les bons faiseurs, à moins qu'elle n'allât prendre une leçon au manége. De deux heures à quatre, elle recevait les amies et les chevaliers en faveur. Amies, avec lesquelles on se retrouvait le

soir, ici où là ; amies lionnes comme Minna et avec lesquelles l'art de la toilette voulait qu'on s'entendit ; chevaliers, mis en vedette par « la chronique » soit pour leur élégance, soit pour leurs amours, soit pour leurs folies ; ou bien encore, promis par la fortune, le rang, les protections, à de hautes destinées.

De l'essaim des merveilleuses elle se faisait un entourage ; de l'essaim des hommes à la mode, une cour. J'entends, autant qu'il était possible alors de transformer en sigisbés, des viveurs qui n'appartenaient en réalité qu'aux hétaïres. Au bois, elle ne s'offensait point qu'ils quittassent la portière de sa voiture, pour aller prendre rendez-vous avec une impure, dont la calèche rasait la sienne. Au logis, elle permettait le cigare, et même prenait la cigarette. Quant aux propos, ils y étaient autant lestes que chez Sarah, réservés. L'argot même y voltigeait parfois sur des lèvres de rose. En politique, en art, en sentiment, elle se faisait un jeu d'avancer des énormités.

On ne disait rien d'ailleurs de sa conduite, et, bien qu'elle affichât ses excentricités, on ne lui prêtait pas d'amants. Château-Gaillard lui donnait le bras à la cour, et, de temps en temps, dans les salons officiels, et le reste du temps lui laissait toute liberté. Elle allait seule alors, et ne s'en plaignait pas. Le chaperonnage du nom et de la situation sociale lui suffisaient.

Minna et Sarah se voyaient, mais décidément, ne s'étaient pas liées. Quelques propos, on le pense bien, étaient arrivés à la première touchant la seconde, sans la scandaliser. — Minna ne se scandalisait jamais. — Toutefois, il ne convenait point à l'héritière de se faire une amie de la courtisane parvenue. Elle ne l'eût point flagellée, soit qu'elle ne se crût pas l'autorité de s'ériger en justicière, soit qu'elle trouvât puéril de flétrir ceci plutôt que cela,

dans une société facile et corrompue, soit, enfin, qu'elle jugeât de mauvais ton d'attaquer ou de proscrire une femme, chez laquelle son mari paraissait assiduement ; mais, elle n'alla chez madame Le Sourd qu'en visite du soir, quatre fois par an, et ne la vit qu'à ses réceptions officielles, et aux fêtes où elle invitait deux cents personnes.

Cependant les soirées de Château-Gaillard ne se passaient pas tout entières chez Sarah. Quelquefois, après avoir paru dans sa loge à l'Opéra, ou tenu tête à Le Sourd jusqu'à une heure du matin, devant une table d'écarté, ou bien après avoir ramené Minna des Tuileries ou de l'ambassade, il se faisait conduire rue Taitbout, chez la Saint-Didier. Là, entre deux et quatre heures du matin, il était à peu près sûr de rencontrer certains hommes riches, viveurs et gens d'affaires, qui connaissaient les forces et les faiblesses du nouveau régime, savaient leur marché européen comme un bon joueur d'échecs sait son échiquier, et pour lesquels les coulisses de la politique et de la bourse n'avaient point de secrets.

Dans un salon, des cartes et des femmes ; dans un fumoir attenant, faiblement éclairé, capitonné de tentures discrètes, des siéges moëlleux et des cigares exquis. C'est là que se rejoignaient et que s'isolaient les loups cerviers qui voulaient causer.

Il s'y faisait pour des millions d'affaires, tandis que d'innocents jouvenceaux, d'imbéciles étrangers, ou d'ignobles intrigants jouaient au lansquenet dans le salon voisin.

Entre eux, ces hauts barons du grand jeu se renseignaient, se prêtaient main-forte, se donnaient la réplique à la bourse. Ce n'était pas une association ayant un contrat contre-signé des par-

ties, mais une agglomération formée par des attractions identiques, des points de départ ou des buts communs. Sans convention préalable, ils se partageaient un certain gâteau.

C'est grâce à cette association d'intérêts avec certains hommes d'affaires indépendants de la politique, que Château-Gaillard pouvait s'enrichir, sans recevoir, bêtement, des mains des intéressés, de misérables pots-de-vin de cent mille francs, comme M. Teste. Ah ! qu'on était loin, alors, de cette naïveté dans la corruption, qui méritait tout simplement la police correctionnelle.

Cette station nocturne chez la Saint-Didier, était comme l'anneau qui reliait les extrémités de la chaîne et rattachait, dans la vie de Château-Gaillard, les plaisirs aux affaires.

Vers quatre heures, il rentrait et dormait jusqu'à huit. De huit à dix, il faisait une toilette longue, raffinée, savante. À dix, il était aux affaires, et ne déjeunait pas avant une heure.

On était alors vers 1855 ou 56, aux beaux jours de l'empire dans son efflorescence. La guerre de Crimée venait de finir et d'être terminée par le traité de Paris.

Château-Gaillard allait sur ses quarante-cinq ans, mais c'était toujours le plus charmant cavalier qu'on sût voir. À peine, autour de ses yeux, quelques plis fins marquaient-ils l'âge pour les connaisseurs. Il avait toujours son étrange et captivant regard ; son sourire charmant, sous sa moustache, d'un blond chaud, et sur ses belles dents blanches, qu'Evans entretenait brillantes et pures comme des perles ; il avait toujours, aussi, cette grâce incomparable du corps, que les tailleurs habiles savent mettre en lumière, mais ne peuvent donner à qui ne l'a pas reçue de la nature. Son front, seulement, s'était dégarni, mais, il avaiune telle

façon de porter la calvitie entre les touffes crêpelées de ses tempes, qu'elle semblait, chez l'homme d'Etat dandy, une grâce de plus.

Sarah, elle, avait pris ses quarante-deux ans. — Qu'importait ? À la voir, certes, on ne pouvait trouver autre chose, sinon qu'elle était belle et désirable, et qu'elle réunissait au charme de la beauté la science de la vie.

Dans son couvent là-bas, Charlotte prenait ses quarante ans à peine. — Qu'importait encore ? Elle était fanée, alourdie, déformée, finie : sur son visage morne, le destin avait apposé l'empreinte fatale qui ferme la jeunesse, et semble sceller la vie des femmes, autant que la pierre du tombeau.

2 · 12

— Monsieur le ministre, — vint un matin dire à Château-Gaillard, un solliciteur cravaté de blanc, et qui saluait jusqu'à terre dès en entrant, j'ai l'honneur d'être conseiller général du département de *** et d'être accrédité auprès de Votre Excellence, comme représentant de la compagnie du chemin de fer de Z.

— Ah ?... mais les chemins de fer ne ressortent pas de mon département, et c'est à mon collègue des travaux publics, sans doute, que vous devez présenter votre requête.

— Excellence, il s'agirait d'une grâce à obtenir de Sa Majesté l'Empereur ; on sait quel est votre pouvoir sur l'esprit de Sa Majesté, et l'on m'a chargé de vous intéresser à notre pauvre Com-

pagnie, vraiment bien empêchée, si on ne lui vient en aide. L'intérêt public d'ailleurs…

— J'en suis convaincu. L'intérêt public n'a qu'à gagner au développement de nos grandes voies ferrées ; mais…

— Excellence, se hâta d'ajouter le négociateur, j'ai aussi l'honneur d'être recommandé à votre bienveillance par cette lettre de M. Baudrillet, qui, je crois, a le bonheur d'avoir vos bonnes grâces.

Château-Gaillard se renversa sur le dossier de son fauteuil, chaussa son pince-nez, et, après avoir, d'un coup d'œil, envisagé son interlocuteur, tendit la main en disant :

— Voyons.

. . . . . .

Il faut savoir d'abord que, quelque temps auparavant, dans le fumoir de la Saint-Didier, cet avertissement avait été donné au ministre par un ami :

« La Compagnie du chemin de fer de Z. va demander l'autorisation d'établir son chemin de fer sur deux voies. Elle n'en a qu'une, et cela ne suffit ni au transport des voyageurs, ni à celui des marchandises. Cette seconde voie lui est impérieusement nécessaire, pour que l'exploitation de la ligne rapporte en proportion des dépenses de son établissement. »

Et que Château-Gaillard avait répondu à l'avertisseur, — lequel était un des gros bonnets de la bourse :

— Bien ; mais je ne crois pas que l'Empereur soit disposé à accorder cette seconde voie. Ce chemin, au point de vue de la stra-

tégie, est peu utile ; et à un moment donné pourrait être dangereux…

— Ah !… vous croyez ?… Pourtant l'Empereur a volontiers l'oreille ouverte aux propositions qui tendent à augmenter les voies de circulation.

— Je crois que vous ferez bien de laisser les actionnaires vendre…

— Bien ! — Et quand les actions seront au plus bas ?…

— D'en faire acheter le plus possible, par X., pour nous trois.

. . . . . .

Tandis qu'il parcourait des yeux la lettre de Baudrillet, après avoir regardé son solliciteur, Château-Gaillard se disait donc :

— Voilà un homme qui a été envoyé à Paris par un groupe d'intéressés, pour obtenir la concession. Il présente, dans sa province, assez de surface sociale pour pouvoir engager ses mandants, et n'a pas cependant une situation telle, qu'il ne puisse se compromettre dans une mission délicate. On se sera dit, là-bas, en apprenant que l'Empereur, pour des raisons stratégiques, ne se souciait pas d'accorder la concession d'une seconde voie, et en voyant la baisse des actions : « Il faut intéresser quelque puissant dans l'affaire ; » et l'on a envoyé ce brave monsieur pour s'enquérir du « puissant » et s'entendre avec lui, au nom des actionnaires. Maintenant, mons Baudrillet qui est à l'affût de quelque occasion de râfler quatre ou cinq cent mille francs, a eu vent de l'arrivée de l'émissaire et lui a offert son intervention, moyennant… — plus ou moins. — Ou bien, qui sait ? peut-être est-ce l'homme qui est allé trouver Baudrillet ? Mais alors, Baudrillet se

vanterait donc de me faire agir ?… ou d'être mon agent, mon homme de paille ?… En sorte que ce monsieur, et ses ayant-cause, penseraient que je touche les quatre cinquièmes du pot de vin donné à Baudrillet… — Ah ! oui-dà !… Et c'est ainsi que les réputations se font ! que les… calomnies… courent la province !… qu'on nous dépeint, nous, les hommes au pouvoir, comme des forbans, qu'il faut payer, pour obtenir ceci ou cela ! Hum !… il devient nécessaire de couper court à ces propos d'estaminet, qui finiront par saper le gouvernement… Et puis, Baudrillet qui croit bonnement que je vais faire une démarche auprès de l'Empereur, pour lui mettre, à lui, vingt mille livres de rente en poche ?… avec lesquelles, mon clerc d'avoué satisfait, ira vivre à Tours ou à Chartres, entouré de sa petite famille, me laissant sur les bras l'embarras des journaux ! — Que diable a-t-il, ce Baudrillet ? que lui faut-il ? Je lui fais ici une situation que jamais de la vie, tout seul, il n'aurait pu même ambitionner… Les gens sont insatiables, ma parole d'honneur !

Les pensées courent dans le cerveau plus vite que la plume sur le papier, ou même que les yeux sur l'écriture. Toutefois, la lettre de Baudrillet n'ayant que vingt lignes, le solliciteur, à la cravate blanche, se dit que le ministre en méditait les expressions, en calculait peut-être les promesses, et augura bien du moment de réflexion que prenait Son Excellence.

Il sourit agréablement en regardant Château-Gaillard, avec une question dans le coin de l'œil, pendant que ce dernier repliait la lettre de Baudrillet.

— Je vois en effet, dit le ministre, que M. Baudrillet s'intéresse à votre affaire ; mais oserai-je vous demander à quel titre ?

M. Baudrillet serait-il, à mon insu, un des forts actionnaires de la compagnie ?

Le provincial finaud, qui avait fait provision d'astuce et de diplomatie, tout en se rendant de son hôtel au ministère, resta béat devant cette question à brûle-pourpoint du ministre.

— Mais… probablement, balbutia-t-il.

— Je porte intérêt à M. Baudrillet, certainement. Cependant je ne crois pas possible qu'il s'imagine, ni vous non plus, homme sérieux, conseiller général, que, pour lui être agréable, moi, ministre, je m'entremettrais dans une affaire qui n'est pas de mon ressort, qui empiéterait sur les attributions d'un collègue, et… enfin qui… — peut-être, — pourrait aller à l'encontre des vues du gouvernement.

— Ah !… sans doute… certainement ; répondit le conseiller général, de plus en plus désarçonné. Mais, comment l'établissement d'une double voie, sur un chemin de fer important, pourrait-elle être dangereuse pour le gouvernement ?

— Je ne sais pas, moi ; je vous le répète, les questions de chemin de fer n'intéressent, que très-indirectement, mon département ministériel. Mais il me semble avoir entendu dire — peut-être me trompé-je ? — que l'Empereur… — qui, vous le savez, s'occupe des moindres détails de l'administration — avait des préventions, contre l'établissementde cette nouvelle voie.

— Ce sont ces préventions justement qu'il faudrait arriver à détruire, reprit l'envoyé des actionnaires, heureux de trouver enfin une branche où se prendre, au cours de sa déroute.

Et un nouveau sourire, plus engageant encore que le premier, vint voltiger sur ses lèvres.

— De deux choses l'une, répliqua Château-Gaillard, dont le visage devenait sévère à mesure que celui de son interlocuteur s'épanouissait : ou ces préventions sont malfondées ; — et qui est mieux en situation de le savoir que mon collègue des travaux publics ? — ou elles ont leur raison d'être, et alors quelle redoutable responsabilité n'assumerais-je pas en cherchant à les détruire ?

— Mais… elles sont mal fondées… et, enfin, si Votre Excellence voulait s'intéresser à nous, certainement notre reconnaissance, comme M. Baudrillet le lui dira…

— Assez, monsieur ! s'écria Château-Gaillard d'une voix vibrante, et avec une indignation à la fois hautaine et dédaigneuse, qui fit blémir et chanceler le pauvre conseiller général. Je ne sais trop… — je ne veux pas savoir ! — quelle entreprise M. Baudrillet et vous avez tentée sur un ministre du gouvernement de l'Empereur… car je serais obligé de sévir, en requérant toute la rigueur des lois !

Le ministre s'était levé. Avant que son interlocuteur n'ait eu le temps de se dresser à son tour sur ses jambes chancelantes, il avait touché légèrement un bouton d'ivoire ; et, tandis qu'un huissier répondait à l'appel, il faisait tomber son pince-nez d'un geste rapide, dont l'expression inimitable et indescriptible mettait, entre lui et le tentateur, tout un monde d'honneur, d'incorruptibilité et de mépris.

— Reconduisez monsieur, dit-il, sans regarder plus l'homme chassé, que l'homme à chaîne d'argent ; et faites entrer, par ordre d'arrivée, les porteurs de lettres d'audience !

Quinze jours après, un arrêté du ministre des travaux publics concédait, à la Compagnie du chemin de fer de Z., l'autorisation d'établir une seconde voie. Les actions montaient de 150 fr., et Château-Gaillard réalisait, pour sa part, un bénéfice de trois millions.

Il va sans dire, d'ailleurs, que jamais l'Empereur n'avait songé à mettre le moindre obstacle à l'établissement de la seconde voie du chemin de fer de Z.

Le pauvre conseiller général était sorti du ministère en trébuchant, plus ahuri que s'il eût marché entre trente six chandelles, plus écrasé que s'il avait reçu l'Arc de triomphe sur la tête. Longtemps, il avait battu les murailles comme un homme ivre, mais enfin cependant, peu à peu, il marcha plus droit et retrouva ses esprits dispersés. Alors, la colère remplaça la stupéfaction. Furieux de sa déconvenue, il chercha, parmi les divers inspirateurs de sa démarche, à qui s'en prendre. La recherche ne fut pas longue.

« C'était Baudrillet qui lui valait cela ! Et encore, Dieu sait ! ce que Baudrillet aurait pu lui valoir encore ! car, il s'en était fallu de peu que le ministre, l'amenant à des propositions directes, et faisant constater la tentative de corruption, ne l'envoyât en Cour d'assises ! Et si un tel malheur était arrivé, quel en eût été le résultat ? Sans parler de la peine encourue, c'était la déchéance, le déshonneur pour lui et sa famille, si avantageusement connue dans le département. — Qui sait, même si, déjà, il n'y en avait pas assez pour qu'aux élections prochaines, sa candidature ne fut combattue par le gouvernement ?

Plus il pensait, plus il éprouvait le besoin de se venger sur Baudrillet, et, d'abord, de lui faire une scène. Car enfin, ses commettants en l'envoyant à Paris, s'étaient bornés à lui dire : « il paraît que, pour obtenir quelque chose des grands, il faut savoir adroitement payer leurs faveurs ; » tandis que Baudrillet lui avait indiqué l'homme, et s'était fait fort du succès. Et puis, ses commettants étaient des collègues, des amis, des voisins, des compatriotes ; — avec lesquels il devait vivre sa vie durant, — tandis que Baudrillet n'était rien, qu'un associé de passage, un parisien, avec lequel il n'aurait plus jamais l'occasion de se rencontrer.

Ses pieds le portèrent droit au journal. Il tomba, comme la foudre, sur Baudrillet.

— Monsieur, vous n'êtes qu'un polisson ! entendez-vous ! qu'un polisson ! et pas autre chose ! — Eh bien ! elle est belle, votre influence sur le ministre ! Il fait cas de vous et de vos lettres, je vous assure ! Grâce à vos conseils et à votre chiffon de papier, j'ai failli aller coucher à Mazas ! être envoyé au bagne, peut-être !

— Heim ? quoi ? Comment ? Qu'est-ce que c'est ?

Le premier mouvement de Baudrillet, comme on le devine, avait été de sauter à la gorge de l'insulteur. Mais celui-ci ayant eu le temps de débiter tout ce qui précède, avant que Baudrillet, qui était gros et court et qui avait du ventre, ait pu tirer ses pieds de sa chancelière, et sa personne de son fauteuil de cuir, la colère soulevée par l'invective se trouva, quand le mouvement fut accompli, dominée par la stupéfaction.

— Oui ! recommença le conseiller général ; j'ai fait comme vous l'avez dit, — absolument ! et j'ai été traité comme un vil su-

borneur ! et non-seulement je n'ai rien obtenu, mais j'ai vu le moment où votre ministre me faisait empoigner. — Tudieu ! on nous disait, là-bas, que les hommes du gouvernement s'achetaient !... Ah ! bien, ce sont de fameux dragons de vertu.

— Comment ? comment ? répétait Baudrillet, d'un air hébété.

Il fallut lui tout raconter. Et, quand il eut fini, le conseiller général ajouta :

— Mais les hommes qui n'ont pas d'autre autorité que la vôtre, monsieur, ne devraient pas offrir de vendre la protection des ministres, à de braves gens, qui font comme ils peuvent, pour défendre leurs intérêts compromis !

Sans plus répondre à cette nouvelle injure qu'à la première, Baudrillet enfonça son chapeau sur ses yeux, prit, parmi cinq ou six autres, une canne formidable comme un gourdin, et courut d'une traite au ministère.

— Ah ! le brigand ! murmurait-il de temps en temps. Ah ! le brigand !

Il entra, furibond, et marcha droit vers le cabinet du ministre. L'huissier le connaissait bien ; mais, étonné de ses allures, il se mit en travers de la porte.

— Son Excellence, dit-il, a du monde. Je vais annoncer monsieur, tout à l'heure.

— Son Excellence !... » « tout à l'heure !... » Ah ! je t'en f... donnerai, moi, de l'Excellence !

— Monsieur !...

— Dites que c'est Baudrillet, entendez-vous ! Baudrillet ! et qui veut être reçu tout de suite !

— Monsieur, je ne puis entrer avant que le ministre ne sonne ; — et, d'ailleurs, vous me paraissez dans un état de surexcitation qui ne me permettra pas de…

— Comment ! qui ne vous permettra pas ? qu'est-ce que c'est, faquin ? Ne voulez-vous pas, vous aussi, faire votre important ?

— Ah ! monsieur « faquin ! » il n'y a pas de « faquin » ici, entendez-vous ! Je suis un huissier, un fonctionnaire qui fait son devoir, et je ne suis pas un faquin !

— Je vous dis de m'annoncer, ou plutôt de me laisser entrer ! criait Baudrillet, dont la fureur augmentait avec les obstacles, et grandissait avec chaque réflexion. Et si vous ne me laissez pas passer, tout de suite, je vais vous donner ma botte au… monsieur le fonctionnaire !

— Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qu'il y a ? vint demander un second huissier, qui accourait au bruit.

Deux ou trois garçons de bureaux suivirent le second huissier, et se rangèrent à l'entour de leur chef ; — en sorte qu'au lieu d'un seul obstacle, devant la porte de Château-Gaillard, Baudrillet trouva tout un rempart de défenseurs.

— Canailles, gredins ! valetaille effrontée, rugissait-il.

Tant et tant, que les solliciteurs, qui faisaient tapisserie dans le salon d'attente, s'approchèrent, un à un, sur la pointe des pieds, pour voir et entendre cette scène, et que, même, les plus

audacieux ou les moins usagés s'enhardirent jusqu'à faire à Baudrillet quelques timides observations.

Mais ce concours, de tous contre lui, l'exaspéra davantage encore.

— Tas de pieds-plats ! de mendiants, de vendus ! continua-t-il.

Et les solliciteurs s'éloignèrent comme ils étaient venus, en murmurant : « C'est un fou ! »

— Ah ! vous êtes tous bien dignes de votre maître, le plus grand forban que le brigandage social ait produit ! continuait-il ; — un chevalier d'industrie, un suborneur de femmes ! un tartuffe ! un impertinent drôle, que je rosserai !

L'huissier, qui avait essuyé le premier choc, s'éclipsa, laissant la porte du ministre bien défendue par son collègue et les garçons de bureaux, et, pénétrant chez l'Excellence, lui conta le cas, avec tous les euphémismes possibles, bien entendu.

— Oui !... faites-le expulser, — répondit Château-Gaillard avec une nonchalance distraite ; — faites-le expulser, si vous croyez que ce soit nécessaire.

— Il nous paraît que ce pauvre M. Baudrillet doit être dans un état que... dans un état qui... Enfin, ces messieurs, qui sont dans le salon d'attente, le croient fou, reprit l'huissier.

Une lueur, plus rapide que l'éclair, passa dans les yeux du ministre : quelque chose comme le reflet d'une idée soudaine.

— En effet ?... je crois avoir entendu dire qu'il a des accès... Eh bien ! tâchez de le calmer... et de l'emmener.

Baudrillet, pendant ce temps-là, rouge comme s'il allait avoir une attaque d'apoplexie, et les yeux hors de leur orbite, continuait à vomir des malédictions et des injures. Pourtant, quand il fut à bout, force lui fut bien de se taire. Alors, il comprit, vaguement, que tous ses efforts se briseraient devant cette porte de velours, à clous dorés, qui n'avait pas de serrure, et que, pour venir à bout de Château-Gaillard, il lui faudrait s'y prendre autrement.

Et, au moment où, cinq à six garçons de bureaux allaient l'enlever pour le faire mettre en fiacre et conduire chez lui, il quitta la place ; mais en montrant le poing et en s'écriant :

— Vous me reverrez, argousins ! et lui aussi me reverra, le brigand !

2 · 13

Pour avoir perdu de sa violence, la colère de Baudrillet n'en diminuait pas d'intensité. Il courut chez lui, et exhala le reste de sa rage en racontant la félonie de Château-Gaillard à sa femme.

— Je l'avais bien prévu, lui dit celle-ci, et je suis bien sûre que si tu n'as pas moyen de l'y contraindre, cet homme-là ne fera rien pour toi !

Ces paroles ne le calmèrent pas ; mais elles lui rappelèrent qu'il avait en effet, heureusement, un moyen de faire marcher Château-Gaillard.

C'était de lui envoyer copie de la lettre jadis écrite, par lui, à Valdeuil.

Et, sans plus attendre, il ouvrit un meuble, en tira le précieux talisman, et le relut en le dégustant.

De temps en temps, ses yeux brillaient du plaisir de la vengeance, et il se pourléchait les lèvres, en pensant au mal qu'il pouvait faire à Château-Gaillard.

Quel effet, grand Dieu ! si jamais on publiait dans le Nouvelliste — car, après tout, il était bien le maître, lui, Baudrillet, de publier dans le journal ce qu'il voulait, quitte à déménager des bureaux le lendemain ! — Quel effet donc, si l'on publiait la fameuse lettre, avec un « en-tête » à peu près dans ce style :

« On assure que la lettre suivante émane d'un ministre, de l'Empire, actuellement au pouvoir ; qu'elle est datée, signée, donne en toutes lettres les noms que nous indiquons par des points. Si le fait est vrai, voilà qui serait plus piquant encore que l'histoire des autographes de M. de Malleville, trouvés dans le dossier de l'affaire de Boulogne, etc !... etc !... »

Et si, le soir, à la petite Bourse, devant le passage de l'Opéra ; le nom de Château-Gaillard était dans toutes les bouches ! Baudrillet copia la longue missive de sa plus belle écriture, et sans s'arrêter. Puis, il souligna les passages les plus caractéristiques à l'encre rouge, et les contempla, avec une joie de plus en plus vive, en en mesurant toute la portée.

« ... Mon cher Horace, en vérité, le diable seul sait où nous allons, à supposer qu'il y ait un diable : quant au bon Dieu, tu sais que je n'y ai jamais cru... »

— Ainsi Château-Gaillard ne croyait pas en Dieu, et le déclarait ! — avis au parti clérical avec lequel il avait su se mettre si

bien !

« … Sarah Bertin vit depuis trois ans en Autriche, avec Le Sourd qu'elle a, je crois bien, rencontré chez Fanny… On dit que nous pourrions bien un jour la voir légitime épouse du millionnaire. Ma foi ! pourquoi pas ? Nous sommes appelés, si j'en crois mes inductions, à voir bien autre chose qu'une drôlesse chaperonnée par un mari. »

Oh ! c'était quand Baudrillet relisait ce passage surtout, qu'il jouissait, en imagination, de toutes les voluptés de la vengeance !… Baudrillet savait tout le pouvoir de la courtisane mariée, sur Château-Gaillard… et il aurait fallu bien peu connaître la nature humaine, et la nature féminine, pour ne pas comprendre la mortelle blessure que la publication de ces lignes ferait à Sarah !

« … Qui va devenir le président de notre République ?… Tout simplement le citoyen Louis Bonaparte lequel, comme tu sais, à Strasbourg, puis à Boulogne… Mais présentement il demeure place Vendôme, hôtel du Rhin, en face de la Colonne…

« À l'Assemblée le citoyen Bonaparte ne sonne mot. Tout au plus, quand il est mis en demeure, prononce-t-il quelques phrases embarrassées que rédige, dit-on, son ancien précepteur, le représentant Vieillard. À l'hôtel du Rhin il reçoit tous les hommes quelconques qui ont des prétentions à n'importe quoi : réformer le monde, ou arriver au ministère.

« J'y suis allé, à mon tour, par curiosité. Le prince a une figure impassible, qu'on dirait sculptée dans du bois ; son regard est fixe et terne, et le trait saillant de sa physionomie est une forte moustache aux pointes bien cirées. Il invite les gens à parler, et

les écoute attentivement. Que ce soit Proudhon ou Émile de Girardin, ou Victor Hugo qui parlent, il approuve du bonnet ; quand c'est M. Thiers, il s'incline. Jamais, d'ailleurs, il ne proteste ni ne conteste. En sorte que tous ces messieurs sont, à part eux, persuadés qu'ils règneront en son nom, s'il est élu. De là, convergence d'efforts…

« … En attendant, on appelle le héros de l'hôtel du Rhin « le perroquet mélancolique. »

« … Bref, ce chevalier de la triste figure, fait en ce moment l'affaire de tout le monde. Il plaît aux ambitieux parce que tous comptent, sous son règne, se donner carrière ; aux apôtres du socialisme, parce qu'en conséquence des hochements de tête de la poupée de Nuremberg, ils croient l'avoir convertie à leur marotte ; aux orléanistes et aux légitimistes, parce que, malgré les efforts de ces autres idéologues, la branche aînée et la branche cadette ne se sont point réconciliées, et, qu'en attendant, le prince Louis tiendra l'emploi du soliveau de la fable. Aux Jacobins, parce qu'il les débarrasse de Cavaignac ; au grand parti de l'ordre, parce qu'il s'appelle Bonaparte. Il répond au besoin du moment enfin, chacun se tenant pour assuré, qu'au moins, il ne sera jamais difficile de s'en débarrasser.

« Pour moi, il me fait l'effet d'un crétin inoffensif, assez bien dirigé par des gens d'esprit : (Mocquard, Morny, et autres commensaux de Fanny, sont ses amis.) On lui a surtout recommandé de se tenir tranquille ; ce qu'il fait.

« … Il prépare d'ailleurs, ou l'on prépare, son élection à l'anglaise. Jamais on n'aura vu tel déluge de bulletins de vote, tel artifice de boniments. On sèmera des bulletins par les bois et les

sillons ; on fera les boniments dans les villages les plus reculés : aux paysans on dit que « c'est l'ancien qui est revenu de Sainte-Hélène, » ou bien que… « c'est le fils authentique du grand homme, » sans se soucier, autrement, de calommier la vertu de la reine Hortense. Il est vrai qu'avant d'arriver à la calomnie, il y a tant à faire pour la médisance… »

— Ah ! ministre de l'Empereur, voilà qui te mettrait dans de beaux draps ! se disait et se redisait Baudrillet tout rutilant de joie.

Il sortit et s'en alla faire un tour aux Champs-Élysées. Car en expédiant cette belle copie à Château-Gaillard, encore fallait-il y joindre un billet. Et il fallait que ce billet fût un chef-d'œuvre.

Parce qu'il ne se sentait plus secoué par les bouillonnements de la colère, Baudrillet se croyait calme, tandis qu'au contraire sa tête se montait davantage par la réflexion. En effet, il sentait bien que désormais, depuis la scène faite dans l'antichambre ministérielle, la guerre était déclarée entre lui et Château-Gaillard ; et, tout fort qu'il se sentit, grâce à la lettre, il n'était pas sans appréhensions secrètes, sans appréhensions qu'il ne s'avouait pas à lui-même, touchant les péripéties de la lutte.

Se venger était bien. — La vengeance qui est le plaisir des dieux, étant aussi celui des hommes. — Mais il serait meilleur, raisonnablement parlant, de faire payer la lettre à Château-Gaillard, et de se mettre, autant que possible, à l'abri de ses coups.

Après une longue promenade, et de profondes réflexions, Baudrillet écrivit le billet suivant :

« Monsieur le ministre,

» Vous savez combien j'ai soif du repos de la vie sédentaire, dans le sein de ma famille. Je sais, d'autre part, quelles sont les bienveillantes dispositions que je dois à votre ancienne amitié. Permettez-moi donc de vous signaler une occasion de m'être utile, que vous ne laisserez pas échapper, j'en suis sûr, sachant que je compte absolument sur vos bons services.

» La recette générale de N *** va être vacante, le titulaire touchant à la limite d'âge. Obtenez-la-moi. Vous pouvez me faire nommer immédiatement. Je m'arrangerai avec mon prédécesseur, pour quelques mois de service actif qui lui restent à faire. Et, en aucun cas, je ne laisserai en souffrance les entreprises de journalisme que je gère pour vous.

» Je n'ai plus à vous parler de mon dévouement.

» Baudrillet. »

Cette lettre était inattaquable, comme fond et comme forme. « Il faut penser à tout, » se disait Baudrillet, qui se tint pour le plus habile diplomate du monde, parce qu'il n'avait pas suivi son premier mouvement, lequel le poussait simplement à écrire à Château-Gaillard : « Mon camarade, si tu ne profites pas de ta présence au pouvoir, pour me donner immédiatement une situation sûre, et une fortune de vingt-cinq ou trente mille livres de rente, je te précipite du Capitole au bas de la roche Tarpéienne, et je te fais irrévocablement renvoyer par ta maîtresse : si tu ne me tires pas du bas-fond, je t'y entraîne avec moi. »

Au demeurant, le billet qu'il venait d'écrire, arrivant sous le même pli que la copie soulignée de la lettre à Valdeuil, exprimait

exactement la même chose que les lignes brutales dictées par le premier mouvement ; — et il ne pouvait pas être référé au procureur impérial, comme d'une menace à un fonctionnaire, dans l'exercice de ses fonctions.

Ce fut avec amour que Baudrillet l'introduisit dans l'enveloppe, après avoir inséré, entre les deux feuillets, la copie de la fameuse causerie intime que, par une heure de désœuvrement, et par un temps de trouble et d'incertitude, Château-Gaillard avait eu l'imprudence de fixer, en pattes de mouches noires, sur du papier blanc.

Puis, après avoir dîné en famille, il se coucha, parce que « la nuit porte conseil. » Et le lendemain, frais et dispos, il se dirigea vers l'hôtel ministériel.

Il avait mis son nom sur l'enveloppe et écrit : « Personnelle » en travers du cachet. Ce néanmoins, il jugea qu'il ferait bien de porter la lettre lui-même, et de la voir passer, pour ainsi dire, de ses mains en celles du destinataire.

Àpeine il apparut sur le seuil du ministère, que le portier qui semblait de faction derrière les vitres de sa loge, se précipita :

— Que veut monsieur ?

— Mais je vais chez le ministre ; vous me connaissez bien.

— Monsieur, Son Excellence n'est pas à l'hôtel.

— Bien, je parlerai à son huissier.

— Monsieur, j'en suis fâché, mais… Monsieur a-t-il une lettre d'audience ?

— Non. — Ah ! ça mais, que signifie ?... Baudrillet fut frappé de la figure vraiment décomposée du portier, et tout surpris de lui voir faire, vers les factionnaires, des signaux de détresse.

— Ah ! dit-il, c'est parce qu'hier, je me suis mis un peu en colère ? Chacun a ses moments ; mais laissez-moi passer, mon brave ; aujourd'hui je suis très calme, comme à mon ordinaire, et je veux simplement remettre, à l'huissier, une lettre pour le ministre.

— Alors, monsieur, remettez-la-moi.

— Non ! — Eh ! que diable ! je puis bien, je pense, aller jusqu'à l'antichambre !

— Non, monsieur.

— Elle est forte celle-là ! je vous dis de me laisser passer, et que je prends tout sur moi.

— Monsieur, c'est impossible.

— Allons ! au large ! passez au large ! et vivement ! ajouta une des sentinelles qui jugea le moment venu d'intervenir.

— Gredin ! grommelait Baudrillet, en s'en retournant, je saurai bien te la faire parvenir, moi, ma lettre !

Il rentra, fit écrire une nouvelle adresse par sa femme, cacheta de cinq cachets, et mit le paquet, comme lettre chargée, à la poste.

Puis, satisfait de son expédition, il se rendit au bureau du Nouvelliste.

Mais les figures lui semblèrent singulières.

— Oui, monsieur. — Certainement, monsieur, répondaient les employés, dont nul, d'ailleurs, ne tenait compte de ce qu'il ordonnait.

Quant aux rédacteurs, il leur trouva un petit air composé, qui ne lui présagea rien de bon.

« Mon Château-Gaillard, pensa-t-il, est bien capable de m'avoir déjà démonétisé ici, en laissant entrevoir que je pourrais y être remplacé, mais nous verrons bien ! nous verrons bien ! »

Ce que disant, il se frotta les mains. Toutefois, tout en se donnant, à lui-même, ces témoignages de satisfaction, Baudrillet avait comme froid dans le dos. Il se promenait, de long en large, dans son cabinet, et regardait, tour à tour, la pendule et l'almanach des postes : « Il aura ma lettre dans une heure, — il l'aura dans une demi-heure, — dans un quart d'heure, — il doit l'avoir, — il l'a ! »

Mais il était décidément bizarre que le triomphe donnât ainsi le frisson. Brr… ! Baudrillet était content ; il s'affirmait devant lui-même, cependant il eût donné en ce moment sa vie pour deux sous, comme on dit vulgairement.

« Ce sont, se dit-il, ces sottes figures que j'ai vues toute la journée qui m'auront impressionné… et, déjà hier, cet animal de conseiller général m'avait tout retourné. Il faut, d'ailleurs, qu'il s'y soit bien mal pris avec Château-Gaillard ?… S'il ne m'avait pas mis en colère, j'aurais su à quoi m'en tenir !… Enfin ! le diable l'emporte ! maintenant le vin est tiré, il faut le boire ! Après tout, c'est peut-être pour le mieux… J'aurais langui là, pendant des années, en attendant que ce brigand fît son devoir avec moi…

bah !... bah !... il doit être, pour sûr, plus embêté que moi à l'heure qu'il est !... »

Baudrillet passa la soirée en famille, et fut très tendre pour sa femme et ses enfants.

Le lendemain, dès son réveil, il demanda si l'on n'avait rien apporté pour lui, du ministère.

— Non, monsieur, répondit la bonne.

Et je ne sais quelle chaleur commença à lui monter au diaphragme.

On sonna deux ou trois fois pendant le cours de la matinée, comme dans tous les ménages. Et à chaque fois :

— Marianne, qu'est-ce que c'est ?

— Monsieur, c'est le boulanger. — Monsieur, c'est la laitière...

Aïe ! pourtant il ne se pouvait pas que le ministre n'eût pas reçu le paquet lancé la veille... Et alors ?...

2 · 14

Château-Gaillard, en lisant la copie de sa lettre à Valdeuil, et le billet comminatoire qui l'accompagnait, passa bien le plus vilain quart d'heure qu'il eût jusqu'alors connu. D'abord, il se serait volontiers écrasé lui-même, pour avoir jamais écrit cela ; ensuite, il étouffait de rage en se voyant aux mains de Baudrillet.

Lui ! être à la merci d'un homme dont il se jouait ! Lui ! forcé d'obéir à l'injonction d'un subalterne, sous peine d'être plus rudement précipité, du pinacle dans l'abîme, qu'il ne l'avait été la première fois par l'ahuri de Pézenas ! Lui, qui ne croyait pas à Dieu, ne connaissait pas la crainte des châtiments et ne redoutait que l'insuccès ! lui ! se sentir une telle épée de Damoclés sur la tête ?

La publication de sa lettre, à cette heure, — lettre qui, lorsqu'elle avait été écrite, ressemblait sans doute à cent mille autres, — c'était non-seulement sa ruine politique, mais son bannissement perpétuel par Sarah, son irréparable déchéance dans le monde ! On ne recommence plus la vie à quarante-cinq ans… et l'argent, qui paie tant de choses, ne remplace pas tout pourtant.

Mais, il ne réfléchit pas seulement dix minutes aux conséquences de la publication de sa lettre ; il hésita, moins encore, quant au parti à prendre. Il fallait la racheter, et vite, et tout de suite, à n'importe quel prix. Quoi ! Baudrillet ne demandait qu'une recette générale ? Ah ! certes, il l'aurait la recette, ou, à défaut, le capital dont cette recette représenterait l'intérêt. Seulement, il fallait que Château-Gaillard tint la lettre, avant de la payer… Car si Baudrillet, assoiffé de vengeance autant que de fortune, la conservait entre ses mains, quel repos aurait désormais le tout puissant ministre ? Il deviendrait, à jamais, l'homme lige et la chose de son ancien homme de paille… Bref, sa vie serait odieusement empoisonnée.

Comment s'y prendre cependant ? — Faire venir Baudrillet ? À quoi bon. Il demandait, l'escopette au poing ; donc son parti-pris était fort clair ; il ne fallait pas songer à l'endoctriner ; d'autrpart, il ne serait pas assez simple pour entrer dans le ministère, ayant

le précieux autographe sur lui… — Écrire ? oui, mais chaque mot d'une lettre pouvait être exploité, interprété, si plus tard l'affaire avait des suites.

Château-Gaillard fit appeler un de ses secrétaires et dicta ce billet :

« Monsieur,

« J'ai le plaisir de vous annoncer, de la part de Son Excellence, qu'elle s'est occupée de l'affaire que vous lui avez recommandée, et que cette affaire aura, très-probablement, une solution conforme à vos désirs. »

— Maintenant, ajouta-t-il, faites copier par un expéditionnaire, et rapportez-moi la copie… — Ah ! que l'expéditionnaire oublie la date.

Cinq minutes après, le secrétaire reparaissait avec la copie. Le ministre la parcourait des yeux, puis :

— Signez, maintenant. — Bien ; et, ajoutez en post-scriptum, de votre main :

« P.-S. — Le ministre me charge de vous prier de lui envoyer le manuscrit, dont certains passages l'ont intéressé. »

« Baudrillet, se dit Château-Gaillard, comprendra. »

En effet, Baudrillet, auquel la lettre parvint sur les trois heures, au bureau du Nouvelliste, comprit. Le marché était accepté.

Mais, lui aussi, ne voulait conclure que « donnant, donnant. »

« Tout beau ! se dit-il, quand mon Château-Gaillard aura la lettre, il m'enverra promener ; et, non-seulement je n'aurai pas la recette, mais il me chassera d'ici. J'ai bien compris, par la consigne donnée au ministère, qu'il voulait exploiter mon mouvement de colère de l'autre jour ; et, par la mine de mes subordonnés ici, que ma situation y était devenue chancelante. Je ne lui pesais pas plus qu'un fétu, avant qu'il sût ce que j'avais entre les mains, je lui pèserais bien moins encore quand je serais désarmé ! Allons ! ferme ! ne nous laissons pas rouer ! »

Il répondit :

« Monsieur le Ministre,

« Je suis profondément reconnaissant des soins que vous avez daigné donner à l'affaire qui m'intéressait.

« Dès qu'elle sera terminée, j'aurai l'honneur de vous porter mes remercîments.

Et Baudrillet aussi, pensa :

« Château-Gaillard comprendra. »

Château-Gaillard comprit en effet, comme Baudrillet avait compris.

« Bien, se dit-il ; mais, quand Baudrillet aura sa nomination en poche, suis-je bien sûr qu'il me rendra ma lettre ? car il aura toujours besoin de garanties contre ma vengeance… »

Il chercha par quels moyens il pourrait rentrer en possession de sa lettre, et sentit que Baudrillet et lui tourneraient dans un cercle vicieux, sur deux parallèles, et jamais ne se rencontreraient.

Et, plus il cherchait, plus grandissait en lui la rage de se sentir obligé de ruser avec Baudrillet.

Àcette époque de l'Empire, un ministre pouvait oser beaucoup dans la voie de l'arbitraire ; et certes, ce n'était pas Château-Gaillard que des scrupules eussent arrêté. Mais encore fallait-il être sûr, en employant tous les moyens, de réussir.

« D'abord, où est la lettre ? Baudrillet l'aura-t-il gardée chez lui, se demanda Château-Gaillard… Hum !… et n'aura-t-il pas eu l'idée que… des voleurs pourraient s'introduire dans son appartement, forcer ses tiroirs, pour y prendre de l'argent, et dans leur empressement troublé, emporter une lettre… par mégarde !

« L'aura-t-il prise sur lui ?… sans se dire aussi que des malfaiteurs pouvaient, au coin d'un carrefour, le soir, lui demander la bourse ou la vie ?… ou bien que, par erreur, il pouvait être arrêté, fouillé en quelque greffe, et relâché un quart d'heure après, avec bien des excuses !…

« L'aura-t-il portée chez un ami ! ou chez une maîtresse ? Il faudrait d'abord le faire suivre, pour savoir s'il a un ami sûr, ou une maîtresse aimée ? »

Et, dans toutes ces occurrences, il devenait nécessaire de se confier au préfet de police d'abord, à ses agents ensuite… Autant de gens à payer, autant de dangers possibles… Évidemment, le mieux serait toujours d'agir soi-même, et de traiter l'affaire « entre quatre z'yeux. »

Bien étonnée fut madame Baudrillet, quand la visite de M. de Château-Gaillard la surprit, en jupon court et en blanc corset. — À peine Château-Gaillard était il venu cinq ou six fois, chez Bau-

drillet, au temps de la commune misère ; et encore n'était-ce que pour affaire, et s'était-il borné à la saluer, en passant devant elle, sans plus y prendre garde.

Madame Baudrillet se confondit en excuses et en salutations, tout en s'enveloppant, à la hâte, dans un châle, en s'ajustant un bonnet, en s'efforçant, enfin, de transformer la ménagère en dame du logis.

— Je n'ai pas voulu attendre davantage pour annoncer à Baudrillet, que sa nomination est signée par mon collègue des finances, dit Château-Gaillard. — Est-ce qu'il est absent ?

— Mais Votre Excellence ne sait-elle pas que tous les jours, à cette heure-ci, M. Baudrillet est au bureau du journal ?

— Ah ! c'est vrai. Je l'avais oublié ! — Vous serez donc la première à lui annoncer la nouvelle.

— J'aurai, ce soir, la nomination en poche ; dites-lui de venir la chercher. — Mais, j'y pense ! je dîne en ville, il ne me trouverait pas : pourtant, j'ai bien besoin de lui parler... Ne pourrait-il point me faire appeler à l'Opéra, entre dix et onze, dans la loge de madame Le Sourd ?

— Certainement si ; répondit la bourgeoise ravie. — Et oserais-je demander à Votre Excellence à quel poste Baudrillet serait nommé ?

— À la recette générale de N... — Vous plaira-t-il de tenir à N... un rang officiel élevé et, d'émarger là, de trente à quarante mille francs par an ?

— Ah !... que vous êtes bon ! ah ! que Baudrillet sera content !

Et, d'abord, madame Baudrillet ne se sentait pas de joie ; elle ne tenait pas en place, elle aurait voulu avoir des ailes pour porter la nouvelle à Baudrillet à son bureau ; ensuite, elle aurait voulu que la Renommée, aux cent bouches, l'apprît en même temps à toutes ses bonnes amies.

Le ministre, on le comprend, n'avait pas l'intention de retarder plus longtemps l'expansion de madame Baudrillet. Il prit congé.

— Vous recommanderez à votre mari, madame, de ne pas oublier de m'apporter le manuscrit qu'il sait bien.

— Oh ! certainement ! certainement ; et Baudrillet serait incapable, d'ailleurs, d'oublier une recommandation de Votre Excellence.

« Hum ! se dit Baudrillet, dès que sa femme fut sortie de son cabinet, — mon Château-Gaillard a vu qu'il fallait y aller bon jeu, bon argent !... »

Ce rendez-vous le soir, cependant, ne laissait pas que de l'inquiéter ; mais il pensa qu'après tout, un homme en valait toujours un autre ; ... que l'Opéra était un lieu public ; ... que Château-Gaillard n'irait pas chercher là du scandale... « Enfin, se dit-il, j'aime autant aller faire l'échange des pièces, n'importe où, qu'à son ministère ; au moindre mot vif, j'aurais autour de moi toute l'armée, en livrée, qui est à ses ordres. »

Àdix heures, il fit passer sa carte au ministre, dans la loge de madame Le Sourd.

L'huissier revint quelques minutes après, et lui répondit que Son Excellence était descendue par le foyer des artistes, et l'at-

tendait dans sa voiture, rue Drouot.

Baudrillet, soucieux, alla rue Drouot. Un simple coupé attendait devant la petite porte. Château-Gaillard mit la tête à la portière :

— Baudrillet, montez.

Et comme celui-ci semblait hésiter :

— Avez-vous donc peur du tête-à-tête ?

Baudrillet monta.

— Au ministère des finances ! cria-t-il au cocher ; et, se retournant vers Baudrillet : — Je n'ai pas encore la nomination signée de Fould ; il reçoit ce soir ; je vais la lui demander moi-même.

Puis, chemin faisant, et après un silence :

— Eh ! bien, Baudrillet, mon homme de confiance, vous m'avez donc volé… avec effraction, car ma lettre à M. de Valdeuil était assurément cachetée !…

Baudrillet sentit, à nouveau, le frisson dans le dos ; il ne se faisait point d'illusion, et savait bien que son action était assez sale.

— Et présentement, poursuivit le ministre, vous me mettez à rançon comme un Fra Diavolo des Apennins y mettrait un riche voyageur ; … ou, pour parler le langage parisien, vous me faites chanter !

— Mais, balbutia Baudrillet, coquin encore inexpérimenté, je fais comme je peux. Avant d'en venir là, j'ai tâché d'obtenir de vous, autrement, une position que vous me deviez bien !

— Il est donc heureux, pour moi, que je ne vous l'aie pas donnée !

— Parce que ?

— Parce qu'alors vous eussiez gardé ma lettre, pour en user en une autre occasion.

Baudrillet n'était pas si roué que cela. Il laissa échapper un cri de protestation. Toutefois, en même temps, une lueur se fit dans son esprit. Lueur vague, qui ne devint pas pensée, mais qui augmenta l'ensemble de ses appréhensions.

Tout en roulant vers le ministère des finances, avec Château-Gaillard, muni de la précieuse lettre, il se creusait la tête pour prévoir toutes les circonstances, à la faveur desquelles, un homme puissant et capable de tout, pourrait, étant donnée la situation, s'emparer d'un papier, sans en donner un autre en échange.

D'autre part, Château-Gaillard avait aussi sa préoccupation, et ce n'était pas sans but, qu'il s'était ménagé un instant de tête-à-tête avec Baudrillet.

Château-Gaillard aurait voulu savoir si cette lettre funeste, était le seul engin de chantage que Baudrillet eût contre lui. Ils avaient, ensemble, tant fait de coups médiocrement honnêtes, au temps de la misère ? Et, depuis si longtemps, leurs existences avaient marché côte à côte !

Tandis que Baudrillet songeait, donc, il se creusait aussi la cervelle pour rechercher ses souvenirs, et voir, en quelles circonstances, il avait pu donner barre sur lui.

— Et comment se fait-il, que, dès 1848, vous ayez songé à prendre des garanties contre moi ? demanda Château-Gaillard.

— J'ai été frappé de la façon dont vous vous êtes défait de madame Lehallier, quand vous n'en avez plus eu besoin.

— Mais, qu'est-ce qui a pu vous faire deviner que cette lettre, précisément, renfermait des choses qui, plus tard …

— Je l'ai lue.

— Ah ! vous lisiez mes lettres ?…

— J'ai lu celle-ci, par hasard.

« Il n'a probablement pas autre chose, pensa Château-Gaillard, et d'ailleurs, s'il avait tout un magasin de paperasses à me vendre, il eût gardé, sans doute, ce morceau pour la bonne bouche. »

On arriva ainsi au ministère des finances. Château-Gaillard monta dans les salons du ministre, et Baudrillet attendit dans la voiture.

Il se tâta. La lettre était bien, toujours, dans la poche intérieure de sa redingote.

— Que va-t-il me rapporter ? se demandait-il. — Un arrêté manuscrit ? Une lettre d'avis ?… — Et qui sait ce qui peut arriver, entre cela et mon installation ?… Pourtant, je ne puis refuser de rendre ma lettre contre une signature ministérielle ?…

De ces réflexions, à la recherche d'un moyen de tenir encore Château-Gaillard en respect, après s'être désarmé, il n'y avait pas

loin. La lueur qui avait passé précédemment dans l'esprit de Baudrillet, prit alors un corps.

« Il est certain, se dit-il, que si j'avais encore cette lettre entre les mains, après ma nomination, ce serait meilleur ; et il est non moins certain que je ne puis la conserver, et qu'il va falloir la lâcher. Mais j'en pourrais avoir une autre ?… ou quelque chose d'équivalent ?… Je n'ai rien, c'est vrai… Qu'importe !

je puis laisser croire à Château-Gaillard que ma lettre livrée, je ne serai pas encore absolument dépourvu. »

Château-Gaillard reparut, et, faisant quelques pas sous les arcades de la rue de Rivoli, appela Baudrillet du geste.

Baudrillet descendit, et un second signe de son compagnon indiqua au cocher de suivre. Il était alors près de minuit, la réception ministérielle finissait, et la rue de Rivoli, sous les arcades qui longeaient le ministère des finances, était assez solitaire.

— J'ai votre affaire, dit Château-Gaillard, quand lui et Baudrillet furent à quelques pas de la grande porte.

— Et moi la vôtre.

— Bien ! voyons ?

— Voyons ?

Ils s'arrêtèrent sous un bec de gaz, se regardant les yeux dans les yeux, et tenant chacun, dans une main dont les doigts étaient devenus comme des serres d'acier, les papiers à échanger.

Était-ce des Parisiens de la décadence, entre l'Opéra et l'orgie ? ou des sauvages des déserts de l'Océanie se partageant

une proie ? Ces deux hommes allaient-ils, en se séparant, se scalper ou se saluer ?

En de certains moments combien peu de différence entre l'homme du monde et le chasseur de chevelures !

Château-Gaillard montra son pli ; Baudrillet fit voir sa lettre.

Tandis que Château-Gaillard reconnaissait sur l'enveloppe son écriture jaunie, Baudrillet lisait la suscription, fraichement tracée, du pli ministériel.

Il y avait : « Monsieur, monsieur Baudrillet, » et, au-dessus, au timbre sec : « Ministère des finances. Cabinet du ministre. »

Château-Gaillard ouvrit le pli et déploya une grande lettre pliée en quatre. Baudrillet lut, à la lueur du réverbère.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous annoncer que par décision ministérielle, en date de ce jour, vous êtes nommé receveur-général du département de… en remplacement de M. X… mis à la retraite sur sa demande.

» Suivait la signature. »

Àson tour, il tira de l'enveloppe les quatre feuillets de la lettre de Château-Gaillard à Valdeuil, et montra qu'ils étaient sains et entiers.

Château-Gaillard tendit la main. Baudrillet avança la sienne… et, dans un mouvement dont la précision mathématique disait, sans commentaires, la mutuelle confiance des deux hommes l'un en l'autre, l'échange se fit.

Tous deux, simultanément, essuyèrent sur leur front quelques gouttes de sueur.

Puis d'une voix qui tremblait un peu :

— Quand… pourrai-je aller m'installer ? demanda Baudrillet.

— Mais incessamment. Je vais vous remplacer au journal. — Vous avez votre cautionnement ?

— Oh !… je l'aurai…

— Ah ! tant mieux. Car vous savez qu'il faut verser avant le départ ?

— Oui ! oui !… — Au besoin, je compterais bien sur vous pour le faire ?

— Mais je n'ai pas d'argent moi ! — je n'ai que la dot de ma femme et mes appointements.

— Bah ! bah !

— Il n'y a pas de « bah ! » Et vous savez qu'il faut deux cent mille francs.

— On les aura, de manière ou d'autre ; c'est mon affaire !

— Bonne chance, dit Château-Gaillard, en montant dans son coupé, sans inviter, cette fois, Baudrillet à le suivre. Et, se tournant vers son cocher : — Montez les Champs-Elysées, cria-t-il.

Château-Gaillard avait besoin de noyer dans l'ivresse du plaisir les impressions de cette journée ; mais, auparavant, il lui fallait éteindre sa rage et chasser de l'expression de son visage cette

inquiétude qui venait de renaître plus précise et plus motivée qu'auparavant.

Ce « bah ! bah ! » de Baudrillet lui résonnait dans les oreilles. Si cet ancien associé n'avait pas encore entre les mains de quoi le faire chanter, comment eût-il jamais osé lui déclarer avec cette autorité, qu'il compterait, au besoin, sur lui, pour faire le cautionnement de la recette générale ? Les deux syllabes, et l'accent, surtout, avec lequel Baudrillet les avait prononcées, contenaient un monde de menaces…

Mais pour le coup c'en était trop ! et Château-Gaillard, déjà outré d'avoir dû céder à un chantage, sentit s'élever en lui un formidable besoin de maîtriser cet homme de rien, ce bourgeois bête, qui l'avait soumis, l'escopette au poing.

Jamais peut-être, en dehors de son amour pour Sarah, rien d'aussi violent ne l'avait secoué. En redescendant les Champs-Élysées il se calma pourtant, comme si un plan et une résolution venaient de couper court à sa colère, et de rassurer ses angoisses.

2 · 15

Baudrillet, quant à lui, était rentré d'un pas relevé, tout guilleret d'avoir réussi, enchanté de la flèche de Parthe qu'il avait lancée, et brandissant sa nomination, qu'il jeta triomphalement sur les genoux de sa femme.

Jamais il n'avait compté sur Château-Gaillard pour faire son cautionnement ; car, en ce moment-là, il y avait abondance de capitaux sur la place — et le cautionnement d'une recette générale

n'était pas difficile à trouver. Baudrillet, d'ailleurs, grâce à sa position dans la presse, ne manquait pas de relations avec les gens de finances. Et les paroles qu'il avait jetées à son ex-protecteur en le quittant, ne visaient que le but de le tenir en respect pour l'avenir.

Le lendemain donc, dès le matin, il s'en allait en quête, lorsqu'il se heurta dans son escalier avec un garçon de bureau du cabinet de Château-Gaillard.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ah ! monsieur va bien ; tant mieux.

— Mais que venez-vous faire ?

— Prendre des nouvelles de monsieur, de la part de Son Excellence.

— Sapristi ! quelle tendresse ! — je me porte très bien. Merci.

« Mais c'est de la cajolerie ! pensa Baudrillet, en continuant sa route. Lui ferai-je donc, maintenant, si peur que cela ? »

Il commença quelques démarches à la recherche de son cautionnement, et revint au bureau avec de bonnes espérances.

Au bureau, il ne dissimula pas sa nouvelle fortune, et parla de son prochain départ. — Si Château-Gaillard avait lancé des bruits propres à faire prévoir son remplacement, il voulait, au moins, qu'on sût bien qu'il ne quittait la place que pour prendre une situation supérieure.

Dans l'après-midi, on lui annonça : « un monsieur de la part de son Excellence ». — C'est mon successeur peut-être, que Châ-

teau-Gaillard envoie pour que je commence à le mettre au fait de tous les détails de l'administration, pensa Baudrillet.

Il vit un homme chauve, à l'air doucereux, aux lèvres melliflues, cravaté de blanc, et tout de noir vêtu.

— Monsieur, dit l'arrivant, Son Excellence s'intéresse beaucoup à vous.

— Je le sais, monsieur, et lui en suis profondément reconnaissant.

— Dans les circonstances délicates où vous vous trouvez, il voudrait que tout s'arrangeât pour le mieux.

Baudrillet ne répondit que par une inclination de tête et un sourire. « Serait-ce pour m'offrir un cautionnement que Château-Gaillard m'envoie ce quidam ? » se demanda-t-il.

— Et d'abord il faudrait éviter toute secousse, toute évolution brusque.

— Certainement. « C'est pour le Journal, » pensa-t-il. — « Château-Gaillard veut que le changement de direction et d'administration s'effectue en douceur. Eh ! mais je ne demande pas mieux ! » — Monsieur, croyez bien que je vais m'appliquer à sauvegarder tous les intérêts. Je sais les devoirs que m'impose ma longue gestion, et si vous devez prendre la suite des affaires, il nous faudra plus d'un entretien…

— Oui ; plus d'un entretien. Néanmoins je voudrais remporter du premier, au moins, une impression. Donnez-moi votre main, cher monsieur.

Baudrillet tendit la main machinalement, mais tout en grommelant :

— Ma main ? ma main n'est pour rien dans l'affaire, et pourvu que ma tête…

— Justement ! — laissez-moi aussi palper un peu votre tête ; permettez :

— Ah ! ça, mais, monsieur, vos façons me surprennent, et je ne pense pas que le ministre vous ait envoyé ici pour m'ausculter ?… — Encore si c'était moralement ! reprit Baudrillet avec un sourire.

— Oui, moralement aussi, cher monsieur. Permettez-moi une question : vous vous occupez beaucoup de politique ?

— Par état ; mais je sais que, dans ma nouvelle situation, je devrai m'isoler des agitations des partis.

— Eh ! bien, tant mieux, c'est déjà un sentiment juste de votre état. Alors vous saurez vous résigner à la retraite ?

— Comment ? mais ce n'est pas moi, monsieur, qu'il s'agit de mettre à la retraite ; c'est M. de V., receveur général à N.

L'étranger regarda Baudrillet d'un air de commisération.

— Allons ! allons ! nous ne sommes pas encore aussi sage que je le pensais.

— Monsieur, répliqua Baudrillet impatienté, je ne comprends rien du tout à votre conversation. Faites-moi le plaisir d'être clair, et de me dire dans quel but le ministre vous a envoyé auprès de moi ?

— Aïe !… voilà l'exaltation !

— Eh ! morbleu ! monsieur, les saints y perdraient patience !

— Allons paix ! paix !… tout doux !… je me retire, monsieur, nous reprendrons cet entretien un autre jour.

— Mais quel entretien, sacredieu !… Où voulez-vous en venir ?

L'inconnu sortit à reculons, sans répondre, et en faisant, de la main, des signes d'apaisement à Baudrillet, qu'il regardait, en même temps, d'un singulier regard.

Il n'avait pas encore fermé la porte, que Baudrillet tira violemment le cordon de la sonnette :

— Regardez-moi bien cet animal-là, cria-t-il au garçon qui entra : vite ! dévisagez-moi ce monsieur qui sort ; — signalez-le, et qu'on se souvienne bien de ne jamais le laisser parvenir jusqu'à moi !

— Mais, monsieur, cependant, s'il vient de la part du ministre ?

— Quand il viendrait de la part du diable !

Le caissier de l'administration était entré, derrière le garçon, sa plume sur l'oreille et un papier à la main.

— C'est quelque fou ! continua Baudrillet avec animation, en se tournant vers lui. Imaginez un individu qui arrive me tâter le pouls et me tâter la tête, en me débitant des paroles sans suite, et vides de sens. Ah ! mais j'en ai assez de ce personnage ! j'en suis tout ahuri ! encore un peu et je le jetais en bas des escaliers.

En rentrant derrière son grillage, le caissier dit aux employés qui paperassaient autour de lui :

— Ma foi ! C'est pourtant vrai que le patron est un peu exalté ; mais, qu'est-ce qui aura pu lui porter sur le cerveau ?

En sortant du bureau du Nouvelliste, le monsieur chauve, au doux parler, à la cravate blanche et au costume noir, se rendit chez madame Baudrillet.

— Madame, je suis médecin.

— Ah ? mais, monsieur, nous allons, Dieu merci ! tous bien.

— Madame, peut-être pas aussi bien que vous croyez. N'auriez-vous pas remarqué, depuis quelque temps, chez monsieur votre mari, une agitation qui… une surexcitation que… enfin, des dispositions étranges à l'emportement ?

— Mais… non, monsieur.

— C'est que, madame, M. Baudrillet a eu l'autre jour, au ministère, à la porte du cabinet de M. de Château-Gaillard, une crise, une véritable crise… et le ministre, averti d'autre part, qu'au bureau du journal, les allures de M. Baudrillet étaient devenues d'une singulière vivacité, a voulu savoir un peu à quoi s'en tenir sur son état… Monsieur votre mari vient, je crois, d'être nommé receveur-général ?

— Oui, monsieur ; et précisément le ministre s'est beaucoup occupé de cette affaire. J'ai eu l'honneur de recevoir ; hier, la visite de Son Excellence, et rien n'a pu me donner à penser qu'elle fût inquiète, à propos de mon mari.

— Son Excellence, madame, en vous apportant une bonne nouvelle, n'aura pas voulu vous laisser un germe d'inquiétude ; — d'ailleurs, il n'y a jusqu'à présent rien de grave, si vous-même n'avez pas eu occasion de remarquer quelques symptômes…

— Mais non du tout !

— Il suffira donc, madame, que vous preniez soin de calmer l'imagination de M. Baudrillet, de lui éviter tout sujet d'emportement ; enfin, de lui rasseoir l'esprit.

— Mais, monsieur, je vous dis que…

— Madame, la situation de receveur-général est importante ; elle comporte une lourde responsabilité. Le ministre, vous le comprenez, parce qu'il s'est intéressé à votre mari, en devient, pour ainsi dire, le répondant. Enfin, c'est lui qui m'envoie.

— Ah ! mon Dieu !

— Tout à l'heure j'ai été voir, au bureau du journal, M. Baudrillet pour bien juger de son état. Eh ! bien, il y a de l'exaltation ! beaucoup d'exaltation. Maintenant, tout ceci, entre nous. Ne lui parlez pas surtout de ma visite ; et agissez en cette circonstance comme une femme prudente doit le faire !

La pauvre femme demeura toute épouvantée ; sa joie, si vive depuis la veille, tomba tout à coup. « Serait-il vrai ? se demanda-t-elle : Baudrillet ?… Pourtant ?… — je l'ai bien vu ces jours-ci inquiet, préoccupé… mais je pensais que cela venait de ses affaires… »

Comme conclusion à ces pensées, madame Baudrillet fit à sa bonne de grandes recommandations ; elle en fit d'autres à ses en-

fants. Il ne fallait répondre à monsieur, en aucun cas ; il ne fallait faire impatienter papa sous aucun prétexte. Il fallait, enfin, avoir pour le maître et pour le père, les plus grands ménagements.

Le lendemain, en servant à déjeuner, la servante, croyant bien faire, dit obséquieusement :

— On est venu ce matin, de la part du ministre, prendre des nouvelles de monsieur.

— Comment ? de mes nouvelles ? encore ! mais est-ce une scie ? s'écria Baudrillet, en rougissant soudain. Il y a quelque chose là-dessous !

Aussitôt la maîtresse, la servante et les enfants se regardèrent, avec des expressions diverses. Baudrillet surprit ces regards et rougit davantage.

— Et vous avez répondu ?

— Que monsieur allait mieux.

— Mieux !... mais je n'ai jamais été malade ! Mieux ? c'est donc une conspiration ! Est-ce que vous m'avez jamais vu malade, dites, sotte fille !

— Mais non, monsieur ; pas ici... Seulement, monsieur aurait pu être malade ailleurs : au ministère par exemple !

Madame Baudrillet mitraillait la bonne de regards fulgurants. La pauvre fille, ne comprenant plus rien à rien, sortit toute effarée.

— Mon ami ! je t'en prie, calme-toi !... calme-toi, au nom de tes enfants ! reprit la digne épouse en saisissant les mains de son

mari, et en le regardant avec des larmes dans les yeux.

— S… nom d'un chien ! Mille tonnerres !… s'écria Baudrillet, en enfonçant son chapeau jusqu'aux sourcils, et en dégringolant l'escalier.

Quand il eut fait vingt pas dans la rue, avec précipitation, il modéra sa course, et se prit à réfléchir.

La visite du quidam de la veille, cette étrange affectation de Château-Gaillard à envoyer chercher de ses nouvelles, lui jetèrent, à l'esprit, une réelle inquiétude. Il connaissait trop le personnage pour ne pas comprendre qu'il y avait, là-dessous, quelque plan de revanche, ou quelque projet de vengeance.

Àla joie du triomphe, succéda une sorte de terreur. Il avait trop réussi. On ne fait pas impunément venir à résipiscence un puissant, aussi redoutable que Château-Gaillard.

« Il faut partir, et vite, conclut-il, après une courte délibération mentale. Et une fois à N… tâcher de s'y faire oublier. »

2 · 16

C'est pourquoi il se mit en campagne, activement, pour trouver son cautionnement. Chemin faisant, il lui sembla, à deux ou trois reprises, être suivi ; cependant, par réflexion cela lui parut invraisemblable. Il ne voulait pas se donner la berlue, et chassa cette préoccupation de son esprit.

Un cautionnement de deux cent mille francs ne se trouve guère dans les vingt-quatre heures. Baudrillet ne s'étonna donc

point, d'abord, des réticences de celui-ci, et des hésitations de celui-là. Cependant, il se sentait, de plus en plus, pressé d'en finir. Je ne sais quelle atmosphère, peu rassurante, l'enveloppait.

Madame Baudrillet avait défendu qu'on lui dit, désormais, quand le ministre enverrait chercher de ses nouvelles. Mais il apprit, indirectement, qu'on venait tous les jours.

Au bureau du journal on n'allait plus comme auparavant le consulter sur toutes choses. Quand on lui parlait, c'était avec des précautions infinies ; ses réponses, d'autre part, et ses moindres paroles semblaient scrutées avec une attention extraordinaire.

Il s'impatienta d'attendre, au milieu de ces étrangetés malsaines, et trouvant que ses espérances financières ne se réalisaient pas assez vite, dans des conditions normales, il alla trouver un prêteur d'argent assez exigeant, et auquel jamais l'idée de s'adresser ne lui serait venue, en d'autres circonstances. Mais que lui importait en ce moment de payer 7 % ce qu'il aurait pu avoir pour 5 1/2 ou 6, au plus, en attendant un peu ? Le point principal, pour lui, était de quitter Paris, et d'aller se cantonner dans sa recette, comme un rat dans un fromage de Hollande.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction ? le prêteur d'argent qui fournissait, d'ordinaire, aux fils de famille et aux prodigues, le refusa tout simplement. Ailleurs, il trouvait des défaites polies ou des promesses éloignées ; là, il trouva presque de la brutalité. Mais la brutalité, c'était aussi de la franchise.

— Mon cher monsieur, dans votre état de santé, comment diable voulez-vous qu'on fasse des affaires avec vous ? s'écria l'usurier, répliquant à son insistance et à son étonnement.

— Ah ! dit-il, — bien ! je comprends maintenant !

En effet, une lumière soudaine lui éclairait la situation.

« Château-Gaillard, se dit-il, enragé d'avoir été obligé de me donner la recette générale que j'exigeais, ne veut pas que j'en puisse profiter. Il sème, il fait semer des rumeurs fâcheuses sur mon état mental, et je ne trouverai pas mon cautionnement ! Le brigand ! l'infâme gredin !... En même temps, il me remplacera au journal, que je suis censé quitter pour une superbe situation, et, par le fait, je resterai à pied... et discrédité ! Mais cela ne se passera pas ainsi ! non !... Il faudra qu'il le fasse, lui, mon cautionnement ! »

Cependant Baudrillet se demandait comment s'y prendre, car il n 'avait plus d'armes contre Château-Gaillard, et sa seule ressource, de ce côté, était, comme nous l'avons vu, de jouer serré, en faisant croire qu'il en avait. Mais il s'était déjà presque servi de ce moyen, et, ce néanmoins, Château-Gaillard ne craignait point de lui faire la guerre. Fallait-il donc penser que le roué personnage savait à quoi s'en tenir ? C'était pourtant difficile. Baudrillet ne vit qu'un moyen de s'en assurer : celui d'avoir un entretien avec Château-Gaillard, et de lire les impressions sur son visage.

Mais, quand il se présenta au ministère, soit à la porte officielle, soit à la porte privée du ministre, il ne fut pas reçu. Bien que les formes fussent courtoises, la consigne restait inflexible.

« Gredin ! gredin ! » grommelait-il entre ses dents toute la journée. Et il en devint vraiment irritable et irascible, tant chez lui qu'au bureau.

Ne pouvant entrer d'emblée au ministère, il écrivit à Château-Gaillard : une fois, deux fois, pour en obtenir audience. Le ton des lettres était raide, sinon impératif.

Château-Gaillard, au reçu de la seconde lettre, fit appeler son secrétaire intime.

— Lisez cela, dit-il, nonchalamment, au jeune homme ; — je ne sais si vous connaissez la signature ?

— Mais n'est-ce pas un personnage qui venait assez souvent, et que Votre Excellence ne reçoit plus, depuis qu'il a fait une scène dans son antichambre ?

— Précisément. Cet homme, maintenant, vient tous les jours me bombarder de lettres dans le genre de celle-ci ; tâche de pénétrer jusque dans mes appartements privés et — m'a-t-on dit — profère des menaces contre moi !

— Votre Excellence devrait prendre garde ! prévenir ses domestiques, et même avertir M. le préfet de police.

— C'est ce que dit madame de Château-Gaillard. Je ne crois pas ce Baudrillet capable d'un mauvais coup. Cependant, peut-être, pour obéir aux pressentiments de la baronne, feriez-vous bien d'aller voir, soit le préfet de police, soit le chef de la police de sûreté tout simplement. Vous lui exposeriez le cas, — de vive voix, — et il verrait s'il trouve à propos de faire surveiller Baudrillet.

— Certainement ! et le plus tôt sera le mieux.

— Qu'on n'y mette pas d'affectation ; car peut-être Baudrillet n'est-il qu'un cerveau un peu malade ; un homme exalté par une

idée fixe. À mon sens, même, il n'y a rien de plus.

— Diable ! mais c'est assez ! Les fous sont encore plus dangereux que les malfaiteurs !

Voyant qu'il ne recevait pas de réponses à ses lettres, et qu'il ne pouvait pénétrer ni au ministère, ni dans la salle des pas-perdus du corps législatif, ni en aucun lieu où il pût espérer rencontrer Château-Gaillard, Baudrillet se résolut à l'attendre à l'entrée ou à la sortie du palais Bourbon.

Comme journaliste il avait, précédemment, l'entrée de la salle des pas-perdus — qui, soit dit en passant, n'était point inabordable aux jours les plus despotiques de l'empire, comme elle l'a été sous le règne de M. Baze.

On le laissa passer, mais, précisément, ce jour-là, Château-Gaillard n'y parut pas. Et, le lendemain, consigne se trouva donnée.

Cela devenait comme une sorte de lutte entre Baudrillet qui voulait, absolument, parler à Château-Gaillard, et Château-Gaillard qui ne voulait pas, absolument, parler à Baudrillet. Ce dernier, avec un peu de réflexion, aurait bien dû comprendre que son insistance était absurde, et n'aboutirait à rien. Mais il se bụta. Ne pouvant attendre dans la salle des pas-perdus, il attendit dans les cours, puis devant les grilles ; tantôt du côté du quai, tantôt du côté de la place du palais Bourbon.

Et enfin, le troisième jour, il saisit au passage le ministre, qui s'en allait à pied, entre deux députés.

— Mon cher ami, pourquoi me faire comme cela consigner partout ? Vous m'obligez à vous poursuivre, car il faut absolu-

ment que je vous parle, lui dit-il, en se mettant en face de lui, comme un obstacle en travers du chemin.

Ce début était malheureux, car les deux députés voyant, tout de suite, qu'il s'agissait d'un fâcheux, s'empressèrent à couvrir le ministre.

— Mon cher monsieur, répondit Château-Gaillard, je ne vous reçois pas, parce que je n'ai pas de temps à perdre, et que vos visites seraient sans but. Vous avez désiré une place ; j'ai fait tous mes efforts pour vous la faire obtenir et j'ai réussi. — Peut-être auriez-vous dû vous tenir pour satisfait… — Maintenant vous voulez de l'argent. Je n'en ai pas. Si j'en avais, je le garderais pour moi, et il ne me conviendrait pas de vous le prêter. Voyez des banquiers ! c'est leur affaire.

— Eh ! c'est bien ce que j'ai fait d'abord, mais les banquiers ne veulent pas me prêter, et…Monsieur le ministre, cela me paraît extraordinaire, fort extraordinaire !…

— Pas à moi.

— C'est que, peut-être, vous savez pourquoi on m'accueille partout comme un cerveau malade… comme un homme dont l'intelligence et le caractère n'offrent aucune garantie…

— Le ministre ne répondit que par deux regards jetés à ses compagnons ; regards qui se pouvaient ainsi traduire :

« Vous voyez, cet homme s'en prend à moi, comme si j'étais responsable du dérangement de son esprit ?

» … — Et voilà pourquoi, poursuivit Baudrillet, je voudrais vous entretenir un moment en particulier, pour vous prouver

que… je suis parfaitement raisonnable… que j'ai conservé bon souvenir du passé, autant que j'ai le sentiment juste du présent… »

Baudrillet fixait Château-Gaillard, en lui disant ces mots, comme pour lui inculquer des réflexions salutaires. Les deux députés, effrayés de la fixité de ce regard, s'interposèrent :

— Voyons, Monsieur, passez votre chemin ! Vous voyez bien que Son Excellence n'a rien de plus à vous dire…

En même temps, deux ou trois agents de police, en bourgeois, se trouvèrent à portée de la scène. Baudrillet n'y prit pas garde.

— Messieurs, répondit-il aux députés, M. de Château-Gaillard et moi sommes de vieilles connaissances, qui n'avons pas besoin d'intermédiaires entre nous. — Çà, mon cher Château-Gaillard, dites-moi donc, je vous prie, pourquoi vous avez l'attention délicate d'envoyer tous les jours chez moi, prendre de mes nouvelles, et pourquoi…

— Monsieur Baudrillet, la scène que vous me faites m'ennuie. Voici des passants qui s'assemblent, laissez-moi passer. Je dois vous dire, d'ailleurs, que ce n'est point ainsi que vous obtiendrez quelque chose de moi !

Et Château-Gaillard avança d'un pas. Les députés avancèrent avec lui, et même poussèrent un peu Baudrillet qui résista.

Soudain deux agents s'élancèrent et le saisirent au collet. Il se retourna effaré. Château-Gaillard et ses acolytes passèrent.

— Ah ! brigand ! s'écria le malheureux Baudrillet, tu me fais arrêter… Canaille ! assassin ! démon !

Un troisième agent et deux sergents de ville entourèrent, en une seconde, le malheureux qu'on garottait et bâillonnait, tandis que Château-Gaillard se retournait pour dire aux agents, avec une dédaigneuse miséricorde :

— Ayez égard à son état, n'est-ce pas ?

Une heure après, Baudrillet, suffoquant de fureur, était écroué « à la pistole » de la conciergerie. Le lendemain matin, il recevait, — sans pouvoir lui défendre sa porte, cette fois ! — la visite du monsieur chauve, à cravate blanche et à sourire béat, qui lui tâtait le pouls et le crâne tout à son aise ; et, le surlendemain il était enfermé dans un cabanon de fou.

La recette générale de N… trouva un autre titulaire. Quant à madame Baudrillet et aux enfants Baudrillet… hélas !…

Mais le ministre avait, de temps en temps, la bonté de leur faire passer un petit secours !

2 · 17

Quelques années s'écoulèrent. Château-Gaillard parvenu à une fortune indépendante, à la fortune qu'il lui fallait pour mener largement la vie, avait quitté le ministère et vendu son journal, en se réservant assez d'actions pour en demeurer maître, sans en être responsable.

Qu'avait-il besoin d'être ministre, et de se courber plus longtemps sous le faix des affaires ? le Sénat lui restait, et lui donnait une grande situation honorifique ; son crédit personnel, à la

cour, lui conservait la réalité du pouvoir. Il avait, d'ailleurs, une main dans toutes les grandes affaires qui se traitaient, et réalisait, sans s'agiter, des gains considérables.

Et puis, à cette époque, les réformes du 24 novembre 1860 avaient eu lieu. L'Empire, au sens de ses premiers serviteurs, déviait de son principe, oscillait sur sa base morale ; la guerre d'Italie jetait notre politique étrangère dans une impasse ; les ministres étaient obligés, ou de paraître devant le Corps législatif, ou de s'y faire représenter par des espèces d'avocats, avocassant pour le compte du gouvernement, sous le titre de ministres sans portefeuille ; et il fallait s'entendre avec ces gens-là qui, tout esclaves du maître qu'ils fussent, raisonnaient cependant, et jetaient de petits bâtons dans les grandes roues, pour se rendre nécessaires.

Tout cela était ennuyeux.

La politique, d'autre part, n'était pas claire et ne se saisissait pas. Le pays avait encore une confiance entière, une confiance aveugle en l'empereur ; mais ceux qui l'approchaient, ceux qui assistaient au conseil, se demandaient si le souverain avait une politique secrète, tellement profonde, que nul ne pût la deviner ; ou bien, s'il agissait, tour à tour, sous le coup de pressions diverses, en comptant sur son étoile pour tirer parti du résultat final ?

Château-Gaillard, quant à lui, croyait à peine à la durée de l'Empire, et pas du tout à l'avenir de la dynastie. À son sens, la force d'impulsion donnée par le coup d'État et les succès des premières années, était telle, que le train impérial pouvait aller encore, sur ses rails, plus ou moins longtemps, et plus ou moins

loin, mais non pas, cependant, au-delà d'une époque donnée : celle de la mort du maître. Et alors ? qu'arriverait-il ? on ne le pouvait prévoir, mais les probabilités étaient pour une catastrophe révolutionnaire.

Ces calculs donnés — et Château-Gaillard ne les faisait pas seul dans l'entourage impérial — quelle était la sagesse, en se plaçant au point de vue épicurien ? La sagesse était de jouir de toutes les jouissances que peut donner la vie, sans attendre le lendemain.

Des fonds placés à l'étranger en prévision d'une catastrophe, et, à Paris, la vie à grandes guides… telle fut la conclusion, pratique, que tirèrent Château-Gaillard et quelques autres, des considérations qui précèdent. Une fois la catastrophe prévue, et une assurance prise contre ses conséquences, on ne calcula plus la dépense actuelle sur des bases normales, mais on jeta l'or à poignées, sans compter, dans le gouffre du plaisir.

En effet ; — ou il y aurait encore, au jour présent, un lendemain, et alors ce lendemain devait apporter, aux puissants du régime, le rendement d'une contribution nouvelle ; — ou le jour présent n'avait pas de lendemain, et alors il fallait savourer, à outrance, l'ivresse qu'on ne retrouverait plus.

De là, ce tourbillon furieux et vertigineux des dernières années du régime impérial. De là, cette sorte de danse de Saint-Guy, de riches qui excédaient leur fortune, et de voluptueux qui excédaient leurs forces.

Sarah, pour son amant à la fois avide et blasé, inventait des surexcitations et des plaisirs, et Château-Gaillard cherchait encore au-delà de Sarah.

Pour quelle part y étaient les artifices de l'art, les cosmétiques et la toilette ? on ne l'aurait su dire ; mais madame Le Sourd était toujours une des resplendissantes étoiles de l'empyrée parisien.

Les curieux qui faisaient haie le long de l'avenue de l'Impératrice, ou bien autour du lac, se la montraient encore, à l'aller et au retour des courses, soit enfouie dans les amples replis des plus riches fourrures, soit sertie par les reflets chatoyants du satin, du velours ou de la gaze, comme une perle par des diamants, des rubis ou des turquoises. Au bal elle était resplendissante. — Son âge ? personne ne le demandait, et chacun lui donnait encore dix ans de beauté au moins.

Château-Gaillard, aussi, restait « la fleur des pois ».

Qu'importaient ses cinquante et quelques années ? Il était, comme jadis Brummel, le type sur lequel se modelait la jeunesse élégante. — Avait-il les cheveux teints ? — qui l'eût dit ? — Avait-il la moustache brunie par le cosmétique ? le cosmétique, alors, devenait de mode, et les barbes les plus soyeuses se roulaient en flèches aiguës. L'avait-on vu, en loge grillée, avec une « cocotte ? » aussitôt, la belle trouvait un admirateur qui lui donnait un hôtel et un attelage.

Pour Minna, baronne de Château-Gaillard, elle s'était fait une vie tout à fait en dehors de celle de son mari. Avec ses amies, elle avait formé une sorte de clan féminin, fermé au vulgaire, et régi par une législation jusqu'alors inconnue. À voir l'extérieur, j'entends les toilettes de ces dames, il eût été aisé de les confondre avec les impures effrontées qui affichaient, au bois et au théâtre, leur rôle social en même temps que leur luxe. Pourtant, on ne flétrissait point leur vie privée. Quel imperceptible détail de toilette,

quel pli dédaigneux à la commissure des lèvres, différenciaient, à l'œil du connaisseur émérite, les « cocodètes » des « cocottes ? » cela ne se pourrait dire.

Ainsi ne s'expliquera jamais ce qu'on appelle : « le je-ne-sais-quoi ».

Les « cocodètes » faisaient des parties étranges, et jamais on n'a su quel plaisir elles pouvaient trouver, à courir les restaurants et les théâtres mal famés, en compagnie de jeunes gens bêtes, mais habillés par le bon faiseur. Mais, elles faisaient tout au grand jour, et il semblait que cette publicité fût une garantie de leur innocence.

Quelques-unes conservaient une réputation immaculée. — Quelques autres passaient au crible de la critique et du soupçon. De Minna, on ne parlait pas ; soit qu'on la crût au-dessus de toute atteinte, soit qu'on craignît Château-Gaillard.

Au demeurant, qu'était cette jeune femme, jetée bride sur le cou et mors aux dents, au milieu de la société parisienne, et, au centre même, d'un des noyaux les plus corrompus de cette société ? qui n'avait pu longtemps conserver d'illusion ni sur son mari, ni sur le monde où elle était placée, — à supposer qu'elle en eut jamais eu ?

Peut-être, grâce à cette lettre qu'elle écrivait à une autre « cocodète » son amie, comprendrons-nous quel monstre moral, les circonstances avaient fait de cette nature de femme, qu'il ne fallait classer :

Ni à côté de Julie, la résignée, créature angélique s'appuyant à la croix pour se soutenir ; et, pour se consoler, baisant les pieds

de la Madone et les cheveux de ses enfants… Ni à côté de Charlotte, la pauvre ilote sociale, qui subissait les événements et les douleurs sans les accepter, obéissait au maître, et ne savait pas plus le sacrifice que la révolte ; pas plus la vertu que le vice…

Ni près de Sarah Bertin, la courtisane insolente, qui régnait sur son temps avec un satanique orgueil, et exploitait le monde en le méprisant… :

« Ma chère Ouragan, »

Car, ces dames se donnaient, ainsi, de petits noms entre elles. — Ah ! et puis un détail : elles s'écrivaient de la main gauche, pour pouvoir tout se dire sans se compromettre, car on sait que toutes les écritures de la main gauche se ressemblent.

« Ma chère Ouragan,

» Tiens, vois-tu, ce soir, ce matin, cette nuit… que sais-je, il est trois ou quatre heures peut-être, et je reviens de chez Rose-thé, où nous avons soupé… Il y avait là, soit dit en passant, avec nos amies, Galaor, plus bête, plus laid et plus fou que jamais ; — Bas-de-cuir, qui se fait de son costume de peau-rouge, exhibé aux derniers bals du carnaval, un regain de succès ; — Buridan, qui nous racontait, pour la dixième fois, comment il a soufflé la donzelle rousse, que tu sais, à Aramis, et comment, il a « pour cinquante mille francs,» « lancé » une ancienne camériste de sa mère devenue maintenant «une femme chic » — pas sa mère… la pauvre baronne, ça ne lui arrivera jamais ! la camériste. — Qui encore ? le beau Tristan de Léonois qui va se marier avec une demoiselle de province, dont la dot le sauvera du désastre, et qu'il nous suppliait, la larme à l'œil, au sixième verre de champagne, de lui dégrossir, un petit peu, à l'arrivée.

» Mais que voulais-je te dire en commençant ?… Ah ! je voulais te dire, que si je n'avais ici papier, plume, encre… et là-bas, au bout d'un horizon perdu, à Monaco, une amie comme toi, à qui je puis écrire tout et autre chose, je prendrais de l'opium pour dormir et pour rêver.

» Pour dormir… et oublier ! et réaliser l'anéantissement de l'être ; pour rêver… et voir autre chose que ce que je vois tous les jours…

» Haah !… Ceci, ma chérie, te représente un bâillement immense qui exprime, à la fois, la suprême limite de l'ennui et la lisière du désespoir.

» Me vois-tu d'ici ? J'ai arraché de mes cheveux crêpés et vaporisés de poudre blonde, une coiffure d'algues marines qui s'harmonisait avec ma toilette — de faye et de crêpe gris-vert, de deux tons, et ma parure de corail ; j'ai jeté mon corsage sur un meuble, quand ma femme de chambre l'a eu délacé ; j'ai enfoui mes bras et mes épaules dans un peignoir de nuit et gardé ma longue jupe à traîne, dans laquelle s'embarrassent mes pieds nus. — Et seule, entre ma psyché qui me renvoie mon image et mon feu qui s'éteint, je pousse cet immense et intraduisible bâillement.

» Oh ! mon Dieu ! pourquoi suis-je née ?… — Mais j'en ai assez de tout cela ! Assez ! assez… Tout ce que le monde a de fêtes, je l'ai connu. — Tout ce que la vanité a de joies, je l'ai senti : Je me suis vue en reine de Saba, en Nymphe, en Hamadryade, en Indienne, en Soleil, en Feu, en Étoile, en Neige, en Comète, et… même en Carmélite ! — Peuh !…

» Pourtant, je suis bien aise d'avoir des photographies de tous mes costumes. Mais la photographie ne rend pas les couleurs, voilà l'ennui. Si je faisais faire un album par G… tu sais, ce peintre qui fait de si jolies aquarelles ? Malheureusement ceux-là vous arrangent votre chic avec leur chic à eux, et ça ne rend plus bien les effets… Enfin j'y songerai… cela me distrairait peut-être.

» J'ai vu tous les opéras, toutes les féeries, toutes les comédies, et même toutes les tragédies… Peuh !…

» Pour les fêtes, après celles de l'Hôtel de Ville et des Tuileries, il n'y a plus rien, n'est-ce pas ?… — eh ! bien, Peuh !…

» Si je prenais un amant ?… Ma chère, je sais d'avance que ça m'ennuierait. Plus d'une fois, j'y ai pensé. Mais il m'a toujours semblé, qu'avec toute la bonne volonté du monde, je ne pourrais pas me laisser faire la cour jusqu'au bout… et que si, jamais… Eh ! bien ! je détesterais le personnage, le lendemain, cent fois plus que je ne l'aurais aimé la veille. Bref, je voudrais être Marguerite de Bourgogne… et ne l'étant pas, ma foi !… sauf le caractère, je reste madame Honesta.

» Je ne sais pas si le monde me croit « vertueuse. » Oh ! la belle expression, ma chérie ; je m'en sens toute gelée, rien que de l'avoir écrite. — Mais quoi qu'il pense, à cet égard, il se trompe ; car je ne suis pas « vertueuse, » puisque c'est faute de tentation que je ne commets pas le péché, — et pourtant, je ne suis pas non plus… le contraire… — puisqu'enfin ma robe d'épouse est immaculée.

» Sais-tu ce qui me séduirait le plus ?… ce serait, précisément, de la friper un peu, cette robe éblouissante ;… car il m'ennuie de penser qu'on pourrait me supposer assez niaise pour être fidèle à

mon illustre maître. — Fi !... je n'ai jamais eu la sottise de croire que je lui dusse autre chose, que le décorum et des enfants légitimes... — Et encore, les lui dois-je bien ? — je n'en suis pas sûre !... Mais il ne me conviendrait pas de voler ce monsieur.

» Et à propos de ma « raison sociale » j'en ai encore découvert de belles !... Imagine-toi, ma chère, que l'autre jour m'arrive une veuve éplorée... — Être veuve, et être éplorée ?... Comprends-tu, ma mignonne, que ce personnage légendaire peut se voir en chair et en os ? — C'est pourtant vrai, car moi qui te parle, j'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu... à preuve, même, que c'était vieux et laid !

» Imagine-toi une bourgeoise renforcée ; robe de soie noire rafistolée : ni longue ni courte ; chapeau de velours plusieurs fois refait, et participant un peu de toutes les modes : châle français à dessins de l'Inde ;... un type, quoi ! — et gants à un seul bouton, sous prétexte sans doute, qu'elle avait un manchon, — un de ces manchons de famille, qu'on se lègue de mère en fille, tu sais.

» Cette créature déshéritée a un mari — que j'ai vu jadis, ma foi ! et qui était bien le plus épais bourgeois...

» Il faut des époux assortis
» Dans les liens du mariage !...

» lequel mari serait devenu fou, au lendemain du jour où mon époux venait de lui obtenir une recette générale. Juge du désespoir de la petite famille ! On a enfermé M. le Receveur, naturellement, et donné la recette générale à un autre. — Jusques-là rien que de naturel. Mais ma veuve — et voilà où l'affaire s'embrouille — ne veut pas convenir que son mari soit fou. Elle le redemande,

on ne veut pas le lui rendre ; alors elle demande un bureau de tabac, en échange.

» J'ai présenté la requête à mon gracieux époux… Tu crois qu'il m'a obtenu ou l'homme ou le bureau de tabac ? Du tout ! Il m'a fait une sorte de scène !… prétendant que tant qu'il vivrait, lui, l'homme serait fou… et que, pour les bureaux de tabac, c'était l'empereur qui les distribuait !

» Sur cette réponse, que je lui ai transmise fort adoucie, la veuve a jeté les hauts cris, et m'en a dit ! et m'en a dit ! sur le noble baron, qui m'a fait l'honneur d'encaisser ma dot !… Bref, le résultat, c'est que j'ai grevé mon budget d'une pension de 2,400 francs à la veuve éplorée, et d'une autre, de 1,200 francs, en faveur d'une ancienne maîtresse du dit baron, déportée au diable Vauvert, dans un couvent qui tient à la fois de la maison Vauquer, de la Salpétrière et d'un asile de filles repenties… Ah ! que c'est un joli merle, monsieur mon époux !

» Eh ! bien ! ma belle, quand je tourne les yeux autour de moi, en me disant… comme ci-dessus : « Si je prenais un amant ?… » Il me semble que j'entends, dans mon for intérieur, une voix — celle de ma conscience peut-être — qui me répond, comme le président à Jean Hiroux demandant « qu'on lui change son gendarme : » — « À quoi bon ? ce serait exactement la même chose ! »

» Pouah ! les hommes sont bien bêtes, n'est-ce pas ?… Et combien de fois, entre nous, n'avons-nous pas été confondues de leur bêtise ?… mais ils sont encore plus ignobles !

» Tiens ?… que vois-je donc filtrer à travers la fente de mes rideaux ? — le jour ! et nous sommes en février ? Bah ?… mais il

doit être sept heures. Aussi, depuis un moment, j'avais froid. — La fatigue me gagnait… la Fatigue… oh ! déesse bienfaisante, qui, chaque jour, me fait tomber quelques heures dans un lit, sous des rideaux sombres… et oublier la vie !

» Je vais me coucher, Ouragan… Pourtant ! je ne veux pas être égoïste, et t'envoyer cet épanchement sans y joindre quelques renseignements utiles à toi, pauvre chérie, qui perdrais toutes notions des choses de Paris, sur ton rocher de Monaco. Sache donc que « Feu-follet » était divine, ce soir, dans une toilette capucine, qui assortissait le flamboiement de ses cheveux, et rehaussait l'éclat de son teint mat et de ses yeux de velours noir ; que « Myosotis » en rose, avec une parure de turquoises, a failli rendre poëte ; « Fleur-de-Genêt » dont les cheveux bruns étincelaient, sous une neige de poudre de cristal, et qui semblait une comète, dans sa robe de tulle brodée de jais blanc…

» Voilà, cher bijou. — Les tailles se portent de plus en plus courtes, sans pourtant monter jusque sous le sein. Il n'est plus de bon goût d'être mince. Les artistes ont fait comprendre aux femmes, que la largeur des épaules donnait nécessairement la mesure de la taille, et qu'il était absurde de se serrer. Pour moi, je ne porte même plus de corset ; Myosotis n'en met pas davantage. — Pour les robes du soir, garde la longue traîne à larges plis. — Les jupes doivent brider sur le ventre, et ce dernier ne se dissimule plus ; au contraire ; les couturières rembourrent, d'un petit matelas les femmes-planches. — Mets du blanc ; peu de rouge. — Ne te sers pas de l'eau de *** parce qu'elle dessèche la peau, ni de la poudre de riz au bismuth. — On met des cheveux par cascades ; on se peigne moins que jamais… — La poudre de cristal t'irait bien ; mais c'est le diable ! après, pour l'ôter ; — comme

la poudre blonde d'ailleurs ! — et puis, gare aux yeux ! tu sais que c'est du verre pilé.

» Les rousses sont bien heureuses, elles peuvent porter de la poudre d'or…

» Bonsoir, et, Dieu soit loué ! Je tombe de laşsitude.

» Perle-Noire. »

2 · 18

Il y a, dans chaque existence, soit un fait, soit une situation qui en marque le sommet ; qui la couronne, pour ainsi dire. Quelquefois, ce n'est qu'un instant illuminé par une lueur. Le sujet n'en a pas conscience, c'est l'observateur qui est juge. Et encore ! autant d'observateurs, autant de juges…

Tel, par exemple, regarderait l'accession au ministère, comme le summum de la vie de Château-Gaillard ; tel autre le verrait à l'heure où il conquit, à la fois, par le mariage, la fortune et une maîtresse longtemps convoitée. Je l'ai vu, moi, ce moment suprême, cette apogée atteinte par les efforts convergents des instincts et de la volonté, de l'habileté et de la persévérance, cet épanouissement qui amène la puissance humaine jusqu'aux confins de la puissance divine, — dans une conversation d'après dîner, chez madame Le Sourd, entre Valdeuil, Paul de Malinvault et notre héros.

Valdeuil, — le sous-brigand, le sous-Lovelace, le sous-Don-Juan, l'homme sans conscience, sans honneur, sans vertu, et en

même temps sans malfaisance voulue, sans coquinerie raisonnée ; vicieux, parce que le vice est accommodant, et plus facile que vicieux, plus faible que corrompu.

Paul de Malinvault, — l'éternel et sempiternel actionnaire, qui sent une admiration secrète pour l'aigrefin qui le joue, le faiseur qui le roue, et le Brummel qui le fascine ; l'homme qui est fier d'être l'ami de Château-Gaillard, encore qu'il le connaisse, parce qu'il se dit : « au demeurant, c'est un fameux lapin. »

Le Sourd… — le Mondor habile pour s'enrichir, et bête pour toute autre chose ; fait pour devenir, au profit de ceci ou de cela, une caisse toujours ouverte et jamais vidée…

Sarah — plus que jamais rayonnante et régnante…

Et… Château-Gaillard !… — Encore et toujours beau, élégant, radieux ;… mais cependant portant, sur le visage, une empreinte de fatigue, et, dans les yeux, des signes d'épuisement.

— Cette vie parisienne engloutirait le Pactole, dit Paul de Malinvault. Il faut battre monnaie toujours, encore, et continuellement !!!

Paul de Malinvault avait alors, tant de son chef, que du chef de sa femme, par héritages etc., une jolie fortune : soixante mille livres de rentes, à peu près. Mais, alors comme jadis, il était toujours besogneux, et en quête de moyens pour réaliser des gains en dehors de ses revenus.

C'est que Paul avait encore, à Paris ou en province, un ménage en ville ; c'est qu'il jouait, c'est qu'il menait, enfin, le train des viveurs…

De là ces tentatives pour faire des coups de fortune, ces brillantes campagnes d'actionnaire qui lui réussissaient peu ou point, et dont le plus clair résultat était, à l'heure actuelle, une brèche à sa fortune, qu'il fallait réparer. – Et comment réparer ?

Un homme dans sa situation aurait dû songer à combler la brèche par une sage économie, et en allant vivre dans la retraite. Mais non ! Paul de Malinvault qui avait perdu une certaine somme dans des spéculations malheureuses, ne voyait qu'un moyen de la récupérer : en faire une bonne. Et, à travers les années, les événements et les contre-temps, il poursuivait son idéal.

Pour Valdeuil, même cas, ou à peu près. Valdeuil ne se ruinait pas en voulant s'enrichir, comme Malinvault ; mais il n'avait toujours pas de fortune personnelle ; la fortune de sa femme devait appartenir à ses enfants ; et, bien que la carrière diplomatique l'eut conduit jusqu'à une des grandes ambassades, cependant il se prévoyait, tel revers échéant, réduit à la médiocrité, s'il ne faisait pas quelque affaire.

Et, de tous deux, Château-Gaillard était l'espoir. Valdeuil se disait, qu'après tout, il l'avait mis en selle, ce qui valait bien un dernier service ; et Malinvault, que les déboires du passé lui donnaient bien droit à une revanche. — Pauvre garçon !

Tous deux, Malinyault et Valdeuil, avaient leurs cinquante-cinq ans révolus… c'est assez dire qu'ils étaient pressés.

Valdeuil portait ses cheveux gris, et ses favoris roulés à l'anglaise. Il avait de la distinction et une tenue irréprochable. Malgré son âge, et bien qu'il ne cherchât pas à faire illusion et à jouer les jeunes premiers, il plaisait encore aux femmes. Il avait, disait-on, des bonnes fortunes ; mais on ne citait pas d'aventures

bruyantes où son nom fût mêlé. Aussi Julie, toujours de plus en plus pieuse, vivait-elle, en paix, dans la retraite qu'elle s'était arrangée, au sein du monde et de la famille. À peine, pendant les quinze années qui venaient de s'écouler, était-elle venue trois ou quatre fois à Paris. Encore n'avait-elle fait qu'y passer, à l'occasion des changements de résidence de son mari.

Paul de Malinvault avait du ventre, le crâne chauve et luisant, les joues arrondies et les mains potelées. Une moustache noire, et d'autant plus noire qu'elle était teinte, surmontait ses lèvres. Le reste du visage était rasé. Il n'avait pas le don d'être aimé pour lui-même. On sait d'ailleurs qu'il ne l'avait jamais eu. Explique qui pourra ce prodige.

Ils étaient assis dans deux larges fauteuils confortables, en face l'un de l'autre, dans le boudoir de Sarah.

Celle-ci, à demi-couchée sur une sorte de chaise longue, jouait, tour à tour, avec un écran et avec un chien havanais à longues soies blanches, merveilleusement peigné et enrubanné. Elle semblait distraite ou rêveuse. Un peloton de laine, pris au hasard, dans une corbeille à ouvrage près de là, intervenait parfois entre l'écran et le chien ; tantôt suspendu comme une espérance au-dessus du toutou, tantôt roulant sous les meubles et le faisant courir et japper. L'écran alors se levait ou s'abaissait, avec de légers signes d'appel ou d'impatience. Et il fallait voir Monsieur l'ambassadeur et Monsieur le baron se précipiter !

Combien de fois Valdeuil alla-t-il chercher le havanais, qui se prenait la tête sous les meubles, en courant après le peloton ? et combien de fois Malinvault, à la grande géhenne de son ventre, se baissa-t-il pour atteindre le peloton lui-même ?

Un misanthrope, peut-être, eût pris la peine de le compter avec amertume.

Pour Sarah, la belle indolente, elle ne semblait pas seulement y prendre garde. Son visage régulier, admirablement serti par une coiffure à la fois savante et négligée, peut-être maintenu dans sa pureté de lignes et dans sa blancheur lactée, par des cosmétiques invisibles, restait immobile et calme ; en même temps, son pied fin, cambré, chaussé de ces souliers qu'on ne trouve qu'à Paris et que l'on paie soixante francs la paire, apparaissait frétillant sous sa jupe de velours, parmi des flots de dentelle ; et sa main, merveilleusement blanche, aux doigts en fuseau et aux ongles roses, était toujours en mouvement autour de l'écran de laque, incrusté de nacre scintillante.

Depuis quelque temps, elle s'était fait ainsi une figure sans physionomie, sur le conseil, peut-être, de ces poëtes épris de la forme, selon lesquels toute expression du visage est une grimace ; ou bien sur cette pensée, issue d'une longue observation, que l'animation des traits leur fait, à la longue, contracter certains plis qui vieillissent. « Il ne faut ni trop rire, ni trop aimer, ni trop pleurer,» disait une spirituelle douairière du dix-huitième siècle, « tout ça ride. »

Ses cheveux, de blond cendré étaient devenus blond ardent, presque rouges, mais d'une teinte merveilleuse, sous les morsures de la teinture à la mode ; ses sourcils bruns se dessinaient, par un trait noir, d'une régularité inflexible ; ses lèvres, empourprées, s'entr'ouvraient à peine pour ébaucher un sourire. On eut dit, par moments, une statue peinte.

— Ce qu'il faut, ici et maintenant, reprit Valdeuil répondant à Malinvault, c'est de l'argent se renouvelant à toute heure pour ainsi dire, et comme de lui-même. Or, remarquons-le bien : ce n'est pas à nous autres seulement, hommes de plaisir, que la circulation active et fiévreuse de l'or est nécessaire ; c'est à la société toute entière ! c'est au petit bourgeois qui gagne trois mille francs par an, comme au viveur, comme au millionnaire. Paris est le caravansérail de l'Europe ! Et à ce Paris là, le rétablissement des jeux devient indispensable.

— Et les jeux publics, surveillés par la loi, ne sont-ils pas cent fois moins dangereux que les tripots clandestins où l'on est volé ? s'écria Malinvault avec véhémence.

— Certainement, dit Château-Gaillard avec un nonchaloir inimitable, une indifférence, un désintéressement chargés de dédain, qui mettaient, entre lui et ses interlocuteurs, un écart équivalent à seize quartiers de noblesse. — « Mais il faut, voyez-vous bien, compter avec l'opinion. L'opinion, en ce pays, est souveraine, même sous ce gouvernement. Voyez ! le succès de la guerre du Mexique, si important pour le pays, tenait à la reconnaissance du Sud ; et jamais l'Empereur n'a osé reconnaître le Sud, à cause de l'institution de l'esclavage, que le Sud n'a pas su sacrifier. Pourtant l'esclavage, là-bas, vaut mieux pour les noirs que la liberté ; pourtant, un noir esclave, est moins maltraité dans le Sud qu'un noir libre dans le Nord, où les blancs descendent d'un omnibus, quand ils y voient monter un homme de couleur. Mais quoi ? Les Yankees ont eu l'habileté de présenter la question de l'esclavage, comme le motif apparent de la guerre, et ni la France, ni l'Angleterre, n'ont osé faire autre chose, pour le Sud, que des vœux secrets et stériles ! — Eh ! bien ! une sotte philanthropie,

une morale ridicule et hypocrite, ont, chez nous, voué les jeux, comme l'esclavage, aux dieux infernaux.

— Il ne serait peut-être pas impossible, dit Valdeuil, en faisant faire une campagne par les journaux, de réformer l'opinion sur ce point.

— Si nous pouvions avoir le privilége, ajouta Malinvault, dont les yeux, à cette pensée, s'allumaient, nous saurions faire des sacrifices…

— Et puis un privilége ! un privilége, aujourd'hui que l'opposition attaque tout, et porte partout l'investigation, est-ce que c'est possible à obtenir de l'Empereur ? Il n'y a plus que des adjudications !

— Dans une semblable affaire, l'adjudication serait plus immorale que le privilége, car plus l'adjudicataire devra payer, pour le bail de sa ferme, et plus il lui faudra trouver de ressources, pour attirer les joueurs…

— Eh ! sans doute ! mais c'est le diable ! de faire entendre tout cela au patron. Il est ennuyé, fatigué, préoccupé, et parfois même découragé !

— Si l'on intéressait à l'affaire, certaines personnes de son entourage ?…

— Peut-être !

— Mademoiselle B… que l'on dit… insinua Paul de Malinvault.

— Il faudrait la voir ; lui parler… Mais l'Empereur, en cette circonstance, se laisserait-il influencer par une femme ?… Et puis, la personne en question ne s'occupe pas d'affaires.

— Le meilleur serait, je crois, d'endoctriner quelques députés de l'opposition… pour qu'ils ne disent rien, au moins.

— Ce serait même nécessaire.

— Maintenant il est bien entendu que les ministres…

— Certainement !

— Mais il y a encore l'Impératrice, qui jettera feu et flamme.

— En voyant monseigneur X…, en lui expliquant que la part des pauvres serait forte, et en lui rappelant que la loterie existe à Rome…

— On finirait peut-être par réussir, conclut Château-Gaillard.

— Eh bien ! allons ! s'empressa de reprendre Malinvault en s'apercevant qu'enfin Château-Gaillard ouvrait l'oreille au projet qui devait l'enrichir, je verrai mademoiselle B…

— Il vaudrait mieux que M. de Valdeuil se chargeât de cette démarche, dit Le Sourd, qui jusque là s'était borné à écouter — toujours en se chauffant le dos devant la cheminée.

— Peut-être ! Donc, Valdeuil, vous serez envoyé en ambassade extraordinaire auprès des belles…

— Si vous voulez… — avec les droits de plénipotentiaire…

— Bien entendu.

— Madame Le Sourd bâillonnerait, de sa blanche main, les molosses de l'opposition, ajouta Paul de Malinvault.

— Ce sont des ours ! et des ours mal léchés, répondit Château-Gaillard. Voyez-les plutôt, vous, Paul, qui ne passez pas pour ap-

partenir au monde officiel, et qui ne serez pas un agent compromettant. — Et soyez adroit.

— Pour les ministres, vous, Château-Gaillard…

— Euh !…il serait prudent de ne pas négliger de faire des offres, à mesdemoiselles X Y Z etc., etc.

— Allons, à la recousse, Valdeuil !

— Je crois que Le Sourd, en qualité de coffre-fort, serait plus volontiers accueilli.

— J'irai donc, au besoin, dit le financier.

— Pour monseigneur X…

— Monseigneur X… appartient au monde diplomatique ; et à ce titre, à Valdeuil…

— Bien ; maintenant, vous, Château-Gaillard, quand compteriez-vous parler à l'Empereur ?

Château-Gaillard allongea ses jambes vers le foyer, jeta sa cigarette, se retourna dans son fauteuil, puis tisonna sans répondre, tandis que tous les regards étaient tournés vers lui ; ceux-ci anxieux, ceux-là attentifs, tous, avec cette expression indescriptible, qui traduit le respect pour le maître, l'attente de ses résolutions, le désir de l'avoir convaincu.

— Voyez, dit-il ; agissez d'abord. Il faut que le terrain soit préparé.

— Certainement.

— Quand vous aurez bien disposé vos batteries, quand vous vous serez assurés de la bienveillance des uns, et de la neutralité des autres…

— Alors ?

— Alors, Le Sourd demandera une audience à l'Empereur, lui exposera ses plans et ses offres.

Valdeuil, et Malinvault et Le Sourd s'entre-regardèrent, et ce regard qui n'échappa point d'ailleurs à Château-Gaillard, se pouvait ainsi traduire :

« Mais… et Château-Gaillard, que fera-t-il, lui qui doit recevoir deux millions, si nous obtenons le privilége d'ouvrir une grande maison de jeu à Paris ? »

Sans avoir l'air de voir ni de comprendre, il roula une cigarette et continua négligemment :

— Allez !… allez… et ne vous occupez pas de moi. Je… — mais qu'importe ?… — l'affaire réussira ou ne réussira pas… voilà tout !

Et rien qu'à la façon dont il jeta sa première bouffée de fumée, et dont ensuite, de l'ongle de son petit doigt, il fit tomber la première cendre de sa cigarette, on comprit qu'il ne fallait rien ajouter, que le maître ne rendait pas de comptes, et savait ce qu'il avait à faire.

Sarah, toujours attentive et toujours prête à saisir l'à-propos, le moment et l'heure, se leva et tira un cordon de sonnette. Un domestique parut, portant un large plateau sur lequel était servi

un thé d'après minuit, avec les sandwichs, le caviar, les filets de gibier à la gelée, les pâtisseries au gingembre et au cumin.

Elle le servit elle-même, puis courut au piano, et jeta aux échos le dernier refrain d'Offenbach. À quoi Malinvault ne manqua pas de répondre, par les premières paroles du couplet :

Pour épouser une princesse
Le prince Paul s'en est allé…

Une heure après, les visiteurs étaient partis. Le Sourd avait gagné son lit, et Château-Gaillard et Sarah étaient seuls dans le boudoir.

— Que comptes-tu faire ? — demanda la courtisane à son amant, d'un accent qui, sans avoir rien d'impérieux, indiquait suffisamment que Château-Gaillard n'avait point l'habitude de garder des réserves avec elle.

— Moi ?… mais rien du tout.

— Comment ?

— On parle de rétablir les jeux ? Je joue ! est-ce qu'il y a besoin, pour cela, d'une roulette ou d'un trente et quarante ?

— Non. Mais quel est ton enjeu ?

— Plaisantes-tu ?… Les efforts et les démarches de Valdeuil et de Malinvault, le crédit de Le Sourd… Ou ils réussiront, n'est-ce pas ? et je gagne deux millions ; ou ils ne réussiront pas… et alors… bah !… ils ponteront sur autre chose !

N'est-ce pas là le sublime du rôle d'exploiteur social ? du rôle de Château-Gaillard, l'homme qui a commencé par obtenir une

femme sous le nom d'un ami, et par tricher au jeu en faisant tenir, par autrui, les cartes bizeautées ?

2 · 19

Quand, à son tour, il fut parti, Sarah respira comme après une délivrance. Elle gagna sa chambre, secoua ses atours, défit sa ceinture, jeta les rubans et les boucles artistement mêlées à sa chevelure ; puis sonna sa femme de chambre, se fit déchausser, baigner, peigner, masser, accommoder, coucher, en se disant à travers ses bâillements : « J'en ai assez ! »

Jamais la courtisane n'avait aimé Jean de Château-Gaillard, malgré sa beauté, son élégance, sa corruption et malgré sa passion, non plus, — et peut-être à cause de cette passion même ! Elle l'avait pris parce qu'il lui était utile, et gardé pour la même raison. Mais, à travers les années, elle n'était point parvenue à oublier que, lors de leur première rencontre, elle avait été sa dupe. Si des jouissances d'orgueil, pendant quelques années, lui avaient donné le courage de jouer et de continuer son rôle de maîtresse toute-puissante, depuis que sa position était faite, et que Château-Gaillard avait cessé d'être ministre, elle s'ennuyait de la lutte perpétuelle avec cet athlète. Au demeurant, c'était un travail, et un dur travail que d'être toujours, pour cet homme, la plus belle et la plus désirable. Pour attacher Château-Gaillard d'abord, puis, pour s'en défaire, elle avait excité ses sens et développé ses vices. Avec les années et avec la fatigue de la volupté, avec l'abondance de l'or et l'inaction de l'homme arrivé, d'ailleurs, les vices s'étaient développés d'eux-mêmes. La lubrici-

té de Château-Gaillard devenait comme une sorte de minotaure, auquel il fallait sans cesse de nouvelles victimes.

Sarah d'abord s'en était réjouie ; soit qu'elle espérât d'être délivrée de l'homme, par la mort ou quelque maladie, soit qu'elle espérât être délivrée de l'amant, par quelque fille de bas étage. Mais non. Peut-être, précisément parce qu'il ne se sentait supporté qu'avec impatience, Château-Gaillard s'attachait-il à elle, comme à une proie. Il l'avait au surplus désirée trop longtemps pour s'en rassasier jamais. En vain, les ignobles pourvoyeuses du vice s'ingéniaient-elles à découvrir, pour le riche débauché, de fins morceaux et des piments irrésistibles, tout cela ne lui était que menus suffrages, distractions passagères, jeux de prince. Que si Sarah essayait de reprocher à l'amant ses débauches, il était prêt à les lui sacrifier ; que si, au contraire, elle essayait d'irriter ses appétits, c'était vers elle que se tournaient les obsessions de ses désirs.

Elle en était venue à une suprême fatigue, et à une impatience nerveuse qu'elle avait, parfois, peine à contenir. Et pourtant elle ne pouvait, n'osait, ni ne voulait, rompre avec Château-Gaillard. Car si elle n'avait plus rien à en attendre, elle en avait à craindre. Château-Gaillard n'était point un ennemi à mépriser.

Elle le supportait donc, mais chaque jour trouvait le fardeau plus lourd.

Tout le long de l'avenue de Friedland, une file de voitures qui ne finissait plus. Vers le milieu de l'avenue, un hôtel d'un style inconnu, moitié oriental et moitié Pompadour, illuminé de la base au faîte… Était-ce pendant l'hiver 67-68 ? ou bien pendant l'hiver 68-69 ? Je ne sais, mais l'un des deux.

L'amphitryon ? est-il besoin de le nommer à ce qui fut le « tout Paris, » d'alors ? et, quand je dirais aux Philistins du Marais ou de la province qu'il a une physionomie fine et douce, perdue dans un soyeux fouillis de barbe et de cheveux blonds ; qu'il fut un des héros de la nouvelle Athènes, qu'il a écrit des romans fêtés, que ni les ateliers ni les coulisses n'ont de secrets pour lui ; qu'il fut le type aimable d'un monde et d'une époque, — à quoi bon ? Ils chercheraient. Disons seulement qu'en ce temps-là, ses bals furent l'évènement de la saison… et, qu'aujourd'hui, pour qui veut s'en souvenir, ils deviennent comme l'épilogue d'une sorte d'épopée, le microcosme d'une société, le finale d'un opéra.

Le long de l'escalier bordé de fleurs, montaient, en foule pressée, tous les hommes connus en Europe dans la politique, les affaires, les arts, les lettres, la haute vie ; parmi les hommes se glissaient des femmes ; les unes, hermétiquement closes dans des dominos noirs et sous des loups impénétrables ; les autres, deminues sous des flots de dentelles et montrant, à travers une gaze provocante, des cascades de diamants ; quelques autres, masquées, mais laissant deviner sous le masque leur personnalité, soit qu'elle fût au-dessus des méprises du vulgaire, soit qu'elle fût assez compromise pour se risquer aux aventures.

Au bout de l'escalier, et en avant d'une longue galerie ruisselante de lumières, étincelante de cristaux, chatoyante de tentures damassées d'or et de soie, se tenait le maître du logis : accueillant les hommes d'une poignée demain, et les femmes, selon le costume, ou d'une galanterie, ou d'un sourire discret, ou d'une feinte indifférence, qui était le suprême de la discrétion.

Le long de la galerie, de distance en distance, des salons et des boudoirs que dissimulaient, à demi, les lourdes portières et les

arbustes en fleurs. Au bout, la salle du souper où pétillait à flots, parmi les cristaux de glace, dans des verres plus légers et plus irisés que des bulles de savon, le champagne rose ; où les truffes, étouffées dans les foies gras, sortaient, par truellées, des vastes pâtés de Strasbourg ; où les tranches de truite saumonée, à la sauce verte, alternaient au passage avec les sandwichs au jambon d'York, les mince-piece américaines, le caviar du Volga et les fruits frais candis, dans de fines collerettes de papier blanc.

Àl'entour de l'amphitryon et dans la pénombre profonde des salons, des marbres et des bronzes antiques ou modernes ; des biscuits du dix-huitième siècle, des tableaux flamands du dix-septième, des toiles ou des aquarelles, encore toutes pimpantes, de leurs succès aux derniers salons.

Au bout de la galerie, un piano d'Érard, tenu par d'excellents artistes, et couvert de la musique, encore inédite, des compositeurs en vedette. Les valses succèdent aux quadrilles, aux bourrées et aux saltarelles. Mais nulle part on ne danse. La foule épaisse circule à peine, elle déferle, vague par vague, vers la baie de la salle du souper, et chaque vague présente au regard de l'observateur, le plus incroyable mélange social qui se puisse imaginer.

Entre des femmes étalant leur chair et parlant haut, que des regards allumés dévorent et que des mains hardies effleurent, des femmes rigidement fermées dans leurs dominos, muettes, et mieux défendues encore par leur port et leur démarche, que par leurs voiles. Et, précipités par la foule ou entraînés, qui par la curiosité, qui par la débauche, parmi ces femmes sombres et ces femmes ruisselantes, des hommes blasés et des hommes ardents, inquiets, curieux, affolés.

Bien des regards se tournaient vers Château-Gaillard. On se le montrait.

— Toujours dandy, disaient les uns.

— Oui ; mais voyez donc comme il se déjète ?

— La démarche est embarrassée… l'œil morne…

— Mais s'allumant, parfois, sur le passage de quelques belles impures…

— Tenez, voyez ; il suit ces deux femmes, dont l'une a un domino frippé et un capuchon de dentelle.

— C'est la vieille Saint-Didier !

— Et l'autre, un délicieux domino de gaze de Chambéry blanche, sous lequel on devine des formes jeunes et des épaules frissonnantes…

— C'est sa nouvelle élève, une Hollandaise merveilleusement belle, dit-on. Hum ! il mène la vie, à trop grandes guides, Château-Gaillard !

— Quel âge a-t-il bien ?

— La soixantaine, ou guère moins.

— Diable ! il serait temps de se ranger…

— Est-ce qu'on se range quand on ne croit qu'au plaisir, et qu'on peut tout payer !

— Il est bien riche, n'est-ce pas ?

— Une vingtaine de millions, certainement.

— À force d'écumer une part sur toutes les affaires qui se sont faites depuis vingt ans ! Et puis sa femme…

— Elle est ici, vous savez.

— Bah ?

— Oui — ce domino mi-partie de satin blanc et noir, au bras du marquis Z…, secrétaire de l'ambassade d'Autriche.

Il y avait, non loin de là, un autre domino à la fois élégant et bien clos, tout noir celui-là, qui passait seul entre les groupes, écoutait les « paroles gelées, » et, de temps en temps, prenait un bras, intriguait un personnage, puis disparaissait.

C'était Sarah, qui avait voulu voir ce tohu-bohu social, cette suprême orgie, dont elle dégustait les émanations fermentées, comme une divinité doit déguster l'encens.

D'abord elle s'était promenée là, avec un certain intérêt, et une sorte de satisfaction amère de se sentir seule ; libre et inconnue.

Puis, peu à peu, l'intérêt avait grandi.

Tous ces hommes, les uns parvenus et riches, les autres avides et en quête d'un coup de fortune, elle les connaissait ! Elle savait ceux qui venaient par amour de l'étrangeté, et dans le vague espoir d'y trouver un ragoût pour leurs appétits blasés, une distraction pour leur insomnie, un désir peut-être : en tous cas, l'ivresse et l'oubli ; elle savait aussi ceux qui y étaient venus comme ils allaient partout, le nez flairant une piste, l'œil sondant les profondeurs du monde parisien, à la recherche de l'Occasion ; chasseurs épiant une provende ; mineurs fouillant le sol de cette autre Californie, pour y rencontrer un filon d'or.

Toutes ces femmes aussi, elle les connaissait ; sous le fouillis des dentelles et sous les amples plis du satin, elle retrouvait les courtisanes et les femmes du monde. Et chacune lui semblait une planète, emportant dans son atmosphère, comme des satellites, les convoitises excitées, les bassesses accomplies, les hontes avalées, les crimes secrètement commis, ou pour sa fortune ou pour sa beauté.

Alors elle souriait d'un mauvais sourire, sous la barbe de son loup, se disant que l'or de l'une avait, plus d'une fois, payé la beauté de l'autre… Et, s'élevant par l'enchaînement naturel des pensées, du particulier au général, de l'unité à l'ensemble, elle entrevoyait tous les vices et toutes les cupidités se trompant et s'exploitant, dans un grand sabbat de promiscuité et d'ignominie.

Un flot de mépris lui monta au cœur, et un souverain orgueil envahit son cerveau. Elle s'éloigna un peu de la foule, pour mettre une sorte de perspective entre elle et l'orgie ; et, en reculant pas à pas, elle se trouva bientôt près d'une fenêtre, dont les opulentes draperies servaient de cadre à une vraie cascade de fleurs et de verdure : les palmiers ombrageant les rhododendrons, les ficus et les aralias étendant leurs feuilles sur les camélias éclatants ou les gardénias parfumés.

Les jardinières, à gradins, avançaient un peu dans la galerie ; Sarah se glissa sous les rideaux de velours sombre, dans l'angle, entre les rideaux, les plantes et la fenêtre ; elle monta sur la caisse d'un laurier de Portugal, qui faisait fond de verdure, et là, pouvant tout voir, sûre de ne pas être vue, elle ôta son masque.

Les belles lignes de ses traits purs et immobiles étaient toujours là ; mais, la chaleur et l'étouffement du masque sur le vi-

sage avaient bouffi les chairs et gonflé les yeux. Certes, pour rien au monde, si Sarah s'était vue dans un miroir, elle n'eût laissé, même dans l'ombre la plus épaisse, son visage à découvert. Pourtant, dans la flétrissure même de cette tête, il y avait, en ce moment, quelque chose de grand, de sculptural, d'épique. Niobé, Hécube, Ariane, Circé, durent avoir aussi, à certaines heures, ces paupières lourdes sur des regards profonds, ces joues marbrées, ces lèvres affaissées aux commissures quoique nerveusement arquées, une expression de révolte, de colère, de dédain, ou de domination voulue et douloureuse.

Elle regardait, elle regardait, et ses yeux s'agrandissaient pour voir. De tout ce monde, elle se sentait la reine… Il lui semblait être, au sommet de ces groupes humains, comme au couronnement d'une apothéose ; comme dans une gloire, au fronton d'un Jugement dernier conçu par quelque Michel-Ange infernal.

Et devant elle, en effet, qu'était-ce que ces femmes, dont les unes, nées avec un avenir pourvu et dans un milieu honnête, ne savaient que subir une demi-vertu avec toutes les curiosités du vice ; dont les autres, jetées par le destin en pâture à la misère, nées esclaves dans le grand sérail social, ne savaient que gruger le maître, misérablement, sans lui mettre le talon sur la tête ?

Qu'était-ce, aussi, que ces hommes qu'elle avait, tour à tour, volés, vendus, et achetés ; dont elle s'était jouée de mille façons, et auxquels, toujours, elle avait fait exécuter toutes les palinodies, toutes les vilenies, toutes les lâchetés ?

Était-il un être humain qui pût triompher là, d'un plus légitime triomphe ? qui pût, de plus haut, dominer la fête ?

Àmoins qu'il ne s'y trouvât, — par impossible ! une femme belle, intelligente et pauvre, en état de dire : « De ce monde que voici, j'ai tout vu, tout compris, tout pu prendre, et tout dédaigné ! »

Et encore ! Elle eût, cette femme, été comme un esprit de lumière parmi la sarabande des damnés ; elle n'eût pas été la reine !

Non ! la reine, la vraie, la seule, c'était bien Sarah.

Cependant, au milieu de cette fête de satanique orgueil que se donnait la courtisane, parfois, passait une sorte de fantôme dont la vue faisait tressaillir. Alors, une crispation changeait rapidement l'expression de son visage. Son beau front se plissait comme les fronts des Euménides…

Pourquoi ce Château-Gaillard était-il encore là, vivant ?

Cet être, un jour, l'avait dupée… cet être, depuis longues années, l'avait asservie ! Actuellement, encore, il la poursuivait de ses désirs séniles et lui imposait les fantaisies de ses vices.

Elle était toujours sa chose, en un mot ! et il était toujours son maître, à un moment donné, puisqu'elle le redoutait trop, pour le chasser comme un laquais.

Il déclinait, c'est vrai ; mais pas assez vite ! Comme il traînait, à la remorque du plaisir, son corps usé qui semblait ne plus agir que sous l'impulsion de moteurs galvaniques ! Comme son insupportable dandysme, était irritant !

Tant qu'il serait là, tant qu'elle lui paierait l'impôt, aurait-elle vraiment triomphé ?

Cet homme !... il lui rappelait toutes les hontes et toutes les misères du passé...

En le voyant errer dans le bal, paraître et disparaître, elle se souvenait qu'elle avait été vendue, encore enfant, par sa famille... qu'il lui avait fallu, à peine nubile, subir jusqu'aux passants qui la choisissaient... À quoi avait-il tenu qu'elle ne mourût à l'hospice avant vingt ans ? Sans une indomptable énergie, comment serait-elle sortie des bas-fonds de la prostitution pour se faire une place dans l'empyrée de la galanterie d'abord, et jusque dans l'empyrée social ?

Cet homme, pour elle, en ce moment, c'était « l'Homme » c'est-à -dire l'instrument de son supplice, en même temps que celui de son triomphe. Et, si la vivace persistance de sa nature, son intelligence, sa volonté, sa patience, sa ruse, lui avaient donné la victoire, dans le duel engagé depuis tantôt quarante ans, pourquoi donc, belle et vigoureuse encore, n'écraserait-elle pas son vaincu ?

Que fallait-il pour en avoir raison ?... il semblait qu'un souffle devait pouvoir dissoudre ce qui restait de Don Juan !

Et elle hésiterait, nouvelle statue du commandeur, à l'inviter au souper suprême ? à la fête macabre dont ne reviennent plus les surmenés du vice ?

Allons donc !

Une idée lui vint, subite et infernale : une idée dont l'éclair, en traversant ses yeux, renvoya dans l'ombre des reflets fauves :

Revenir au prochain bal, le traverser dans l'orgueil d'un triomphe absolu... puis, se tapir encore là, dans ce coin, sous

cette même draperie, et ne plus voir, circulant parmi la foule, comme un trouble-fête, comme un défi à sa toute-puissance, ce moribond terrible, ce formidable spectre, ce vampire insatiable et saoulé… Don Juan !

Elle rajusta son masque, descendit de son piédestal de fleurs, se coula sous le rideau, rentra dans le bal.

Et, avec de félines ondulations, elle se glissa entre les groupes, arriva jusqu'à Château-Gaillard, chercha le poignet nu du viveur, et l'effleura seulement du doigt. Il tressaillit, comme si une étincelle électrique l'eût frappé.

Alors, d'une voix dont le seul timbre faisait vibrer tous les fibres de Jean :

— Mon ami, me ramenez-vous ce soir ?… dit-elle.

Au bal suivant, en effet, on ne revit plus Château-Gaillard.

Il disparut soudain du tourbillon parisien. Pendant la première quinzaine, le vide qu'il laissait, ici et là, fut remarqué. Les uns parlèrent d'un accès de goutte ; les autres d'une attaque. Chez lui, on répondait à ceux qui allaient prendre de ses nouvelles que « monsieur était un peu indisposé. » Au bout de quelques semaines, madame de Château-Gaillard reparut dans le monde, plus brillante que jamais. On apprit alors que le baron allait mieux, mais que les médecins lui avaient ordonné un voyage en Italie. L'été vint, madame partit, — pour le rejoindre sans doute !

Et on n'en parla plus.

Épilogue

L'ouragan de 1870 emporta et dispersa, aux quatre vents du ciel, tout un monde, en même temps qu'une dynastie et qu'une période de notre histoire.

Qui donc, parmi les débris, s'avisait de chercher les acteurs de la comédie parisienne, quand à peine on retrouvait les héros du grand drame qui eut Reichshoffen pour prologue, et les incendies du 24 mai pour épilogue ?

Je me suis laissé dire que Valdeuil était mort d'apoplexie à l'étranger, et que Julie s'était retirée en Suisse, pour y faire achever de fortes études, à ses enfants.

Que Malinvault s'était trouvé élu député, au scrutin du 8 février, son nom sans couleur complétant une liste de conciliation, bâclée à la hâte.

Que Charlotte Lehallier avait soigné, tour à tour, comme infirmière, les Français et les Allemands, et qu'elle continuait à se rendre utile, dans l'hospice d'une de nos villes de l'Est.

Que la baronne de Château-Gaillard avait été vue à Londres pendant la guerre, dans le monde de l'émigration impériale, et s'était, depuis, réinstallée à Vienne…

Que Baudrillet avait été mis en liberté le 4 septembre au soir, sa folie s'étant subitement guérie à la nouvelle de la révolution.

On ajoutait qu'il avait crié « Vive la République ! » et « à bas l'homme de Sedan ! » plus fort que tout le monde ; ce qui lui avait valu diverses missions du gouvernement dans Paris, pour l'organisation de la défense.

Qu'on l'avait ensuite trouvé colonel d'un bataillon d'éclaireurs, de défenseurs ou de ravageurs ; — je ne sais plus ; — et fort en autorité dans sa section et dans les clubs.

Enfin… — Dieu veuille que ce ne soit pas vrai ! — d'aucuns prétendent qu'il aurait… accepté de la Commune une charge de notaire, et reçu de la République versaillaise, — par l'intermédiaire d'un conseil de guerre, — un passage gratuit pour la Nouvelle-Calédonie…

« Misère et corde ! » — s'écrierait le Thomas Vireloque de Garvarni… — « l'homme, ça mange les moutons comme fait le loup ; ça bêle comme le mouton… et ça touche à tout… misère et corde ! »

Quant à M. et madame Le Sourd ils se sont retirés, à la veille du siége de Paris, dans leur terre de Normandie. Le Sourd a été un peu éprouvé par les événements ; mais il a sauvé une superbe fortune, d'une prudente liquidation.

Depuis l'an dernier, il commence à se remettre aux affaires, sans risquer son capital, et seulement pour occuper son activité.

Madame Le Sourd est restée en Normandie, pendant l'envahissement d'abord, puis pendant la Commune, puis tout l'été de 1871.

Àl'automne — j'oubliais de dire que M. Le Sourd était maire de sa commune, laquelle n'est rien moins qu'un chef-lieu de canton ! — à l'automne donc, madame Le Sourd qui s'occupe des écoles, des hospices, des établissements de bienfaisance ou d'utilité publique dans la contrée, fut invitée à aller visiter un établis-

sement qu'un docteur philanthrope avait fondé, aux environs de Caen, je crois, d'après un système nouveau.

C'était une agglomération de petits pavillons confortables, de chalets, élégants, disséminés dans un immense parc, et destinés, chacun, à recevoir un malade de distinction, assez fortuné pour installer, avec lui, deux ou trois domestiques.

Il y avait là des hommes et des femmes ; tous atteints de maladies chroniques considérées comme longues à guérir, ou inguérissables ; les malades appartenaient, en général, à des familles considérables qui, pour un motif ou pour un autre, ne voulaient pas laisser voir, dans leur sein, certaines infirmités, certaines aberrations des sens ou de l'esprit ; ou bien encore, des traces indélébiles de corruption.

Ainsi, dans deux ou trois pavillons, se trouvaient de pauvres femmes affectées de névroses étranges ; ailleurs, des épileptiques, des maniaques, des idiots, des malheureux rongés de lèpres hideuses, des ivrognes abrutis, des fous etc.

Tous ces malades étaient soignés par le fondateur de l'établissement qui, parfois, s'adjoignait des spécialistes. Ils ne communiquaient point entre eux : leurs habitations étant séparées par des barrières dissimulées, mais infranchissables, et les heures de promenades étant prudemment distribuées. À peine quelques-uns, des moins atteints, étaient-ils admis à se rencontrer quelquefois, après consultation préalable, entre les médecins.

C'était enfin, un hôpital modèle… pour les incurables ayant trente mille livres de rente.

Le docteur X… en fit parcourir les méandres à madame Le Sourd ; la fit entrer dans quelques-uns des pavillons ; lui montra les malades les moins répugnants.

— J'ai là-dedans, dit-il, — en désignant un chalet entouré de gazons vallonnés, de corbeilles de géranium et de cannas, et pourtourné par une petite rivière anglaise, — un personnage singulier, et que vous ne prendriez, certainement, ni pour un fou ni pour un incurable à voir sa tenue correcte et à entendre, un moment, sa conversation élégante et presque suivie.

— Et c'est un incurable ?…

— Un mort, qui se porte le mieux du monde. Il ne souffre nullement, il a bonne mine, il paraît jeune relativement ; — je lui donne la cinquantaine, bien que je ne sache pas au juste son âge, pas plus que je ne sais son nom…

— Bah ?…

— Si je voulais, assurément il ne serait pas difficile de percer le mystère dont on l'enveloppe ; mais par profession, je dois respecter le secret de quiconque veut être inconnu.

— Alors il n'est pas si fou, s'il sait garder le secret de son identité…

— Il n'est pas fou. Sans avoir la clairvoyance naturelle, il lui reste des lueurs ; assez, pour qu'il se sache malade, qu'il soit humilié de l'être, et veuille dissimuler, au monde, son état.

— Mais alors, s'il n'est ni malade ni fou ?…

— Je vous ai dit qu'il était mort.

— Précédemment, vous m'aviez dit qu'il causait bien. Un malade qui se porte au mieux, un esprit qui a conscience de son état ; un homme du monde qui soutient une conversation, vous appelez cela un mort ?... À ce compte-là, les morts ne manqueraient pas dans les salons !

— Oui ; il parle pendant des heures, enfilant des banalités les unes aux autres, entremêlant des énormités, dans des chapelets de lieux communs. Tout cela, du reste, d'un ton de bonne compagnie, et comme s'il s'adressait à des interlocuteurs du meilleur monde. Peut-être entend-t-il des réponses imaginaires ; peut-être fait-il abstraction de la réponse : quoi qu'il en soit, il va toujours. De temps en temps, il demande des journaux. On lui en donne ; toujours les mêmes, et vieux d'il y a six ans. Il les lit, comprend ce qu'il lit à mesure, mais ne se souvient pas de l'avoir jamais lu. — Se souvient-il, même, de la phrase qui précède celle qu'il lit, en y mettant le ton, et en tenant le compte, le plus exact, de la ponctuation ? Je ne crois pas. Enfin, la faculté que nous nommons mémoire, est absolument éteinte en lui. Et par ce défaut de mémoire, il a perdu toute compréhension d'ensemble. Ainsi, dites-lui une chose simple et actuelle, énoncez-lui un fait, il vous comprendra très-bien ; faites-lui le raisonnement le plus clair, ce raisonnement glissera sur son éternel sourire, passera comme une ombre devant ses yeux clairs, et ne s'arrêta pas dans son cerveau ; car, pour s'y arrêter et y produire une pensée, il faudrait que, par le souvenir, il pût coudre les prémisses à la conclusion. D'ailleurs, il souffre moins encore au moral qu'au physique, ne regrettant et ne voulant rien. La volonté est brisée chez lui, comme la mémoire. De temps en temps, un désir violent et passager : c'est tout.

— Puis-je le voir ? demanda Sarah qui s'ennuyait, maintenant, dans son rôle de châtelaine, et chez qui une sorte de curiosité s'éveillait, à l'idée de voir quelque chose de nouveau ou d'inconnu.

— C'est que…

— Quoi ?

— Vous êtes femme et vous êtes belle, madame ; or, si la convenance du ton de mon sujet ne se dément jamais, il place quelquefois cette musique sur d'étranges paroles…

— Qu'à cela ne tienne : une fois prévenue…

— Je voudrais que vous pussiez le voir sans en être vue.

Sarah conservait encore ses beaux traits. Avec des fards, elle recomposait l'ancien éclat de son visage ; et, comme il arrive, quand on prend l'habitude d' éclairer telle partie de la figure avec des blancs, de réveiller telle autre, avec des roses, de veiner de bleu les tempes, et d'assombrir de bistre le tour des yeux, elle forçait, de jour en jour, la proportion des teintes, et finissait par se faire une face étrange, et dont l'étrangeté même fascinait. Chez elle, cet ensemble n'apparaissait que dans le demi-jour ; dans le monde, elle portait à l'entour, un tulle blanc, au fin réseau, qui jetait, sur le tout, un glacis diaphane. À la ville, elle ne quittait plus ces voilettes à pois, qui ont le magique effet de dissimuler les rides, de rompre les lignes fatiguées des traits sous un semis de mouches, tout en relevant l'éclat des yeux et du teint.

Ainsi accommodée, sous un chapeau venant de chez la plus savante modiste, dans un costume composé par la plus habile couturière, elle était, certes, encore, une de ces femmes-reines

qui attirent et retiennent les yeux de l'observateur, et qui peuvent séduire ceux des naïfs ou des corrompus.

Elle s'avançait, curieusement, à travers les méandres du jardin anglais qui entourait le chalet ; elle effleurait les plantes grimpantes qui entouraient le perron et encadraient les fenêtres. Le docteur, qui la suivait complaisamment, écartait les branches, tandis qu'elle se penchait, pour voir à travers les vitres…

Tout-à-coup… elle vit !… elle fut vue !

Pendant qu'elle étouffait un cri, la porte vitrée violemment poussée, volait en éclats, et Jean, l'œil allumé, la bouche avide, Jean, hideux, ignoble, rugissant comme un fauve, s'élançait vers elle.

Le docteur se précipita. Il y eut pendant un moment : — deux ou trois minutes peut-être ! — une mêlée horrible : des onomatopées de douleur, des cris d'enfer, des appels de détresse, et enfin des hurlements effroyables.

Quand main-forte arriva, les trois lutteurs roulaient sur le gazon.

Sarah était ensanglantée ; çà et là, gisaient des lambeaux de sa toilette.

Le docteur était épuisé, pâle, chancelant, le visage bouleversé par l'épouvante.

Quant au fou, on ne le releva pas ; il était maintenant inerte, le corps convulsé, les yeux hors de leur orbite, la bouche tordue et pleine d'écume.

Sarah respira des sels ; on lui baigna les tempes d'eau fraîche, on la soutint, pour l'enlever à ce hideux spectacle.

Mais, avant de quitter la place :

— Il faut mettre à cet homme la camisole de force, balbutia-t-elle, encore chancelante et déjà hautaine, déjà grimée de son masque de pruderie sociale.

Le docteur alla vers ce qui gisait à terre, le souleva d'un poignet vigoureux. Nul mouvement, nul frémissement ne se produisit ; les yeux injectés demeurèrent fixes, les muscles gardèrent la crispation de la dernière grimace.

— Heuh ! dit le docteur, c'est fini. Il est maintenant tenu par le carcan de l'éternité !

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Ch%C3%A2teau-Gaillard. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.